ÉRASME

ET SES *COLLOQUES*

Victorien Sardou traducteur, critique et essayiste !... L'illustre écrivain, dont on vient d'inaugurer le monument, avait vingt-cinq ans, et il cherchait sa voie, quand il s'avisa de traduire les Colloques *d'Érasme. L'étude qu'on va lire devait servir de préface à cette traduction, restée comme elle inédite. Nous adressons nos bien vifs remerciements aux héritiers de Victorien Sardou, qui ont retrouvé pour nous cette « notice » pétillante de verve et toujours si merveilleusement « en scène. » Déjà s'y annoncent tous les dons de l'auteur dramatique ; et elle montre, de la façon la plus curieuse, combien était ancien chez Sardou ce goût de l'érudition, qui devait par la suite reparaître avec tant d'éclat dans ses drames et comédies historiques.*

I

Les hommes du XVIe siècle ont trois grosses injures à se jeter à la tête : « Bâtard ! Plagiaire et Athée ! » — Érasme n'a pas esquivé une seule de ces épithètes; mais il n'y eut que la première de méritée. Son père était un bourgeois de Gouda ou Ter-Gouw, Gérard, surnommé Praët, ou *le Cancanier;* sa mère, la fille d'un médecin de Sevenbergen, appelée Marguerite, à qui Gérard avait promis le mariage. Les parents de Gérard refusèrent le consentement : Gérard avait neuf frères aînés qu'il fallait pourvoir; on le destinait à l'Église. Désespéré, il prit le plus mauvais parti : il abandonna Marguerite enceinte, écrivit à ses parents « une lettre, dit naïvement Érasme, qui se terminait par ces mots : *Bonsoir, vous ne me verrez plus,* » et s'en alla chercher fortune à Rome. Il avait une belle écriture, il se fit copiste. Les parents, par une ruse qui réussit toujours, lui écrivirent que sa maîtresse était morte; il le crut, et, de désespoir, entra aussitôt dans les ordres. Quand il revint à

Ter-Gouw, et qu'il apprit la fraude, le mal était sans remède. « Ma mère, dit Érasme, renonça à tout mariage, et jamais mon père ne la sollicita par la suite. » — Ils vécurent donc en sainte amitié, et se consolèrent par les soins qu'ils donnèrent à leur enfant. C'est ce petit roman que l'on travestit, si méchamment, en proclamant Érasme : « Fils d'un curé et de sa servante (1). »

On mit d'abord le petit Érasme à l'école de Ter-Gouw, et il paraît que les commencements ne furent pas des plus faciles; puis on lui reconnut une belle voix, et il entra, comme enfant de chœur, à la cathédrale d'Utrecht. C'était, comme Luther le fit plus tard, débuter par la musique, un art encore dans l'enfance, et qui devait jouer son rôle dans la Réforme. Mais Érasme ne garda pas du plain-chant un souvenir aussi doux que Luther de ses chansons d'écolier. Le métier lui répugnait, il fallut y renoncer : il avait neuf ans, on lui trouva place dans l'école de Deventer, et sa mère l'y accompagna, pour veiller sur lui... « L'école, dit Érasme, était encore barbare, on y lisait le *Pater meus*, Ebrard de Béthune, Jean de Garlande... » Et, comme Gargantua, « il prouvoit sus ses doigts à sa mère, que *de modis significandi non erat scientia*... toutefois, en rien ne prouffitoit... » Si bien que ce ne fut pas de ses maîtres qu'il apprit la bonne littérature, mais de ses camarades plus âgés, qui suivaient les meilleures leçons de Zinthius, d'Alexandre Hégius, amis d'Agricola, et continuateurs de sa méthode. Enfin, Hégius prit le petit Érasme dans sa classe et ce fut là que se révéla pour la première fois son intelligence. Agricola, ayant vu une composition de l'enfant, qui avait alors treize ans, se le fit amener, le prit par le derrière de la tête, le regarda fixement, et lui dit : « Tu seras un grand homme! » — Les parents n'eurent pas la joie de voir la prédiction s'accomplir; une peste survint, qui enleva la mère; Gérard, si l'on en croit Érasme, en mourut de chagrin, et l'enfant se trouva abandonné aux caprices de trois tuteurs, qui gaspillèrent sa petite fortune, et les années les plus précieuses de sa jeunesse.

On le destinait à la vie religieuse qu'il détestait déjà, en souvenir de son père; de là des querelles! — Les trois tuteurs, déconcertés par la fermeté de l'enfant, le décidèrent pourtant

(1) Érasme ne paraît pas sûr de l'année de sa naissance ; il dit : « Je naquis vers l'année 67. » — Sa statue de Rotterdam donne pour date certaine : le 28 octobre 1467.

à entrer dans un séminaire, en attendant l'âge de raison. Il y demeura trois ans ; trois ans perdus ! Les premières attaques de cette fièvre intermittente qui le tourmenta toute sa vie, et une seconde peste, lui servirent de prétexte pour rentrer chez ses tuteurs. Il n'en trouva que deux, la peste ayant enlevé le troisième, et de l'héritage de Gérard il ne restait plus que le souvenir. Aussi la prêtrise était-elle plus que jamais à l'ordre du jour. Le jeune homme ne répugnait pas à la religion, mais à la vie du cloître ; il demanda du temps pour se décider. Aucun moyen ne fut négligé : sollicitations, promesses, conseils de dévots, menaces !... Mais, au jour fixé pour répondre, Érasme déclara « qu'il ne savait pas ce qu'était le monde, ce qu'était le monastère, ce qu'il était lui-même ; et qu'il voulait consacrer encore quelques années aux écoles. » — A cela Pierre Winckel, le plus violent des deux tuteurs, répondit, dans une grande colère, par le mot : « Polisson ! » et par l'invitation à chercher un autre gîte (1) : pourtant il se ravisa, mit en campagne l'autre tuteur, son frère, homme doucereux, et le chargea de ruser, et de temporiser. Voici derechef tous les conseilleurs en mouvement, et des obsessions et des caresses !... — Un ami d'Érasme, le seul qui le soutînt dans la lutte, passe à l'ennemi ; sa fièvre le reprend, il commence à perdre courage ; il va visiter près de Ter-Gouw le monastère de Stein ou d'Emmaüs ; il y trouve son camarade de chambre au collège de Deventer, Cornélius, un dévot ignorant qui va bientôt recevoir les ordres, qui revient d'Italie, qui est tout zèle... « qui fait son métier,... qui lui dépeint la vie monastique sous les plus belles couleurs, fait valoir la richesse des bibliothèques, le calme, les loisirs, l'angélique amitié des frères... » Bref, Érasme entre au couvent, pour essayer, et surtout pour fuir la maison des tuteurs. Il trouve tout ce monde croupissant dans une profonde ignorance ; il prêche l'étude, et s'intéresse déjà à cette bonne œuvre : l'année s'écoule, le jour des vœux arrive : le respect humain, les menaces, la pauvreté le décident,... et le voilà prêtre !

Ce n'était pas fait, qu'il s'en repentait déjà. Heureusement, le hasard voulut qu'il se trouvât, dans ce couvent, un homme instruit, Guillaume Hermann. Érasme causait, discutait avec lui, commentait Horace et Térence, deux auteurs favoris, qu'il

(1) *Vita Erasmi, Erasmo auctore*, imprimée en tête des *Colloques*.

savait par cœur à quatorze ans, et s'exerçait à des compositions de bonne latinité. Le premier usage qu'il fit de cette éloquence, fut pour écrire un petit traité *De contemptu mundi*, satire énergique de la vie monastique. Le cloître lui devenait tous les jours plus odieux. Sa santé ne s'accommodait ni de l'abstinence, ni des repas de noce qui suivaient un jeûne prolongé, ni des offices nocturnes, ni des longues prières sur la dalle humide, ni surtout de la grossièreté des moines. Un hasard le tira fort à propos de cette galère.

L'évêque de Cambrai, Henri de Bergen, allant chercher à Rome le chapeau de cardinal, désirait pour compagnon de voyage quelqu'un qui sût parfaitement le latin. On proposa la place au jeune homme qui accepta d'enthousiasme, et qui partit tout de suite pour Cambrai. Quand il arriva, il n'était plus question ni de voyage ni de chapeau. La maladie du siècle : « Faulte d'argent ! » renvoyait tout aux calendes. Érasme, qui perdait son temps chez l'évêque, lui demanda la permission d'aller achever ses études à Paris, au collège Montaigu. Il l'obtint avec la promesse d'une pension annuelle, dont il ne reçut pas le premier sou : « Ainsi sont les grands !... » A Montaigu, « tout théologisait, jusqu'aux murailles. » Mais, si l'on y était plus savant qu'au monastère de Stein, en revanche, la nourriture y était détestable. Le principal, Jean Standonck, qui avait « plus de bonté naturelle que de tête, » et moins d'argent que de bonté, assujettissait ses élèves à un régime atroce, par misère d'abord, et puis en vertu d'une méthode à lui, dont il était d'ailleurs la victime, et qui faisait de l'incurie du corps la première condition du savoir. Ainsi, il avait absolument supprimé la viande aux repas (1) et ne servait à ses élèves que du poisson pourri, des œufs gâtés. Érasme, avec son tempérament fiévreux, avait déjà ce singulier dégoût du poisson, qu'il conserva toute sa vie, et qui demeure inexplicable, comme tant d'autres bizarreries de ce genre. Cette répugnance allait si loin que la seule vue du poisson lui donnait la fièvre, la migraine, et l'obligeait à prendre le lit (2). Le temps qu'il passa à Mon-

(1) Ce n'était pas seulement une habitude de Montaigu, mais de tous les collèges. Voyez Mathurin Cordier, L. IV, *Colloque X*. Sa *carte* n'offre à l'appétit des écoliers que des légumes. Les *petits*, *bien sages*, auront des noix.

(2) Il raconte au long ses souffrances, dans un de ses *Colloques* : *Ichthiophagia*. La gravelle le tourmenta toute sa vie, et, par une monomanie de malade, c'était

taigu ne fut donc qu'un long carême; ajoutez à cela que sa petite cellule était humide, mal close et malsaine; le lit n'était qu'un grabat infect, et la malpropreté de toute la maison soulevait le cœur. La misère des Capètes de Montaigu, pauvres écoliers qui trouvaient là un internat gratuit, et la saleté de leur capuchon, étaient passées en proverbe longtemps avant Érasme, et, après lui, Rabelais s'indignait encore de cette « pouilleryе de Montaigu... Et si j'estoys roy de Paris, le diable m'emport, si je ne mettoys le feu dedans, et feroys brusler et Principal et Régens qui endurent ceste inhumainité devant leurs yeulx estre exercée (1). »

Le dix-huitième siècle n'a pas su nous conserver la petite chambre d'Érasme, qui eût été une belle relique à enchâsser dans la Bibliothèque Sainte-Geneviève; mais nous avons encore vu les restes de ce pauvre collège, et l'escalier de bois, à vis, qu'Érasme a dû monter tant de fois, malade de la seule odeur de son dîner. Les ruines ne démentaient pas la triste réputation de ces maisons où la misère et le travail obstiné ont fait tant de martyrs, mais aussi tant de grands hommes, et qui ne sont plus représentées à Paris que par la porte du collège de Bayeux, rue Laharpe, autre ruine vénérable qui sera jetée bas avant un an (2).

Le séjour de Montaigu étant décidément impossible, Érasme retourna chez son évêque, et de là fit un voyage en Hollande, pour y revoir « les siens. » Je ne sais pas de quels « siens » il veut parler, mais, s'il est question de ses parents, ils ne méritaient guère les frais du voyage. Les « siens » l'invitèrent tout de suite à retourner à Paris. Il y revint, mais, privé du secours de son Mécène (on ne voit pas non plus ce qu'il y perdait),

au poisson qu'il rapportait toutes ses douleurs. Le poisson ne lui donnait pas seulement la fièvre, mais aussi la pierre et la goutte. Cette pauvre santé, *plus quam vitrea*, plus que de verre, était bouleversée par le moindre retard dans les repas. Le vent, la neige, un nuage, ramenaient la migraine. En cela, comme en bien d'autres choses, il était de son siècle moins que du nôtre. La pauvreté le réduisit longtemps à la bière, qu'il détestait, et elle le privait de ce bon vin pour lequel il eut toujours une affection bien innocente. Il lui attribuait autant de propriétés merveilleuses qu'il en supposait de pernicieuses au poisson. Il faut lire à ce sujet la jolie lettre écrite à un ami sur le vin de Bourgogne, et traduite par M. Nisard dans la belle notice qu'il a publiée, avec sa traduction de l'*Éloge de la Folie*.

(1) De plus on y fouettait. « Tempeste, dit Rabelais, fut ung grand fouetteur d'escholiers au collège de Montagu. Si par fouetter pauvres petits enfants, escoliers innocents, les pédagogues sont damnez, il est sus mon honneur en la roue d'Ixion. » En 1759, l'écolier Pilleron tua le correcteur d'un coup de couteau...

(2) Ceci était écrit en 1856.

« il vécut, » comme il le dit en quatre mots éloquents, « il vécut, plutôt qu'il n'étudia; *Vixit potius quam studuit.* » Vérité cruelle et qui pourrait servir d'épigraphe à la jeunesse misérable de presque tous les grands hommes. Il fallait pourtant manger. L'habitude des écoliers qui allaient de porte en porte, mendier leurs repas en belle rhétorique, n'était pas le fait d'Érasme qui chercha, et qui finit par trouver des leçons. Parmi ses élèves, il se rencontra un riche Anglais, lord William Mountjoy, attiré, comme Pantagruel, par la renommée de cette montagne Sainte-Geneviève, Jérusalem nouvelle, où se tournaient tous les regards avides. Lord Mountjoy, que l'on aime à trouver ici, comme le précurseur de ce mylord Maréchal, qui protégea plus tard notre Jean-Jacques, voulut que son maître partageât son logis et ses repas, et ne se paya de cette bonne amitié qu'en lui faisant écrire un petit livre : *De ratione conscribendi epistolas*, glorieux ancêtre de nos manuels épistolaires, qui fut publié plus tard par Froben. Une dame, la marquise Anne de Vère, se déclara aussi sa bienfaitrice : siècle étrange, où le bon latin méritait aux écrivains la faveur des dames! Érasme lui rendit visite à son château de Tournehens, par une grande neige de février, et ce ne fut pas la moins rude de ses épreuves. Il fut consolé par une hospitalité charmante, mais on ne voit pas que la marquise ait fait pour lui tout ce qu'il espérait. Elle aimait beaucoup le latin, mais plus encore ses amants; si bien que la pension de cent florins qu'elle lui avait promise, ne fut pas mieux payée que celle de l'évêque de Cambrai.

Heureusement lord Mountjoy était un protecteur plus sérieux. Il décida Érasme à l'accompagner en Angleterre ; ce fut l'occasion d'un séjour d'un an à Londres, et plus souvent à Oxford. Là, Érasme se lia avec des hommes d'un haut mérite, Jean Colet, Fischer, Thomas Morus, W. Latimer, William Grocyn, Wentford, etc. Il fut présenté par Thomas Morus au roi Henri VII, et reçut un si bon accueil qu'il ne voulut pas quitter l'Angleterre sans faire l'éloge du Roi et de toute la nation. Il n'eût gardé du pays qu'un souvenir délicieux, si les bateliers de la Manche ne s'étaient conduits sous ses yeux comme des bandits (1), et si les douaniers de Douvres ne lui avaient enlevé une assez forte somme, due à la générosité de

(1) Voyez le *Pèlerinage*.

ses amis, sous prétexte qu'elle dépassait la limite fixée par le Roi à l'exportation de l'argent monnayé. Mais il emportait mieux que l'argent: l'assurance de solides amitiés, les leçons de Colet, doyen de Saint-Paul, sur la Bible, et celles de l'Université d'Oxford, sur le grec, langue très inconnue encore, et en si mauvaise odeur chez les moines, que Rabelais, vingt ans plus tard, était mis dans l'*In pace* pour l'avoir écrite, et qu'un prédicateur la proclamait en chaire « une invention du Diable! »

Ici la trace d'Érasme devient assez difficile à suivre. On le voit d'abord à Paris, mais il en est chassé par une peste qui ne dure pas moins d'un an (c'est la première année du XVIe siècle qui s'ouvre si malheureusement pour les Parisiens), on le trouve ensuite à Louvain, puis à Orléans, toujours éloigné de Paris par la peste et vivant un peu de hasards. Son grand rêve était un voyage en Italie, mais il en était bien empêché par la même raison que son évêque. Il touchait déjà à la quarantaine, sa réputation d'homme érudit était faite, et l'Europe commençait à s'inquiéter de ce que pensait Érasme. Ce crédit naissant lui valut en 1504, dans un voyage qu'il fit en Allemagne, d'être choisi par les États de Brabant, pour haranguer l'archiduc d'Autriche, Philippe, à son entrée à Bruxelles; mais les cinquante écus d'or que cela lui rapporta n'étaient pas une fortune; une édition de remarques de Valla sur le Nouveau Testament, publiée en 1505, avec une préface, ne l'enrichit pas davantage, et ce fut probablement la pauvreté qui le décida à retourner cette même année en Angleterre. Il se fit recevoir bachelier en théologie à Cambridge, et fut chargé de donner des leçons de littérature au prince Alexandre, fils de Jacques III d'Écosse, archevêque de Saint-Andrews.

Érasme se plaint que les effets ne répondirent pas aux promesses; il fit pourtant assez d'économies pour que le voyage en Italie fût possible, et ce qui prouve qu'il ne quitta pas l'Angleterre sans regret, c'est qu'il y revint plus tard, et qu'il n'en parla jamais qu'avec admiration. Les mœurs polies de ce pays contrastaient avantageusement avec la barbarie de l'Allemagne. Il compare dans ses lettres les charmants dîners de lord Mountjoy et de Thomas Morus avec les festins bruyants des gens d'Église. « Chez les théologiens et les prélats, ce n'est que tumulte, ivresse et bouffonnerie de carrefour; chez les Grands au contraire, ce sont des discussions paisibles, où l'on ne met sur le tapis que des

questions qui intéressent le savoir et la piété (1). » Les femmes surtout l'avaient séduit : il l'écrit à un ami : « Il y a là des *Nymphes*, d'une beauté divine, caressantes, *faciles*, que vous préféreriez à vos Muses... Vous arrivez, tout le monde vous embrasse... Vous partez, on vous renvoie avec des baisers! Et des baisers encore, si l'on vous rencontre ;... enfin de quelque côté que vous vous tourniez, tout est plein de baisers, et si vous aviez goûté une seule fois comme ils sont doux, comme ils sont parfumés!... (2) » Érasme qui se vante de « n'avoir jamais eu trop de complaisances pour Vénus, parce qu'il n'en avait pas le temps, » laisse entrevoir pourtant qu'il avait quelques peccadilles de ce genre à se reprocher. Toujours est-il qu'il avait un grand faible pour les caresses. Il les retrouve à Lyon, et le voilà aussi enthousiaste de la France que de l'Angleterre. Jusque-là, il semble qu'il n'ait vu notre pays qu'à travers les horreurs de Montaigu et de la peste ; mais, depuis son séjour à Lyon, « que l'on a tant de peine à quitter, » il n'a plus assez d'éloges pour vanter la liberté, la politesse de cette France *bien-aimée*. C'est que les auberges de cette ville ont aussi leurs Nymphes qui embrassent à l'arrivée, qui embrassent au départ, qui vous poursuivent, en riant et folâtrant, de chambre en chambre, et « jusqu'à l'écurie; » etc..., et il fait de ce souvenir l'occasion d'un charmant parallèle avec la rusticité des hôtelleries allemandes (3).

Le voilà donc enfin sur la route d'Italie! Ce qui fait la vie d'Érasme si intéressante à étudier, c'est qu'elle est, du premier au dernier jour, le type achevé des mœurs savantes au XVIe siècle. D'abord le séminaire et le cloître, puis l'Université et ses misères, enfin les voyages; mais les voyages passés à l'état de manie, le besoin continuel de changer de place, une maladie commune à tous les hommes supérieurs de ce temps. Il semble que l'ardeur juvénile de la Renaissance les grise comme un vin nouveau, qu'avec la fureur du savoir, des disputes et des controverses, elle leur donne aussi la démangeaison de courir et de voir du pays. On ne rencontre plus sur les grandes routes que médecins, théologiens, légistes, érudits, peintres, écoliers!... Le pèlerinage s'est transformé. Ce n'est plus un Saint

(1) *Epist.*, p. 438.
(2) *Epist.*, p. 56 E. F.
(3) *Colloques. Les hôtelleries.*

à miracles qui attire cette foule, ni le quatorzième chef de Saint Jean, plus authentique que les autres; ce sont de belles et véritables reliques, celles de l'Antiquité retrouvée, ses manuscrits, ses statues, ses pierres gravées, ses vases; ce sont des Saints nouveaux dont la parole illumine le monde, un savant, un artiste, à qui l'on porte ses vœux et son offrande. Siècle d'enthousiasme où la découverte du *Laocoon* dans les Thermes de Titus s'annonçait à tout le monde chrétien, comme un enfantement qui méritait les sons de cloches d'un baptême; où les Aldes de Venise, achevant l'impression de leur *Aristote*, lançaient des messagers sur toutes les routes, pour crier à l'Europe savante la grande nouvelle! Quelle séduction pour les hommes du Nord que cette Rome, si mystérieuse jusque-là et si confuse, à travers les brouillards du Moyen âge, et maintenant rayonnante de jeunesse et d'éclat, depuis que les poètes latins et les artistes grecs sortent en foule de sa poussière, et lui ramènent... le soleil! Quel double attrait pour le cœur pieux et la tête savante: la Rome chrétienne, et la Rome païenne; celle des Papes, mais celle des Augustes; tout le monde ancien, et tout le monde nouveau! alliance étrange qui se révélait alors pour la première fois, et qui nous séduit encore comme au premier jour! Ajoutons à cela la curiosité bien naturelle de voir la Papauté face à face, avant de lui dire son fait, et nous comprendrons que des hommes tels qu'Érasme, Rabelais et Luther aient débuté par un pèlerinage à Rome.

La guerre contraria un peu les désirs de notre voyageur et, ce qui rend la chose plus piquante, c'est que le guerroyeur était précisément le Pape lui-même, ce grand querelleur de Jules II, qui se faisait volontiers des clefs de Saint Pierre un assommoir. Érasme, après le poisson, ne détestait rien tant qu'un moine, et cela fait, il lui restait encore une bonne dose de haine pour le soldat. Il revenait alors de Turin où il avait reçu solennellement le grade de docteur en théologie et allait visiter Bologne. Il trouva la ville en rumeur; elle se battait avec son Saint-Père. Le paisible docteur se réfugia à Florence et y attendit la fin des hostilités; mais il se donna le plaisir de retourner à Bologne pour assister à ce curieux spectacle d'un Pape entrant dans la ville soumise, à cheval, éperonné, cuirassé, barbu comme un baron, et traînant ses cardinaux après lui, comme un régiment, drapeaux en tête.

Les Aldes imprimaient alors une des œuvres chéries d'Érasme, la plus savante peut-être, les *Adages :* ce lui fut une occasion de visiter Venise, et de laisser au Pape le temps de se débotter. Il fut si bien accueilli par Alde Manuce, et trouva chez lui tant de livres, tant de manuscrits, qu'il eut bien de la peine à résister aux offres qui lui étaient faites, de se fixer à Venise, et de s'associer aux travaux de cette admirable imprimerie. Il s'arracha pourtant à toutes ces douceurs, et quitta Venise pour Padoue, enfin pour Rome. Là, sa renommée l'avait précédé, son séjour ne fut qu'une longue fête. Les mœurs romaines l'étonnèrent bien un peu, et il ne comprenait pas, par exemple, comment les prêtres juraient publiquement dans la rue, et quelquefois même à l'autel, sans que personne en fût scandalisé : mais la ville lui plut, il y trouva des hommes instruits, le Pape lui accorda toutes les dispenses qu'il désirait et il eût fait probablement un plus long séjour à Rome, si ses amis d'Angleterre ne l'eussent appelé avec de magnifiques promesses. Henri VII venait de mourir, tous les amis d'Érasme avaient été intimement liés avec le prince de Galles, maintenant Henri VIII, et l'avènement du nouveau roi devait leur assurer un crédit sans bornes : chimères qui furent bien démenties plus tard par l'échafaud de Thomas Morus.

Ce fut chez ce dernier qu'Érasme descendit, et il lui offrit pour cadeau de bienvenue l'*Éloge de la Folie*, composé sur la route, à cheval, ou sur le coin d'une table d'auberge; un chef-d'œuvre étincelant de verve ironique, que les frondeurs rapportaient toujours de la Ville Éternelle. L'Angleterre lui fit encore un meilleur accueil qu'au précédent voyage. L'Université de Cambridge lui offrit deux chaires à la fois, celle de théologie et celle de langue grecque. Il y expliqua publiquement le Nouveau Testament et les Pères de l'Église, et facilita à ses élèves l'étude du grec par l'adoption de la méthode de Théodore de Gaza, et par la traduction latine qu'il fit de sa grammaire.

Il n'en fut pas moins accusé, et par des gens qui s'y entendaient mieux que nous, de ne pas savoir le grec, et d'avoir fait une foule de contresens dans ses traductions. Ce qui est certain, c'est que dans sa querelle avec Reuchlin, pour la prononciation de l'η et des diphtongues, il fit triompher sa méthode, qui est assez laide pour faire regretter son succès. La générosité de Guillaume Warham, archevêque de Canterbury, ajouta encore

aux revenus de ces deux chaires, ceux de la cure d'Addington; mais, malgré tout cela, malgré le succès de ses livres, Érasme avait à peine de quoi vivre. Cette misère est de tous les siècles, mais surtout de celui-là. Tous les hommes dont le nom vaut une royauté, sont dans une terrible indigence. Et de fait, les vrais rois ne sont pas beaucoup plus riches. Le XVI[e] siècle est batailleur, il vide ses coffres avec l'insouciance d'un homme de guerre. Mais il est aussi grand artiste; de là des prodigalités et des fantaisies ruineuses : un pape qui, pour finir Saint-Pierre, est obligé de mettre en campagne des commis-voyageurs comme Tetzel, qui ouvriront la souscription des indulgences, et qui gâteront du coup toute la besogne ; un Henri VIII, gêné dans ses finances, et trop heureux d'abolir la messe pour en détourner les vases sacrés à son usage; un François I[er] appelant des Della Robbia et des Cellini, à bout d'expédients pour payer leurs œuvres, et mourant fort à propos, dans l'impossibilité « de joindre les deux bouts de l'année. » Le très illustre, l'inimitable Érasme était dans toutes les bouches; les magistrats des villes allaient à sa rencontre, François I[er] lui promettait « des monts d'or! » sur lesquels Fugges, le banquier d'Augsbourg, ne lui eût pas avancé trois écus! Henri VIII voulait le retenir, le roi Charles des Pays-Bas voulait l'attirer. Mais, avec toutes ces galanteries, il vagabondait depuis vingt ans par toute l'Europe, sans qu'une générosité vraiment royale suivît tant de promesses.

Le roi Charles, — futur Charles-Quint, — en eut l'honneur. En 1516, sur la proposition de son grand chancelier Silvagius, il nomma Érasme conseiller royal, avec 400 florins de traitement... « sans condition de résidence. » Il connaissait l'homme. Érasme, enchanté, embrassa ses amis d'Angleterre, repassa la Manche pour la dernière fois, et courut à Louvain, où le roi Charles tenait alors sa cour. Du reste, tous ses services de conseiller se bornèrent à la publication de son *Institution du Prince chrétien*, dédiée à Charles-Quint, et il ne lui arriva pas une seule fois de siéger dans le conseil. C'était bien ainsi qu'on l'entendait, et lui aussi.

Il avait enfin conquis son aisance, et, à cinquante ans, ce n'était pas trop tôt; quant à sa renommée, elle était sans égale. Parmi tous ces hommes d'élite qui entretenaient avec lui une correspondance active et savante, Guillaume Budé, Sadolet,

L. Vivès, Th. Morus, Colet, Fischer, Castellan, Mélanchthon..., il n'y avait pas un nom qui fût à la hauteur du sien. Cette domination conquise par les lettres, cette royauté intellectuelle qui n'a sa pareille que, deux siècles après, dans Voltaire, un contemporain nous l'exprime d'une manière bien vive, et ses paroles nous révèlent un monde dont nous n'avions plus l'idée, égarés que nous sommes, et sans lumière à suivre : « Quoique séparés d'Érasme par des provinces, nous nous sentions entraînés vers lui par une si grande autorité que jamais il ne nous arriva de méditer, d'écrire, de dicter, de manger, de boire, de dormir, de veiller, sans penser à lui, et sans que son image nous fût présente. Toute autre pensée était absorbée par la contemplation de ce grand homme : nous l'entendions, nous le voyions, nous demandions à quiconque venait de loin : « Vit-il encore? Que fait-il? Quelle santé a-t-il? Que va-t-il nous envoyer de nouveau de son Afrique? (1) »

Il y eut là pour Érasme une belle partie à jouer, et nul doute qu'il ne l'ait entrevue. Tous les esprits avides de nouveau, et travaillés par l'angoisse d'une révolution qui n'attendait qu'un mot pour éclater, étaient persuadés que la première torche jetée à « la Babylone empourprée, » ne partirait pas d'une autre main que la sienne. L'*Éloge de la Folie*, étonnante satire, était une sorte de profession de foi : « la liste des griefs! » Sous la fausse apparence d'une boutade paradoxale, tous les vices, toutes les superstitions, toutes les tyrannies, devenues intolérables, y étaient attaquées avec une vigueur qui ne devait pas s'en tenir là. La publication récente du *Nouveau Testament*, avec sa traduction latine, semblait accuser encore un parti pris. C'était, après le mal dévoilé, présenter le remède, et offrir l'Évangile aux bons esprits, comme la source sacrée où la Foi devait se retremper. Enfin, l'œuvre était dédiée au Pape Léon X ; on y voyait encore une ironie, ou plutôt une sorte d'appel suprême à la sagesse du Saint Père, l'invitation à corriger le mal, l'ultimatum d'un homme prêt à déclarer la guerre. La Réforme était dans l'air, la révolte grondait : l'audacieux charlatanisme de Tetzel irritait les jeunes têtes : le prétexte était trouvé... et les yeux étaient tournés vers Érasme, dans l'attente d'un cri de guerre.

(1) Fred. Mausea, conseiller du roi Ferdinand. T. Ier, de l'édition de Leyde, trad. par M. Nisard. *Éloge de la folie*, p. 129.

***

Le cri fut poussé, mais par Luther, un disciple d'Érasme, nourri de ses lectures, « gonflé de ses poisons. » Après la fameuse *Thèse contre les indulgences*, le savant dut partager le premier rang avec ce jeune moine, qui l'avait presque dépassé d'un élan. Et pourtant, malgré cette inaction, malgré l'occasion perdue, le poids de son autorité devait tellement faire peser la balance, on le savait si bien que, pendant cinq ans, la grande préoccupation des novateurs fut de l'avoir pour chef. « Nous avons Érasme pour nous, » était une parole qui devait décider de la victoire. Érasme ne bougeait pas, Luther allait son chemin; après les indulgences, le célibat, les saints, la messe, le Pape !... Tout s'écroulait... Érasme ne soufflait mot. On s'étonnait, on murmurait. Avait-il peur? Trahissait-il? Était-ce paresse, politique, habileté à se ménager les deux partis, dans l'attente du dénouement? Tous les Réformés s'y trompèrent, et après eux, beaucoup d'autres. Ce silence d'un homme devant une révolution qui était son œuvre demeura incompréhensible pour les passionnés du temps. Il était si bien l'esprit vivant de la Réforme que personne ne s'y trompait, et c'était un proverbe : « Luther a couvé l'œuf de la Réforme, mais Érasme l'a pondu ! »

Enfin le premier se décida à faire des avances. Il écrivit à Érasme, le 28 mars 1519, une lettre élogieuse, doucereuse, qui faisait appel à sa franchise. Érasme fit une réponse que l'on a voulu trouver embarrassée, et qui n'est que l'expression sincère de sa pensée. Il « veut se garder tout entier aux belles lettres... » Il risque ce conseil : « Qu'il vaut mieux écrire contre ceux qui font abus de l'autorité des Papes, que contre les Papes eux-mêmes, et pareillement des Rois ; etc. » Tout son programme est là. Luther comprit qu'il n'y avait plus à compter sur lui. Mélanchthon, le seul du parti qui demeurât constamment l'ami d'Érasme, fit tous ses efforts pour rapprocher les deux hommes, mais ce fut en pure perte. Le coup était porté.

Voilà donc, et dès son début, la Réforme partagée en deux camps : les *modérés*, avec Érasme ; les *fougueux*, avec Luther. Dès lors, ces derniers n'épargnèrent aucune injure à leur ancien maître : l'homme qui, depuis trente ans, bravait les censures ecclésiastiques et le cachot, qui avait tout écrit, tout osé, qui avait tout dit sur les abus de l'Église, avant même que Luther

eût appris à lire, cet homme était traité de « rétrograde » et de « poltron » par les écoliers instruits à son école. « Que me reproche-t-on? s'écriait-t-il. De ne pas professer au péril de ma tête ce que je ne comprends pas, ce dont je doute, ce que je n'approuve pas!... Et qui, d'ailleurs, a plus écrit que moi contre la croyance aux cérémonies, contre la superstition des aliments, des habits et des vœux, contre ceux qui font plus de cas des institutions humaines que des commandements de Dieu, contre la théologie scolastique corrompue par les arguties des philosophes et des sophistes,... contre les préjugés du vulgaire?... (1) » Il avait raison; mais ceci est l'histoire de toutes les révolutions : la parole prépare et le fait vient, qui la méprise (2). Érasme était certainement le type achevé de l'opposition philosophique aux déportements du clergé; le malheur voulait que son idée s'incarnât dans un moine entêté, pour se traduire en fait, en fait brutal et audacieux jusqu'à l'extrême, jusqu'à l'absurbe. « *Verba sine re, Erasmus*; *Res sine verbis, Lutherus,* » disait Luther : « Des paroles, point de faits, Érasme! Des faits, point de paroles, Luther! » C'est que pour Érasme, le fait devait se borner à une épuration de l'Église, et le moyen qu'on employait était celui d'un homme qui brûlerait sa maison pour la purifier. Jamais cette pensée ne lui était venue que ses attaques contre la mauvaise organisation des monastères, contre la superstition des reliques, des vœux, du jeûne, etc., pussent ébranler la papauté et la religion orthodoxe. Aussi lorsqu'il vit frère Martin tonner en chaire contre tout ce catholiscime, et ne parler de rien moins que de fonder une Église nouvelle sur les débris de l'ancienne, le bon Érasme dut avoir le vertige.

Quelle fortune pour Rome, si elle eût pu l'opposer à Luther! Que ne fit-on pas? Que de louanges intéressées, que de promesses! Adrien, monté sur le trône pontifical, à la mort de Léon X, n'a rien de plus pressé que d'écrire à son ancien condisciple, à son ami : « Lève-toi! Lève-toi, Érasme!... et prends la défense du Seigneur! Sers-toi pour sa cause de cette merveilleuse éloquence que tu tiens de sa bonté!... » A cet appel fait dans le grand style, Érasme répond très modestement par des phrases évasives : « Son grand âge... sa santé... son peu

(1) Ornat. vir. Botzhemo Abstemio, préface de l'édit de Leyde.
(2) Le Girondin de la Réforme.

de talent!... » Et voulez-vous savoir pourquoi ce refus? Il vous le dira lui-même : « J'ai crié sur les toits, dès le premier jour, que les moines servaient la cause de Luther, et on ne m'a pas écouté. J'ai dit plus tard comment on pouvait couper le mal dans sa racine, et on ne m'a pas écouté. Enfin, je me suis expliqué dans mes lettres au pape Adrien, et il faut que mes conseils aient déplu, puisque je n'en ai point de nouvelles. » Ainsi la fille légitime du Christ ne veut pas se corriger, et d'autre part, pour parler le langage du temps, « Bâtarde » est folle. Mettez-vous à la place d'Érasme!

Cette opposition des deux Réformateurs est indiquée par le contraste même de leurs natures. Quel rapprochement possible entre ce savant, fin, délicat, ami du silence, des mœurs polies et du bon vin de Bourgogne, qui lui inspirait des saillies françaises, et ce gros buveur de bière, haut en couleur et « fort en gueule, » éloquent d'ailleurs, quoi qu'il en dise, admirable de verve et de conviction, bonhomme au fond, mais tapageur « en dyable, » et bien fait pour conduire les masses qui aiment ce qui leur ressemble? Voyez Luther, tel que l'a représenté son ami, Lucas de Cranach, à sa sortie de la Wartbourg, armé, cuirassé; il se fait appeler le chevalier Georges, et le harnois lui sied comme à frère Jean des Entommeurs. C'est le poème de la bataille! — Mais, après cela, regardez, dans le Salon carré du Louvre, ce beau portrait d'Érasme, un chef-d'œuvre d'Holbein : c'est la poésie la plus touchante de la vie studieuse. Autour de ce travailleur à la tête fine, calme et prudente, on se démène, on se bat, on s'égorge, on pille, on viole, on vole!... Il écrit : « Toute l'Europe est en feu. C'est Charles-Quint et François Ier aux prises. C'est l'orgie de Henri VIII, la Jacquerie de Munzer, les Turcs à Vienne! » Il écrit toujours : « Cette plume vaut toute l'artillerie de l'Empereur. » Posée sur le papier, elle semble y courir pour l'éternité, certaine de sa force, et persuadée que de tout ce vacarme il ne restera rien qui vaille un bon livre.

Érasme est l'homme des grands seigneurs, des dames et des érudits, Luther est le héros du peuple; Luther est allemand; Érasme est français, français par l'esprit, par les habitudes, et, j'ose le dire, français jusque dans son latin. Lisez les *Colloques!* — Cette latinité en est si claire, si facile, si précise qu'il vous semble parfois que ce soit une traduction de Voltaire. Il y a là je ne sais quoi qui est à nous, et qui ne peut être qu'à nous.

On se demande par quelle fantaisie ce Parisien s'est avisé de naître en Hollande. Et c'est bien pour cela que je m'appesantis sur ce parallèle avec Luther. Je trouve dans Érasme l'avocat de de nos idées françaises au delà du Rhin; c'est bien le cas de le remercier en passant!

Assurément, il y a un abîme entre ces deux hommes : car l'un est un philosophe, et l'autre n'est qu'un moine. « Ah! s'écrie Érasme, je voulais renverser la tyrannie des pharisiens, mais non pas la remplacer par une autre... Servir pour servir, j'aime mieux être l'esclave des pontifes et des évêques, quels qu'ils soient, que celui de ces grossiers tyrans, plus intolérants que leurs ennemis! » « Déchiré par les deux partis en voulant les servir tous les deux (1), » Érasme n'eut plus un seul jour de calme jusqu'à sa mort. Ce rôle de juste milieu est le plus dangereux aux jours de révolution : les Réformés, trompés dans leur espoir, ramassèrent contre lui toutes les injures qui leur avaient déjà servi contre le Pape. Dans les pamphlets, il était « un serpent, un athée, un porc épicurien, un cacodémon, une grue, un âne!... » C'est le style du temps : mais il faut voir comme le docteur Martin le traite dans son intimité (2). A toutes ces attaques, Érasme demeura assez insensible pour un homme qui avait la réplique facile (3), et il ne fallait rien moins que la malencontreuse attaque de Luther contre le libre arbitre, pour qu'il se résolût enfin à descendre « en gladiateur, dans l'arène, » et à défendre, chose remarquable, contre le chef de la Réforme, une liberté qui devait être logiquement la

(1) Dernière phrase de son autobiographie : *Colloques*.

(2) « Érasme de Rotterdam est le plus grand scélérat qui soit jamais venu sur la terre!... Il semble ne pas mettre de différence entre Jésus-Christ notre Sauveur, et le sage législateur païen Solon! Honte à toi, misérable maudit!... » Une autre fois, le docteur Luther, étant dans son lit, fit ces deux vers contre ce même Érasme :

Qui Satanam non odit, amet tua carmina, Erasme,
Atque idem jungat furias et mulgeat orcum!...

« Voici, dit un autre jour le docteur Luther, ce que je laisse dans mon testament, et je vous en prends à témoin; je tiens Érasme de Rotterdam pour l'ennemi le plus décidé qu'ait Jésus-Christ... Érasme regarde comme une chose ridicule que Dieu soit né d'une pauvre femme. Je sais que dans son cœur il se moque de nous. Il imite Lucien qui s'est raillé de tous les Dieux. C'est un grand bouffon et un misérable! » Propos de table de Luther, *passim*, traduct. de M. G. Brunet, Paris, 1844.

(3) Il répondit pourtant aux attaques de son ancien ami, Ulric de Hutten : Voy. *Spongia adversus aspergines Hutteni*, à Bâle, 1523.

clef de voûte de tout son édifice. Ainsi, ce n'était pas assez d'avoir prêché le premier toutes ces théories de liberté, il fallait encore les protéger contre les absurdes inconséquences de celui qui les mettait en pratique! Il semble que Luther ne fut pas satisfait de voir les discussions sur ce terrain. Du moins, il lui écrivit pour le dissuader de ses *morsures;* mais Érasme passa outre, et malgré les difficultés des imprimeurs qui ne voulaient pas imprimer son livre (1), le *Traité du Libre arbitre* parut en 1525; grand événement littéraire, qui mit tous les partis en rumeur. C'était une œuvre de modération et de discussion paisible, comme on avait perdu l'habitude d'en faire, et qui ne lui valut de Luther que de nouvelles insultes, et, pour réponse, le traité du *Serf arbitre*, apologie de la violence, du despotisme, du fait accompli, et de l'Inquisition. Faites donc des réformes!

Si injurieux que fût le livre, Érasme n'est pas pardonnable d'avoir oublié un instant son parti pris de modération jusqu'à demander justice des calomnies de Luther à l'électeur de Saxe, protecteur des Réformés. Il ne gagna à cette démarche que la honte de la demande et du refus. Et de même, l'*Hyperaspistes adversus servum arbitrum Lutheri*, qu'il publia plus tard, ne servit qu'à irriter davantage les Réformés, sans plaire à ses amis. Il usait ses forces et son crédit dans une lutte qui ne convenait plus ni à son âge, ni à son caractère.

Et pourtant, on n'a pas le courage de blâmer un instant d'oubli, quand on se représente l'amertume et l'indignation de ce vieillard, réduit à défendre par lambeaux la grande pensée de toute sa vie : la Réforme, la liberté, la vérité « non séditieuse! » contre les piqûres de tous ces *Frelons*, sortis de Wittemberg. Quelle triste fin d'une existence si glorieuse! Chaque bataille est livrée à contre-cœur, et sans profit pour sa cause. Un jour vient où de sa retraite de Bâle, qu'il espérait si tranquille, il est obligé de tenir tête à la fois à Luther, à la Sorbonne qui censure ses *Colloques*, et aux Cicéroniens qui lui reprochent de ne pas savoir le latin. Érasme attaqué dans son latin!

(1) Il l'écrit à Henri VIII : « Si Votre Majesté et les érudits de la Cour s'intéressent à mon œuvre, je tâcherai de la publier quelque part, car je ne trouverai personne ici qui ose imprimer une seule ligne contre Luther. Contre le Pape, c'est autre chose! » Son imprimeur, Froben, devenu Luthérien, était encombré par les pamphlets de la Réforme : ils n'en restaient pas moins bons amis, et c'était pour se rapprocher de Froben qu'Érasme avait adopté le séjour de Bâle.

Se figure-t-on Voltaire accusé de parler patois ? Le coup partait de Rome. Il s'était formé là une école de puristes qui n'estimaient pas qu'on pût employer une seule locution latine, voire un seul mot, dont Cicéron n'eût fait usage. D'où leur nom de Cicéroniens. C'était imposer à la langue savante une tyrannie comparable à celle d'Aristote, dans les arguments de l'école. Ce pédantisme était le résultat presque inévitable de la renaissance des lettres latines. Le Moyen âge avait méconnu l'antiquité, la Renaissance la divinisait. Tout le monde ancien sorti de la poussière de Rome, temples, statues et tombeaux, depuis que les fouilles étaient de mode, vengeait la vieille injure du Paganisme détruit, en paganisant le Christianisme au cœur même du sanctuaire. L'art y perdait la naïveté de sa foi, les lettres, l'originalité de la création, pour la servilité du calque et du plagiat. Des hommes éminents par l'intelligence et le savoir, Ange Politien, Laurent Valla, Sadolet, Bembo, et tant d'autres, s'amusaient puérilement à copier la manière de Tite-Live, de Cicéron, d'Horace, et même de Properce, et l'on s'extasiait devant des poèmes fabriqués de centons et qui ne faisaient que l'éloge de leur mémoire. Cette manie ne s'en tint pas là : à force de parler païen, on en vint à penser païen.

Ces cardinaux si érudits, si passionnés pour l'art antique, avaient eu leur grain d'athéisme, et, Properce aidant, tel chantait Vénus et les Grâces, qui n'était pas loin de le regretter (1). Obligé de se prêter à ce caprice et d'exprimer des idées chrétiennes en langage païen, le style arrivait à des effets merveilleux. Dieu le père, c'est : l'*Altisonant*, le *Nimbipotent*, le *Tonitruant*, *Roi des Dieux et des hommes*, ou les *Dieux immortels*, ou tout bonnement *Jupiter !* — La Vierge, *Diva parens..*, *virginis os habitumque gerens...* cela va de soi; *Superi*, les Saints, et

(1) Érasme signale ce « ver rongeur, » quand il dit à son interlocuteur Nausoponus : « C'est le *Paganisme* qui persuade ces erreurs à nos oreilles et à nos âmes. Le nom de Jésus est sur nos lèvres, mais Jupiter est dans nos cœurs. » Il indique la cause : « Ce sont ces fouilles et l'enthousiasme qu'elles excitent. De même quel est le tableau qui nous plaît? Ce n'est pas Gabriel annonçant à la Sainte Vierge sa conception divine, mais Jupiter descendu par le toit sur le sein de Danaé ; ni l'ascension de Jésus-Christ au ciel, mais Ganymède enlevé par l'aigle (ceci à l'adresse des cardinaux qui ne s'entouraient partout que de peintures galantes, et plus que galantes) ; voilà les mystères qui se cachent sous le nom de bon latin. Nous n'osons pas faire tout haut profession de Paganisme, et le Cicéronisme nous met à couvert ! »

Patres conscripti, les Cardinaux, c'est clair; mais le Christ est bien autrement embarrassant. Après le *magnum Jovis incrementum*, il faut tirer l'échelle, à moins que l'on ne se décide pour *Apollon*, comme le propose Érasme. Il raconte qu'il lui arriva d'entendre prêcher la Passion à Rome, devant le Pape. Le prédicateur, qui se piquait de belle latinité, rappela fort à propos le dévouement de Decius, de Curtius, d'Horatius Coclès, etc.; mais de Jésus-Christ, pas un mot. Car il est de la décadence.

Ces prétentions ridicules trouvèrent assez d'amateurs pour qu'Érasme se vît discuté, et perdît patience. En 1528, il publia le *Ciceronianus*, dialogue plein de grâce et d'esprit, qui réclamait le droit bien légitime d'employer des locutions nouvelles pour des pensées nouvelles; ce qui fit bondir tous les partisans du Cicéronisme. Un Pierre Curtius se déclara le champion du purisme; il fit *la Défense de l'Italie contre Érasme de Rotterdam*. On eût dit que les Barbares étaient aux portes de Rome. A cette assertion d'Érasme que Cicéron avait bien aussi ses petites fautes, et « qu'il n'était pas toujours lui-même cicéronien, » l'insupportable Scaliger, que l'on est toujours sûr de rencontrer dans les jambes de tous les grands hommes pour aboyer et pour mordre, le très vaniteux Scaliger eut le front de se croire en jeu, lui, grand latiniste, et, avec son élégance habituelle, il déclara : d'abord, qu'Érasme était un ivrogne; ensuite, qu'il avait fait chez les Aldes le métier de correcteur (voyez l'injure), et que, si les éditions de ce temps-là étaient pleines de fautes, il fallait s'en prendre à ses habitudes crapuleuses; le reste à l'avenant. Il oublia pourtant de l'appeler bâtard, ignorant le petit drame de sa naissance, mais il prit bien sa revanche plus tard, et Érasme ne perdit rien pour attendre. De tout cela, il résulta un petit chef-d'œuvre d'élégance de la part de l'anticicéronien, et un mauvais jargon de la part du puriste. C'était la meilleure manière pour Érasme de gagner sa cause, et l'on s'en tint là.

Du moins, il était là sur son terrain; mais contre le fracas des statues brisées (1), contre le bruit des arquebusades et les bavardages des prophètes, grands et petits, Érasme ne savait qu'une ressource, la fuite. A l'âge où le changement d'habitudes est si pénible, il fallut quitter Bâle. Il aimait cette ville;

(1) Une des erreurs de la Réforme contre laquelle il protesta de toutes ses forces, à sa gloire éternelle; voyez le *Pèlerinage*.

il y avait de bons amis, un jardin, une petite maison distribuée et meublée suivant ses goûts : la Réforme vint le harceler jusqu'au fond de cette retraite. Dans la nuit du 8 au 9 février 1529, les *Évangélistes* s'étant comptés, et trouvés en force dans la ville, se rassemblèrent sur la grande place avec du canon, et allumèrent tout d'abord un grand feu. Il ne s'agissait de rien moins que de brûler toutes les *images inutiles*. Le landamman Meltinger, homme prudent, eut peur d'être brûlé au même titre, et prit la fuite. Après lui, tous les catholiques du Sénat. Quand les insurgés, grossis jusqu'au nombre de deux mille, se virent maîtres de la place, ils envahirent la cathédrale, les églises ; on brûla tout, marbre et pierre, et, aux lueurs du bûcher, où flambaient les délicates boiseries des stalles, des retables, et des armoires de sacristie, le Sénat, *épuré*, proclama l'abolition de la messe et la suppression de la Papauté.

***

Érasme était alors sous le coup de la mort de Froben, qui venait de se tuer, en voulant prendre un livre dans sa bibliothèque, digne fin d'une existence dévouée tout entière au Livre. Ce vacarme et ce vandalisme mirent le comble à sa tristesse, et il se résolut à quitter Bâle. Il avait déjà expédié devant lui son argent, ses meubles et sa bibliothèque, lorsqu'il apprit que le Sénat voulait s'opposer à son départ, le considérant comme une insulte. La plus forte tête du parti évangélique à Bâle, Œcolampade, était un ancien ami d'Érasme, mais ils avaient eu maille à partir pour un personnage du *Colloque Cyclops*, où Œcolampade avait cru reconnaître sa caricature. « Votre homme, dit-il un jour à Érasme, en le rencontrant dans la rue, votre homme a un grand nez ; est-ce à dire que vous vous moquez du mien ? (Il l'avait énorme.) — Point, dit Érasme, c'est le nez de mon domestique Nicolas qui veut passer à la postérité. » Malgré cette explication, ils étaient en froid, et il en coûtait beaucoup à Érasme de recourir à lui. Il fallut pourtant en venir là. Œcolampade vint le visiter à sa prière, discuta avec lui l'opportunité du départ, se rendit d'assez bonne grâce à de mauvaises raisons, mais exigea d'Érasme la promesse formelle qu'il reviendrait à Bâle. Le Sénat fit encore des difficultés, et ce ne fut qu'après avoir attendu longtemps sur la rive du Rhin, en battant des pieds, que le voyageur reçut enfin le laisser-

passer et put monter dans sa barque. Le peuple ne parut pas remarquer son départ. Il descendit le Rhin jusqu'à Fribourg où les magistrats lui offrirent, au nom de l'archiduc Ferdinand, une maison bâtie pour l'empereur Maximilien, mais humide et malsaine. Il dut l'abandonner et s'en faire bâtir une à son idée; mais ce n'était pas la petite maison de Bâle; il se trouvait dépaysé, isolé, n'ayant pour ami dans cette ville qu'un jurisconsulte à moitié sourd, et, à partir de ce moment, on voit peu à peu la tristesse prendre le dessus sur sa bonne humeur habituelle.

L'année suivante eut lieu la diète d'Augsbourg. Malgré les sollicitations du Pape et des cardinaux, Érasme refusa de s'y rendre. Il s'excusait sur sa mauvaise santé : en réalité, il voulait garder sa neutralité jusqu'à la fin. Toutefois, comme s'il eût voulu faire oublier sa démarche auprès de l'électeur de Saxe, il écrivit à Campegius, le légat du Pape, et le pria d'user de tout son crédit auprès de Charles-Quint pour l'empêcher de recourir à la violence. On l'invita plus tard à justifier lui-même de son orthodoxie. Il répondit finement qu'il ne demandait pas mieux, pourvu qu'on lui indiquât d'abord, dans ses écrits, les passages suspects; et il n'en fut plus question. C'est une justice à rendre à la cour de Rome : elle lui témoigna jusqu'à la fin la plus grande affection, même lorsqu'elle eut perdu l'espoir de le compter parmi ses défenseurs. Quand Paul III succéda à Grégoire VII, il s'enquit de la position d'Érasme; il apprit que l'illustre vieillard était petitement dans l'aisance. Des florins de l'Empereur il ne recevait pas une obole, et quant à ses pensions d'Angleterre, les banquiers et les voleurs y mettaient bon ordre. Le Pape lui écrivit aussitôt une lettre amicale, avec un bref qui l'instituait prieur de Deventer, du collège de son enfance. C'était un revenu de 1 500 ducats. Érasme ne fit pas valoir le bref : on le retrouva après sa mort dans la poche de son habit. On ne s'en tint pas là, et, quelque temps après, il fut question de le nommer cardinal. Il se récria aux premières ouvertures qui lui furent faites, et demanda à mourir en paix.

Mais avant, il voulait revoir Bâle. Si Froben n'y était plus, ses presses y fonctionnaient toujours; Érasme avait à faire imprimer son *Ecclésiaste*. Son humeur inconstante se paya de ce prétexte. Il chargea Gilbert Cognatus ou Cousin, son

famulus (1) de vendre sa maison de Fribourg et ses meubles, et se mit en route, mais déjà assez impotent pour qu'on fût obligé de le porter sur un brancard. Il retrouva la ville bien paisible; la Réforme s'y était installée sans opposition; les habitants le virent revenir, comme ils l'avaient vu s'éloigner, avec indifférence. En traversant les rues silencieuses, il rencontra peut-être Jean Calvin, qui arrivait de France, avec le code de la Réforme, son *Institution chrétienne*, merveilleux écrit qu'Érasme lui eût peut-être pardonné en faveur du style (2). Le jeune homme dut hausser l'épaule, quand il apprit que ce vieillard porté à bras était le fameux Érasme ! Il pouvait le croire enterré depuis longtemps : une génération poussait l'autre, une pensée nouvelle chassait l'ancienne. Ne dirait-on pas qu'Érasme a réellement frôlé au passage cette robe noire d'inquisiteur? A peine entré dans la ville, le frisson le prend, c'est une peur indéfinissable, un malaise, des scrupules étranges. Il ne veut pas mourir dans une ville réformée, et lui laisser sa dépouille mortelle; il semblerait qu'il voulût à la fin donner raison à Luther, et il se propose déjà d'aller à Besançon, ville impériale, que la révolte n'a pas encore atteinte.

Mais un accès de goutte et la pierre le clouent pour tout l'hiver dans son fauteuil, occupé de son *Origène* et de son Commentaire sur le Psaume XIV, sur la *pureté de l'Église chrétienne*. Il fallut ajourner le départ au printemps. Au printemps, Érasme vit bien qu'il s'agissait d'un autre voyage, et que la mort n'était pas loin. Il fit ses apprêts avec la sérénité d'une âme pure, vraiment chrétienne, et constante dans sa foi. Bullinger, son adversaire, étant venu le voir, il l'accueillit affectueusement, en homme qui ne veut plus se croire de ce monde. Amerbach, Jerôme Froben et Episcopius entrant à la fois dans sa chambre, « Voici, dit-il, les trois amis de Job, » et il ajouta, avec sa fine ironie : « Eh ! bien, et ces habits déchirés, et cette cendre que vous deviez répandre sur vos têtes?... » On lui demandait ses derniers ordres : « Il faut, dit-il, songer au cercueil. » Trois jours après, le 14 juillet au soir, l'agonie com-

(1) Je renvoie à Bayle (*Calvin*), qui niait formellement la prétendue visite de Calvin à Érasme.

(2) Singulier domestique, comme J. Wier d'Agrippa, et tant d'autres; celui-ci a annoté Lucien ; aussi, de l'aveu d'Érasme, ils vivaient ensemble sur le pied de la familiarité.

mença. C'était là qu'on l'attendait. Pour les Réformés, le triomphe avait été si prompt que la conscience avait parfois ses heures de doute. « Et si l'on se trompait... et si l'on avait été dupe de l'ambition et du charlatanisme d'un homme ! » Les mourants ne mentent pas; c'est une heure de bonne foi et de vie surnaturelle. On l'attendait à ce moment, comme, plus tard, on attendit Luther, pour surprendre le dernier cri sur ses lèvres, et pour le redire à tout le monde savant. Il ne se démentit pas : il fut jusqu'à la fin le philosophe de l'Évangile : aucun prêtre ne fut appelé; ses amis, penchés sur son lit de mort, n'entendirent qu'un seul cri : « Mon Dieu, ayez pitié de moi. » Il rendit le dernier soupir un peu avant minuit (14 juillet 1536).

Il n'avait pas encore soixante-dix ans révolus, et ce grand âge est un sujet d'étonnement, si l'on considère tant de fatigues et de travaux forcés, et une santé si fragile. Mais il est de *pauvres petits corps*, comme il le disait du sien, à qui la vigueur de l'âme donne un élan surnaturel. Toute la ville, le consul en tête, avec le Sénat et l'Académie, voulut assister au convoi : mort, il semblait qu'il reprît son rang : ce qu'on ne lui pardonnait pas, c'était de vivre, et d'être une protestation de toutes les heures contre la Réforme. Son corps, porté par les écoliers, fut déposé dans la cathédrale, près du chœur, dans l'ancienne chapelle de la Vierge. Son testament était digne de lui : on l'a conservé, ainsi que son cachet, son couteau, son anneau, et *son épée*, la plus vierge assurément de toute l'Allemagne. Il léguait sa petite fortune aux pauvres, vieux et infirmes, aux pauvres jeunes filles en âge d'être mariées, et aux adolescents de belle espérance. « Testament, dit M. Nisard, qui n'est ni d'un catholique dogmatique (celui-là eût donné son bien aux couvents), ni d'un réformiste, mais d'un homme aimant le bien, et sachant le faire, et, si nous regardons à la foi, d'un homme de milieu en toutes choses. » « Érasme finira mal, » avait dit Luther, obstiné à voir en lui le Méphistophélès de la Réforme; et quand il apprit cette mort qui rappelait celle des philosophes grecs, il s'écria : « Je ne voudrais pas au prix de dix mille florins courir la chance d'avoir dans l'autre vie la place qu'a saint Jérôme, et pour beaucoup plus forte somme, je ne voudrais pas celle d'Érasme ! » (1).

(1) *Propos de table : Érasme;* traduct. de M. Brunet.

II

Et maintenant, de cette vie si bien remplie, si laborieuse, que nous reste-t-il? La renommée d'un grand esprit, que la plupart admirent sur parole, et dix volumes in-folio de cette impression serrée qui ne dissimulait pas comme la nôtre la maigreur du texte sous l'ampleur des marges, un volume entier de Lettres, mémoires historiques du temps, trésor inappréciable pour celui qui veut juger la Réforme sur le fait; des dictionnaires, des grammaires, des rhétoriques, un traité complet des Études, des traductions de Lucien, d'Euripide, etc., toute l'œuvre d'un réformateur des lettres, qui savait joindre l'exemple au précepte, et qui ne dédaignait pas d'écrire de sa puissante main de petits manuels d'instruction et de bien vivre pour ces enfants « de belle espérance » qu'il aimait tant; les *Adages*, un de ces livres comme les *Proverbes* de Polydore Virgile, ou, dans un autre genre, comme le *Thesaurus* des Estienne, qui nous épouvantent, tant ils accusent d'érudition profonde, de patience et de foi! des travaux considérables sur les livres saints, sur les Pères de l'Église, une controverse religieuse à faire la réputation de trois théologiens; que sais-je encore? Et de tout cela, nous ne connaissons que l'*Éloge de la Folie* par la traduction de M. Nisard, et ces *Colloques* qu'il déclare *si fins, si spirituels, si éloquents, çà et là*, et qui attendent encore leur traducteur.

« Les petits livres vont loin, dit Érasme, et font plus de bruit que les grosses paroles. » Il ne faut pas mépriser ces petits dialogues; ils ont travaillé les têtes chaudes de la Réforme aussi énergiquement que les noirs pamphlets de Luther et de ses disciples. Du moins, ont-ils mis à la portée de tout le monde, femmes et enfants, les idées saines qui faisaient le fond de toute la doctrine, et que l'on tourna trop vite en folie. Si le livre d'Érasme n'était qu'un catéchisme d'impiété, ou qu'un pamphlet bien réussi, il faudrait le laisser à sa poussière, mais c'est une œuvre qui creuse plus avant, et qui va droit aux maladies incurables de l'humanité. De là, cet air d'actualité qui tromperait sur son âge. Il y aura toujours des *Vierges ennemies du mariage*, et des *Cavaliers sans chevaux;* mais ce qui lui conserve surtout l'éternelle fraîcheur de la jeunesse, c'est

la pureté d'une philosophie religieuse supérieure à toutes les erreurs d'un siècle, ce bon sens qui est toujours de saison, et qui semble, comme un vin généreux, gagner en saveur avec l'âge. Enfin, ce livre n'a qu'un grand défaut, c'est d'être écrit en latin. Érasme n'avait pas le choix; il parlait *sa* langue, la langue savante et philosophique du temps, qui ne rebutait pas les femmes elles-mêmes, et ce qui fait aujourd'hui le discrédit des *Colloques*, était précisément alors la cause de leur succès. Persuadé qu'il n'y a pas en eux d'autre cause de mort, j'ai tenté la traduction française, pour rendre à ce livre vraiment français la seule forme qu'il aurait dû prendre. Il y perdra toutes ses grâces latines, et de ce côté, il n'y a rien à regagner : il faudrait pour cela la langue de Rabelais, ou celle de Voltaire, et je n'ai ni l'une ni l'autre à ma disposition. Mais cette traduction ne servît-elle qu'à provoquer le désir de lire l'original, je n'aurais pas à regretter ma tentative.

L'allure d'Érasme n'est pas franche. C'est bien ce que lui reprochait Luther. Il procède par insinuation; il n'y a rien là qui rappelle la manière fougueuse d'Ulrich de Hutten, dans ses *Épîtres des hommes obscurs*, ni cette brutalité d'Agrippa qui casse les vitres, dans son singulier livre de la *Vanité des sciences;* et pourtant on oublie Hutten et Agrippa, Érasme, jamais : grâce aux vertus vivaces que j'ai signalées plus haut. Tous ces *Colloques*, entretiens de passants dans la rue, ou conversations de chambre, ont leur *raisonneur*, personnage froid, goguenard et faussement naïf, qui devait singulièrement irriter les nerfs du docteur Luther. « C'est un véritable Momus, dit-il à ses disciples, il se moque de tout, et ses livres, remplis d'équivoques, pourraient être lus par les Turcs. Lorsqu'on s'imagine qu'il a beaucoup dit, de fait il n'a rien dit du tout; il ne peut être saisi ni par nous ni par les papistes. » Jugement remarquable, et qui, tout en s'abusant sur les intentions d'Érasme, constate bien sa manière sournoise. Ouvrez ce livre : il est dédié à un petit enfant de six ans. « Optimæ spei puero, J. Erasmio Frobenio, » à son filleul, au fils de l'illustre Froben. Il semble que l'auteur mette son livre sous l'invocation gracieuse d'un petit enfant, pour attester d'avance la candeur enfantine des pages qu'on va lire. Il est impossible, en effet, qu'un début soit plus innocent; des enseignements, des préceptes de pédagogue ou de grand mère, toute une « Civilité puérile et honnête » à l'usage des

écoliers du XVIe siècle, des litanies de formules toutes faites pour saluer, pour inviter à dîner, pour féliciter une femme enceinte: voilà qui n'a rien d'effrayant. Ce sont phrases, locutions variées, gracieusement arrondies et contournées, comme les fantaisies calligraphiques que les marchands de plumes ambulants décrivent sur le papier à la grande joie des badauds. Érasme joue, s'escrime de la plume, et, tout à coup, sans avoir l'air d'y toucher,... une piqûre au Roi,... une aux théologiens!... Puis de magnifiques moulées et des jambages précieux, pour éblouir l'assistance, et, sautant toujours du beau style à la satire, plus hardi à mesure qu'il avance, un coup de plume à droite, aux pèlerins; à gauche, aux indulgences, au jeûne, aux vœux, à la confession, aux moines... tout cela avec tant de grâce et de liberté qu'à la centième page, il a conquis le droit de tout dire; — et vous commencez bien à trouver au livre une certaine « odeur de roussi, » mais trop tard: vous avez lu, et ce n'est qu'un prétexte à relire.

Et ne croyez pas que l'auteur se mette ainsi en campagne sans sonder le terrain. Une première édition, antérieure à 1522, ne hasardait que ce préambule : des *Enfantillages : nugamenta*, comme il dit lui-même; c'était une reconnaissance en pays ennemi, la première escarmouche de ce grand combat contre les moines, qu'il appela plaisamment la *Monachomachie.* Encore a-t-il grand soin de protester contre cette publication : « Ce n'était pas destiné à l'impression, ce sont des dictées faites à des élèves, pour des usages domestiques; un faux ami s'est procuré ces *Colloques, il ne sait comment*, et les a vendus très cher à Froben, en lui persuadant que d'autres imprimeurs voulaient les acheter... Ce livre a donc été publié contre son gré, et même à sa grande colère. » Et alors, voyez la conclusion: « Il est bien forcé de remettre l'ouvrage en meilleur état, par des additions faites à la hâte, au bras levé... » Et là-dessus, nouvelle édition en 1522, avec des additions *faites à la hâte* (1), qui sont toute la substance du livre, et qui ont huit fois le volume de la première édition.

Cette fois, le succès fut immense. Il ne lui manqua aucun des honneurs qui saluent d'ordinaire les chefs-d'œuvre, ni les clameurs des théologiens, ni les foudres de la Sorbonne, ni les

(1) Il va jusqu'à dire qu'il fait trois *Colloques* en un jour.

contrefaçons, ni les éditions expurgées, viciées, torturées par les *Sycophantes*, et d'autant plus amères à Érasme qu'elles lui faisaient dire des sottises en mauvais latin. Ainsi une édition de Paris corrige tous les passages qui lui paraissent attaquer les moines, les vœux, les pèlerinages, etc. : « Et cela, dit Érasme, avec l'habileté d'un bouffon de carrefour. » L'auteur des corrections (il ne lui fait pas l'honneur de le nommer, « il serait trop content »), est un Dominicain, Saxon de naissance (1). « Cet imposteur, dit-il dans une post-face imprimée en 1524 à la suite des *Colloques*, cet imposteur coupe, ajoute, change, intervertit à son gré..., et se roule dans mon jardin comme un pourceau fangeux ! Ce ne sont que de basses flatteries, à Paris, à la Sorbonne, à la théologie, au couvent !... Si je parle de la France en termes qui ne lui paraissent pas assez convenables, il écrit à la place l'*Angleterre*. De même, il substitue *Londres* à *Paris*. » Changements qui amènent des contradictions, des alliances de mots et d'idées ou des platitudes ridicules. Ainsi Érasme, dans un des *Colloques de l'Enfance*, se moque de notre habitude parisienne d'escamoter en parlant la moitié des syllabes. Le dominicain ne manque pas d'écrire *Londres* pour *Paris*, et le reproche n'a plus de sens. « Te voilà, de Hollandais, métamorphosé en Français !... *Ex Batavo in Gallum*. » En *Anglais*, écrit l'obstiné dominicain. A quoi l'autre répond : « J'aime mieux cela que d'être changé en poule (*in gallinam*) ! » Exécrable calembour ! mais Érasme tient à ses jeux de mots. Aussi, imaginez sa joie lorsque, à la place, le dominicain lance cette saillie : « ...J'aime mieux cela que d'être changé en *Bohémien* ! » Ainsi du reste ; Érasme n'y tient plus : « Autrefois, dit-il, c'était un crime capital que d'éditer un livre sous un nom d'emprunt, mais aujourd'hui, ce n'est que jeu de théologien. L'homme capable de pareilles monstruosités ne reculera pas devant l'incendie ni l'empoisonnement. » C'est bien la même exagération qui lui faisait dire, en parlant des libelles : « Il vaudrait mieux mendier que de composer de pareils ouvrages, ou vendre sa femme pour vivre ! »

Après les Sycophantes, la Sorbonne. En 1526 (le livre venait d'être interdit en Angleterre), Noël Béda, docteur en théologie, bilieux personnage, et la bête noire d'Érasme, accuse publique-

(1) C'est Lambertus Campester, dont il parle ailleurs (*Ep. ad J. Choler*, an 1532, 5 octobre).

ment celui-ci d'avoir décrié les bonnes mœurs et l'état monacal dans ses *Colloques*. Érasme proteste, demande justice au Parlement, et prie le roi François Ier de faire emprisonner ce Béda, pour lui faire plaisir (1). Mais voici qu'en 1527 un imprimeur, Colinet, tire les *Colloques* à 24 000 exemplaires, et, pour les débiter plus vite, il répand le bruit que l'ouvrage sera interdit. « Pourquoi pas ? » se dit la Sorbonne. D'emblée, elle trouve trente-deux propositions hérétiques dans ce livre, et, n'ayant pas Érasme sous la main, elle brûle Louis Berquin, son traducteur (2).

L'exemple était bon à suivre, et les théologiens de Louvain commençaient à réfléchir : « Brûler Érasme ! » C'était une idée. — Érasme s'effraya, et, cette fois, prenant les devants, il leur écrivit avec une audace qui sauva tout. Sa lettre est un chef-d'œuvre d'ironie et d'adresse : il excelle à donner d'un air sérieux des raisons qui battent absolument la campagne. « Un de vos théologiens, remarquablement chassieux des yeux et plus encore du cerveau, n'a-t-il pas eu le front de trouver quatre propositions hérétiques dans mes *Colloques* ? A savoir, de l'usage de la viande, du jeûne, des indulgences et des vœux ?... » Ce petit livre n'est pas fait pour exposer les dogmes de la Foi, mais pour indiquer des formules de bonne latinité, et ce n'est que par occasion qu'il s'y est glissé des

(1) Noël Béda avait été Principal de Montaigu, en 1502 : il ne pardonnait peut-être pas à Érasme ses railleries sur ce collège. Du reste, il fallait absolument qu'il calomniât, et qu'il cherchât querelle à quelqu'un. Une première leçon ne le corrigea pas. Convaincu d'avoir déblatéré publiquement contre le Roi, qu'il ne trouvait pas assez apte à la persécution des impies, et d'avoir, entre autres méfaits, dénaturé verbalement le texte de certains actes en les lisant devant la Faculté de théologie, il fut condamné à faire amende honorable au Parvis Notre-Dame, tout noir encore des livres qu'il y avait fait brûler. Mais comme après cela, il se déchaîna de plus belle, le Roi fut charmé que les plaintes d'Érasme lui fournissent un prétexte pour faire emprisonner Béda au Mont Saint-Michel. Il y mourut.

(2) Avril 1529. Louis Berquin avait fait quelques traductions d'Érasme, en y ajoutant, dit Bayle, *de son cru*. Béda, sorti de prison, se déchaîna contre lui. Voici l'historique de l'affaire. Un premier jugement l'absout. Une seconde fois, on condamne ses livres à être brûlés, et on le menace de lui en faire autant, s'il n'est pas prêt à se rétracter. François Ier intervient et le sauve. Berquin, trop hardi, accuse à son tour ses propres accusateurs. L'arrêt le condamne à une prison perpétuelle, avec menace de lui brûler la langue s'il refuse de se rétracter. Il refuse : on l'étrangle en place de Grève, et on le brûle. Guillaume Budé fit tout ce qu'il put pour le faire rétracter avant sa mort, sans en venir à bout. (Voyez Bayle, art. *Berquin*.)

préceptes de bonnes mœurs. Si un grammairien, dictant un thème en français ou en allemand, apprenait aux enfants à traduire en latin des phrases de ce genre : « Puisse ne manger que de l'ail, celui qui nous a inventé ces jours *à poisson* ! Puissent mourir de consomption ceux qui contraignent des hommes libres à la nécessité du jeûne ! Ils méritent qu'on les étouffe dans la fumée, ceux qui nous vendent si cher la fumée des indulgences ! » — ou encore : « Puissent-ils être châtiés, ceux qui détournent les gens du mariage, en dépit qu'ils en aient ! » — je le demande, citerait-on cet homme en justice pour avoir montré à ses élèves comment il faut traduire ces propositions, si déshonnêtes qu'elles soient ?... Et je le demande aussi, peut-on se moquer plus joliment du monde, et répéter plus énergiquement, une fois de plus, les blasphèmes qu'il s'agit de rétracter ?

Toute sa discussion est de ce style. Il se rejette sur l'argument toujours invoqué de la convenance des caractères. « Si je faisais parler un Turc, etc. » Même procédé pour chaque passage incriminé ; c'est partout l'occasion d'une nouvelle attaque, et le tour est fait si lestement que, lorsqu'il s'écrie à la fin : « Voilà donc les exécrables erreurs que ce lynx a découvertes dans mon petit livre enfantin ! » on est presque tenté de le trouver blanc comme la neige. Il part de là pour secouer vigoureusement le « lynx, » qui n'agit, dit-il, que par animosité particulière, qu'il a déjà traité de *faussaire*, à l'occasion de son *Nouveau Testament*. Et il conclut en remettant sa cause à la justice de l'Empereur et du Pape, qui n'abandonneront plus les savants à de pareilles haines. « Les manières de cet homme, dit-il en terminant, jettent la plus grande défaveur sur votre Compagnie ; je sais bien que toute sa personne vous déplaît, fors à deux ou trois camarades de bouteille qu'il a parmi vous, et à un vieux renard qui abuse pour ses intérêts de la sottise du personnage. Chassez-le !... Mais on a bien de la peine à arracher de telles personnes à la bonne odeur des dîners d'apparat, copieux et gratuits !... C'est une chose pourtant qui intéresse l'honneur de votre Compagnie, que je respecte comme elle le mérite. Salut ! » Ainsi le dernier mot est encore une raillerie à l'adresse des bons dîners de la Faculté. Les théologiens ne voulurent pas s'exposer à passer tous pour chassieux du cerveau, et je ne vois pas que les choses aient été poussées plus loin.

Avant cette discussion, Érasme avait déjà senti le besoin de plaider sa cause, mais cette fois devant son lecteur. C'est le but d'un chapitre ajouté à l'édition de 1537 sous ce titre : *De l'utilité des Colloques*. C'est un plaidoyer remarquable, et plus franc que la lettre aux théologiens de Louvain. Les *Colloques* eurent encore à subir d'autres persécutions, mais moins terribles que celle dont Berquin avait été la victime. Tandis qu'on les lisait publiquement dans presque tous les collèges, ils étaient rigoureusement interdits dans certaines villes, à Dôle, par exemple, où ils furent défendus en 1536. La commission de cardinaux délégués par Paul III au soin de réformer les abus (il était temps), jugea à propos d'interdire la lecture des *Colloques* dans les collèges... Charmante façon de corriger les abus! Cette défense servit naturellement à les faire lire davantage... Le succès du livre resta le même jusqu'au XVII[e] siècle où il était en grande faveur parmi les bons esprits. Le XVIII[e], qui ne datait volontiers que de lui-même, ne parut pas en faire grand cas, mais il négligeait bien Rabelais. Il ne pardonnait pas à notre auteur d'attaquer la superstition au nom de l'Évangile, et d'ailleurs on ne lisait plus guère le latin. La traduction de Chapuzeau (Paris, 1662), n'était pas faite pour en donner une idée bien juste. Ce Chapuzeau devait descendre un peu du Dominicain (1); il coupe, retranche à son gré tout ce qui lui semble attaquer les vœux, les indulgences, etc. Assurément tout n'est pas traduisible. Il faut faire un choix, et renoncer naturellement à toutes les phrases de bon latin, à toutes les conversations d'enfants, comme aux dialogues qui ne sont que discussions de textes latins, ou controverses théologiques. Aussi ne trouvera-t-on ici qu'une trentaine de *Colloques*, mais des meilleurs. Je reconnais aussi qu'il y a quelques longueurs à supprimer : encore y faut-il le plus grand ménagement, et ne pas retrancher précisément les critiques qui sont la moelle du livre.

Un dernier mot, avant de finir : j'ai mis en tête de chaque

(1) « Les entretiens d'Érasme, dit Colomiès, *Biblioth. choisie*, p. 199, ont été fort bien traduits en italien par Pietro Lauro, de Modène, mais ils ont été mal tournés en notre langue par un nommé Chapuzeau... On vient d'en imprimer en Hollande une nouvelle traduction de M. Gueudeville, en six volumes in-12. » Je crois encore Chapuzeau supérieur à Gueudeville, qui a pareillement traduit *l'Éloge de la Folie*, de manière à en faire un livre insipide.

Colloque une indication très courte du lieu de scène, tel qu'Érasme a pu le supposer en écrivant, et tel qu'il l'indique souvent lui-même. On me pardonnera ce petit artifice qui ne peut qu'aider à la physionomie du dialogue. Le lecteur du XVIe siècle plaçait facilement ses personnages dans leur milieu naturel. Aujourd'hui, c'est à l'imagination du lecteur de faire les frais du décor, et de se figurer par exemple les discoureurs des *Hôtelleries* sur un quai de Rotterdam, la *Vierge ennemie du mariage*, dans un de ces jardins d'Albert Dürer, à mine dévote, à fleurs mystiques. Voyez la mort de George de Baléare dans un intérieur du temps, orné de ses crédences sculptées, de ses faïences, de ses bahuts, et mal éclairé par ses fenêtres à vitraux sertis de plomb. Quel drame, dans le décor ainsi donné, que celui de ce moribond, qui n'a pas la liberté de son dernier soupir, et que deux moines tournent et retournent de droite à gauche, comme s'ils jouaient son âme au lansquenet! Ainsi les acteurs ne parleront pas dans le vide. Les *Colloques* deviendront une sorte de pièce à tiroirs qui gardera partout l'unité de sa pensée : la réforme des abus! Et même l'unité des personnages, car Eubule, Ménédème, Pétrone, ne sont jamais que notre Érasme sous des noms divers.

VICTORIEN SARDOU.

LE LABYRINTHE

DERNIÈRE PARTIE (1)

XVI

André s'installa au cours de l'après-midi. J'aurais dû m'en réjouir, puisqu'ainsi prenait fin un incident qui m'avait blessé justement : je vis surtout, dans la vie commune qui s'instituait, que j'allais être séparé d'Alice pour un temps indéterminé, il me sembla qu'Alice accueillait avec soulagement le trouble de notre intimité, et les deux raisons suffirent pour me rendre à ma seule déception.

Une période commença, la dernière avant la catastrophe, aussi unie en apparence que pleine pour tous d'agitations décisives. Je ne sais rien de celles d'André et d'Alice ; on peut néanmoins les tenir pour assurées. Quant aux miennes, si j'en perçois bien la ligne, je les retrouve tellement noyées dans un perpétuel va et vient de volontés errantes que l'analyse en paraît à peu près impossible. Je suis arrivé tout à l'heure à ressusciter avec minutie la première journée, parce que les départs laissent toujours une impression nette : pour le reste, je ne me sens capable que de marquer des étapes, le paysage au long de la route ne variant pas.

Donc, à l'extérieur, des journées ordonnées, qu'aucun éclat ne traversait. Le matin, André paraissait peu. Il écrivait ou sortait. Au début, il me proposa souvent de l'accompagner. J'acceptai d'abord : j'y renonçai bientôt, et l'on

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 avril, 1er et 15 mai.

apprendra plus loin pourquoi. Après le déjeuner, nous nous réunissions jusqu'au soir. Le temps s'écoulait alors comme il est d'usage dans une existence familiale, c'est-à-dire que chacun se livrait à son divertissement ordinaire, sans s'astreindre à un effort cérémonieux. Je lisais, Alice travaillait, André allait de l'un à l'autre. Les entretiens étaient quelconques, notre réunion, un long loisir à combler. Bref, une régularité de religieuses, et le bruissement d'un ouvroir.

Cela laissait brisé de fatigue, parce qu'une tempête était cachée sous ce masque, mais ni les domestiques ni un étranger de passage n'auraient été capables de la dépister : que de façades mentent mieux que les hommes !

En ce qui me regarde, voici l'envers :

Dès qu'Alice et André avaient été réunis sous mes yeux, un sûr instinct semblait m'avoir incité malgré moi à exercer à leur égard une surveillance dont je n'aperçus d'abord que le ridicule ou l'odieux. Très vite, cependant, je dus reconnaître qu'Alice se transformait, suivant que nous étions ou non en tête-à-tête. Absent, tant qu'André était présent, l'insaisissable ne reparaissait plus que pour moi. Bien mieux, je ne tardai pas à acquérir la certitude qu'entre Alice et André se nouait un lien tacite, un de ces accords muets que tout affirme sans que rien le décèle. Le mot du début était le vrai : l'*allié* avait paru !

L'alliance suppose toujours un adversaire. Était-ce moi qui l'étais devenu ? Étrange question si l'on songe qu'un mois à peine nous séparait d'extases où l'on ne discernait pas lequel surpassait l'autre dans sa tendresse et dans sa foi : question poignante pour l'amant dévoré du regret de ces extases, que je m'obstinais à rester.

Alliance n'est d'ailleurs pas le terme satisfaisant. Il y avait cela dans leurs rapports et encore autre chose. Si leurs volontés avaient des concordances surprenantes, je devinais en outre que ces concordances leur étaient un plaisir. Sans doute André ne cherchait pas à capter la confiance d'Alice, et Alice ne me retirait pas systématiquement la sienne : d'heure en heure pourtant, apparaissaient en eux des symptômes qui ne trompent pas. A des sonorités de phrase, à de brèves attitudes, parfois à un regard, d'heure en heure je mesurais la progression de bien-être qu'ils éprouvaient l'un près de l'autre. Rapprochés par un hasard, ils obéissaient à une sorte d'attraction mutuelle, de même qu'une

eau vagabonde retourne au lit normal. J'avais redouté de vivre à trois : erreur grossière, ils étaient deux : moi, je restais à côté et en dehors...

Ah! je supplie qu'on n'aille pas au delà du point où j'allai moi-même! Qu'André s'éprît vraiment d'Alice est une idée qui ne m'a pas approché, à ce moment du moins. J'étais sûr d'eux autant que de moi. Je ne doutais pas des loyautés élémentaires. Seulement, au-dessus de la trahison brutale, il en est une pire parce que sournoise, et qui venait. André se savait maître de l'instinct : raison dangereuse qui incite à l'audace. Quand on a pareille sécurité, on n'a plus de scrupules à devenir celui qui ne cesse d'occuper la pensée. Il respectait la femme, et il en volait l'âme! Je devais garder un visage tranquille, parler d'une voix égale, au besoin me réjouir d'une harmonie que j'avais exigée le premier, et sans arrêt j'assistais à un dépouillement qu'aucune loi n'atteint, j'en suivais les progrès, j'aurais pu annoncer quel temps restait encore après lequel je serais devenu un étranger dans mon ménage; à mon tour, la jalousie me crucifiait!

« La jalousie, avais-je crié à André, est un état que l'on subit sans le soupçonner. » Propos d'ignorant : j'affirme l'avoir reconnue et nommée, dès qu'elle parut en moi. A peine André fut-il dans la maison, je n'ai pas douté de ce qu'il apportait. Si j'ai pensé tout de suite : « Comme ils sont jeunes! » ce n'était, comme on serait tenté de le croire, ni regret de mon âge, ni envie d'une richesse manquant à mon offrande : mais avant même que les intéressés n'en eussent conscience, j'annonçais ainsi le péril. Et quand, vingt-quatre heures plus tard, André une fois installé, nous nous sommes retrouvés, elle et lui d'un côté, moi de l'autre, imagine-t-on que j'aie hésité à percevoir qu'un bonheur dont j'avais joui jusqu'alors m'était retiré, et que l'intrus en profiterait?

Jaloux, je l'ai été dès que mon frère a approché d'Alice et *j'ai su que je l'étais*. Plût au ciel que pareille clairvoyance m'eût été refusée! J'aurais moins souffert. Imagine-t-on pire douleur que de se voir trompé par deux êtres qui ignorent ce qu'ils font et dont chacun, à des titres divers, représente l'essentiel de la vie? Et, par exemple, au début, j'acceptai le tête-à-tête des promenades matinales avec André. Je comptais que, dehors, loin d'Alice, les formes affectueuses et libres de jadis reparaî-

traient d'elles-mêmes. J'interrogeais sur l'Amérique, sur les projets d'avenir, sur n'importe quel sujet éloigné du présent. Une seule réponse : « Alice me conseille... J'ai informé Alice... » D'autre part, des plaintes à peine voilées au sujet de ma bizarrerie d'humeur. Oubliais-je que près de moi, on en souffrait peut-être ? Il n'y avait pas de nom prononcé, mais la présence d'Alice nous poursuivait. Que j'aie bientôt renoncé à ce jeu amer ne saura surprendre. Désormais, j'évitai ces entretiens : je n'interrogeai plus que les visages.

Supplice muet. J'étais presque toujours en tiers; hors de ma présence, ils affectaient de s'éviter; et j'aurais juré qu'à André l'insaisissable avait livré son secret ! Je me torturais à découvrir l'obstacle qui me séparait d'Alice; André, lui, n'avait eu qu'à paraître pour que la vérité lui fût livrée !

Des projets chimériques passèrent alors dans mon cerveau. Ce fut un jour le dessein de rentrer seul à Cambaleyres, avec l'espoir qu'Alice se déciderait à m'y rejoindre sans André. Une autre fois, je pensai à la naine. Elle m'avait dit : « J'ai de bons yeux : rien ne dit que vous n'aurez jamais envie d'y recourir. » L'envie m'en dévorait, et je commençai une lettre pour l'inviter à revenir. Dieu merci ! je ne suis jamais parti, — qu'aurais-je fait à Cambaleyres, sinon y souffrir plus? — et j'ai déchiré ma lettre : une heure après le retour de la naine, je l'aurais invitée à reprendre le train !

Mais à quoi sert d'insister ? Le singulier, au cours de telles agitations désordonnées, est que je n'aie jamais tenté d'en découvrir la cause profonde. J'avais chassé la naine, je ne supportais plus André, entre Alice et moi montait une barrière d'intolérable gêne, et j'aurais été confondu si l'on m'eût dit que tout provenait d'un mal unique qui était en moi. Je me jugeais traqué, j'accusais chacun : j'oubliais que le mensonge empêche de vivre. Mon illusion, pour être dissipée, n'attendait pourtant qu'une crise, et, quand elle survint, quel naufrage !

Il est temps d'y arriver. Aussi bien, à dater d'ici, je n'ai plus qu'à laisser les faits parler. Des gloses ne réussiraient qu'à atténuer une réalité qui s'est imposée et dont le sens ne se prête à aucune traduction infidèle.

Le début fut un incident futile.

On était le jeudi 6 novembre. Je me rappelle un matin de neige, le premier de l'hiver, et des tournoiements de flocons au

son d'une bise que la nuit avait dû rendre glaciale. Jusqu'à la veille, on avait vécu sous un ciel italien : soudain, le vent, le froid, et les brumes du Nord accourues au galop. Le Puy s'accorde à merveille avec de tels contrastes.

Malgré le temps, André crut bon de sortir comme d'habitude. Un peu plus tard, Alice partit aussi. Contrairement à l'usage, ils rentrèrent ensemble. Je ne demandai pas où ils s'étaient rencontrés, et ils jugèrent inutile de m'en faire part.

Le déjeuner passa, dépourvu d'entrain. Les flocons s'étaient lassés de tomber sans tenir. Même un soleil anémique tentait de se montrer aux carreaux. On parla du temps, on agita des projets vagues pour l'après-midi ; mais le tout du bout des lèvres.

Soudain, vers deux heures, la sonnerie d'entrée retentit.

— Déjà des visites? dit André.

— Rassurez-vous, répliqua Alice, nous ne connaissons encore personne ici.

Il se pencha vers la fenêtre :

— Je crois cependant que c'en est une.

Au même instant, le domestique annonça :

— Me Bourdoin désirerait voir madame.

Je me dressai, incrédule :

— Vous dites que c'est madame qu'il demande ?

André se mit à rire :

— Je ne me trompais donc pas! J'avais aperçu un monsieur endimanché.

— Soit, interrompit Alice, recevez au salon.

Et, tournée vers moi :

— Il se sera cru obligé à faire acte de bon voisinage. Viens-tu ?

Mais je ne bougeai pas.

— Non : c'est toi qu'il a voulu rencontrer.

— Je n'en vois pas la raison, sinon une visite de politesse.

— En tout cas, va d'abord.

Elle sortit, sans insister. A peine fut-elle partie, que je me rappelai n'avoir pas rencontré Bourdoin depuis le jour où je lui avais porté le testament. En même temps, je songeai qu'il ignorait ce que j'avais dit à Alice et qu'un entretien au cours duquel il s'exposait délibérément à commettre des sottises ne pouvait avoir qu'un motif grave. Aussitôt, je

compris l'imprudence que j'allais commettre en ne rejoignant pas Alice et me levai, mais encore indécis.

Incapable de soupçonner l'origine de ma nouvelle anxiété, André avait pris un livre et le feuilletait. C'était maintenant son habitude, lorsque par hasard nous étions seuls. Je ne m'en étais jamais offusqué : cette fois, le geste m'irrita.

— Si tu as toujours envie de rencontrer Bourdoin, il me semble qu'en voici l'occasion, dis-je avec une ironie qui ne tentait pas de se dissimuler.

Il redressa la tête, et, sans se départir de son flegme :

— Qu'as-tu contre cet homme? Il semble que tu ne supportes pas que son nom paraisse.

Je répliquai vivement :

— Rien. Je dois au contraire me louer de son zèle. Il ne recule même pas devant le superflu, témoin sa démarche.

— L'excès dont tu te plains, ne l'empêche pas, en tout cas, de bien gérer tes affaires?

— En effet : un peu plus d'honnêteté d'âme, un peu moins d'âpreté à la clientèle, il serait parfait.

Je m'exprimais du ton d'un homme qui ne tient pas à poursuivre : André comprit et derechef se plongea dans son livre. Mon irritation recommença. Il me semblait qu'il aurait dû percevoir l'incertitude où j'étais.

— De quoi avez-vous parlé, ce matin, Alice et toi? repris-je après un silence.

— Mais... un peu de tout...

— C'est vague.

— D'elle... de toi... et même de Bourdoin, je crois.

Je ne pus retenir une exclamation étonnée.

— A quel propos?.. Elle ne le connaît pas... ou si peu!

André appuya :

— Justement. Elle l'a aperçu jadis, trop vite pour le juger, assez pour se demander quelle confiance lui accorder.

— En quoi cela peut-il l'intéresser?

— N'est-il pas ton conseiller?

— Ne serait-ce pas plutôt... qu'elle attendait sa visite?

André ferma son livre et le déposa sur une table.

— Je ne le pense pas : je suis même persuadé du contraire.

— Pourquoi?

Il haussa les épaules.

— Si je me trompais, quelle importance cela aurait-il ?

Nos phrases, à mesure, s'espaçaient, comme des gouttes après l'averse. Je balbutiai :

— Aucune.

Toutefois j'avais cessé d'hésiter et me dirigeais vers la porte. La conviction que Bourdoin avait été convoqué venait de s'implanter en moi. Dès lors qu'André refusait de répondre, il devait en être sûr.

— Tu vas les rejoindre ? reprit André.

Il avait eu un imperceptible mouvement, comme s'il redoutait ma sortie. Je revins brusquement vers lui. Un désir irrité me poussait à tenter de lui arracher un peu de la vérité qu'il détenait, et ce cri m'échappa :

— Dire que, si tu voulais, d'un mot, tu éclairerais ma route !

Il rougit violemment :

— Je ne saisis pas. Quel rapport cela a-t-il avec Bourdoin?

— Je me demande si Alice...

Mais il m'arrêta net :

— Mon pauvre Jean, tu attribues trop aux autres une complication qui n'existe qu'en toi. Quand donc arriveras-tu à dompter l'insécurité maladive qui fausse à tes yeux toutes les valeurs ?

Je ripostai douloureusement :

— Où vois-tu que je manque de sécurité ?

— Oh ! soupira-t-il, ce sont là des intuitions : il est trop difficile d'en rendre compte.

— Ne serait-ce pas Alice qui t'a aidé à les avoir?

— Encore ! Pourquoi la mêler à des propos, dont le mieux est de l'écarter, quoi qu'il y ait?

Il y eut un bref silence. Ce « quoi qu'il y ait » marquait avec netteté l'inutilité de poursuivre. Je dis alors, d'une voix lasse :

— En effet, mon petit, c'est moi qui ai tort. Que veux-tu ? Il me semblait que, depuis ton arrivée, tu avais fait un tel chemin !...

Et, prévenant du geste une protestation qui ne pouvait me convaincre :

— Ce n'est pas que je m'en plaigne, certes ! Cependant, rappelle-toi qu'avant de venir ici, toi aussi, attribuais à

d'autres une complication... inutile de répéter la phrase : s'il m'arrive de fausser les valeurs, peut-être sommes-nous de compagnie.

André, cette fois, s'était levé.

— Frère ! commença-t-il.

Je l'arrêtai :

— A quoi bon ? L'essentiel n'est-il pas que je fasse toujours confiance à ta droiture? Donne à ce terme la portée que tu jugeras la meilleure... Moi, pendant ce temps, je continue par où j'aurais dû commencer. Bourdoin s'éternise, vraiment.

Je gagnai ensuite le couloir sans attendre la réponse. Je n'avais pas calculé mes paroles : pourtant j'avais conscience que, sous le couvert de mots voilés, nous venions d'échanger des propos graves. J'étais aussi à un de ces moments de la vie où l'on manque de loisir pour s'arrêter sur chacun des sentiments qui s'entrecroisent. A peine eus-je approché du salon que je ne songeai plus qu'à Bourdoin et au thème possible de l'entretien qui se prolongeait si longtemps. Tandis que j'appuyais sans bruit la main sur le pène, une phrase me parvint qui suffit à justifier mes craintes.

— En effet, disait Bourdoin, Mme de Casterac était une personne à idées parfois singulières, mais d'autant plus réfléchie qu'elle se savait capable de primesaut et menacée de commettre des sottises.

Le pène acheva de tourner : la porte céda. Alice et Bourdoin étaient debout, elle très pâle, lui prêt à partir et s'inclinant pour la salutation du départ.

— Quoi ! m'écriai-je, tu t'en vas quand j'arrive?... Mais de grâce, ne vous interrompez pas et, puisqu'il était question de ma tante...

Alice ne me laissa pas achever.

— Monsieur avait l'obligeance de confronter ses souvenirs avec les miens : il se trouve que nos opinions concordent.

— A propos de quoi, ces opinions? répliquai-je sur le ton détaché qu'elle avait pris.

— Je laisse à Madame le soin de t'en faire part, dit à son tour Bourdoin, en même temps qu'il lissait d'un geste machinal les poils de son haut de forme. Malgré mon plaisir à renouer connaissance, je dois me rappeler que je suis, hélas ! un homme pressé.

Voyant qu'il s'échappait vers l'entrée, je n'hésitai pas :

— Me permettras-tu au moins de t'accompagner un instant? Je comptais aller chez toi : ma communication serait chose faite.

— A ton gré.

Alice tressaillit :

— Tu sors ? fit-elle d'un ton anxieux qui rappelait étrangement celui d'André auparavant.

— Le temps d'obtenir un renseignement... et je reviens.

Je précédais maintenant Bourdoin qui, derrière moi, multipliait les saluts. Tout cela, d'ailleurs, n'avait duré qu'une minute. Nous avions l'air chacun de nous enfuir. J'ignorais aussi ce que je désirais demander, bien que j'eusse l'impression de toucher au but. Je me sentais entraîné par une force étrangère à la logique, mais qui m'avait enfin remis sur le vrai chemin.

Une fois sur le perron, je laissai Bourdoin en descendre le premier les marches. La redingote et le chapeau de cérémonie lui donnaient un air provincial et emprunté, tout à fait ridicule. Je l'aimais mieux, décidément, en tenue ordinaire. Aux minutes importantes de la vie, pourquoi l'attention se porte-t-elle toujours, de la sorte, sur des détails niais? Puis, l'ayant rejoint :

— Où nous dirigeons-nous?... Chez toi?...

Il répondit non d'un signe de tête, et faisant claquer ses gants dans sa main :

— Aujourd'hui, tournée de visites.

— Revue de la clientèle?

— Si tu y tiens...

— Et comme nous logions au plus près...

— J'ai commencé par vous : parfaitement raisonné.

Je répliquai doucement :

— Est-ce bien toute la vérité?

Il me jeta un regard rapide, — qui, cette fois, rappelait ceux de l'étude.

— Comprends pas...

— Très clair, cependant. J'aimerais apprendre si tu es venu de toi-même ou si, par hasard, quelqu'un ne t'aurait pas suggéré l'idée de passer chez moi.

— Ah! dit-il, tu pensais... tu as cru...

Brusquement il saisit mon bras :

— Si c'est là ce que tu avais à me dire, alors...

Je m'aperçus en même temps qu'au lieu de traverser de biais la place, comme il avait paru d'abord en avoir l'intention, il me ramenait vers la rue de l'Ancienne Préfecture qui, elle, est hors de vue et court à flanc, à la manière d'un promenoir.

— ... Alors, mon cher, expliquons-nous.

Je répliquai sèchement :

— Oui ou non, as-tu été prié de venir?

Il haussa les épaules :

— S'il n'est que cela pour faire ton bonheur, je répondrai : non. Toutefois...

Je répétai :

— Toutefois?...

— Eh bien! à ta place, j'agirais en supposant que c'est oui.

Il laissa s'écouler un intervalle, probablement dans l'espoir d'une interruption qui ne vint pas.

— Il va de soi, reprit-il, que je n'ai pas la prétention de me mêler de tes affaires plus que tu ne le souhaites. Je m'abstiendrai donc de questions indiscrètes... par exemple, sur la façon dont tu t'y es pris pour communiquer à ta femme la découverte de... enfin du papier de l'autre jour. Est-ce même chose faite ou bien, réfléchissant, n'as-tu pas jugé préférable de te taire?

Je répétai, interdit :

— Préférable? en quelle manière?

Il ne parut pas entendre :

— Quoi qu'il en soit, je ramène de ma conversation une impression qui vaut ce qu'elle vaut. A un moment donné,en effet, Mme Pesnel m'a prié de lui dire si ta tante n'avait jamais rédigé de testament.

— Ah! murmurai-je d'une voix éteinte; et qu'as-tu répondu?

— Bien entendu, qu'à ma connaissance, elle y était plutôt hostile, et ne m'avait pas soufflé mot d'un acte de ce genre.

— C'est tout?

— Non.

— Ah! répétai-je pour la seconde fois.

— A son tour, elle a répliqué : « Voyez les hasards de la vie : j'étais mieux informée que vous. » Ne sachant toujours pas ce que tu avais pu dire, je m'empressai de rectifier : « Il s'agit de testament réel, car pour des projets!... » Elle m'a interrompu : « Qu'importe d'ailleurs! réels ou projetés, ils ne seraient plus aujourd'hui que de l'histoire ancienne. »

— Alors?

— Alors, mon cher, peut-être se trouve-t-il encore quelque part un autre vrai testament, mais cela m'étonnerait. Peut-être aussi Mme Pesnel a-t-elle connu... la pièce de l'autre jour et, n'étant pas notaire, la tient-elle pour valable... Si cela était, à défaut de mieux, crois que je suis à ton entière disposition pour apporter le témoignage utile et, quelle que soit l'hypothèse, te voici prévenu... Pas d'autre question à poser?

Il me tendait la main :

— Par bonheur, les femmes, n'entendant rien aux affaires, s'y attachent rarement. Qui sait si Mme Pesnel se rappellera encore ce soir ce qu'elle m'a raconté? En tout cas, je jure bien qu'elle n'y songeait pas ce matin, quand elle rentrait chez toi avec son beau jeune homme.

— Ce beau jeune homme est mon frère.

— Tous mes compliments. On pouvait craindre qu'il ne prît de travers les folies de son aîné : il n'y paraît pas. C'est beau, la jeunesse !

Il s'en allait. Je ne tentai pas de le retenir. Désormais, j'étais livré au monstre. Il me semblait aussi que tout ce que j'aimais venait de partir avec Bourdoin !

XVII

Tout ce que j'aimais !... Alice, André : l'une ne croyant plus à ma parole et réduite à interroger un étranger, l'autre profitant du désastre de ma tendresse pour ériger la sienne ! Ah ! que Bourdoin avait bien su, en dix paroles, dissiper l'illusion qui jusque-là me permettait encore de vivre ! Grâce à lui, la vérité comme une dalle venait de s'abattre entre eux et moi. L'affreuse comédie que chacun de nous jouait, cessait d'être possible. Désormais le silence même nous échappait : mais, en parlant, que ferais-je, sinon consommer l'irréparable ?

J'oscillai sur place; une incertitude mortelle agitait mon âme devenue son jouet. J'étais l'homme au bord de l'abîme et sur qui souffle un vent furieux. J'avais l'appétit d'en finir et l'horreur d'une fin qui les laisserait seuls vivants !

Un bruit de marche interrompit ce délire. J'eus peur d'être surpris et, titubant, mis en fuite par un passant quelconque, retournai vers le Greffe.

Soudain, comme j'approchais de la maison, je les aperçus tous deux. Alice attendait toujours sur le perron : André, la tête à une vitre, surveillait la place. Sans qu'ils aient eu besoin de se concerter, chacun, soupçonnant que j'avais accompagné Bourdoin pour parler, moi aussi, de la chose, guettait ma rentrée. A cette vue, et grâce à elle, je ramassai en un faisceau les énergies dont je disposais encore. Mes traits reprirent une expression calmée, et je m'approchai d'Alice.

— Déjà fini ? fit-elle la première.

— Oui.

— Ce n'était pas bien grave!

— Pas plus que la visite de tout à l'heure.

Paroles qu'on aurait cru prononcées du bout des lèvres : quand deux personnes se rencontrent dans la rue, elles disent de même : « Comment allez-vous ? » ou « Quel beau temps ! » Entre nous, toutefois, les mots pouvaient-ils, à dater de là, ne pas revêtir un double sens tragique? Ceux-ci déjà en étaient lourds, puisque nos yeux, en se rencontrant, subirent un tel choc qu'ils se détournèrent. Ils suffirent aussi à marquer que ni l'un ni l'autre n'étions dupes. Et je gravis les trois marches du perron. Alice reprit :

— Tu retournes auprès d'André?

— Sans doute.

— En ce cas, vous devriez profiter de l'éclaircie qui s'annonce pour tenter une promenade. Moi, je monte me reposer dans ma chambre.

— Tu es souffrante ?

— Rien... un peu de migraine... besoin d'obscurité...

J'achevai :

— Ou de réfléchir.

Et de nouveau nos yeux se rejoignirent, cette fois avec la volonté de ne plus se quitter.

— La migraine donne surtout l'envie de ne pas penser : j'hésitais un peu à avouer la mienne, mais j'ai craint que tu ne t'inquiétasses et j'ai préféré t'attendre pour te prévenir.

Elle cherchait à justifier sa présence sur le perron, mais, incapable de détour, elle y parvenait mal. Je me contentai de faire un geste d'ennui :

— Moi qui comptais apprendre tes impressions sur Bourdoin !...

— Pour ce qu'elles ont d'intéressant!

— Raison de plus : ce serait vite dit.

Au lieu de répondre, elle rentra dans la maison, approcha de l'escalier, et, la main sur la rampe :

— Garde pour ce soir ta curiosité. J'ai vraiment une tête qui réclame du repos, et excuse-moi près d'André.

Il y eut une seconde incertaine, durant laquelle je me demandai si elle allait poursuivre ou me quitter : le second désir l'emporta, et elle commença de monter.

— Alice! m'écriai-je malgré moi.

Mon appel parut l'arrêter net.

— Quoi encore?

Appuyée contre la rampe, elle me regardait maintenant. Je ne pus m'empêcher de remarquer combien elle était pâle : effet du malaise qu'elle accusait, à moins que ce fût précisément la crainte de ce qui nous menaçait tous deux.

— Avant de t'en aller, je ne réclame qu'un effort, quelques détails rapides et puis... tu seras libre. Que s'est-il passé entre toi et Bourdoin?

— Mais... rien qui mérite d'être retenu. La visite banale... et probablement annuelle.

J'eus un geste égaré :

— En tout cas, elle te laisse malade... plus que troublée!... Inutile de nier : ton désarroi le crie, et quant à moi...

A son tour, elle venait de tendre les mains avec une soudaine expression de suppliante :

— Jean! oh! Jean! ne vois-tu pas qu'en ce moment j'ai besoin de silence! Je le voudrais partout... dans la maison... dans l'âme!...

En même temps, sa voix avait baissé : on l'entendait à peine. Pour discuter le sort des pauvres êtres que nous sommes, les éclats sont nuisibles : ils auraient trop l'air de vouloir déchirer l'ombre.

— Et moi, repris-je, j'ai décidé que, ne fût-ce qu'un instant, le silence doit cesser. Je donne l'exemple, je ne peux plus me taire : j'exige que tu parles!

A mesure, je suivais son angoisse croissante.

— Jean! je ne sais à quoi tu penses : mais je sais aussi qu'il est des pensées dont tout vaut mieux que de les exprimer. Leur permettre de franchir nos lèvres, c'est leur donner le droit de vivre.

— Qu'y aura-t-il de changé, dès lors qu'aujourd'hui déjà elles nous séparent ! Tout vaut mieux que le supplice de ne plus nous connaître ! Pour te garder, pour nous sauver, il ne reste qu'un chemin, prenons-le, dussions-nous y avancer à genoux et en nous déchirant !

Cette fois, j'avais approché d'elle. Je la vis saisir la rampe et trembler. Non, je n'étais pas uniquement la victime de l'ivresse intérieure qui me projetait vers la vérité proche ! Je suis sûr d'avoir alors aperçu l'aveu. Il était là : l'insaisissable venait de s'enfuir, la bouche allait s'ouvrir... Tout à coup, je crus que mon cœur s'arrêtait : la chance venait de tourner. André avait paru !

Las d'attendre, il arrivait nous rejoindre.

— Eh bien ! dit-il, que devenez-vous donc ? Ne puis-je avoir aussi ma part des impressions laissées par le notaire ?

— Pardonnez-moi tous deux de les remettre à plus tard : pour le moment, ma migraine crie grâce et je vous quitte pour la soigner.

Se jetant sur l'occasion qui m'accablait, Alice reprit ensuite sa montée.

Exaspéré, je me retournai vers André :

— Toi, mon petit...

Que voulais-je lui dire ? Il importe peu de le savoir, car, au même instant, je saisis entre eux l'échange d'un regard et cela suffit pour tout déterminer. A défaut d'Alice, le confident me restait. J'attendis qu'en haut la chambre se fermât, puis ma main s'abattit sur l'épaule d'André :

— Viens ! repris-je d'une voix dont la sonorité me parut appartenir à un autre qui se serait introduit subitement parmi nous.

— Que se passe-t-il ? balbutia-t-il stupéfait.

— Viens, te dis-je !

Je le ramenai dans la pièce d'où il sortait, dans cette pièce témoin jusqu'alors de mes résignations exaspérées, et qui allait devenir enfin, un lieu de lumière. Ayant tiré sur nous la porte, je l'obligeai à venir vers la fenêtre. J'avais résolu de profiter de sa surprise : je ne doutais pas de pouvoir crocheter une âme, — je délirais vraiment ! — et je commençai :

— Maintenant, ce ne sera plus comme tout à l'heure : ne crois pas me contenter avec des discours vagues ! Tu ne sor-

tiras d'ici qu'après avoir tout dit, et, puisqu'Alice persiste à se taire, c'est toi qui vas parler!

Au nom d'Alice, il tenta de reculer. Je le retins de force, je voulais que rien ne m'échappât de son visage : il arrive trop souvent que les yeux affirment pendant que les lèvres nient. Je poursuivis :

— As-tu compris? Depuis des jours, vous êtes deux à savoir ici une chose que je ne sais pas. J'étouffe sous vos silences complices. S'ils ne menaçaient que mon bonheur! Mais voici que Bourdoin s'en mêle. Avec cet homme, qui peut deviner où l'on ira? Que lui voulait Alice? De quel droit l'avez-vous appelé? Dès lors qu'il a passé mon seuil, je n'admets plus d'ignorer ce qu'il venait y faire et je te somme, toi qui es au courant, de me le découvrir! Quoi que ce soit, après, je me charge du reste!

J'attendis la réponse : elle ne vint qu'au bout d'un instant, incertaine :

— Tu te trompes, dit André : je n'ai convoqué personne, et je ne suis pas le complice que tu prétends; il aurait fallu pour cela jouir d'une confiance qui n'est pas non plus celle que tu imagines. Je ne puis rien te découvrir, car à moi non plus on n'a rien découvert!

A mesure, l'accent s'affermissait, — un accent nouveau comme le mien, — mais il était trop tard. Le début m'avait livré l'hésitation première. Affolé, je repris :

— Je ne l'admets pas. Toi-même, ou plutôt tes paroles imprudentes sont là qui te condamnent : sans elles, l'idée qu'on eût appelé Bourdoin m'aurait-elle effleuré?

— Frère, tu t'es trompé : sur mon honneur, j'affirme ne rien savoir.

— Mensonge : il n'y a qu'un instant, j'ai surpris vos regards!

— Frère, comment te convaincre de ma sincérité?

— En ne cachant plus rien!

— Tu avais foi, disais-tu, dans ma droiture?

— Je n'y crois plus!

— Alors, à quoi bon poursuivre? je ne vois pas d'issue et je renonce à me défendre.

En même temps, achevant de se dégager, il revint près de la cheminée, et rigide, les yeux au parquet, sembla désormais étranger à ce qui suivrait.

Je compris qu'il s'était ressaisi et que lui aussi m'échappait. Le sentiment de la défaite s'abattit sur moi, foudroyant. Je vacillai et, tombé sur le premier siège à ma portée, cachai ma tête dans mes mains pour réfléchir.

Réfléchit-on d'ailleurs, quand la vie se dérobe? J'étais la proie d'une désolation qui rappelait celle éprouvée au chevet de mon père mort. Je me demandais : « Qui donc a disparu autour de moi pour que je me trouve seul et désespéré à ce point? » Comme on fait encore au moment d'une mort, j'apercevais, dans leur moindre détail, toutes les joies qui avaient auparavant subjugué mon être et qui ne pourraient plus être, maintenant que la solitude était venue.

Soudain, je tressaillis.

— Jean! appelait André.

Il était revenu près de moi. Il se penchait avec des yeux de pitié; on aurait cru qu'il prétendait me consoler!

— Jean! à mon tour d'interroger. Si je ne puis satisfaire à tes questions, ne sens-tu pas cependant que de toutes mes forces je voudrais te secourir? Seulement, par quels moyens? Comment te défendre contre un désespoir dont je ne soupçonne pas la cause? Jean, je t'en conjure, écarte ce je ne sais quoi, qui depuis quelques jours a semblé me repousser, chaque fois que je tentais d'approcher de toi! Tu vas m'éclairer, n'est-ce pas?

Il s'exprimait à mots pressés et sourds. Je retrouvais même des intonations d'autrefois! Ironie de cette musique que je n'avais plus entendue depuis qu'il était de retour et qui, par un étrange renversement des rôles, ne reparaissait que pour m'arracher une confiance qu'on venait de me refuser! Pour seule réponse, je haussai les épaules. Il reprit, refusant de se décourager :

— Ah! te faire comprendre que je suis toujours le même, et que je veux ma part de ta souffrance! Quand je pense que tu te tortures peut-être pour une chimère qu'il suffirait de regarder à deux pour qu'il n'en restât rien!

Je me redressai, cette fois, avec violence :

— Où as-tu entendu cela? Ce sont des mots d'Alice que tu répètes!

— Possible! là où je m'inquiète, elle aussi ne doit-elle pas se désoler?

— Assez! n'aggrave pas le mal que tu prétends guérir!

— Jean, c'est un peu de bonne volonté que je mendie !

— Tout à l'heure aussi, j'ai mendié la tienne !

J'avais levé les yeux vers lui. Une seconde, la première lueur de ce qui nous séparait avait paru à travers nos phrases. Mais, sans doute effrayé par elle, il recula, puis, les bras au dos, commença d'aller et venir à travers la pièce. Avait-il compris, qu'en se poursuivant, une explication ne conduirait qu'à nous déchirer sans rien éclairer ? Je commençais d'en être persuadé, quand au contraire il s'arrêta de nouveau, et brusquement :

— Si tu disais seulement ce que tu me reproches !...

Un instant, il parut se demander s'il devait continuer : hésitation bien superflue ! Quand le destin mène, on continue toujours.

— Oh ! je m'en doute ! il y a mon arrivée... Excusable, pourtant... Imagine que, pendant mon séjour à New-York, tu aies appris mon mariage avec une inconnue, de passé imprécis, de condition presque servile : imagine encore que ce mariage ait eu lieu non seulement sans te consulter, mais avec l'aggravation inquiétante d'une donation de fortune anticipée : n'aurais-tu pas tremblé, à l'idée d'une révolution de vie où toutes les apparences évoquaient l'aventure, savamment conduite par une aventurière ? J'ai tremblé ainsi, parce que je t'aimais : j'ai tremblé, et voulu m'informer... Tu m'as surpris en cours d'enquête : c'est la fatalité. Allons-nous rester sur ce froissement et n'ai-je pas réparé ? Pour demander pardon, je n'ai même pas attendu de connaître Alice : il m'a suffi de la voir ! Alors, pourquoi pareille rigueur ? Te rends-tu compte d'ailleurs que tu m'aies fait souffrir ? A force de vivre dans un certain état de tension, on ne s'aperçoit plus qu'il est visible et blesse alentour. Tu es autre, te dis-je. Que tu te désintéresses de mon avenir, que tu n'aies plus le désir de me diriger comme autrefois, passe encore, je l'accepte : mais Alice ? au moins celle-là devrait être épargnée ! Tu as la chance inespérée de rencontrer l'être le plus noble, le plus droit, le plus proche de ton âme, que je connaisse : il est près de toi, il t'aime, et pas plus pour elle que pour moi...

Il s'aperçut tout à coup que je devenais livide et, s'interrompant :

— Quoi ! voici qu'une fois de plus je t'irrite ? Ah ! tant

pis! il est possible que mon intervention soit déplacée et que tu te demandes : « De quel droit s'occupe-t-il de cela ? » Après tout, je cherche, comme je peux, à te rendre le bien que tu m'as fait. Plutôt que de laisser gâcher vos deux bonheurs, j'aurai parlé ! Jean, il ne s'agit plus de moi ! c'est pour elle que je demande grâce. Ose enfin sortir au jour le mal secret qui te ronge, et de concert, chassons les fantômes !

Il se tut. Et moi, au lieu de répondre, je ne pouvais plus que regarder cette face où passait moins l'ardeur de me sauver que celle d'en sauver une autre ! Soupçonnait-il lui-même où il en était? Nous ne mesurons jamais la passion qui nous gagne. Elle s'insinue telle une eau sourde : quand elle se montre, il n'est plus temps, l'âme est noyée.

Puis un sourire navré tordit ma bouche. Il me paraissait impossible d'articuler un son, et pourtant une phrase montait à mes lèvres, qui avait l'air de m'être dictée par un autre, de même qu'au lieu de sonner la colère, ma voix allait devenir très douce, presque compatissante.

— Mon pauvre André, murmurai-je enfin distinctement, toi aussi, comme tu l'aimes !

Une épouvante convulsa son visage. Je perçus une exclamation étouffée :

— Que dis-tu ?

Mes yeux, sans le quitter, exprimaient, je le sentais, de la compassion plutôt que de la rancune et je répétai :

— Comme tu l'aimes ! Tu ne t'aperçois même pas que tu ne me parles que d'elle !

Une nouvelle exclamation, moins distincte, suivit.

— C'est donc cela, Jean ? Tu as osé... tu supposes.. ?

— Je ne suppose rien : dès la première heure, j'ai su !

Alors, renonçant à protester, de même que moi auparavant, il s'abattit sur un siège en face du mien, et le silence se fit : un silence glacé, qui nous couvrait de son suaire, sous lequel cristallisaient en quelque sorte les éléments de nos deux avenirs.

Je me demandais soudain :

— Pourquoi ai-je dit cela ? Il ignorait probablement qu'il l'aimait : grâce à moi, la lumière est faite en lui. Et si je m'étais trompé ?...

Oui, telle est la soif d'illusion des pauvres hommes qu'à la

minute où je venais de rendre définitif mon désastre, je m'efforçais d'en douter!

André, de son côté, semblait devenu absent. Peut-être, comme moi, se contentait-il de subir le vertige de la chute qui nous entraînait à l'abîme : peut-être au contraire, ébloui par les perspectives que ma folie lui avait découvertes, s'efforçait-il pour un instant d'en accueillir l'espoir. Mais non, voici que lentement il relevait la tête, ne me révélant que sa douleur de vivre. Pendant un long moment, il parut quêter un encouragement que je n'eus pas la force de donner, puis se décidant :

— Du moment que tu en es sûr, grand frère, qu'exiges-tu de moi? car je n'ai pour me défendre que des paroles auxquelles, tu l'as montré, ne s'attache aucun crédit. D'ailleurs, le leur accorderais-tu sur l'heure, que demain, probablement, la défiance renaîtrait et tout recommencerait. Alors?...

Je ne répondis que par un geste évasif. Ce qu'il disait ne pouvait me calmer. Que son amour pour Alice fût véritable, ou que j'eusse été victime d'une illusion jalouse, ses expressions auraient été les mêmes.

Il reprit, après une brève attente :

— Si tu n'aperçois aucune solution, je suis en mesure, moi, d'en offrir une, de nature à te rendre la sécurité, la paix, et, je l'espère, un bonheur qui ne sera plus troublé. Il m'est aussi impossible d'accepter tes soupçons que de les écarter : l'éloignement concilie tout. Si cela t'agrée, un départ... très loin... pour très longtemps...

Il laissa la phrase suspendue. Attendait-il une protestation de ma part? un acquiescement? Je répétai le geste d'auparavant. J'avais quitté le monde réel. Je m'imaginais projeté dans un autre où les actes n'ont d'existence que momentanée et s'évanouissent avec l'instant qui les porte.

— Tout bien pesé, c'est faisable... douloureux, certes! mais la vie se prête rarement à l'agréable... Demain par exemple... Le meilleur train pour Paris est bien le matin, n'est-ce pas? Là, le temps de trouver place au paquebot, et puis un nouveau voyage... sans retour, je te le promets... tant que tu ne m'auras pas rappelé...

J'écoutais toujours. Je ne me rendais pas compte de ce qu'il prononçait, ni que je vivais une heure vraie.

— Tu ne répliques rien? C'est que tu acceptes. Aussi bien,

tu as sans doute raison. Comment demeurer en liaison constante, du moment que... l'inquiétude reste en toi ?

Je parvins à répéter enfin :

— En effet, du moment qu'elle reste...

— D'ici demain, je ne te demanderai qu'une grâce. Épargnons-nous. J'aimerais ne pas nous quitter sur des injustices inutiles.

Je répliquai encore :

— Même après cela, ne crois pas que je t'en veuille. On n'est pas maître de son cœur, je le sais par expérience, et tel qui l'imaginait le conduire découvre qu'il fut mené, trop tard pour être jugé coupable.

— Je ne souhaite pas non plus cette indulgence, n'ayant rien commis qui la rendit désirable.

Peu à peu nos paroles se ralentissaient. Il semblait que nos langues fussent paralysées par une gêne croissante. Puis plus rien... encore le silence...

Il vient toujours quand quelqu'un meurt et n'est-ce pas notre affection qui expirait ? Nos regards qui ne pouvaient plus rien nous apprendre erraient au hasard. Nos cœurs meurtris aspiraient au seul oubli qui leur fût interdit. Tant d'années mêlées, tant d'efforts où l'on a mis le meilleur de son âme ; après quoi, un passant heurte le vase : le silence accourt et couvre du drap les morceaux.

Il était là, dans la pièce où glissait la pénombre commençante, et combien plus en nous, si léger que nous avions peur de le troubler en respirant, si lourd que, ployant nos épaules, il jetait sur elles comme un manteau d'années !

Soudain, je me levai.

— Où vas-tu ? dit André, voyant que je m'apprêtais à le quitter.

— Mais, naturellement, prévenir Alice, fis-je avec un effort véritable pour articuler ce nom.

Il inclina la tête en signe d'approbation.

— ... Car, c'est bien pour demain ce départ que tu envisages ?

Nouveau signe d'approbation.

— Allons ! nous sommes d'accord... tout à fait d'accord.

L'expression avait pris dans ma bouche un sens singulier : on aurait dit qu'elle remerciait.

Je remarquai aussi qu'en marchant, je m'efforçais de ne pas

faire de bruit. La porte franchie, je la fermai de même, de manière à ne pas atteindre le silence qui continuait de veiller notre passé mort... tout mon passé, jusqu'à mon mariage.

Là-haut, près d'Alice, qu'allais-je retrouver du bonheur auquel je l'avais sacrifié?

XVIII

Nos mouvements irréfléchis traduisent toujours le combat intérieur que se livrent les pensées. A peine dans l'escalier, je m'arrêtai en cours de montée. Subitement, une question étrange venait de se greffer sur mon désarroi mental.

« Pourquoi vais-je *tout de suite* entretenir Alice du départ d'André? »

Je percevais qu'aucune explication sensée n'en pouvait être donnée. Ce qui m'avait paru d'abord impérieusement nécessaire, devenait à la réflexion sans intérêt. Cependant je persistai dans ma résolution.

Autre sentiment qui achevait de me désorienter. J'étais assuré maintenant que le lendemain, imaginaire ou réelle, ma torture jalouse n'aurait plus d'aliment : or, au lieu de me réjouir, cette perspective me faisait peur, comme si j'eusse de mes propres mains forgé un nouveau malheur qui allait fondre sur moi.

De telles contradictions sont sans doute la revanche de la raison, quand on l'a dédaignée au profit des intuitions du moment. D'ailleurs, je passai outre et mon arrêt ne fut que passager.

Il devait être alors quatre heures ou environ. Je me vois arrivé au palier où régnait déjà l'obscurité de la nuit, puis marchant, les mains tendues à la manière des aveugles, sans songer à tourner le bouton de l'électricité. J'avançais avec lenteur; il semblait que je prisse plaisir à prolonger une station dans les ténèbres, image de mes incertitudes. Quitte à ignorer toujours pourquoi j'avais formé ce dessein et à quoi il était bon, j'atteignis enfin la chambre d'Alice et entr'ouvris la porte sans frapper.

Contrairement à ce qu'elle avait annoncé, Alice n'était point couchée. Elle reposait sur un fauteuil, les yeux clos. Évitant de faire le moindre bruit, j'achevai de pénétrer et

j'écoutai. Le souffle d'Alice tantôt se précipitait, tantôt disparaissait. Dormait-elle? Soudain ses paupières se levèrent. Elle m'aperçut sans témoigner de surprise. Elle se fût attendue à me voir qu'il en aurait été de même. Elle ne fit non plus aucun geste d'accueil et ses lèvres restèrent muettes.

« Si tu ne m'apportes rien de nouveau, paraissait dire son immobilité, pourquoi es-tu venu? »

Je balbutiai :

— Je te dérange.

Elle fit non d'un signe de tête.

— Comment vas-tu?

Un nouveau signe, comme pour répondre : « Qu'importe ! » Elle devait savoir déjà à quel point c'était secondaire en ce moment pour tous les deux. Je poursuivis :

— Pardonne-moi de te troubler : je n'ai pu attendre et désirais te mettre au courant.

Elle inclina la tête, de l'air de quelqu'un qui accueille une chose attendue.

— Que se passe-t-il? murmura-t-elle ensuite, parce que je m'arrêtais.

— Rien de grave. André vient de m'annoncer son départ pour demain. On le réclame à Paris. Peut-être devra-t-il regagner New-York sans revenir.

— Il en a été informé seulement tout à l'heure?

— Je le suppose.

— Eh bien, mon ami, je conçois que tu en éprouves du chagrin : mais que faire, sinon nous incliner? J'avais toujours prévu que tôt ou tard cela finirait ainsi.

— C'est tout ce que tu en penses?

— Que pourrais-je penser d'autre?

— J'avais cru... je craignais... Dès lors que tu approuves, n'en parlons plus. Excuse-moi d'être venu. J'ai obéi à une impulsion absurde.

Je laissais tomber les mots un à un. Je m'efforçais de surveiller son attitude, à travers la pénombre. Indifférence réelle ou maîtrise d'une volonté dès longtemps préparée à ce qui arrivait, rien ne transparaissait.

— Absurde... pourquoi?

Comme un écho, la fin de ma phrase me revenait, répétée par Alice. Elle continua :

— Il semble au contraire naturel que tu me confies aussitôt ce qui t'inquiète ou te cause de la peine.

Ce fut mon tour de devenir un écho :

— Naturel... en effet.

Une courte pause suivit.

— Plus j'y réfléchis, plus j'ai l'impression que la vérité seule permet de vivre.

Le mot me fit chanceler : mais elle venait de refermer les yeux et ne s'en aperçut pas. J'attendis un instant, avec la peur de les voir se rouvrir pour réclamer « cette vérité qui seule permet de vivre, » et qui m'était interdite. Enfin, je reculai doucement jusqu'à la porte et repartis.

Sur le palier, je me heurtai à André.

— Où vas-tu?

Je me demandais tout à coup s'il n'avait pas voulu, lui aussi, voir Alice.

— Dans ma chambre ; j'ai des bagages à préparer... tu le conçois?

— C'est juste.

Nous nous efforcions de sourire.

— J'espère avoir fini pour l'heure du dîner, dit-il encore.

Il avait dû trouver ce prétexte pour éviter le tête-à-tête. Je lui en fus presque reconnaissant.

— A ton aise : moi, je descends. Tu sauras où me retrouver.

Et je demeurai seul jusqu'au repas. Une extraordinaire fatigue paralysait mon cerveau. Je continuais de ne pas réaliser le présent. Devenu pareil aux dormeurs poursuivis dans la torpeur du réveil par une image qui continue leur rêve, je murmurais parfois :

— La vérité... la seule vérité...

Mais ce n'était bien là qu'une répétition machinale, et la pensée commencée ne s'achevait pas.

Lorsque le domestique vint annoncer que « monsieur était servi, » je crois que je ne m'étais pas rendu compte du temps écoulé. Avais-je somnolé? peut-être. Je me dressai en sursaut :

— Madame est-elle prévenue?

— Madame est déjà dans la salle à manger, avec M. André.

Une atroce crispation me serra le cœur. Ils avaient donc su se rejoindre et sans doute échanger des adieux hors de ma présence! Cependant, je souris, une fois de plus.

— Très bien. J'y vais.

Ironique, la pensée se remit à tinter dans ma cervelle.

— La vérité... la seule vérité...

Où gisait-elle ? Qu'importe, puisque le cauchemar finirait le lendemain ?

En approchant de la salle à manger, j'eus soin de faire du bruit : je désirais les interrompre et non les surprendre. Quoi qu'il y eût entre eux, je le répète, n'étions-nous pas au bout ? Je m'attendais aussi à un repas pénible ; ce fut un repas ordinaire où rien ne rappela qu'il fût le dernier de notre réunion. Alice, qui se disait encore souffrante, ne touchait aux mets que du bout des lèvres. André mangeait à peine. Néanmoins chacun affectait de garder une apparence détachée. Il ne fut question que du Puy ou de lieux communs. La séparation planait sur nous, on ne songeait qu'à elle, et, à cause de cela, il devenait facile d'écarter tout ce qui aurait conduit à en parler.

Le dessert achevé, André se leva le premier et osa enfin aborder le sujet :

— Vous savez, dit-il s'adressant à Alice, que l'heure du train est matinale. Le plus sage est donc pour moi de terminer ce soir mes préparatifs, et, pour vous surtout, de ne pas vous déranger demain.

Puis, plus bas et, je le crois, malgré lui :

— Quand reviendrai-je, maintenant ?

J'entendis Alice murmurer :

— Mais... cela dépend de vous... bientôt peut-être...

André me regardait. Bien que ses yeux eussent l'air de me supplier, je ne dis rien.

Une courte scène suivit et qui, dans ma mémoire, se superpose exactement à l'image de leur première entrevue.

Ils étaient debout. De nouveau, ils semblaient chercher à se découvrir l'un l'autre. Un émoi mystérieux hâtait leur souffle. Et je vis André approcher près d'elle, toujours comme jadis. Je m'attendis à ce qu'Alice penchât encore son front vers lui ; elle y songea, qui sait? Cependant André cessa soudain de s'avancer, tous deux se redressèrent.

— Je suis bien heureuse de vous avoir connu, dit Alice simplement.

— Et moi, répondit André, je n'oublierai jamais que mon frère vous doit un grand bonheur.

— Adieu, André.

— Adieu, Alice.

J'écoutais : je guettais : je n'ai rien surpris de plus. Ah! la vérité!

XIX

André partit le lendemain, à sept heures.

Un jour blafard naissait. Autour du train, des flocons de neige tourbillonnaient, absorbant dans leur chute le peu de bruit qui s'élevait alentour. Seul, de temps à autre, le choc d'un marteau contre un essieu déchirait l'air d'un éclat que le froid vif rendait insupportable.

Une heure auparavant, André et moi nous étions abordés au pied de l'escalier. La nuit régnait encore. Et, nous saluant à voix basse, nous avions l'air de gens qui font une relève de veillée funèbre. Jamais d'ailleurs la maison n'avait paru à ce point vidée de son existence profonde. C'était elle, peut-être, la morte...

Ensuite, descente pénible par des rues glissantes et dans un décor sinistre, murs noirs et tapis blanc. Nous avancions, côte à côte, séparés par nos pensées et persistant à paraître ignorer, lui qu'il aimait Alice, moi que je le chassais.

Enfin arrivée à la gare ensevelie dans la demi-obscurité et hâte vers un compartiment. Des voyageurs clairsemés errent sur le quai. Çà et là, des paroles banales s'échangent, destinées à dépister la curiosité des auditeurs inconnus qui rôdent au voisinage. Nous-mêmes, les lèvres closes sur ce qui s'agite en nous, en prononçons de semblables. Les vraies tragédies qui déchirent restent enfouies jusqu'au bout dans l'inexprimé. Un coup de sifflet, un visage à la portière, une lanterne rouge qui s'évapore dans la brume... et puis les deux files de rails redevenues inutiles ou plutôt marquant l'infini de la distance, et en moi, la détresse de ceux qui restent... de ceux pour qui rien ne change.

Je devrais être libéré, satisfait : je suis là, écrasé par le caractère définitif de ma misère. Je viens de chasser mon frère après avoir chassé la naine, et, pas plus qu'auparavant, je n'éprouve de soulagement. En racontant ces choses, je me demande par quel aveuglement je n'ai pas vu aussitôt qu'il n'en pouvait être autrement, puisqu'entre Alice et moi le mystérieux

dissentiment du début demeurait entier. Je n'avais cessé d'accuser les autres : j'oubliai cette fois encore de m'accuser moi-même, et je quittai la gare, chassé par le malaise persistant que me laissait le départ d'André, autant que par la bise, qui commençait de souffler en rafale.

La neige croissait. Êtres et choses semblaient se dissoudre dans un bain de nuées. Tout ce qu'atteignaient mes yeux me paraissait imaginaire : en revanche, ma rêverie seule prenait une existence concrète et je me demandais : « Vais-je retrouver l'insaisissable? » En même temps, insensible à la tourmente, je désirais retarder l'heure où une réponse me serait donnée : parvenu à la place du Breuil, plutôt que de regagner la ville haute, je retournai sur mes pas. Mais à peine arrivais-je à la croisée du faubourg Saint-Jean, que je crus défaillir : descendant l'avenue de la gare, Alice venait à ma rencontre...

Elle !

J'hésitai d'abord. N'était-il pas convenu qu'elle resterait là-haut, et que les adieux de la veille étaient définitifs?

Elle ! n'ayant pas résisté peut-être au désir suprême de revoir celui qu'elle aimait, et regagnant ensuite la maison avec l'espoir que j'ignorerais sa sortie ! elle qui, à son tour, me reconnaissait et, sans hésiter pourtant, se dirigeait vers moi !

Une fureur imbécile, soudain, abolit ma raison. J'eus la vision d'un passage à niveau et de deux êtres, dont l'un jette des baisers au train qui passe, et l'autre agite dans l'espace une main qui les recueille. Indifférent aux conséquences possibles de mon acte, je pris mon élan, courus au-devant d'Alice, la saisis brutalement :

— Tu vas expliquer tout de suite ce que tu fais ici ! où vas-tu et d'où viens-tu ?

— Ah ! dit-elle, je te rencontre enfin ! J'ai été jusqu'à la gare et je me désespérais de t'avoir manqué !

Elle avait l'air vraiment de trouver naturelle mon apparition imprévue. Elle ne remarquait même pas la rudesse de mon geste. Je crus à une feinte.

— Tu ne me tromperas pas ; à pareille heure, qui pouvais-tu chercher, sinon...

Elle acheva :

— Sinon André : tu le vois, je lis dans ta pensée.

— Raison de plus, pour oser la vérité !

— Raison de plus pour me croire quand j'affirme ne chercher que toi seul !

— Il était si simple d'attendre mon retour !

— Non, parce qu'il y a des sentiments qui n'attendent pas : si l'on n'y cède sur-le-champ, ils fuient et ne reviennent plus !

— Je voudrais te comprendre...

— Inutile ! tout à l'heure, tout sera clair. Je ne te rejoins que pour cela !

Tout en parlant, elle regardait autour d'elle. Je ne commençai qu'alors à m'apercevoir de l'accent impérieux qu'elle avait pris. C'était comme si une âme inconnue de moi la conduisait. Je repris :

— Tu cherches quelque chose ?

— Une voiture pour Cambaleyres.

— Par ce temps !

— Le temps compte peu.

— Qu'as-tu donc à y faire ?

— Nous y retrouver ensemble.

— La maison est plus près.

— A la maison, je n'aurais pas l'aide qui m'attend là-haut.

— Tu as besoin du secours de Rosa ?

— Partons.

Elle avait fini par apercevoir la voiture souhaitée et la hélait.

— Partons, dit-elle encore, s'installant en hâte à l'intérieur.

J'obéis, c'est-à-dire qu'ayant donné au cocher ses instructions, je montai après elle. Je ne me rendais plus compte de ce qui se passait. Ma colère fondait devant un pareil imprévu. Je continuais d'être aveuglé par une folie passagère ; seulement, elle n'était plus la même.

Un voyage suivit, irréel comme ce qui avait précédé. A peine hors de la ville, il fallut avancer dans une tourmente. Nous avions l'air de foncer sur un mur blanc qui cédait, mais ne se déchirait pas. Mangé par la neige, le peu de bruit qui nous escortait paraissait venir d'ailleurs. Sans les cahots qui nous secouaient, on eût douté d'avancer. Enfin assis auprès d'Alice, je n'avais qu'à me pencher pour atteindre ses lèvres ; je n'éprouvais qu'un désir, — être immobile, — qu'une sensation,

— l'appréhension de ce retour dont j'ignorais le motif, bien qu'il me fît peur comme si je l'avais déjà connu!

Alice, de son côté, semblait détendue. Elle devait ressentir sans doute le soulagement qui accompagne toujours l'inéluctable. Tant que le geste définitif est encore en puissance, le cœur obéit à un rythme vertigineux : à peine a-t-on passé à l'acte, on se sait devenu le jouet du courant choisi, et la paix vient.

Lorsque Cambaleyres parut, je demandai :

— Comptes-tu rester une partie de la journée, ou faut-il conserver la voiture?

Elle répliqua :

— Assurons-nous d'abord que Rosa n'est pas sortie.

Et elle descendit, appela :

— Rosa! Rosa! êtes-vous là?

Une voix répondit de la cuisine :

— Naturellement, que j'y suis! Qui mettrait-on dehors par ce chien de temps?

— Et peut-on déjeuner?

— Bien sûr!

— Alors, congédie le cocher.

— Cependant, pour le retour...

— Pour le retour, on avisera! qu'il s'en aille! c'est le mieux.

Par ce chien de temps, comme disait Rosa, la Sibère risquait d'interdire toute rentrée au Puy : n'importe, j'obéis encore. Alice était déjà dans la maison.

Oh! l'accueil de celle-ci, avec ses murs suintant, la glace qu'elle jette sur les épaules, le crépuscule mauvais que la lumière met à chaque fenêtre! Se peut-il que nous ayons vécu ici les grands jours heureux de ma vie? Avant de franchir le seuil, je jette un coup d'œil vers le parc : même détresse des arbres devenus spectres. Et, quand j'avance à l'intérieur, je m'aperçois que, grâce à la neige accrochée aux semelles, ni Alice ni moi ne faisons de bruit en marchant. Ce ne doit pas être nous qui rentrons à Cambaleyres ; des fantômes ont pris nos places. Je ne puis croire non plus que ce soit nous qui parlions. N'est-ce pas un cauchemar qui me suggère ce que j'entends?

— Du feu... oui... dans la chambre, cela va de soi, mais auparavant dans celle que j'occupais jadis... le débarras actuel...

Un cri m'échappe :

— Tu sais bien que le débarras...

— Je t'en prie, laisse-toi conduire !

Impérieuse, Alice nous fait signe. Rosa et moi baissons la tête. On ne résiste pas dans le rêve ; nous rêvons tous les trois!...

Rêve encore, l'étreinte de peur qui me saisit à l'entrée dans une pièce qui n'est plus pourtant qu'un grenier en désordre. Il y'a beau temps que les souvenirs de « Mademoiselle » s'en sont évadés et le paroissien de Mme de Casterac ne contient que des images de piété. Si mon souffle s'accélère, si je me vois contraint d'aspirer l'air, comme si un fardeau pesait sur ma poitrine, non, je ne le dois pas aux aîtres indifférents où Alice me contraint de pénétrer. C'est plutôt qu'en retrouvant le décor, je retrouve aussi au fond de moi la série d'actes auxquels il a servi. Tout à coup, je me rappelle qu'avant la venue d'André, il y eut autre chose, — et que cette chose est intacte. Elle n'a jamais cessé de vivre, mais j'avais cessé de la voir. Le mensonge rentre en scène : où me conduira-t-il?

Après cela, des gestes simples, tels qu'il est d'usage d'en faire aux minutes poignantes. C'est le feu qu'on allume, ce sont des sièges qu'on apporte. Alice explique à Rosa :

— Pour le déjeuner, n'importe quoi ! Cela n'a aucune importance!

Moi-même, accroupi devant la cheminée, je semble ne m'occuper que d'activer le brasier, cependant qu'autour de la maison la Sibère siffle une charge, et que, derrière les vitres, la neige furieuse paraît me défier de quitter jamais ce lieu. Enfin, Rosa s'esquive; la porte se ferme sur elle avec un cliquetis de verrou. Nous voilà où Alice a souhaité me conduire en telle hâte et seuls!

Me relevant soudain, je me tournai vers Alice qui venait de prendre une chaise pour s'asseoir.

— M'apprendras-tu maintenant...?

— Viens là, d'abord, près de moi...

Un court instant s'écoula. Je m'installai comme elle souhaitait.

— Et puis, de grâce, ne m'interroge pas. A distance, je croyais si facile de parler : hélas ! je m'aperçois qu'ici ou ailleurs l'effort reste le même.

Je n'insistai pas : l'air absent, je m'étais mis à regarder le feu et, en réalité, ne regardais que ma peur. Deux routes s'offraient à elle, l'une vers le passé, l'autre gagnant l'avenir : derrière moi le mensonge, devant nous André. Laquelle allions-nous prendre?

Un nouveau temps prolongea mon attente. Ensuite, oubliant sans doute qu'elle m'avait appelé auprès d'elle, Alice se leva :

— Où vas-tu?

— Nulle part... je cherche à retrouver des images lointaines...

Elle poursuivit, songeuse :

— La première fois que je pénétrai dans cette chambre, pourquoi n'ai-je pas eu le moindre pressentiment de ce qui m'y attendait? Il y a des lieux prédestinés. Tu as eu beau défigurer celui-ci, je ne m'y suis jamais retrouvée sans penser que quelqu'un m'y guette, avec la volonté de chavirer ma destinée.

Peut-être espérait-elle un mot d'encouragemement : moi, je m'obstinais à contempler le feu, c'est-à-dire les deux routes.

— Puérilité, n'est-ce pas? Tâchons de songer à autre chose... Au fait, tout s'est-il passé sans difficulté, ce matin?

Je ne fis aucun geste, sinon un signe de tête affirmatif. Croyant le choix fait, et que nous n'étions venus que pour parler de *lui*, j'étais seulement devenu pâle, en dépit de la chaleur du foyer.

— Sais-tu exactement les raisons d'un rappel si brusque?

— Mais... je l'ai dit... des affaires...

— Bien imprévues...

— Les affaires le sont toujours.

— Même au point d'ignorer deux heures avant leur existence?

Je ne pus retenir une sourde exclamation :

— Comme tu regrettes ce départ!

— Oui.

— Pourquoi?

— Parce qu'il me prive d'un conseiller.

— Ne suis-je pas là?

Nos paroles s'espaçaient.

— Tu serais juge et partie : ce n'est plus la même chose.

La bûche sur laquelle j'appuyais les pincettes se rompit en crépitant : cependant je restai dans la même position. Extérieurement, rien n'aurait révélé mes sentiments. J'entendis après

cela un bruit léger. Alice avait recommencé de marcher.

On ne soupçonne pas ce que peut devenir, à certaines heures, le langage d'un pas. A travers la marche inégale qui bruissait derrière moi, tantôt frémissante, tantôt coupée par un arrêt, mieux que sur un visage, je lisais les alternatives d'un débat dont j'étais sûr que mon amour était l'enjeu. Chose curieuse, je savais qu'il s'agissait d'André; cependant je devinais qu'en même temps la pièce prenait une vie secrète. Il était évident qu'elle ne jouait aucun rôle dans nos propos et je m'attendais, malgré moi, à la voir intervenir.

Tout à coup, le pas d'Alice s'arrêta. Lassitude, ou résolution prise? Un moment je m'obligeai à ignorer cet arrêt. La respiration suspendue, j'espérais uniquement une reprise de marche qui persistait à ne pas venir. Puis, ce fut une sensation de silence croissant : d'un silence où passait l'angoissante majesté d'un verdict. Si désireux que je fusse de prolonger mon immobilité, je me sentis impuissant à la garder plus longtemps : avec lenteur, je me tournai pour apercevoir ce qui se passait, et, frappé de stupeur, ne bougeai plus.

A l'angle de la pièce, Alice tenait dans sa main le paroissien de Mme de Castérac et me regardait.

— C'est bien là, n'est-ce pas, que tu l'avais trouvé?

Elle attendit que j'eusse acquiescé d'un signe pour approuver à son tour. Nous avions l'air de redouter les paroles qui vont trop vite; maintenant que l'autre route, la vraie, se découvrait, une suprême hésitation retenait nos deux pensées.

— ... Et lorsque tu as découvert comme moi ce... brouillon, n'as-tu pas cru, — toujours comme moi, — qu'il s'agissait d'une pièce véritable?

J'inclinai de nouveau la tête :

— L'aurais-je sans cela portée aussitôt chez Bourdoin? parvins-je à répliquer d'une voix éteinte.

— En effet... les notaires sont seuls à voir ces détails... pas nous...

Un instant avant de l'abandonner, elle continua de tourner le paroissien en tous sens, comme si elle eût voulu lui arracher, à lui aussi, une réponse. Revenant ensuite près de moi, elle dit simplement :

— Jean! ce n'est point de ma faute, une autre aurait fait de même : pardonne-moi d'avoir douté.

J'achevai si bas qu'elle dut l'entendre à peine :

— ... Et de douter encore...

Elle eut un haussement d'épaules, infiniment las :

— Je ne sais plus... ou plutôt, le voile se lève. Durant des semaines, j'ai cru que cette chose menaçait de nous séparer : ce matin, au contraire, j'ai compris qu'elle n'avait été qu'un prétexte: entre nous deux, ce qui ne peut se supporter, c'est le mensonge.

Je répétai :

— Le mensonge... oui...

— Alors, acheva-t-elle, j'ai résolu de venir ici pour te montrer où j'en étais et, la première, détruire l'obstacle. Après cela, il me semble que nous devrons aller jusqu'au bout : mais il faudrait m'aider...

Je continuai de rester immobile, bien qu'il me semblât être emporté par une tourmente furieuse, subitement déchaînée. De quel mensonge parlait-elle donc? Du mien, ou d'un autre encore ignoré de moi? Dire que, sous l'empire de ma jalousie pour André, j'avais cru le passé aboli!

— Qu'appelles-tu aller jusqu'au bout?

Elle baissa les yeux :

— Ne rien taire... pas même ce que tu caches...

Je me dressai violemment. La pensée qu'elle *savait* et m'avait déjà condamné peut-être, provoquait en moi une réaction désespérée. Plutôt que de succomber sans défense, c'était moi maintenant qui décidais d'attaquer, et allais devenir accusateur!

— Si quelqu'un s'est tu, ici, n'est-ce pas toi dont le mystère, depuis des jours, me torture? Et d'abord, depuis quand connais-tu cela?

Alice n'eut pas d'hésitation sur ce qu'était *cela*. Le papier fatal n'existait plus; on l'avait déchiré, jeté aux ordures : cependant, tous les deux, — je dis bien, tous les deux! — nous en étions à n'oser pas lui donner son vrai nom!

— Cela? je l'ai trouvé par hasard, quatre jours avant l'arrivée d'Anna.

Elle crut surprendre une incrédulité de ma part.

— Oh! reprit-elle vivement, je te jure que je ne soupçonnais rien. Pourquoi étais-je entrée ici? je ne m'en souviens plus. Pourquoi aussi ai-je manié le paroissien? Il me semblait que

ma main était guidée par une seconde vue. De même, après ma découverte, quel soulagement! Je me disais : « Il a voulu me donner Cambaleyres : puisque Cambaleyres devait être à moi de toutes manières, chassons mes scrupules à l'accepter. Surtout que Jean garde l'illusion de son acte! et pour cela, détruisons ce papier! » Je m'apprêtais à le faire, je l'aurais fait : mais c'est alors que l'idée a surgi, atroce, déchirante... On aurait dit que l'écriture me la jetait au visage! Soudain je me suis sentie vaincue, et je me suis enfuie... après avoir remis en place le livre et son contenu intact...

Je balbutiai :

— Toi aussi!

Elle ne dut pas entendre; toute à son récit, elle poursuivait :

— Ensuite la lutte épuisante... N'imagine pas surtout que j'aie accepté d'emblée l'idée qui venait de m'assaillir ainsi. Seulement, tant de fois auparavant, j'avais interrogé l'inexplicable que me semblait ta tendresse! « Comment a-t-il pu entrer dans ma vie? me demandais-je sans cesse. Il ne me connaissait que pour avoir soigné une parente détestée, et il est accouru! Il ne pouvait encore m'aimer vraiment, et il a exigé que j'acceptasse une fortune! » Et voilà que, tout à coup, une explication paraissait : si, toi aussi, tu avais connu le même papier... avant? Si ta demande n'avait été qu'un moyen détourné pour... Tu frémis? tu as compris... La voilà, l'idée que le papier m'avait jetée! J'aurais préféré être morte! Avoir connu l'amour que tu m'avais donné, et subitement découvrir qu'il n'y eut là qu'un jeu, le paiement muet d'une dette ou la rançon d'une combinaison d'intérêts! Le lire même sur ton visage! car, par une coïncidence affreuse, toi aussi, à dater de là, tu changeais. Au repos, quand tu pensais n'être pas regardé, ton expression devenait harassée : tu n'aurais pas été différent, à bout d'effort, et incapable de prolonger l'illusion où tu avais essayé de me tenir! Anna, de son côté...

— Anna! je m'en doutais!

— Tu l'as écartée : c'était bien : que n'as-tu écarté avec elle l'idée, au lieu de l'implanter en moi, ensuite, et avec quelle force irrésistible!

Je poussai une sourde exclamation :

— Moi! moi! j'ai fait cela!

— Tu l'as fait! Rappelle-toi : l'après-midi, Anna était partie. Nous errions dans le parc, le soir. Brusquement, j'ai cru rêver. Tu parlais de découverte analogue à la mienne. Un brouillon, disais-tu... Un brouillon! Ainsi tu ignorais l'original : ah! le bonheur qui rentrait en moi! Tu m'avais donc aimée? Je ne discutais plus le miracle, j'acceptais qu'il y en eût un et qu'il fût pour moi... Hélas! quand j'ai voulu connaître l'endroit de ta trouvaille, quel désastre! Toi et moi avions vu la même chose : mais, toi, tu la traitais de brouillon et tu l'avais déchirée!

La voix d'Alice sombra :

— Comprends-tu maintenant? entre deux témoignages, le tien qui parlait d'un papier sans valeur, et le mien, je n'ai plus hésité : et, puisque tu m'avais trompée une fois, pourquoi ne m'aurais-tu pas trompée toujours?

Sans doute, espérait-elle qu'un cri de révolte l'interromprait. Figé, je ne sus que prononcer :

— En effet...

Et j'avais moins encore l'air d'approuver par ce mot la marche logique exposée que de reconnaître un fait impossible à nier désormais. Il y eut une courte pause, durant laquelle Alice reprit haleine.

— Après?... après, j'ai souffert..., j'erre, je ne vois plus... Il y a des heures où je t'accuse avec la certitude que tu es coupable; et puis d'autres, où, de toute mon âme, je veux que tu ne le sois pas! Hier, par exemple, quand ce notaire est venu, que de ruses pour l'amener où je voulais, et comme j'ai tenté de déchiffrer ses réponses ambiguës! Un instant, je me suis rassurée. On a beau n'attendre d'un homme de loi que des demi-vérités, celui-là m'avait semblé la dire entière : tout à coup, tu parais; ton trouble suffit pour que renaisse tout le mien... Je le répète, ce n'est que cette nuit, ou plutôt ce matin, que j'ai fini par voir clair. Alors, tout de suite, je me suis levée et j'ai couru vers toi. Jean! la faute inexpiable serait, après avoir menti, de continuer de mentir! Jean, le salut est dans la vérité! quoi qu'il y ait, qu'elle éclate et nous délivre! Je viens de tuer un de nos deux silences : je t'en conjure à mains jointes, imite-moi. Plus de détours; j'accueillerai tout, pourvu que je cesse de douter!

J'ai rendu exactement, je crois, le texte de ce récit; de quelle manière en exprimer le son? Bientôt je n'entendis que

lui. A mesure qu'Alice avançait, comment ne pas sentir qu'à travers ces accents m'était rendue la présence divine d'un amour que je croyais perdu? Ce qu'elle disait de moi aurait dû tuer chez une autre la tendresse, et voici qu'au contraire chaque mot d'elle criait qu'elle m'aimait toujours! Repris de mon ivresse et prompt à me leurrer, j'écoutais chacun d'eux, perdant conscience de l'occasion à laquelle je les devais, uniquement au délice de découvrir encore mienne celle que je désespérais de reconquérir, parce qu'un autre l'aurait prise. S'oriente qui voudra dans les inconséquences du cœur! maintenant que, masque tombé, l'insaisissable s'était livré, j'oubliais jusqu'à son existence! Non seulement, je n'en avais plus peur, mais il me semblait qu'un signe suffirait à le chasser. Pour toute réponse, à l'appel d'Alice, je me levai, j'approchai d'elle, et, mettant un baiser sur ses lèvres tremblantes :

— Folle! Folle! avoir souffert ainsi en te taisant!

Sa tête roula sur mon épaule. Me figurant redevenu le maître de notre bonheur retrouvé, je poursuivis, dans un élan où éclatait mon amour pareil au sien :

— Folle, en être là, quand il suffisait de poser tes yeux sur les miens pour y découvrir le seul effroi de te perdre! car, depuis des semaines, depuis que toi-même étais changée, cet effroi m'a rongé. Regarde et lis! Ma vie n'a commencé qu'auprès de toi. Je ne suis plus qu'un reflet, une petite ombre fidèle et qui, si tu partais, disparaîtrait aussi. Tu es le présent merveilleux et unique : au delà, mon seul désir est toi encore; derrière, tout a pu être, puisque tu n'y étais pas!...

Je l'entendis répéter :

— Derrière, tout a pu être...

Je mis ma main devant sa bouche pour arrêter la suite :

— Tais-toi : ne gâte pas ce moment où m'inonde la lumière, enfin dégagée des brumes qui l'ont voilée! Dire que tu t'es déchirée et que tous deux avons pensé nous perdre pour cette chose morte, — du passé! — pour ce néant dont le moins qu'on puisse assurer est que, même s'il avait existé, il ne compterait pas!

— Jean! tu me fais peur!

— De grâce, qu'y a-t-il encore? Allons-nous recommencer à chercher derrière chaque parole de quoi alimenter des craintes imaginaires?

— Ces mots : même s'il avait existé !...

— Les ai-je prononcés?

— Ces mots, quelqu'un déjà, hier, les a dits, devant moi, et j'ai refusé de le croire ! mais c'est toi maintenant... toi...

Tournant vers moi un visage de nouveau désemparé, elle s'était dégagée sans effort et reculait. Comment d'ailleurs l'aurais-je retenue, puisque moi aussi venais d'être pris à la gorge littéralement par une nouvelle inquiétude? Si un autre, en effet, avait parlé ainsi du passé, c'était donc qu'un autre le connaissait !

— Quelqu'un hier?... Peut-on au moins connaître le nom de ce confident... imprévu ?

Elle ne répondit pas.

— Oh ! m'écriai-je, il est trop tard pour reculer : tu vas le nommer !

Point de réponse.

— Il n'y a pas tant de noms entre lesquels hésiter : c'est Bourdoin ou c'est André : lequel?

Toujours même silence.

— ... Et dès lors que Bourdoin, lui, avait presque réussi à te rassurer...

Ma voix, devenue rauque, s'étrangla. Moi non plus, je ne pouvais achever !

Ainsi, par un détour imprévu, celui que j'imaginais définitivement écarté rentrait en maître, et pas plus qu'auparavant nous n'avions nommé le testament, nous n'osions, ni l'un ni l'autre, cette fois le désigner ! Seconde vertigineuse. Après le vol en plein ciel, l'écrasement au sol. Tout ce qui avait précédé, comédie probablement. Imbécile, qui m'étais laissé prendre à une émotion, sans autre objet que de dépister mes soupçons jaloux ! Voilà donc pourquoi, dès le début, Alice m'avait parlé de *lui!* mais, grâce à Dieu ! l'adversaire enfin débusquait de son repaire : plus de feintes capables de me détourner encore et, puisqu'il le fallait, à mon tour, comme j'allais tuer le silence !

— De quel droit André s'est-il permis de t'entretenir d'un sujet qui n'appartient qu'à nous deux ? commençai-je, parvenant avec peine à sortir chaque mot.

— Lui reprocheras-tu maintenant de t'avoir défendu ?

— S'il me défendait si bien, c'était pour mieux te voler à moi !

— Jean, ce que tu dis est hors de sens !

Mais implacable, je poursuivais :

— Voilà donc où nous allions ! La seule chose que tu n'avais pas dite est que ton cœur appartient à un autre ! Après cela, qu'importe, je le demande, que j'aie trouvé le testament avant de te connaître et que le mensonge, dès notre première entrevue, ait empoisonné ma vie ?

Alice tendit les bras :

— Jean ! tu délires ! nous rêvons !

— Je ne rêve pas. Tu réclamais la vérité : remercie André qui te l'aura donnée, et par elle la liberté !

J'entendis un sanglot, puis le tapotis de la neige contre les vitres, puis, du côté de l'âtre, une bûche qui sifflait. Comme lorsqu'on va mourir, un tourbillon d'images envahit mon cerveau. Le monde visible s'effaça, même Alice ; je n'aurais pu dire si je vivais encore !

De tels instants se gravent à jamais.

Avant tout, une impression aiguë de délivrance, d'enchantement rompu, de rentrée parmi les hommes. Désormais, plus de réticences : j'avais cessé d'être traqué, repris le droit de jouir du grand jour, comme les autres. Quel repos ! Mais en même temps aussi, la crainte d'être dupé par une nouvelle illusion, la peur qu'après ce duel dont nous sortions l'un et l'autre mortellement blessés, l'ennemi ne revînt nous achever ! Car c'était bien un duel qui finissait, — le duel des deux êtres candides que nous avions été contre un papier, ou plutôt contre une morte ! et qui m'assurait que celle-ci fût maintenant satisfaite ?

Ensuite, la plongée dans le réel et l'épouvante... Je n'existais que pour un amour ineffable : je ne parvenais pas à concevoir un avenir où j'en serais dépouillé et, dans ma stupide colère, d'un mot je venais de détruire la merveille ! Ah ! ne pouvoir supprimer ce rien, que l'air a dissipé, et qui demeurera désormais tant que nous vivrons, pour valider mon désastre !

Combien de temps sommes-nous restés ainsi, face à face, et isolés dans le désespoir au point de ne plus nous voir ? Quelques secondes peut-être. La durée n'est que la mesure de l'activité mentale, la nôtre était alors telle qu'elle aurait aussi bien rempli des heures.

Enfin, je perçus une plainte à voix basse.

— Alice ! appelai-je, avec la même anxiété que si, l'ayant vue fuir, je jetais son nom dans la nuit.

Puis approchant d'elle, mes genoux fléchirent, et, maudissant la vérité comme tant de fois auparavant j'avais maudit le mensonge :

— Alice ! soupçonnes-tu de quel martyre je sors, et vers quel autre je vais, maintenant que tout est découvert ?

Un nouveau sanglot étreignit sa gorge :

— Où allons-nous en effet?... fit-elle d'une voix sans timbre.

Je baissai la tête.

— Où tu décideras...

Elle dit encore, du même ton accablé :

— Comment le pourrai-je ? Je me débats dans l'obscur...

Je repris, haletant :

— Et moi donc !

— Tu parlais de martyre : je vois le mien.

— Je vois l'horreur de te perdre !

— Moi, celle de douter. Tu ne crois plus en moi : m'as-tu jamais aimée?...

Je fis un geste fou :

— Je t'ai aimée, je t'aime au point d'accepter de ne plus te garder, si ton bonheur était ailleurs, et quitte à en mourir !

Elle frémit à son tour :

— Moi, au point de te pardonner ce doute qui reparaît !

Nos paroles alternaient, litanies de la douleur, brûlant moins du regret de ce que nous avions perdu, que de la volonté de le retrouver encore...

Je repris :

— Alice, ma chérie, tu n'as vu que le mensonge du départ : mais, parce que je t'aimais, je n'ai plus cessé de mentir, et c'est bien pis. On écoute, on parle, on rougit. Tout s'altère. On ne connaît plus que de la peur autour de soi, une peur que chaque habileté misérable alimente, une peur qui vaut presque la catastrophe. Oh ! comme j'ai eu peur de Bourdoin, d'André, de tous... Et comme j'ai peur encore de toi qui me considères, qui m'écoutes, et qui peut-être refuses de comprendre que tout cela, c'était par effroi de te perdre !

— Jean, si je n'avais eu le même effroi, aurais-je autant souffert ? J'avais cru que la vérité sauvait : elle achève d'égarer. J'erre dans un dédale.

Ses yeux en même temps s'étaient posés sur les miens. Elle se tut. J'étais à ses genoux et la regardais aussi. Échange muet où d'abord ne passaient que nos détresses, où s'insinuaient déjà des souvenirs brûlants. Peu à peu nos visages changeaient. Tout à coup, ils devinrent immobiles, et le silence qui persistait, sembla n'être là que pour nous aider à mieux comprendre. Les mots que nous échangions, à défaut d'être perçus, incendiaient. Ce n'étaient plus ni des reproches, ni des plaintes : éclairés à la lueur des ivresses passées, ils pénétraient la chair, promenaient la flamme à travers nos cœurs dévastés, n'y laissant subsister que l'appel invincible.

Brusquement, je me dressai, la saisis :

— Alice !

— Jean !

— Accepteras-tu que la vie recommence ?

Pour toute réponse, elle inclina la tête.

— Ah ! m'écriai-je, plus fort que tes doutes, plus fort que le mensonge qui a failli nous séparer, il y a le lien magnifique des extases qui pardonnent.

Un sourire étrange passa sur ses lèvres.

Au même instant on frappait à la porte.

— Le déjeuner ! criait Rosa.

— Alice !

— Jean !

— La neige compatissante nous a bloqués. Ne t'effrayeras-tu pas... de rester ici ?

— Si tu le souhaites.

— Et même... d'abandonner Le Puy ? Trop d'images nous y guettent : attendons qu'elles meurent !

— Attendons.

— Mais quoi ! tu pleures ?

— Rien... Une image aussi qui a passé. Tout va reprendre, tu l'as dit.

— Même le doute ?

Alors un cri que j'entendrai toujours :

— Ah ! je ne sais plus ! Il me semble que rien n'est changé et que pourtant nous ne serons plus jamais les mêmes !

*
* *

Après cela, rien : un dénouement qui n'en est pas, la vie... L'amour nous grise comme autrefois. Nous avons l'air d'avoir oublié, elle, mes aveux, moi, la blessure que j'ai faite. Les images dont nous avions peur semblent mortes, Cambaleyres tapi sous la neige hivernale nous garde en tête-à-tête. Ainsi, l'apparence est intacte, le flot qui nous porte conserve ses couleurs, mais Alice a dit vrai : nous ne sommes plus les mêmes.

Car voilà l'imprévu. *La vérité n'a pas tué le mensonge.* Elle ne peut pas le tuer. Il colle aux mains. On s'imagine l'effacer : la trace reste et le mal recommence.

Alice me croit-elle quand, à voix basse, ma tendresse, rompant les contraintes qu'elle s'impose, l'assure d'une ferveur jamais atteinte? Moi-même, sais-je si elle pardonne à la minute où je crois le mieux en être sûr?

Douleur et joie de reprises où tour à tour le bonheur surhumain qui fut le nôtre approche et disparaît : nous errons désormais dans le labyrinthe où nous enferma mon premier mensonge; des appels retentissent, on accourt, mais, chaque fois, les sentiers pris se trouvent différents : on ne se rencontre pas, et, toujours comme l'a dit Alice, on ne sait plus!

Il paraît que mon père est réhabilité : du moins Bourdoin l'annonce. Il paraît qu'André, après un long arrêt à Paris, se décide à s'éloigner tout à fait. S'il espérait un rappel, était-ce pour Alice ou pour moi?... Il paraît...

Mais qu'importe ce qui se passe au loin? Hier, la Sibère a fait rage sur le parc, emmêlant les taillis. Aujourd'hui, calme de cimetière. Déchargées du suaire de neige, les branches tendent leurs tiges vers un ciel limpide. Le jet des grands arbres a l'air d'un appel au printemps. Arbres heureux, qui êtes certains que le printemps viendra! Dans le labyrinthe où nous errons, la Sibère continue de souffler. Reverrons-nous les feuilles verdir?

Peut-être...

ÉDOUARD ESTAUNIÉ.

LES ORIGINES GAULOISES

DE

RONSARD ET MUSSET

Comme je sollicitais, il y a deux ans environ, la croix de la Légion d'honneur, pour le très érudit président de la Société d'Histoire naturelle et d'anthropologie de Blois, M. Florance, qui venait de fonder un des plus beaux musées de France (plus de 100000 pièces admirablement choisies, ordonnées, cataloguées), il me fut transmis cette réponse de la part de certaines autorités, d'ailleurs éphémères, du ministère de l'Instruction publique : « Rien à faire : on ne sait pas travailler en province ! »

Je reviendrai, un jour, sur le cas de M. Florance. Mais je voudrais qu'on n'appliquât pas un jugement aussi sévère aux travaux du regretté M. Jean Martellière qui s'est efforcé de débrouiller, par de longues études solitaires, le problème des origines de Pierre de Ronsard « gentilhomme vendômois ! »

Dans quelle mesure et jusqu'à quel point Ronsard était-il « Vendômois ? » tel est le sujet principal du livre qui paraît à l'occasion du centenaire du poète (1). M. J. Martellière, par ses fouilles patientes dans les archives de « la province, » a élucidé bien des points relatifs à la généalogie de Ronsard, à ses entours, à ses intérêts matériels, à ses relations locales ; et les données authentiques et contrôlées qu'il apporte seront d'un secours précieux pour la connaissance du génie du poète, de son inspiration et de l'influence que son pays d'origine a exercée sur lui.

(1) Jean Martellière, *Pierre de Ronsard, gentilhomme vendômois*. Lemerre, 1924.

***

Ronsard appartenait, par sa naissance, au bas-vendômois, étant né à La Poissonnière (lisez la Poçonnière), à une date que l'auteur du livre fixe, avec la plus grande chance d'exactitude, au 11 septembre 1524.

Dans ce pays, il passa son enfance : mais, puîné de la famille, il le quitta à l'âge de douze ans et ne l'habita plus guère ensuite, qu'à de rares intervalles et seulement d'une façon durable, vers la fin de sa vie, après qu'il eut obtenu ses divers prieurés du Vendômois et de Touraine.

Il n'eut jamais d'établissement fixe à Vendôme ; il n'y fut pas propriétaire de la maison que l'on croyait être la sienne, ni d'aucune autre. Le titre de « Vendômois, » qu'il prend si volontiers, ne vise donc pas des liens particuliers avec la ville elle-même, mais, bien plutôt, une vive et pénétrante attache au pays où s'était écoulée son enfance, à la vallée du Loir, vers Couture, c'est-à-dire à l'extrême limite des Carnutes et des Cénomans. C'est cette exquise contrée qu'évoque le poète par tant de strophes admirables :

Terre, à Dieu, qui, première,
En tes bras m'as receu
Quand la belle lumière
Du monde j'aperceu,
Et toi, Braie (1), qui roules
En tes eaux fortement,
Et toi, mon Loir, qui coules
Un peu plus lentement ;

Adieu, fameux rivages,
De bel émail couvers
Et vous, antres sauvages,
Délices de mes vers ;
Et vous, riches campaignes
Où, presque enfant, je vi
Les neuf Muses compaignes
M'enseigner à l'envi.

De ces impressions d'enfance, il a fait le thème répété de ses plus chères exaltations poétiques. C'est en ces lieux et non

(1) Affluent du Loir.

loin, aux frontières de Touraine, qu'il connut et qu'il lui plut de chanter sa Cassandre, sa Marie, son Hélène, et ce « Pré » et ce « Pin » qui, nommés allégoriquement dans ses vers, désignent pourtant des choses réelles et des personnes vivantes.

Car les deux inspirations se confondent sans cesse. Ronsard est à la fois sensitif et livresque. Il s'émeut de la vie et de la nature en même temps qu'il admire Pétrarque et les anciens : c'est un *humaniste*, mais qui entend écrire dans la langue de ses pères; son sang, sa race, son pays le tiennent : il imite Pétrarque, Virgile, Anacréon, oui, mais dans la mesure où il a éprouvé lui-même les émotions que ses maîtres avaient exprimées.

Sa propre vie, son pays de Loir, les rencontres qu'il a faites au cours d'une carrière infiniment agitée, sont les sujets habituels de ses poèmes, de forme si variée, et mettent une note sincère et réaliste dans ce que son inspiration d'humaniste et de pétrarquisant pouvait avoir de conventionnel.

Cassandre! Il disait lui-même à Binet, qui l'écrit en 1587, qu'il était *amoureux seulement de ce beau nom*. La sœur de Pâris, « la fille au Roy d'Asie, » la belle-sœur d'Hélène, lui paraissait une figure poétique de toute splendeur. Et il aimait que la femme qu'il désignait par ces vers évoquât, rien que par son nom, ces magnifiques souvenirs. Cassandre, Marie, Hélène, Genèvre, sont, pour lui, des héroïnes à la fois antiques et modernes, symboliques et vivantes. Puisqu'on a retrouvé sa Cassandre et qu'on l'a identifiée, comme on dit, avec Cassandre Salviati, qui épousa, en 1546, Jean de Peigné, seigneur de Pray (d'où ce symbole du *Pré* qui revient si fréquemment), il est évident qu'elle se reconnut elle-même; l'enthousiasme du poète la flatta, mais certains traits la blessèrent. Elle protesta et encourut ainsi, à la fin, l'ire du poète. Bonne et honneste dame, il lui plaisait d'être chantée comme une nymphe, même comme une déesse, non comme une Vénus.

Ronsard vivait en un temps où la poésie servait volontiers d'interprète aux sentiments des hauts personnages et mettait en langage rythmé, préparé pour le chant, les soupirs des princes. Vingt ans après Ronsard, Malherbe modulait encore sur sa lyre le mal qui poignait Henri IV pour Charlotte de Montmorency. Ronsard avait, de même, une conception large de la vérité poétique et ne la serrait pas de si près. Ne demandons pas à ses

poèmes la précision d'une notice biographique. De même qu'il eut sa « Laure, » — et non pas toujours la même, — il eut sa fontaine de Vaucluse, et ce fut tantôt la source de Loir, tantôt la fontaine Bellerie :

O Déesse Bellerie
Belle déesse chérie
. . . .
Tu es la nymphe éternelle
De ma terre paternelle.
. . . .
Sur ton bord je me repose,
Et là, oisif, je compose,
Caché sous tes saules vers,
Je ne sais quoi, qui ta gloire
Envoira par l'univers.

C'est ainsi encore que, se souvenant toujours de son beau pays de Loir, il se proclame « Vendômois, » et c'est précisément le charme de ce vrai grand poète que, à l'heure où son inspiration prête l'oreille à son âme, elle prend soudain un accent profond et sincère : elle oublie Pétrarque et la « docte sequelle. » Le poète redevient lui-même; il est homme; il est délicieux.

M. Jean Martellière l'a démontré, c'est de la terre où était né le noble enfant que lui vint le plus beau de son génie poétique, — ce qui demeure. Si une seconde postérité, plus juste que celle qui l'avait rejeté tout d'abord, a reconnu finalement, dans son œuvre, ces accents purs et justes qui n'ont rien d'emprunté et qui sont bien les siens, si elle l'a remis en son rang à la tête des grands lyriques français, c'est parce qu'il fut le fils ému de son cher Vendômois, de cette contrée si douce qui s'étend de Couture à Troô et à Lavardin, et qui lui a inspiré des vers puisés dans la nature et avec des pensées venues du cœur.

Deux longs tertres t'emmurent,
Dont les flancs durs et forts
Des fiers vents qui murmurent
S'opposent aux efforts :

Sur l'un Gâtine sainte
Mère des demi-dieux,
Sa tête de vert peinte,
Envoie jusques aux cieux;

Et sur l'autre prend vie
Maint beau cep dont le vin
Porte bien peu d'envie
Au vignoble Angevin.

C'est là, au confluent du Loir et de la Braye, dans cette délicate petite *Isle verte* qui baigne ses saules submergés dans la lenteur du Loir, qu'il avait choisi sa tombe. Comme plus tard Alfred de Musset, il voulait, sur elle, l'ombre d'un « feuillage éploré : »

Je veil, j'enten, j'ordonne
Qu'un sépulcre on me donne,
Non près des Rois levé,
Ne d'or gravé.

Mais, en cette Isle verte
Où la course entr'ouverte
Du Loir toujours coulant
Est accolant ;

Mais bien je veil qu'un arbre
M'ombrage au lieu d'un marbre,
Arbre qui soit couvert
Tousjours de vert.

. . . .

De cette terre de la vallée du Loir, de cette marche du Maine, de la Touraine et du pays chartrain, il était le fils aussi lointain qu'on peut l'être : né d'elle, pétri d'elle, il l'avait dans les moelles.

Sa vraie patrie, son vrai « nid paternel, » ce n'est ni Vendôme ni même tout le Vendômois, c'est cette forêt de Gâtines dont les siens ont été de tout temps, les gardes, les sylvains, cette forêt de Gâtines à laquelle il demandait, au sein de ses tourments, le repos et la douceur de vivre :

Toi qui davant qu'il naisse en moi,
Le soin meurtrier arraches :
Bref, c'est toi qui de tout émoi
M'allèges et défasches !...

cette forêt de Gâtines enfin à laquelle il a consacré les derniers parmi ses plus beaux vers :

Forest, haute maison des oiseaux bocagers.

Ici Ronsard est véritablement le grand poète que nous aimons, il laisse loin derrière lui ses ennemis contemporains dont il disait si fièrement et si justement

Vous estes tous yssus de la grandeur de moy,

et les adversaires posthumes de sa renommée.

Telle est la leçon qui se dégage de la lecture de cette étude, pleine de science minutieuse et appliquée, sur Pierre de Ronsard, publiée pieusement par le fils de ce M. J. Martellière, vendômois lui-même, et l'un de nos bons « ronsardisants. »

***

A cette leçon déjà si belle, la connaissance du pays ajoute quelque chose : allons donc plus outre. Ronsard est vendômois, Ronsard est de Couture, il est né à La Poçonnière ; il a borné, lui-même, son champ paternel entre les deux « tertres » de Troô et de Lavardin, il est le fils de la forêt de Gâtines. Bien !

Mais ce profond enracinement dans la terre paternelle ne lui a-t-il pas permis d'y puiser de ces très anciens sucs qui forment les familles, les descendances et les races ? Nous connaissons le pays de Ronsard. Tâchons de dire, maintenant, quel était son sang et quels étaient les ancêtres, — non pas si lointains (car il s'agit de quelques siècles au plus), — dont il tenait sa nature et quelque chose de son génie.

La forêt de Gâtines faisait partie, depuis la plus haute antiquité, d'une immense contrée qui, partie boisée, partie défrichée, partie en ronces, en « dégât, » en « désœuvre, » comme on disait au Moyen âge, servait de marche aux trois grands pays gaulois, d'entre Loire et Loir, les Turons, les Cénomans, les Carnutes.

Cette contrée portait, dans son ensemble, le nom de Blimart *Blesis marca:* « la marche du Blésois ; » nom qui a subsisté dans quelques appellations locales (Saint-Cyr en Blimart) ; nous savons que les grands défrichements ont commencé seulement au temps de l'évangélisation de cette contrée, notamment par les moines de Tiron, de Marmoutiers et de la Trinité de Vendôme.

Précisons, pour ce qui concerne spécialement la forêt de Gâtines. Son nom se rattache vraisemblablement à *Gwast* ou *Wast* et indique la « marche » volontairement « dévastée » pour obtenir l'isolement complet des tribus les unes à l'égard des autres : c'était une coutume germanique et sans doute gauloise. D'après Cocheris, l'immense forêt de Gâtines couvrait, au Moyen âge, presque toute la partie du Vendômois située au Sud du Loir et s'étendait vers la Touraine, tout au moins jusqu'à Monnaie. Des parties importantes n'étaient que des ronciers, des landes, des bruyères. Le nom de Ronsard vient peut-être de ces ronciers, comme, ailleurs, les noms des Ronceray, des La Ronce, des La Roncière. Toute étymologie complexe ou étrangère doit être résolument écartée. Comme l'a démontré M. Jean Martellière et, avant lui, M. de Saint-Venant, les Ronsard sont éminemment des indigènes, des autochtones. Au Moyen âge, les seigneurs de Montoire et de Lavardin avaient dans leurs attributions la garde de la forêt de Gâtines ; et ils déléguaient certaines de leurs fonctions à leurs vassaux.

C'est ainsi que l'on remonte avec certitude à certains Ronsard, gardes de la forêt de Gâtines au XVe et même au XIVe siècle. M. J. Martellière les définit très bien : « gens des bois, vivant des bois. »

Nous l'avons dit, les grands défrichements coïncident avec l'apparition des premiers évêchés et des premiers monastères chrétiens, et on signale, parmi ces initiateurs, saint Aldric, évêque du Mans au IXe siècle ; c'est ensuite Renaud, évêque de Paris et comte de Vendôme de 1005 à 1018 ; les moines des grandes abbayes qui dominent le pays, notamment ceux de Saint-Martin de Tours, obtiennent d'importantes concessions de terres en forêts de Gâtines et de Blimart.

Remontant ainsi jusqu'à l'an mil, époque sur laquelle les archives des monastères nous fournissent une documentation certaine, essayons de découvrir le régime social qui était celui de ces populations aux siècles plus reculés encore.

Éloignées de la mer, n'ayant subi aucune conquête, aucune invasion, aucun mélange important de populations étrangères, renfermées derrière leurs marches dévastées, parcourant les bois, défrichant quelques coins de terre dont elles faisaient leurs vergers, entretenant tout au plus les sentes des forêts et ce qui pouvait subsister des rares routes romaines, elles étaient restées

fortement autochtones et jouissaient d'une pleine indépendance. Comme leurs voisines bretonnes et cénomanes, elles étaient les survivantes et les descendantes directes et de sang non mêlé des vieilles races gauloises.

Ceci n'est pas à démontrer pour qui connaît le pays. Faire l'ascension de la colline de Troô, pénétrer dans les immenses cavernes qui la creusent comme une ruche, y recueillir les traces nombreuses des habitations troglodytes, interroger le mystérieux « puits qui parle, » c'est revivre la vie de nos plus lointains ancêtres. Or, qu'étaient-ils aux dernières années du Moyen âge, à l'époque où saint Aldric entreprend les premiers défrichements, à l'époque où les Ronsard commencent la garde héréditaire de la forêt de Gâtines? Ils étaient restés Gaulois de corps et d'âme : on ne voit aucune circonstance qui ait pu briser cette descendance certaine.

Les Carnutes qui avaient soulevé la vieille Gaule contre César furent, en quelque sorte, pareils à eux-mêmes pendant des siècles. Ils adoraient toujours les arbres et les fontaines, puisque les Conciles condamnaient encore ces cultes qui ne voulaient pas disparaître. Les ancêtres de Ronsard descendaient de ces anciens occupants. Cinq ou six générations séparent les premiers d'entre eux dont on connait les noms, des anonymes colons de la forêt. Si, comme M. Martellière vient de le démontrer d'une façon irréfutable, la fable d'un Ronsard venu de Thrace est de nulle valeur même légendaire, les Ronsard sont donc, comme toutes les familles des bois, des autochtones, ils sont de purs Gaulois.

Ainsi Ronsard, né en la marche de Couture, au point où s'est placée, de tous temps, la limite des Cénomans et des Carnutes, tient son ascendance ininterrompue de la contrée où ses ancêtres vécurent; et nous sommes logiquement amenés à reconnaitre, en lui, un vrai et authentique Gaulois.

***

Cette captivante vallée du Loir est une des retraites les plus anciennes et les plus énigmatiques de la vieille terre française; non seulement les populations qui l'habitent ont survécu, mais elles n'ont pas changé. Le pays est le même, les corps sont les mêmes, les âmes sont pareilles. Une observation attentive

arriverait peut-être à déterminer leurs traits : race ancienne, affinée, quelque peu usée, délicate, tourmentée, avec certains indices d'une sorte d'affaiblissement musculaire, et une prédominance frappante du système nerveux : émotivité, vivacité, exaltation, résignation, susceptibilité maladive, telles sont les caractéristiques où se perpétue peut-être l'atavisme des vieux buveurs de vin; on trouve en eux un je ne sais quoi d'intermédiaire entre la belle humeur tourangelle et la mélancolie bretonne. Race bien vieille, bien vieille, certes, et à cause de cela, sans doute, sensitive, émotive, — une race de poètes.

S'il fallait énumérer tous les poètes qui sont venus de ce rivage depuis Jacques Pelletier du Mans jusqu'à Desportes, depuis Racan jusqu'à Ronsard, les noms tomberaient en foule sous la plume. Entre Loire et Loir se place l'Athènes de la Renaissance française.

Ces âmes sont poétiques à la fois par l'ardeur virile et par l'inquiétude nerveuse; quand l'âge apporte la tristesse des désillusions, un abattement résigné succède soudainement aux belles folies de la jeunesse; la vie présente ainsi l'alternative subite et brusque des deux extrêmes; la turbulence qui a le souffle court et les désespérances qui sont promptes. Poètes et parfois grands poètes, parce qu'ils sont de grands nerveux.

Si c'était ici le lieu de reprendre la carrière de Ronsard telle que l'ont fixée définitivement les recherches modernes et à laquelle M. Jean Martellière apporte, comme on dit, une « contribution » si précieuse, on serait frappé de cette étonnante gravité de l'enfance, de ces impressions profondes et à jamais durables que l'exilé emporte d'un pays dont il s'évade à peine adolescent, on le suivrait dans ses voyages aventureux, en Écosse, en Allemagne, en Italie ; on s'étonnerait de cette assurance qui, à moins de trente ans, le plante en face de son siècle et de la postérité; on s'attristerait de cette surdité précoce qui signale de bonne heure l'usure des vieilles races; puis on s'étonnerait de ces caprices, de ces sautes de vent et de vie, de « ces emballements » successifs qui, même dans son art, le portent vers des sujets et des rythmes si divers.

Cette « nervosité ancestrale », cette sensibilité d'une race ancienne, délicate et fatiguée du long poids des siècles... mais

c'est tout Ronsard ; il n'est pas un de ses vers, quand ils sont vraiment à lui, qui ne respire ces caprices alternatifs, ces ardeurs extrêmes, cet épuisement précoce, ces douloureuses et navrantes mélancolies.

Relisons les vers admirables, la confidence sublime que, peu de temps avant sa mort, il adresse à Hélène de Surgères :

Si c'est aimer, madame, et de jour et de nuit,
Resver, songer, penser le moyen de vous plaire,
Oublier toute chose et ne vouloir rien faire

Qu'adorer et servir la beauté qui me nuit,
Si c'est aimer, de suivre un bonheur qui me fuit,
De me perdre moi-même et d'estre solitaire,
Souffrir beaucoup de mal, beaucoup craindre et me taire,

Pleurer, crier mercy et m'en voir esconduit;
Si c'est aimer, de vivre en vous plus qu'en moy-mesme,
Cacher d'un front joyeux une langueur extresme,
Sentir au fond de l'âme un combat inégal,

Chaud, froid, comme la fièvre amoureuse me traitte,
Honteux, parlant à vous, de confesser mon mal ;
Si cela c'est aimer, furieux je vous aime;
Je vous aime et scay bien que mon mal est fatal :
Le cœur le dit assez, mais la langue est muette.

***

Ces vers sont de Ronsard : ils pourraient être d'Alfred de Musset.

Alfred de Musset, est, lui aussi, un poète de la vallée du Loir. Musset, comme l'ont établi les recherches de M. de Saint-Venant (autre travailleur de province !), a dans ses veines du sang de Ronsard, et, comme le démontre M. Martellière, il descend en ligne directe de cette Cassandre Salviati qui fut la « Laure » aimée du poète vendômois. Tandis que les Ronsard fondaient leur foyer à Couture et à la Poçonnière, les Musset s'établissaient à Bonaventure, à quelques lieues en amont sur la rivière. Les Ronsard et les Musset étaient vassaux des Bourbon-

Vendôme, et il n'est pas surprenant que la légende ait attribué à Ronsard la fameuse chanson

La Bonne aventure
O gué,

qui aurait été improvisée par lui, dit-on, dans une des beuveries du château-ferme de la Bonaventure « au gué du Loir. »

Donc, les origines sont les mêmes, la race est la même... et l'inspiration est la même. Musset, lui aussi, est un Gaulois pur sang : car ses ancêtres existent dans le pays non moins anciennement que ceux de Ronsard. Ceux-là non plus, depuis la naissance de l'ère nouvelle, n'ont pas bougé.

Quoi d'étonnant si nous retrouvons, sur la figure du romantique tard venu au XIXe siècle, quelques-uns des traits qui nous ont frappé sur celle de l'humaniste éclos dès le XVIe siècle? Certes, il y a, dans la formation d'Alfred de Musset quelque chose de particulier et qui détermine son caractère propre. Ce château de Bonaventure où s'était écoulée son enfance, il le quitte de bonne heure : un père d'une situation assez douteuse, Musset-Pathay, a laissé la mère, veuve, dans l'embarras : celle-ci vient avec ses enfants s'enfermer dans un étroit appartement de Paris, et elle y mène la vie douloureuse de la parcimonie forcée, et des journées sans sécurité. Dans la vallée du Loir, on était des seigneurs; à Paris, on est de pauvres gens perdus dans la forêt des hommes. Quel contraste! Quelles désillusions, disons le mot, quelle déchéance! Alfred de Musset est un déraciné, un désabusé, un désenchanté. « Enfant du siècle, » soldat manqué après les guerres de l'Empire, comme Ronsard après les brillantes espérances de ses années d'Écosse, il retombe dans la plate vie du jour le jour. Mais l'un et l'autre sont poètes, l'un et l'autre ont gardé au cœur la sensibilité nerveuse, l'émotivité à la fois prompte et lucide, la vivacité des impressions et de l'expression, la grâce et la gentillesse, la franchise, l'esprit, la bravoure des vieilles races, des races affinées. Tous deux, fils de bonne mère, ils gardent, de la gauloiserie ancestrale, le rein, le nerf et le trait qui font le ressort et l'éclat, et puis, et surtout, le goût de la beauté, le génie du rythme où toute la vieille inspiration repose.

Est-ce être trop hardi que d'essayer de déterminer, d'après ces deux hommes exceptionnels, unis par leurs origines, qui

ont reçu le même sang et qui se ressemblent comme deux frères, certains traits du tempérament gaulois? Je sens comme le terrain est peu sûr, ou du moins inexploré. Je n'ose aller plus loin. Cette psychologie des lointains ancêtres n'a pas été étudiée; je crains de me risquer : il serait permis cependant d'en retrouver, avec un peu d'attention, sur cette terre intacte, les premiers traits et même certains caractères frappants.

Quand une âme de poète s'est montrée à nu, on peut bien lui demander son secret. La vie, les mœurs et surtout les œuvres d'un grand homme sont d'inappréciables *documents*.

Nous sommes à la veille du centenaire de Ronsard. Que les sceptiques et les critiques, après avoir lu l'ouvrage de M. Jean Martellière, se rendent donc dans la vallée du Loir, qu'ils la parcourent avec émotion, avec piété; qu'ils montent à la sainte et druidique colline de Troô, qu'ils visitent le sourcilleux Lavardin, qu'ils s'arrêtent devant les saules de « l'Isle Verte, » qu'ils passent la rivière à « la Bonaventure, ô gué; » qu'ils aillent à Couture, qu'ils entrent à la Poçonnière, qu'ils cherchent les derniers débris de la forêt de Gâtines et les ultimes ronciers de la forêt de Blimart; en un mot, qu'ils mesurent de leurs pas et qu'ils sondent de leur rêve la terre de Ronsard et de Musset :

> Ciel, aer, et vents, plaine et mons découvers,
> Tertres fourchus et forêts verdoiantes,
> Rivages tors et sources ondoiantes,
> Taillis rasés, et vous bocages vers...

et peut-être finiront-ils par reconnaître que, sur cette vieille terre, la vieille race est des plus hautes parmi celles qui sont répandues dans l'univers. Ceux qui viennent d'elle en droite ligne nous reportent très loin au fond des âges. Quoi d'étonnant si, affinée par une si longue durée et une si lointaine culture, elle a produit de si beaux et si bons poètes?

GABRIEL HANOTAUX.

EN RUSSIE[1]

LA TERRE AUX PAYSANS

LA QUESTION AGRAIRE AVANT ET APRÈS LA RÉVOLUTION

La question agraire a toujours joué un rôle décisif dans l'évolution économique et sociale de la Russie, pays essentiellement agricole. La libération des paysans en 1861 n'ayant pas donné de solution définitive aux relations agraires, cette situation a créé dans les campagnes un état de malaise qui, en s'aggravant, facilita le succès du coup d'État bolchévique.

On ne saurait saisir les causes les plus profondes et les plus puissantes de la Révolution de 1917, on ne pourrait comprendre l'enchainement des événements désastreux qui, depuis lors, se sont déroulés en Russie, et surtout il serait totalement impossible d'envisager l'issue de la situation actuelle, si l'on n'étudiait auparavant, ne fût-ce que sommairement, l'histoire de la propriété foncière, depuis la seconde moitié du XIXe siècle. C'est en prenant pour point de départ les données de cette étude que nous essayerons, non point de prophétiser, mais du moins de prévoir les solutions les plus probables, sinon possibles, de la question agraire, qui, comme on le verra par la suite, n'a pas encore reçu, contrairement à ce que l'on pense généralement, de solution définitive.

(1) Voir la *Revue* des 1er mars et juillet 1923, 15 février 1924.

Avec l'énorme majorité de l'émigration russe, l'auteur estime qu'*une restauration des anciens propriétaires dans leurs droits, et la restitution de ce qui leur a été enlevé par la force des événements, sont désormais impossibles. La propriété paysanne doit être considérée comme la base de l'ordre social. L'évolution agraire en Russie tend à la création et à la légalisation de cette propriété et les efforts du gouvernement, qui succédera un jour à celui des bolchéviks, devront avoir pour but de concilier les intérêts des paysans et ceux des anciens propriétaires. En même temps qu'on remettra la terre entre les mains des paysans, à titre de propriété individuelle, il faudra trouver le moyen d'indemniser les anciens propriétaires dépouillés par la Révolution de tout ce qui leur appartenait légalement.*

I. — LA QUESTION AGRAIRE DE 1861 A 1917

Avant la réforme de 1861, les terres appartenaient, en Russie, soit à l'État, soit à la noblesse foncière, les *pomestchiki*. Les premières étaient cultivées par les paysans de la Couronne, les deuxièmes par les paysans appartenant à des seigneurs. On estime que, vers 1860, il y avait en tout environ 20 millions de paysans de la Couronne et 24 millions appartenant à des propriétaires privés. Les prestations des paysans vis-à-vis des seigneurs étaient de deux espèces différentes : en nature et en argent dans les régions du Centre et du Nord au sol peu productif, sous forme de corvée dans les régions fertiles du *tchernoziom* et dans les steppes.

La réforme de 1861 fut amenée par des causes multiples. Causes économiques : les méthodes d'exploitation, datant d'un autre âge, entravaient le développement du pays et n'étaient même plus avantageuses pour les propriétaires. Causes sociales : les troubles agraires, qui, depuis 1855 environ, prirent des proportions inquiétantes. Enfin une cause politique : la guerre de 1855-1856, qui démontra au Gouvernement la nécessité d'entrer résolument dans la voie des réformes économiques pour que la Russie pût conserver son rang parmi les autres nations.

Mais ces causes n'auraient pu agir ni produire leurs effets

sans l'empereur Alexandre II et quelques-uns de ses collaborateurs, animés des plus hautes idées d'équité et de libéralisme éclairé.

Aux termes de l'article 1er de la loi d'émancipation, les anciens paysans reçurent la liberté personnelle sans avoir à verser aucune indemnité à leurs anciens seigneurs. Ceux-ci étaient tenus de leur donner la jouissance des maisons qu'ils habitaient avant la réforme, des enclos attenants et d'une certaine quantité de terres de labour, contre des prestations, en argent, en nature, ou en travail, dont le montant exact avait été fixé par la loi. Mais ces rapports entre anciens serfs et anciens seigneurs ne devaient être que temporaires. La loi de 1861 était, en effet, un acheminement vers la création d'une classe paysanne qui serait propriétaire des terres qu'elle cultivait. Ces terres devaient être rachetées par les paysans avec l'aide du Gouvernement qui, sous forme de titres de rente 5 p. 100, devait avancer aux paysans 80 à 85 p. 100 du prix du rachat; ce prix était fixé par la capitalisation, à raison de 6 p. 100, des redevances annuelles payées par les paysans aux propriétaires pour la jouissance des terres qu'ils cultivaient. Les paysans devenaient donc débiteurs de l'État et prenaient sur eux l'obligation de verser annuellement pendant quarante-neuf ans 6 p. 100 de la somme avancée par l'État, intérêts, frais et amortissements compris. — La portée économique et sociale d'une pareille réforme fut immense. Toutefois, on doit reconnaître aujourd'hui qu'elle ne tranchait pas la question agraire d'une façon définitive et qu'elle laissait à la Russie des problèmes sociaux très difficiles à résoudre.

Quand on parle de la question agraire en Russie, on a coutume de dire qu'elle est créée par l'insuffisance des terres attribuées aux paysans; l'issue de la situation serait alors le partage des terres des propriétaires entre les paysans. Ce fut l'idée favorite des révolutionnaires russes qui virent dans ce « partage noir » la panacée universelle contre les maux dont souffrait la Russie. Or, on pouvait prévoir que cette mesure n'amènerait que peu de changement, pour la simple raison que la réserve de terres n'était pas assez grande pour couvrir tous les besoins des paysans. La véritable cause de l'existence d'une question agraire en Russie réside dans ce fait que la réforme de 1861, admirablement conçue, ne fut pas achevée.

On libéra les paysans, on les dota de terres, dont l'étendue fut, dans l'immense majorité des cas, largement suffisante pour leur subsistance, à la condition toutefois que dans l'avenir, les méthodes de culture se perfectionneraient et que le rendement de ces terres augmenterait proportionnellement à l'accroissement de la population. Or ce résultat fut rendu presque impossible, parce que le mode de possession et d'exploitation des terres resta tel qu'il était sous le régime du servage : le système de la communauté, ou du « mir ». On s'arrêta à mi-chemin en ne créant pas de propriété individuelle, condition fondamentale et essentielle de tout progrès en agriculture : par suite on ne créa pas de classe de petits propriétaires fonciers.

Le système du mir est trop bien connu en France pour que nous nous attardions à le décrire. Rappelons seulement ce point essentiel : les terres, que les paysans avaient reçues lors de l'émancipation n'étaient pas possédées individuellement, mais en commun. La commune, généralement un village, est le véritable propriétaire des terres et celles-ci sont données par elle, c'est-à-dire par l'assemblée de tous ses membres, en usufruit aux familles paysannes, selon un système de répartition périodique. Tous les membres du mir ont droit à un lot de terre labourable et à l'usage des forêts et des pâturages communaux; en revanche, tous sont solidairement responsables pour le payement des impôts que la commune doit verser à l'État. Au moment de la réforme de 1861, on avait maintenu le mir, surtout dans l'espoir que ce régime préserverait les masses paysannes de la prolétarisation et qu'ainsi la Russie ne souffrirait pas des maux sociaux qui étaient la plaie de l'Europe occidentale. En fait, le régime du mir n'empêcha nullement la formation d'un nombreux prolétariat agricole et industriel, car, par la force des choses et le jeu des lois économiques, les éléments les plus faibles furent exclus des communes paysannes et perdirent leurs droits à la possession des terres.

Ce qui est plus grave encore, c'est que le régime du mir tuait tout esprit d'initiative, obligeait les membres de la commune à labourer la terre selon le système des « trois champs » et rendait ainsi toute amélioration, toute augmentation de la productivité radicalement impossible. La responsa-

bilité solidaire devant l'impôt étant une espèce de prime à la paresse, introduisait un élément d'insécurité dans le budget individuel de chaque paysan. S'il est vrai, en effet, qu'un budget stable est la base solide de toute activité économique, qu'on juge de la situation des paysans exposés sans cesse à être contraints de verser les arriérés d'impôts d'un autre membre de la même commune qui, pour une raison ou pour une autre, serait dans l'impossibilité de s'acquitter lui-même. Comme on le voit, un tel système pouvait, au premier abord, sembler extrêmement commode pour la gestion des finances publiques, car il permettait l'application d'impôts de répartition : ce qui, dans un pays immense comme la Russie, facilitait la perception des impôts et assurait leur rentrée régulière. En réalité, il était foncièrement nuisible et menait au morcellement excessif des terres entre les membres du mir, dont le nombre augmentait toujours et dont chacun avait droit à un lopin de terre. On avait espéré que le développement de la grande industrie, amenant l'émigration d'un grand nombre de paysans vers les villes, empêcherait dans une certaine mesure le morcellement de se produire. Il n'en fut rien et la crise agraire devint menaçante.

Ce fut seulement en 1906, sous le ministère de M. Stolypine, que la législation agraire fit des progrès importants. Mais, avant d'aborder cette phase nouvelle de la question, notons les mesures prises par le Gouvernement dans la période qui s'écoula entre les deux réformes pour remédier, partiellement et temporairement, à la crise agraire. Ce furent, en premier lieu, les allègements accordés aux paysans dans leurs paiements à l'État pour le rachat de leurs terres, ce fut ensuite l'activité de la Banque des Paysans, qui, créée en 1882, avait vendu, en 1905, environ 750 000 hectares à des cultivateurs et dont le chiffre des prêts atteignait cette année-là 423 millions de roubles, et enfin, l'émigration en Sibérie qui s'était développée surtout depuis le commencement des travaux du Transsibérien et atteignait, vers 1905, le chiffre annuel de 600 000 émigrants.

Pour faciliter l'étude des réformes de M. Stolypine, nous placerons ici un tableau de la répartition de la propriété foncière en Russie en 1905, ce qui nous permettra de mieux juger la situation.

RÉPARTITION DE LA PROPRIÉTÉ FONCIÈRE EN RUSSIE D'EUROPE
(47 gouvernements (1) en 1905)

(en millions de déciatines) :

Terres de l'État (dont plus de 100 millions de déciatines, de forêts, toundras, marécages, sables, etc.)	137,4
Domaine de la Famille Impériale	7,8
Terres reçues par les paysans d'après la loi de 1861 et possédées selon le système en communauté ou du « mir »	136,3
Propriétés privées de paysans achetées depuis 1861	13,2
Terres de la noblesse foncière	49,8
Propriétés privées des marchands, de la bourgeoisie, sociétés, etc.	22,7
Terres de cosaques	3,5
Églises et monastères	2,5
Propriétés des villes et corporations	3,5

Ajoutons à ce tableau qu'en 1861, après l'émancipation, le domaine de la noblesse était de 71 millions de déciatines ; ainsi, dans l'espace de quarante-quatre ans, la noblesse, par voie de vente, avait perdu 21,2 millions de déciatines, qui furent achetés soit par les paysans, soit par les autres *ordres de l'État*. Ces chiffres montrent bien l'inanité des revendications des partis socialistes des deux premières doumas. Le partage des terres des propriétaires (environ 50 millions de déciatines (2) entre 13 millions de familles paysannes, soit 3,8 déciatines par famille) n'aurait apporté qu'un soulagement momentané aux paysans, et il aurait été rapidement réduit à rien par l'augmentation de la population. D'autre part, ce partage aurait tellement ébranlé les fondements de la vie économique du pays, que les minces avantages sociaux qu'on aurait recueillis de cette opération, foncièrement injuste en soi, auraient été contrebalancés par les troubles qu'elle aurait provoqués.

A ce programme démagogique Stolypine opposa le sien, tendant à la destruction du « mir » et à la création d'une forte classe de petits propriétaires fonciers. L'oukaze du 9-22 novembre 1906, qui devint plus tard la loi du 14-27 juin 1910, donnait à chaque chef de maison, membre d'une commune, le droit de se faire attribuer, à titre de propriété privée, les terres dont il avait la jouissance (paragraphe 1). De plus, chaque chef

(1) Sans la Pologne, la Finlande et les provinces baltiques.
(2) En 1916, ce chiffre fut même réduit à 42,5 millions de déciatines.

de famille recevait le droit de demander à la commune d'échanger ces terres situées le plus souvent par petites parcelles en des endroits différents contre un lot équivalent et unique (paragraphe 12). Ainsi, cet oukaze tendait à la création d'une forte propriété individuelle petite et moyenne, et ce but devait être atteint par trois moyens : 1° Destruction graduelle du « mir. » 2° Les chefs de famille seuls recevaient le droit à la propriété des terres. Les autres membres du « mir » étaient exclus de ce partage : tels, par exemple, les ouvriers des villes qui ne cultivaient pas effectivement les terres, mais n'avaient pas encore rompu les liens avec leurs communes natales et pouvaient à chaque instant y revenir, menace permanente d'un nouveau morcellement. 3° Création de petites propriétés d'un seul tenant, ce qui mettait fin au système déprimant du partage et ouvrait largement la voie aux améliorations individuelles.

L'immense travail de la réorganisation de la propriété foncière devait être assuré par des commissions spéciales créées dans chaque district et composées de représentants du gouvernement, de la noblesse, des communes paysannes et des zemstvos.

Une autre question soulevée par les réformes de Stolypine, était celle de l'habitation. Le régime de la propriété individuelle succédant au régime de la propriété communale et chaque famille paysanne se trouvant en possession d'un lot de terre délimité, des fermes isolées, situées au milieu de chaque lot, devaient prendre la place des anciens grands villages. Ce nouveau mode d'habitation faisait économiser aux paysans une quantité prodigieuse de temps et de travail ; d'autre part, le danger du feu qui dévastait fréquemment des villages entiers était ainsi en grande partie conjuré. Le système de l'habitation par ferme isolée se répandit en Russie avec une grande rapidité pendant les années qui précédèrent la guerre, surtout dans les régions du Sud-Ouest, et celles du Moyen-Volga.

Mais là ne s'arrêta pas l'activité réformatrice de Stolypine. Il se proposait d'augmenter l'étendue des terres appartenant aux paysans. Donc, la Banque des Paysans redouble d'activité, et, pour la seule année de 1912, le chiffre de ses avances atteint 1 167 millions de roubles. La vente des terres de la noblesse aux paysans prend, en partie sous l'influence de la crise révolu-

tionnaire, des proportions formidables. De 1905 à 1912, environ 7 millions de déciatines sont vendus par les propriétaires privés. En outre, plusieurs millions de déciatines de terres appartenant aux membres de la famille impériale et à l'État sont cédés à la Banque des Paysans pour être vendus à bas prix aux paysans.

Quels furent les résultats de ces réformes?

Nul doute que la loi du 27 juin 1915, ainsi que toutes les mesures qui en furent la suite, aient marqué une ère nouvelle pour la Russie. Il suffit de constater qu'au cours des huit années qui s'écoulèrent entre la promulgation de l'oukase de 1906 et la guerre mondiale, le nombre de paysans qui s'étaient retirés des communes agraires, en devenant ainsi propriétaires fonciers individuels, atteignit dans la Russie d'Europe (moins les trois provinces baltiques) pour le 1er janvier 1915, le chiffre de 3 027 129 et la quantité de terres dont ils se rendirent pleins possesseurs, 26 853 000 déciatines. Au 1er janvier 1916, le nombre total des paysans ayant fait les démarches pour se retirer de la commune était de 5 793 540. Pour tout dire, c'était un mouvement qui gagnait de plus en plus la population rurale et le cas était fréquent de communes entières qui se désagrégeaient, leurs membres ayant tous décidé de devenir propriétaires individuels des terres dont ils jouissaient.

L'intensification de l'agriculture chez les paysans marchait de pair avec leur nouvelle organisation agraire. En même temps se répandait parmi les fermiers l'usage des machines agricoles perfectionnées. A elle seule, l'importation de ces machines s'était élevée de 20 millions de francs en 1897 à 160 millions de francs en 1912, tandis que la production de ces machines en Russie suivait une progression équivalente. La quantité d'engrais chimique importés en Russie, augmentait avec la même rapidité. De 1 200 000 quintaux en 1905, elle s'élevait à 5 750 000 quintaux en 1912. L'État, ainsi que les zemstvos, faisait tous ses efforts pour faciliter la culture aux paysans. Les déboursés de l'État et des zemstvos, à cet effet, déboursés plus qu'insignifiants jusqu'à l'année 1906, représentaient, en 1913, 80 millions de francs pour l'État et 43 millions de francs pour les zemstvos. Enfin, le personnel agronomique, qui se chiffrait par dizaines au commencement du siècle (en 1895, il n'y avait dans toute la Russie que

144 agronomes au service de l'État et des zemstvos), représentait en 1913 une armée de 4581 personnes, occupées spécialement à aider les petits cultivateurs à perfectionner leurs méthodes de culture.

Ainsi, au début de la guerre, la Russie était en pleine voie de transformation agraire : une nouvelle classe de petits propriétaires fonciers, fortement attachés au sol, allait naître à l'instar des classes analogues de l'Europe occidentale. Cette terre si longtemps convoitée était enfin devenue la véritable propriété des paysans, et, par ce fait, ils étaient poussés désormais à chercher la solution de la crise agraire dans l'amélioration des cultures à laquelle rien ne s'opposait plus.

Les réformes de Stolypine visaient un double but : d'une part, l'accroissement de la production agricole et, partant, un relèvement général de la vie économique; d'autre part, la création d'une nouvelle petite bourgeoisie paysanne qui devait servir de base solide à toute la structure sociale du pays. On ne saurait douter que la réalisation de ces réformes salutaires eût préservé la Russie des maux dont elle souffre actuellement. Ce qui le prouve, c'est le spectacle même auquel nous assistons aujourd'hui. Voici, en effet, qu'après la tourmente révolutionnaire, l'évolution de la question agraire se poursuit dans le sens indiqué par les réformes de Stolypine. Elle se fait évidemment contre la volonté des maîtres actuels, mais ceux-ci sont contraints de céder à la force irrésistible de ce nouveau mouvement social.

Il aurait fallu à la Russie, pour que la question agraire fût complètement résolue et liquidée, encore une dizaine d'années de paix et de sécurité. C'est alors que la loi du 9/22 novembre 1906 aurait porté toutes ses conséquences bienfaisantes. Or, lorsque la guerre éclata, il n'y avait que 15 à 20 pour 100 de l'immense travail de réorganisation de terminés. C'est là qu'il faut chercher la cause profonde des catastrophes qui se produisirent quelques années plus tard.

II. — LA PÉRIODE DU COMMUNISME INTÉGRAL

La révolution politique du mois de mars 1917, l'absence de toute autorité et la désorganisation générale qui envahissait le pays, eurent bientôt pour conséquence le réveil des tendances

égalitaires dans les campagnes; il se manifesta dès le printemps par des troubles agraires de la dernière violence, et par le pillage des propriétés privées. C'est ainsi, par une action toute spontanée et anarchique des masses paysannes, que débuta la plus grande des révolutions agraires. Plus tard, ceux qui s'étaient emparés du pouvoir, tentèrent de diriger ce mouvement et de se servir de cette force pour l'application et le triomphe des doctrines abstraites dont ils étaient les adeptes. Mais, au début, les masses paysannes agirent seules. Poussés par le seul désir d'arrondir les terres qu'ils possédaient et de s'emparer du cheptel mort et vivant des propriétaires, les paysans, dès qu'ils sentirent qu'il n'y avait plus aucune force capable de les retenir, se ruèrent sur les propriétés privées, les pillèrent et se les partagèrent.

Nous n'insisterons pas sur le récit des événements tragiques qui se déroulèrent alors dans les campagnes russes : des dizaines de milliers d'hommes mis à mort, la destruction d'une quantité incalculable de biens. Quoique cette lugubre histoire ne soit pas encore écrite dans son ensemble, quoique les détails effrayants de ce martyrologe ne soient pas suffisamment connus en France, nous ne nous y étendrons pas, nous bornant à noter les conséquences économiques et sociales de ces atrocités. Comme nous l'avons déjà fait remarquer, ce fut un mouvement essentiellement spontané et populaire, considérablement accru par le fait que, dès que la nouvelle du partage se répandit, des millions de soldats et d'ouvriers avides d'y prendre part, affluèrent vers les campagnes, ce qui eut pour résultat de mettre en présence plus de partageants que de matières à partager. Une large part de responsabilité dans les désordres qui se produisirent alors retombe sur ces éléments de soldatesque démoralisée et d'ouvriers déclassés par la Révolution, n'ayant en réalité plus aucune attache dans les villages, et uniquement attirés par l'appât du gain.

En vain, le Gouvernement provisoire de Kerensky essaya-t-il de canaliser ce mouvement et de le soumettre à certaines règles générales, en nommant des commissions spéciales pour l'élaboration d'un système de lois agraires : les événements se déroulaient avec une telle rapidité que tout le travail de ces commissions fut non avenu.

Bientôt après, le Gouvernement provisoire fut renversé par

le coup d'État bolchéviste : avec lui tombait la dernière barrière qui s'opposait au déchainement des instincts de la foule. En même temps, la révolution agraire entrait dans une phase nouvelle. C'est alors que l'on tenta de réaliser le partage « noir, » c'est-à-dire le partage des terres non seulement de la noblesse et des marchands, mais aussi des paysans quelque peu aisés, notamment des paysans habitant les fermes isolées qu'on venait de créer sous le ministère de Stolypine. Ce partage devait s'effectuer sur une vaste échelle, car le principe égalitaire ne devait pas seulement s'appliquer aux membres d'une famille, mais aussi à la totalité des communes elles-mêmes : ainsi, la Russie aurait été divisée en une infinité de petits lots, dont l'étendue ou plutôt la valeur de rendement ne varierait qu'en raison du nombre des membres de chaque famille paysanne usufruitière d'un de ces lots. Ce plan impliquait la destruction de la propriété individuelle naissante, ainsi que des institutions de métayage et du salariat agricole.

Cette seconde phase de la révolution agraire fut aussi l'œuvre des masses paysannes et, par conséquent, elle avait le même caractère anarchique que la première. Le pouvoir soviétique assista impuissant aux événements : il n'essaya même pas d'élaborer un code agraire, car on ne peut donner ce nom au décret du 19 février 1918 qui est moins un texte législatif qu'une simple proclamation. Ce décret abolissait pour toujours toute espèce de propriété individuelle sur les terres, les forêts et les mines. La terre devrait être donnée en usufruit et répartie entre les travailleurs selon des principes égalitaires et en prenant pour base deux espèces de considérations : le travail fourni et le besoin de chaque famille. Chaque citoyen aurait le droit de se faire attribuer gratuitement un lot de terre, à la condition qu'il le cultiverait lui-même. Le métayage et le salariat étaient interdits. — En réalité, cette législation utopique ne créait rien de nouveau. D'une part, en effet, elle ne faisait que sanctionner les actes de partage qui avaient eu lieu avant sa publication ; d'autre part, ses stipulations étaient par trop générales et abstraites pour servir de base solide à une nouvelle structure de la propriété foncière.

Les deux premières périodes de la révolution, caractérisées par le triomphe momentané des tendances égalitaires, eurent les plus fâcheux résultats. La grande et la moyenne propriété

foncière furent complètement détruites, et ces terres furent en grande partie partagées entre les paysans. En revanche, le partage « noir » ne put jamais être réalisé. Le partage des terres entre communes, dont les unes étaient plus riches que les autres, n'eut lieu que très rarement et ainsi l'égalité entre elles ne put jamais être établie. Au contraire, à l'intérieur même des communes, le principe égalitaire fut appliqué avec la dernière rigueur. La propriété individuelle des paysans aisés fut abolie et leurs terres presque partout partagées, soit entre ceux qui n'avaient pas du tout de terre (salariés agricoles et ouvriers des villes qui étaient venus dans les campagnes après le début de la révolution), soit entre les paysans pauvres. La dispersion des paysans dans des fermes isolées, commencée ainsi que nous l'avons vu, fut arrêtée net. Nous reviendrons sur les résultats économiques de ces changements : constatons dès maintenant ce fait d'apparence paradoxale, à savoir qu'actuellement, après le partage, la superficie moyenne de la propriété paysanne, loin d'augmenter, est devenue légèrement plus petite qu'avant la révolution. Ce qui s'explique aisément, si l'on considère que la totalité des biens des propriétaires privés ne se chiffrait que par 42,5 millions de déciatines et que le nombre des partageants s'est accru considérablement par l'afflux des éléments étrangers aux villages et par la dislocation d'un grand nombre de familles patriarcales.

Le Gouvernement soviétique favorisa de toutes ses forces le développement des passions égalitaires, en créant dans chaque village des « comités de pauvres, » les fameux *Combied* recrutés parmi les éléments les plus déshérités, — et les plus pervertis, — des campagnes. Par cette mesure essentiellement démagogique, le pouvoir soviétique visait à s'attacher le prolétariat agricole. Ces Comités investis de pouvoirs très étendus étaient devenus les véritables maîtres des villages. Ils présidaient au partage des terres; ils dirigeaient les affaires de la commune : les paysans aisés et moyens n'avaient plus voix au chapitre. Les *Combied* firent plus : au partage des terres s'ajouta bientôt le partage du cheptel mort ou vivant des propriétaires privés et des paysans aisés; partage qui, bien entendu, n'alla pas sans provoquer les excès et les désordres les plus graves. Le résultat fut la destruction de nombreuses formations paysannes, qui, dans l'esprit de Stolypine, devaient former la

base solide de la prospérité économique du pays. Ainsi la première période de la révolution agraire est marquée par la victoire des tendances égalitaires, la destruction de la propriété privée et le triomphe de la commune.

Nous venons de voir la révolution agraire telle qu'elle avait été faite par la population elle-même avec l'approbation du Gouvernement révolutionnaire. Le Pouvoir soviétique n'entendait pas en rester là. Son programme était celui du socialisme marxiste : nationalisation de toutes les forces productives du pays et réglementation de toute sa vie économique. A cet effet, dès le commencement de l'année 1918, plusieurs des branches de l'activité économique, telles que la grande industrie, les transports, le commerce extérieur, etc., furent déclarées nationalisées. Vis-à-vis de l'agriculture, le Pouvoir soviétique adoptait une autre attitude. Sentant les paysans réfractaires à l'idée du communisme agraire, et n'espérant pas pouvoir implanter ce régime au sein des campagnes, il recourut à une espèce de compromis, — le fameux régime de la *prodrazverstka*. Au point de vue du régime agraire proprement dit, rien n'était changé; mais les paysans se voyaient enlever la libre disposition des fruits de leur travail. La loi du 13 mai 1918, prescrivait que tout le surplus de la production paysanne serait abandonné à l'État gratuitement. On ne laisserait aux paysans que la quantité de produits agricoles strictement nécessaire pour leur subsistance personnelle. Par là se trouvait abolie la liberté du commerce. Les céréales et autres produits alimentaires réquisitionnés par l'État serviraient à l'approvisionnement des villes et à l'exportation. En compensation, l'État se chargeait de pourvoir gratuitement à tous les besoins des paysans en produits industriels.

Tout ce plan reposait sur l'espoir que la production de l'industrie nationalisée resterait au même niveau que celle d'avant la révolution. Or, c'est le contraire qui arriva : la production industrielle baissa dans des proportions énormes. L'équilibre entre la production industrielle et la production agricole, qui est le fondement de toute la vie économique d'un État moderne, fut rompu. Les paysans ne reçurent jamais les produits industriels promis : ne les voyant pas arriver, ils refusèrent d'abandonner à l'État le surplus de leur production. Ainsi commença, dès l'été de 1918, la lutte entre les villes et les campagnes.

Le pouvoir soviétique avait besoin, pour subsister, pour payer les frais de l'industrie nationalisée et de l'armée rouge, d'une quantité considérable de produits agricoles : il ne recula devant aucune mesure de rigueur, et n'hésita pas à envoyer des détachements militaires pour opérer des réquisitions. Ce furent les *prodotriad* ou *détachements d'alimentation*, qui mirent le pays à feu et à sang. La guerre de partisans était désormais déclarée entre les paysans qui cachaient leurs récoltes et les commissaires bolchévistes. Mais les paysans ne se bornèrent pas à la résistance à main armée; ils employèrent un moyen de combat plus pacifique en apparence, mais en fait beaucoup plus efficace : la réduction de la surface emblavée. Du moment que tous les excédents de récolte étaient confisqués, les paysans préféraient n'en point produire : c'était la famine pour les villes et, en cas de mauvaise récolte, même pour les campagnes. Dans ces conditions, voyant qu'il ne réussissait pas à tirer des campagnes la quantité de produits alimentaires qui lui était absolument nécessaire, le Pouvoir soviétique résolut de recourir à une autre méthode. Pour se libérer de la dépendance vis-à-vis de la classe paysanne, il tenta de créer, sur une partie des anciens domaines privés, des groupements agricoles où les principes du communisme étatique seraient appliqués intégralement. A cet effet, le 14 février 1919, fut promulguée une loi connue sous le nom de loi de nationalisation, en vertu de laquelle toutes les terres étaient déclarées propriété de l'État. Partant de là, le Pouvoir soviétique prétendait procéder à un nouveau changement radical du mode de possession du sol, toutes les formes de possession individuelle jusque là connues ayant fait leur temps.

Cette expérience de communisme intégral commença par la création d'« économies soviétiques, » c'est-à-dire de collectivités de travailleurs organisées selon les principes communistes, entretenues par l'État et dirigées par ses agents. Les bolchévistes espéraient que ces économies soviétiques, ou par abréviation les *sovkhoz*, rempliraient un triple rôle. Tout d'abord, elles seraient, grâce à leur productivité supérieure, de véritables « fabriques de céréales ; » elles fourniraient au Gouvernement soviétique la totalité des produits alimentaires dont il avait besoin pour les villes, l'armée rouge et l'exportation. Le Pouvoir soviétique serait ainsi complètement indépendant par

rapport aux paysans. En second lieu, les *sovkhoz* seraient des facteurs de propagande communiste dans les villages, démontrant la supériorité du système communiste sur tous les autres systèmes et, en particulier, sur celui de la propriété foncière individuelle. Ils serviraient ainsi de première étape pour le passage au communisme agraire de toute la population rurale. Enfin, en troisième lieu, les *sovkhoz* seraient des fermes modèles, car leur organisation permettrait l'application de méthodes de culture perfectionnées.

A côté des *sovkhoz* alimentés et contrôlés par l'État, le Gouvernement soviétique favorisa la création d'autres économies privées, de types différents : depuis les communes, — collectivités proprement dites avec égalité complète des membres et absence de toute propriété individuelle, même sur les objets d'usage, — jusqu'aux « artels mixtes » pour le labourage des terres en commun, leurs membres n'étant liés que dans le domaine de la production. Tel était le programme. Voyons maintenant ce que fut la réalisation.

Les *sovkhoz* ne réussirent jamais à devenir des fermes modèles; c'est la presse des Soviets elle-même qui témoigne de l'inorganisation, du désordre et de l'incurie qui règnent dans ces institutions soviétiques. D'ailleurs, les représentants du Pouvoir bolchéviste semblent être arrivés aux mêmes conclusions, car, déjà en 1921, le Commissaire du peuple pour l'agriculture terminait son rapport à la IX[e] Assemblée des Soviets, concernant l'état des *sovkhoz*, par les paroles suivantes : « Malgré les mesures prises, nous sommes obligés d'abandonner l'espoir, que les *sovkhoz* deviennent jamais des « fabriques de céréales et de viande. » Or, depuis cette époque, la situation n'a fait qu'empirer. Les *sovkhoz*, loin de devenir les principaux fournisseurs des céréales, n'en produisirent que des quantités fort restreintes et ne travaillèrent jamais qu'à perte, leur entretien grevant lourdement le budget de l'État. Dans l'*Economitcheskaya Jizn* du 15 mai 1923, nous trouvons le passage suivant : « Ayant fait la balance des revenus et des dépenses des *sovkhoz*, nous sommes obligés de reconnaître que les dépenses sont trop grandes pour être couvertes par les bénéfices. » Comme exemple du fonctionnement déficitaire de ces institutions, citons les *sovkhoz* d'Ukraine, qui sont groupés en trusts et bénéficient, par conséquent,

d'une organisation relativement meilleure : ils coûtent à l'État 2116889 roubles-or par an (1), et la Commission pour la reconstitution agricole de l'Ukraine a dû « reconnaître que les *sovkhoz* ukrainiens avec une journée de travail de huit à dix heures et un salaire normal, sont dans l'impossibilité de concourir avec les économies paysannes (2). »

Le résultat de cet état de choses fut la liquidation de la majorité des *sovkhoz* dont un petit nombre seulement continue à végéter dans des conditions lamentables. Ils se transformèrent en lieux d'asile pour l'entretien de communistes en retraite, et, loin de remplir leur « mission civilisatrice, » loin d'être un échelon dans la marche de la société vers une organisation nouvelle, ils mirent en pleine lumière l'impossibilité de faire entrer dans la pratique de la vie réelle les théories marxistes.

Quant aux autres collectivités agraires, leur sort fut presque aussi lamentable que celui des *sovkhoz*, malgré tous les espoirs que les bolchévistes avaient mis dans ces institutions, malgré les subsides pécuniaires et l'aide administrative qui ne leur furent pas ménagés. Selon les données publiées par la *Pravda* du 20 novembre 1923, sur toute l'étendue de l'Union soviétique, sauf l'Ukraine et la République d'Extrême-Orient, il n'y avait plus à cette date que 7156 collectivités agraires réparties en trois groupes :

ÉCONOMIES COLLECTIVES PRIVÉES

	Nombre des collectivités.	Nombre des personnes.
Communes agraires	1289	34609
Sociétés pour le labour des terres en commun	4516	84111
Artels agraires	1351	29741
Total	7156	148461

Ainsi, sur une population de près de 100 millions d'individus, les groupements collectifs n'en comprennent qu'environ 150000 et ce nombre continue à diminuer. Ce chiffre à lui seul montre le peu d'importance qu'ont actuellement ces organisations en Russie, et prouve la faillite du programme bolchéviste.

Quant aux causes de cette faillite, il en est deux princi-

(1) *Economitcheskaya Jisn*, 21 juin 1923.
(2) *Ibid.*, 24 juin 1923.

pales. Les *sovkhoz* créés par les bolchévistes ont travaillé à perte comme toutes les autres institutions économiques des soviets, parce que de grandes entreprises économiques ne peuvent pas réussir si elles sont dirigées par l'État et non par les propriétaires intéressés à leur succès. D'autre part, les *sovkhoz* se heurtèrent au sentiment individualiste des paysans qui se refusait à admettre la création de collectivités agraires. L'esprit paysan répugnait à ces formes nouvelles de propriétés collectives, qui lui étaient complètement étrangères et n'avaient même pas, comme l'ancien mir, le prestige de la routine.

Tel fut le triste sort réservé à la tentative d'implanter le communisme agraire en Russie. Au bout de cette expérience, le Gouvernement se trouva dans une situation encore plus difficile qu'à son début. La lutte avec les paysans continuait et c'étaient les paysans qui visiblement en sortaient vainqueurs.

Dans cette lutte, les aspirations de la classe paysanne commencèrent à se dessiner avec beaucoup de précision : revenue des engouements de l'époque révolutionnaire et ayant constaté que le partage des terres des propriétaires privés ne lui avait pas apporté la solution de la crise agraire, la classe paysanne aspirait en premier lieu à se libérer de la tutelle bolchéviste et à en finir avec toutes les formes hybrides du communisme agraire. Ensuite elle aspirait à la libre disposition des fruits de son travail, ce qui pratiquement voulait dire abolition de la confiscation du surplus et ouverture du marché libre pour les produits de l'agriculture. Enfin, un nouveau courant très puissant en faveur de la propriété privée s'était fait jour. Les paysans désiraient, en matière de propriété foncière, l'établissement d'un état de choses qui leur assurerait la libre disposition de toutes les terres qu'ils possédaient en fait et qui se composaient de deux parties : celles qu'ils avaient possédées avant la révolution et celles qu'ils s'étaient appropriées au cours de la révolution. Or, les paysans comprenaient parfaitement que, tant que durerait le régime de la nationalisation, aucune sanction véritablement efficace et solide ne pourrait leur être donnée au sujet de la possession de ces terres : il en serait ainsi, tant que le principe de la propriété individuelle, sous telle ou telle autre forme, ne serait pas proclamé.

Dans la lutte entre les paysans et le Pouvoir soviétique, il arriva un moment où ce dernier se trouva à la veille d'un

effondrement économique. La famine menaçait de dévaster le pays et le Gouvernement ne pouvait plus tirer des campagnes la quantité de produits alimentaires suffisante pour nourrir les ouvriers des villes et l'armée rouge, dernier soutien du régime. C'est alors que le Pouvoir soviétique se vit forcer d'entrer dans la voie des concessions vis-à-vis des paysans et d'inaugurer la nouvelle politique économique.

III. — LA PÉRIODE DU NEP

Dans son fameux discours aux membres du Xe Congrès des Soviets concernant la nouvelle politique économique, Lénine déclara : « Nous savons que seule une entente avec les paysans peut sauver la révolution sociale en Russie. Les paysans sont mécontents des relations qui se sont établies entre eux et le Pouvoir soviétique. C'est un fait avec lequel nous devons compter; nous sommes des politiciens assez pratiques pour dire : revisons notre politique vis-à-vis des paysans. » Ainsi, le Nep n'est autre chose qu'une série de concessions accordées par les bolchévistes aux paysans par suite de la menace d'un effondrement économique de l'ensemble du système soviétique. Loin d'être la manifestation d'une évolution organique du Pouvoir soviétique, le Nep n'est qu'une manœuvre tactique, une « halte pour reprendre haleine, » selon l'expression de Lénine. Les communistes déclarent eux-mêmes que, dès que la situation économique s'améliorera un peu, ils tenteront de nouveau de réaliser la doctrine marxiste : ceux qui parlent d'une évolution du bolchévisme feraient bien de méditer les paroles de Lénine que nous venons de citer.

Voyons maintenant les concessions qui furent accordées aux paysans.

Il faut placer en premier lieu l'abolition de la *prodrazverstka* et son remplacement par un « impôt d'alimentation. » L'amélioration consistait dans ce fait, que dorénavant on ne prélevait pas tout le surplus de la production, mais seulement un pourcentage préalablement fixé par la loi. On créait ainsi un stimulant à l'activité des paysans, qui pouvaient écouler le surplus de leur production sur le marché, le commerce libre ayant été sanctionné par les Soviets, et employer les bénéfices ainsi réalisés à l'amélioration de leur

situation économique. Cet « impôt d'alimentation » ou plutôt ces impôts, car au début il y en a eu plusieurs, furent remplacés, en 1922, par un « impôt agricole unique » et, en 1923, par un autre impôt, dont une partie seulement était prélevée en nature et une autre partie en argent. Dernièrement, le Pouvoir soviétique résolut même de prélever le total du montant de l'impôt agricole en argent. Comme nous l'avons montré dans une étude précédente (1), en dépit d'une légère amélioration de la situation des paysans due à ces réformes, tel est le poids dont ces impôts grèvent l'économie paysanne qu'il ne peut être question, à l'heure actuelle, d'une reconstitution de l'agriculture russe.

Le corollaire indispensable de la réforme précédente était, comme nous venons de l'indiquer, l'ouverture du marché libre pour les produits de l'agriculture. Les paysans avaient dorénavant la possibilité de vendre les produits de leur travail et d'acquérir les produits industriels dont ils ont besoin ; et il est clair que c'était le moyen d'aider l'agriculture à se relever de ses ruines. Mais nous avons pareillement montré que, par sa politique des prix, le Gouvernement des Soviets rendit la liberté du commerce illusoire et la transforma en un nouveau moyen pour extorquer des paysans les ressources, sans lesquelles il ne peut pas subsister.

La réforme du système des impôts et l'ouverture du marché libre apparurent tout à fait insuffisantes pour opérer la célèbre « jointure » avec la classe paysanne, dont la presse soviétique parle tant, de même que tous les représentants du Pouvoir. Les bolchévistes décidèrent alors d'aller plus loin dans la voie des concessions et de réformer leur législation agraire dans l'esprit individualiste.

Toutes les lois concernant la propriété foncière furent revisées au cours du printemps de 1922 : un nouveau « Code agraire » fut publié. Selon ce Code, le droit de possession n'est soumis à aucune restriction quant au temps, et on ne peut en être privé que dans des cas exceptionnels spécialement prévus par la loi. Ces cas sont les suivants : 1° si tous les membres d'une économie paysanne renoncent volontairement à leur droit de possession; 2° en cas de mort de tous les membres

(1) Voir dans la *Revue* du 15 mars notre article : *Sixième année de dictature bolchéviste*.

d'une économie paysanne; 3° en cas d'émigration (dans ce cas cependant, les possesseurs ont droit à un certain dédommagement); 4° en cas de confiscation de la terre pour des crimes prévus par la loi ; 5° en cas d'occupation de la terre pour les besoins de l'État ou de la collectivité.

Quant aux différents modes de possession des terres, le Code renonce aux expériences communistes : il revient aux idées de la loi agraire de Stolypine. Selon les articles 58 et 59, toutes les communes agraires (les anciennes aussi bien que celles qui furent organisées au cours de la révolution) peuvent choisir librement le mode de possession qu'elles préfèrent. Ainsi, la possession individuelle est admise à côté de la possession communale et des communes entières peuvent se disloquer en vertu d'un simple vote de leurs membres. De plus, à chaque partage des terres d'une commune, des économies séparées ainsi que des groupes d'économies peuvent quitter la commune et passer à la possession individuelle sans demander le consentement de la commune. Même quand il n'y a pas de partage, on peut quitter la commune, si cette demande est appuyée par un cinquième des membres de la commune. On peut se passer de cet appui si l'on va cultiver des terres, qui, tout en appartenant à la commune, ne sont exploitées par personne pour une raison ou pour une autre.

En même temps, le Code indique une série de mesures pour la défense de ceux des paysans, membres de la commune, dont les économies présentent un intérêt particulier pour le bien-être général : ainsi, par exemple, le partage des terres occupées par des jardins, des vignes et des terres où des travaux d'amélioration ont été entrepris, n'est pas admis. De même, les terres de labour ne peuvent être partagées avant un certain nombre d'années variant selon les différents systèmes d'assolement pratiqués dans les communes. Il faut mentionner, enfin, ce fait important, que le Code permet, quoique avec de nombreuses restrictions, le métayage et l'emploi de la main d'œuvre salariée. Telles furent les concessions que les Soviets durent accorder aux paysans sous la menace d'une catastrophe économique, sous la poussée victorieuse de la vie.

Cependant, ce nouveau Code agraire renferme aussi beaucoup d'articles, notamment ceux qui se rapportent à la propriété foncière proprement dite, qui nous font souvenir que

nous analysons un texte juridique émanant d'un Gouvernement communiste. Tout d'abord, ce Code confirme le principe de la nationalisation des terres, en proclamant l'État unique propriétaire foncier. Ensuite, de grandes entraves au libre développement des relations agraires sont apportées par ce fait que l'achat, la vente, l'hypothèque, la donation et le droit de tester ne sont pas admis par le Code agraire. Ces restrictions ne purent pas empêcher le progrès des tendances individualistes des paysans; mais, en revanche, elles suscitèrent une grande méfiance des paysans vis-à-vis du Gouvernement soviétique. Elles rendirent impossible l'établissement d'une nouvelle structure solide de la propriété foncière. Ainsi le Code agraire, dont nous venons d'analyser les différents articles, nous apparaît comme une construction bâtarde, dont la partie principale a été bâtie d'après les principes individualistes, tandis que seule la façade rappelle la théorie communiste. Le mélange des deux principes a été obtenu grâce à une distinction assez subtile entre le droit de propriété et le droit de possession. En ce qui concerne le droit de propriété, le Pouvoir soviétique a tenu à conserver l'apparence du régime communiste; mais la possession de fait est régie par des conceptions individualistes. Il est inutile de dire que cette distinction est de pure forme et n'a été inventée que pour sauver les apparences : en fait, c'est le régime de possession qui importe et qui montre les véritables tendances du pays.

Quels furent les résultats de l'application de ce Code agraire? Tout d'abord il faut constater qu'elle porta un rude coup, un coup définitif, semble-t-il, à l'existence des communes, à l'ancienne organisation du mir, ainsi qu'aux différentes collectivités agraires créées par les bolchévistes.

La majorité des paysans quittent les communes, se font attribuer des lots séparés et vont habiter des fermes, des *khoutors* comme l'avait prévu Stolypine. L'intensité de ce mouvement varie évidemment de province à province et d'année en année. Mais on peut dire dès maintenant qu'il apportera un changement profond dans les modes de possession du sol et assurera le triomphe de la petite propriété individuelle des paysans. Nous ne citerons qu'un seul chiffre à l'appui de cette conclusion : d'après les données officielles du Commissariat de l'agriculture, depuis la publication de la nou-

velle loi agraire jusqu'à l'automne 1923, il y a eu 8 millions de familles paysannes qui ont introduit des demandes à l'effet de sortir de leurs communes. Si ce mouvement continue, et tout porte à croire qu'il ne fera que s'accélérer, dans quelques années, la commune russe aura vécu et c'est là un gage solide pour le développement ultérieur de l'agriculture.

Une autre conséquence du Code agraire, ou plutôt du développement d'une situation qui existait avant sa publication et que le Gouvernement soviétique a été forcé de sanctionner bien malgré lui, est la transformation de la classe paysanne. Pendant les premières années de la révolution, les tendances égalitaires, exaltées par le désir du partage des propriétés privées, l'emportèrent sur les tendances individualistes profondément enracinées dans l'âme des paysans. Mais, actuellement, les tendances égalitaires ne répondent plus à l'état d'esprit des paysans et, d'autre part, les bolchévistes comprennent qu'ils ne pourront sortir de la crise économique qu'en s'appuyant sur les éléments forts et véritablement productifs des campagnes, les seuls qui soient capables de verser les impôts dans les caisses de l'État. Aussi, si l'on consulte les statistiques bolchévistes concernant la surface emblavée par les différentes familles paysannes ou la répartition du cheptel mort ou vivant, on verra un double phénomène se produire : d'une part, on observera la croissance du nombre des économies paysannes fortes, aisées, d'autre part une augmentation formidable du nombre des paysans pauvres n'ayant plus aucun cheptel et devant l'emprunter pour pouvoir cultiver leur lopin de terre.

La façon dont se modifie la composition de la classe paysanne devient une véritable plaie sociale du régime soviétique. D'une part, ceux qui, dans la plupart des cas, profitent du mouvement actuel ne représentent pas les éléments sains et productifs des campagnes. Tout au contraire, ce sont des éléments venus du dehors, des petits commerçants, des cabaretiers et surtout des usuriers qui s'enrichissent aux dépens des paysans cultivateurs. Le crédit foncier et, en général, toute espèce de crédit aux paysans n'existe presque pas en Russie soviétique ; or les paysans en ont plus que jamais besoin. On comprend que, dans ces conditions, les formes usuraires du crédit se développent avec une grande rapidité. Toute la presse

soviétique est remplie d'informations alarmantes concernant la naissance d'une nouvelle espèce d'esclavage, car les relations entre créanciers et débiteurs sont telles qu'elles peuvent être assimilées aux relations entre seigneurs et serfs. D'autre part, la transformation de la classe rurale s'effectue beaucoup trop brusquement et embrasse des couches trop larges de la population : il est impossible à l'heure actuelle de donner des chiffres valables pour toute la Russie, mais, selon les différents gouvernements, la presse soviétique parle de 10, 20, 30, 50 et exceptionnellement même de 70 p. 100 d'économies paysannes qui sont impuissantes à continuer l'exploitation agricole par leurs propres moyens. Ces économies sont, par conséquent, vouées soit à devenir la proie d'usuriers, petits *nepman* provinciaux ou villageois, soit à se disloquer complètement.

CONCLUSION. — L'AVENIR

Ainsi, de la lutte entre le Gouvernement soviétique et les paysans, entre l'exploitation étatique-socialiste et la propriété individuelle, il semble bien que ce soient les paysans qui sortent vainqueurs. N'allons pas en conclure que la question agraire soit résolue. Loin de là, le régime bolchéviste, par sa nature même, est incapable de résoudre le problème.

Prenons d'abord le côté économique de la question. Pour continuer à subsister, le Gouvernement des soviets a dû faire quelques concessions à la propriété privée, mais il ne les a faites qu'afin de mieux tirer ensuite des paysans, qui représentent le seul élément productif du pays, les ressources nécessaires pour alimenter les finances soviétiques qui sont nettement déficitaires.

Ces concessions sont, d'ailleurs, très fragiles. Le Gouvernement soviétique n'hésitera pas à les reprendre, par la force, s'il le juge utile, et à procéder à une nouvelle expérience sur la malheureuse Russie, soit pour satisfaire aux nouvelles exigences du parti communiste, soit parce que la faillite d'une politique économique insensée le forcera à jeter du lest. Il dirigera contre les paysans de nouveaux bataillons de répression et proclamera de nouvelles « vérités économiques » inconnues jusqu'ici dans le monde entier et dont n'a, peut-être, pas rêvé Karl Marx lui-même ; et, de nouveau, le chaos régnera, là où des observateurs

superficiels croyaient apercevoir une évolution et même l'établissement d'un ordre durable. Dans ces conditions, non seulement l'agriculture ne pourra se relever de ses ruines actuelles, mais devra péricliter de plus en plus. Les surfaces emblavées tendent vers une nouvelle diminution. L'exploitation des terres, loin de s'accroître, deviendra de moins en moins productive et un retour vers le désastre de l'année 1920-1921 sera inévitable par la simple raison que la quantité du cheptel mort et vivant ne cesse de diminuer. A l'appui de ces conclusions, nous placerons ici quelques chiffres concernant l'état actuel de l'agriculture en Russie.

La surface emblavée, qui était de 81 millions de déciatines (1) en 1913, est tombée à 59 millions en 1923. Avant la révolution, on récoltait sur le territoire actuel de la Russie environ 4 milliards de pouds (2) de céréales, tandis que la récolte de 1923 est évaluée, d'après les dernières données de la statistique bolchéviste, à 2 266 millions de pouds, ce qui équivaut à 56 p. 100 de la production d'avant-guerre. Cette diminution effroyable de la production agricole fut une des causes de la famine de 1921. Il faut, d'ailleurs, remarquer que la famine ne cesse de sévir en Russie dans maintes régions. En dépit des efforts que font les bolchévistes pour cacher ces résultats désastreux de leur dictature, leur presse publie constamment des informations concernant telle ou telle région, où la famine éclate de nouveau. On comprend que, dans ces conditions, l'exportation des céréales de Russie soit devenue presque impossible. Malgré tous les efforts apportés par le Gouvernement soviétique au développement des exportations, on n'a réussi, en 1923, à exporter que 40 millions de pouds, contre 505 millions en 1913, ce qui équivaut à 8 p. 100 seulement.

Les faits les plus inquiétants nous sont révélés par la statistique concernant l'état du bétail et de la production des machines agricoles. L'état lamentable de ces deux facteurs principaux de l'agriculture semble vouer celle-ci à une période très longue de complète décadence. De 21 millions de chevaux il ne reste plus que 8 686 000 et leur nombre continue à diminuer. Le nombre d'économies paysannes sans chevaux est

(1) Presque égal à un hectare.
(2) Un poud = 16 kilogrammes.

énorme. Le nombre des vaches a diminué de 22 millions à 11 948 000, soit presque de la moitié; celui des moutons, de 79 millions à 13 millions, ce qui équivaut à la ruine presque totale de l'élevage de ces ovidés. Un fait est particulièrement fâcheux pour l'avenir de l'élevage en Russie, à savoir que ce sont surtout les bêtes de race et, notamment, les producteurs de race qui ont succombé par suite de la ruine économique du pays. En ce qui concerne l'outillage, avant la guerre on importait pour environ 59 millions de roubles-or de machines et d'outils agricoles. La production annuelle à l'intérieur du pays était évaluée à 52 millions de roubles-or. Actuellement, on n'importe presque plus de ces machines et la production à l'intérieur du pays a baissé jusqu'à 13 p. 100 pour les outils simples, tels que faucilles, charrues, etc..., tandis que, pour les machines plus compliquées (semeuses, machines à battre), on constate une baisse encore plus grande. Dans maintes régions de la Russie, une grande partie, sinon la majorité des paysans, ne possède plus les moyens de production et doit les emprunter ou bien avoir recours à des instruments archaïques qui étaient en voie de disparition à la veille de la révolution, tels que charrues en bois, etc.

Tels sont, dans le domaine agricole, les résultats des six ans que la Russie a vécus sous le joug communiste.

Quant à la question agraire, proprement dite, n'a pas été résolue non plus. Les paysans aspirent avant tout à ce que leurs terres soient reconnues comme étant leur propriété sans aucune restriction. Or, nous avons vu que la législation agraire actuellement en vigueur en Russie soviétique met de nombreuses entraves à la réalisation de ce principe. Telles sont les restrictions apportées à la libre mobilisation des terres, les interdictions de vente, d'achat, d'hypothèque et du droit de tester. De plus, les paysans comprennent parfaitement qu'une véritable sanction de la propriété de leurs terres ne peut pas leur venir d'un gouvernement communiste, qui a pour base fondamentale de sa politique économique la nationalisation de toutes les forces productives de la nation et qui, en effet, n'accorde pas aux paysans la propriété de leurs terres, mais seulement la jouissance.

Dans ces conditions, les paysans, qui ne se sentent pas maîtres de leurs terres, les exploitent d'une façon tout à fait irrationnelle. La culture du sol revêt un caractère de rapacité exténuant les forces productives de la terre.

Les paysans, qui se sont tellement hâtés d'enlever aux propriétaires fonciers leurs terres, délaissent peu à peu ces terres, après leur avoir ôté tout ce qui constituait leur force : tout est désorganisé et dilapidé, les jardins et les bois abattus, les chevaux et le bétail décimés, les machines et les outils agricoles transformés en une ferraille inutilisable. En fin de compte, les paysans, qui aspiraient si vivement à agrandir leurs terres, se trouvent en possession d'une force productrice amoindrie et des indices certains attestent leur appauvrissement chronique.

On pourrait mentionner bien d'autres conséquences du nouveau régime. Non seulement le paysan n'a plus à sa disposition des crédits à bon marché, mais il n'arrive même pas à trouver les ressources les plus modestes indispensables à son exploitation agricole, autrement que dans des conditions ruineuses. Il ne lui est plus possible de couvrir les déficits de son budget par des gains supplémentaires à la campagne et il ne peut pas les trouver dans les villes qui, elles aussi, sont ruinées et avec lesquelles les communications sont difficiles et extrêmement coûteuses.

Telle est la situation du paysan russe sous le régime bolchéviste. Essayons de jeter un coup d'œil sur l'évolution possible de la question agraire en Russie.

***

Le bolchévisme a interrompu l'évolution normale et paisible de la propriété rurale en Russie. Si l'on veut se faire une idée des principes raisonnables et sains qui étaient le fondement de l'évolution agraire russe après la libération des paysans et avant la révolution, on peut citer le fait suivant, digne d'attirer l'attention de tout observateur impartial.

Au mois de mai 1923, s'est réunie à Paris une Conférence à laquelle ont pris part de très nombreux représentants de la colonie russe, d'opinions politiques et économiques les plus diverses, allant des conservateurs d'extrême droite jusqu'aux représentants déclarés des tendances de gauche, du type des socialistes révolutionnaires. Arrivée à l'examen des voies, dans lesquelles devra s'engager le législateur, au moment où le régime soviétique d'arbitraire sera remplacé par un régime fondé sur le droit et la justice, la Conférence a entendu avec intérêt les déclarations d'un représentant du parti socialiste

révolutionnaire : celui-ci affirma catégoriquement, que, dans le domaine de la question agraire, le Gouvernement russe avant la révolution suivait une politique d'intérêt d'État bien compris et était guidé autant par des considérations de justice que par le désir de trouver une solution pacifique de cet important problème. L'orateur visait précisément la législation agraire des dix dernières années qui précédèrent la guerre mondiale.

En effet, l'impartialité la plus élémentaire force à reconnaître qu'après la grande œuvre de la libération des paysans, avec dotation des terres, la réforme Stolypine instaurait une politique agraire conforme aux désirs et aux aspirations de la grande majorité de la classe paysanne, en parfait accord avec les intérêts suprêmes de l'État russe, dans l'ordre économique et social, et en harmonie avec l'évolution agraire de l'Europe occidentale. La propriété privée individuelle, dont l'expansion et la consolidation constituaient le but même visé par cette réforme, reste la seule base possible sur laquelle pourra être érigé l'ordre agraire en Russie. Or, la réalisation de ce principe, qui est en contradiction flagrante avec les principes du communisme, ne saurait être effectuée dans les cadres du régime bolchéviste, et cela pour les raisons que nous venons d'énumérer. La conclusion s'impose : c'est que le problème agraire russe ne pourra recevoir de solution définitive qu'après la chute du régime sous lequel vit actuellement la Russie et après l'établissement d'un Gouvernement conforme aux conceptions de l'État moderne.

Nous n'avons jamais varié d'opinion, et chaque fois que nous avons essayé d'expliquer aux lecteurs de la *Revue* la vraie situation de la Russie, nous nous sommes efforcés de montrer que le Gouvernement des Soviets a ruiné la civilisation russe en appliquant les trois méthodes suivantes, dont ce Gouvernement périra un jour lui-même : 1° l'arbitraire érigé en principe et la domination de la vie et de la dignité humaine par la force brutale et sauvage ; 2° la démoralisation de la population ; 3° la destruction de tout stimulant au travail productif par l'abolition du droit de propriété privée et de l'initiative libre.

Pour être conséquents, nous devrions exiger, semble-t-il, que tous et chacun fussent rétablis dans leurs droits, remis en possession de ce qui leur a été enlevé par la force, et à l'avenir

garantis contre la répétition des actes qui, comme l'a prouvé avec évidence l'expérience russe, ne peuvent amener que le chaos, la ruine et la perte du peuple tout entier.

Mais dans le domaine agraire, nous ne croyons pas possible d'appliquer le principe de la *in integrum restitutio*. Au risque d'être taxés d'inconséquence, nous croyons que la solution de cette question doit être recherchée en se plaçant sous un autre angle. Il ne peut pas être question d'enlever purement et simplement à leurs possesseurs actuels les terres pour les remettre aux anciens propriétaires dépossédés. D'ailleurs, une pareille restauration n'entre pas dans les vues de la majeure partie des anciens propriétaires russes réfugiés à l'étranger, comme l'a démontré la très intéressante et très complète discussion dont nous avons parlé plus haut de cette question, en mai et juin 1923, par l'Union des anciens fonctionnaires du Ministère des Finances de Russie.

Certes, il serait juste de restituer aux anciens propriétaires fonciers ce qui leur appartenait et ce que la tempête révolutionnaire leur enleva ; mais il n'y aura aucun moyen de le faire. Notre exposé a suffisamment démontré à quel point les aspirations séculaires et irrésistibles, qui avaient la possession de la terre pour objet, étaient ancrées dans la conscience du paysan russe. Le futur Gouvernement russe, après avoir sauvé la Russie du chaos où elle se débat, et quel que soit le sentiment de justice dont il sera animé, n'aura aucun moyen de remettre la population dans les cadres tracés par les lois en vigueur avant la révolution de 1917. Les intérêts de la paix sociale exigent impérieusement qu'au lieu du principe de la *in integrum restitutio* soit proclamée la loi qui conférera aux paysans le droit de propriété sur les terres, qu'ils possèdent *réellement*, bien que ce soit en vertu du principe révolutionnaire.

Une pareille solution de la question sera d'autre part dictée par des considérations de fait. Utiliser la terre, qui est la principale richesse du pays, dans les meilleures conditions et dans le délai le plus bref possible, tel doit être avant tout, — et dans l'intérêt général, — le but visé par le Gouvernement. Or, les propriétaires fonciers, dans l'énorme majorité des cas, sont incapables de réaliser cette tâche. Des familles entières de propriétaires fonciers ont été anéanties, d'autres sont complètement ruinées et ne pourraient revenir à l'exploitation agricole qu'avec

des forces et une énergie brisées, sans capitaux, sans crédit. Elles trouveraient, d'un côté, un amas de ruines à la place des propriétés organisées par leur travail et les efforts de leurs ancêtres, et, de l'autre, une population profondément hostile et n'ayant aucun désir de se résigner à l'obligation de rendre ce qu'elle s'est déjà habituée à considérer comme *son bien*. Voilà pourquoi il nous semble inévitable d'accepter cette situation comme la base de la future politique agraire russe. Il faut éviter de provoquer de nouveaux cataclysmes sociaux, et les terres, qui sont réellement exploitées par les paysans, doivent leur être attribuées à titre de propriété privée et sans restriction. Pour créer une classe forte et stable de petits propriétaires paysans, il faut que nulles entraves ne soient mises à la libre mobilisation des terres. L'étendue des propriétés individuelles doit être exactement délimitée par l'État, afin qu'aucun doute ne subsiste chez les paysans sur l'étendue réelle des terres qui leur appartiennent.

Mais si nous rejetons la restitution pure et simple, nous tiendrions pour l'injustice la plus flagrante et pour une solution en plein désaccord avec les principes de droit qui devraient être à la base du futur État russe, le fait de faire supporter par la seule classe des propriétaires fonciers dépossédés les pertes résultant de la révolution agraire. L'État doit lui-même se charger de ce problème compliqué, de l'heureuse solution duquel dépend l'avenir tout entier de la Russie agricole. En sanctionnant la mainmise des paysans sur les terres qu'ils exploitent réellement, l'État ne doit pas en faire simplement l'objet d'un don. Le paysan ne doit pas recevoir gratuitement la terre qu'il obtient à titre de propriété privée avec plein droit de disposition. Aucun Gouvernement, guidé par les principes du droit, ne peut ériger une paix sociale durable sur l'enrichissement d'une partie de la population aux dépens d'une autre.

Le paysan doit payer à l'État les terres dont il devient propriétaire. Et c'est à l'État qu'il appartient de rémunérer les anciens propriétaires. Il ne doit pas être créé de liens directs entre les nouveaux et les anciens propriétaires. Entre eux doit se trouver l'État avec toute son autorité et la plénitude de ses pouvoirs administratifs. Si même cette opération doit être longue, si elle ne réalise qu'une rémunération insuffisante des anciens propriétaires, et si, à cette occasion, le pays exige de

nouveaux et importants sacrifices de la part de ceux qui doivent se plier au principe : *salus reipublicæ suprema lex est*, il faut se rappeler toujours, et en toute occasion, que pour construire un État fondé sur le droit, on ne peut pas prendre l'injustice pour base.

L'extension de la propriété paysanne n'est pas, pourtant, capable à elle seule de résoudre le problème agraire. Si les méthodes d'exploitation agricole ne sont pas modifiées, l'augmentation de la population absorbera très vite cette augmentation de l'étendue des terres appartenant aux paysans. Il faut chercher la vraie solution des difficultés agraires dans l'accroissement de la production agricole par l'emploi de méthodes perfectionnées d'exploitation et par l'accroissement de la production agricole rendu possible grâce à la consolidation de la petite propriété individuelle. A cet effet, l'État doit venir largement à l'aide des paysans en organisant le crédit agricole, l'enseignement professionnel, etc.

Un dernier mot. L'attribution aux paysans, à titre de propriété individuelle, des terres dont ils sont actuellement les possesseurs de fait et qu'ils exploitent réellement ne doit pas signifier qu'il ne restera pas en Russie de place à l'exploitation des domaines de plus grande envergure, dépassant les dimensions des propriétés paysannes. Après attribution des terres aux paysans, dans les limites que nous avons indiquées, il restera encore dans les différentes régions de la Russie de vastes étendues libres pouvant servir de réserves, d'où l'on puisera les terres nécessaires à la formation des grandes et des moyennes propriétés, qui ont toujours constitué en Russie le véhicule des progrès agricoles. La grande et la moyenne propriété foncière sont plus nécessaires à la Russie qu'à n'importe quel autre pays.

Nous ne pouvons aborder ici les questions d'ordre technique. Nous venons de rappeler que, dans un pays comme la Russie, le progrès agricole ne peut être obtenu par la seule petite propriété; mentionnons encore un fait peu connu en Europe occidentale. Les meilleures initiatives dans le domaine de l'instruction publique, de l'organisation sanitaire dans les campagnes, de la construction et de l'entretien des routes, ont toujours été l'œuvre des représentants instruits et cultivés de la propriété terrienne. Les plus belles pages de l'histoire locale sont l'œuvre, en Russie, de ces moyens propriétaires fonciers.

Ces hommes ont semé de leurs os la terre russe, sont partis en exil, et toute la vie rurale, toute l'activité des zemstvos se sont éteintes : les vraies écoles sont fermées et remplacées par des foyers bolchévistes de *protocoult* qui dépravent la vie et les âmes des enfants russes ; les meilleurs instituteurs dans les campagnes ont disparu comme par enchantement ; les hôpitaux, où le paysan était soigné et où il apprenait les premiers éléments d'hygiène et les soins médicaux élémentaires, restent portes et fenêtres closes ; les routes, qui ont coûté aux zemstvos et aux paysans des centaines de millions, sont laissés à l'abandon et disparaissent faute d'entretien. Qui donc pourra, le moment venu, relever tant de ruines, guérir des blessures si profondes ? De toute évidence ce qui a été naguère édifié par les zemstvos au cours d'un demi-siècle et ruiné en sept ans de régime bolchéviste, ne pourra pas être reconstruit par les seules forces des paysans. Aussi est-il indispensable de rendre aux campagnes le concours de propriétaires fonciers instruits et cultivés. C'est dire qu'à côté de la propriété foncière paysanne il faut reconstituer la propriété foncière moyenne, dont les représentants, à l'avenir comme dans le passé, se montreront soucieux non pas de leurs intérêts personnels, mais de l'intérêt des paysans, pourvu que ces derniers renoncent à l'emploi de la violence et reviennent à une collaboration paisible avec eux.

Je voudrais finir cet exposé en formulant un vœu personnel : moi-même j'étais propriétaire foncier ; mes ancêtres ont vécu trois siècles sur les mêmes terres, sans les quitter jamais pour d'autres professions. Il n'y reste à présent que des ruines : les tombes même de ceux qui y étaient ensevelis ne peuvent plus être retrouvées. Mais les intérêts de la terre me sont toujours chers. Je considère que mon pays ne doit pas rester seulement un pays de paysans : les forces intellectuelles et civilisatrices, dont elle est, — d'après tous les témoignages, — privée à l'heure actuelle, doivent retourner à la terre pour féconder l'œuvre de régénération de la Russie.

Comte W. Kokovtzoff.

LES TROIS AMPÈRE

D'APRÈS LEURS PAPIERS INÉDITS

IV (1)

UN AMOUREUX DE MADAME RÉCAMIER

VIII. — LE SECOND JEAN-JACQUES AMPÈRE

Nous avons déjà rencontré maintes fois incidemment Jean-Jacques Ampère. Le moment est venu d'étudier plus à fond ce troisième Ampère, en utilisant un court fragment de son journal intime inédit, qui s'étend sur trente-six années, de 1824 à 1850. Nous ne raconterons pas sa vie et nous négligerons l'érudit, le causeur brillant, le professeur au Collège de France, l'académicien qui a déjà été maintes fois étudié. Mieux vaut, ce semble, nous borner à préciser, comme nous le pouvons maintenant, l'épisode le plus caractéristique de son roman célèbre avec Mme Récamier, leur voyage en Italie.

Après tant d'années écoulées, après tant de publications, le cas de Mme Récamier continue à nous attirer par son côté énigmatique. Comment s'y prenait cette charmeuse qui, jusque dans sa vieillesse, a continué à ensorceler tous les hommes de son entourage et qui, sans altérer sa réputation de madone intangible, a réussi à les entraîner domptés et assagis en groupe serré derrière son char? Quelle vie menait-on auprès d'elle? Quels sentiments complexes attiraient et retenaient tous ces amoureux déçus, alors que, d'un geste si gracieux, elle jouait au volant avec leurs cœurs ou les épinglait sur une planche comme des papillons? Nous nous en faisons bien une idée par

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 avril, et 15 mai.

les correspondances, par les mémoires. Mais ce n'est pas la vérité directement vécue, la vérité vraie. Le journal de Jean-Jacques Ampère, conservé depuis 1824, a été écrit sans la moindre idée de publication, comme un examen de conscience destiné à rester inconnu. Son écriture à peu près illisible, surtout dans les heures de crise, les abréviations, les sténographies, les mélanges de langues étrangères, l'absence de toute ponctuation et, pour finir, l'altération fréquente de l'encre par le temps, l'avaient préservé jusqu'ici des indiscrétions. J'ai cru pouvoir sans scrupule, au bout d'un siècle, démailloter cette momie et déchiffrer moins une écriture qu'une âme.

La blanche robe de Juliette n'en reçoit, je me hâte de le dire, aucune atteinte; mais nous assistons à un petit travail presque inconscient d'assimilation et de mainmise tenace, à la capture facile d'un satellite par une étoile qui refuse de le laisser approcher trop près, tout en ne lui permettant pas d'échapper à son orbite. Mme Récamier ne cherchait peut-être pas à conquérir; le charme qui se dégageait d'elle suffisait; mais, en voulant apaiser le mal qu'elle avait causé, elle l'aggravait. Si contradictoire que cela puisse paraître, il entrait dans sa coquetterie une part de charité. Comme elle l'écrivait un jour, « la pitié était pour elle une espèce de passion. » Elle voyait souffrir ses amoureux, qui exagéraient en lui parlant de leur souffrance. Pour les consoler, elle leur accordait de menues faveurs, et ils souffraient davantage.

L'histoire de J.-J. Ampère, pendant ces années douloureuses, nous montre la désagrégation d'une âme faible et maladive par une emprise féminine, d'autant plus funeste qu'elle est plus douce et qu'elle s'exerce sans mauvaise intention. L'Ampère que l'on va pratiquer n'est pas tout à fait celui dont le souvenir persistait récemment encore dans quelques mémoires; mais c'est celui qui souffrit de 1820 à 1830, le représentant très exceptionnel d'un platonisme, auquel, jusqu'à ses derniers jours, le toucher caressant d'une main féminine resta nécessaire, mais auquel ce chaste rapprochement parut finalement toujours suffire. Les années que nous allons résumer ici pour en détailler seulement un épisode, furent, suivant le mot de Gœthe, sa période d'orage et d'angoisse.

La première rencontre eut lieu le 2 janvier 1820 dans le salon de l'Abbaye-aux-Bois. Roméo avait exactement dix-neuf

ans et Juliette Récamier quarante-deux ans. D'après les récits postérieurs, ce fut le coup de foudre pour Roméo, qui, toute sa vie, garda le souvenir attendri de cette gracieuse apparition en robe blanche, à demi étendue dans sa pose habituelle sur une causeuse bleue à col de cygne.

Il n'est pas sans exemple qu'un grand jeune homme, frais émoulu du lycée, soit ainsi initié à l'amour par une amie ou une contemporaine de sa mère. Mais la blessure est rarement aussi profonde, aussi durable, et l'amour, en fin de compte, aussi idéalisé. J.-J. Ampère était, à cette époque, un romantique avant la lettre, un disciple de Werther, d'Obermann et d'Ossian. Il faisait partie d'un petit groupe où l'on se montrait extrêmement désespéré, passionnément amoureux, lamentablement dégoûté de la vie, où l'on faisait profession de s'analyser, où l'on écrivait son journal et où l'on composait beaucoup de littérature. Pendant la première année où il connut Mme Récamier, le feu n'eut peut-être pas toute l'intensité qu'il crut devoir lui attribuer par la suite. De son côté, Mme Récamier, toute à sa flamme pour Chateaubriand, ne dut prêter à ce petit jeune homme imberbe qu'une attention poliment distraite. C'est seulement dans l'hiver 1820-1821 que la cristallisation s'opéra et que Jean-Jacques commença à prendre des attitudes. L' « épervier » était alors sorti de la volière pour aller représenter la France à Berlin et, bien que « la dame se pâmât en l'attendant, » les autres amoureux avaient le champ plus libre. Au printemps, nous constatons que Mme Récamier a rebaptisé Ampère « Édouard » au lieu de Jean-Jacques et joue avec lui à la maman. Tous les amis étaient maintenant au courant.

En septembre 1821, le jeune homme alla s'installer près de sa belle à Saint-Germain. La vie était là réglée avec méthode. On travaillait séparément, on lisait et se promenait ensemble. Mme Récamier encourageait Édouard à l'étude et l'invitait à lire devant Chateaubriand des vers intitulés *Malédiction contre le soleil*. Édouard écrivait à son père : « Tu ne t'imagines pas combien elle aime à faire valoir ses amis et combien son crédit pourrait m'être utile... »

Au printemps de 1822, déclaration en forme, qui ne doit pas beaucoup surprendre l'intéressée, mais sur la destination de laquelle on feint de se tromper, ayant cru, paraît-il, qu'Édouard aimait, non Mme Récamier, mais sa nièce. D'ailleurs, aucune

sévérité inutile. Désormais, chaque jour, à quatre heures, Ampère apparaît à l'Abbaye-aux-Bois (où les heures de chacun étaient soigneusement réglées). Le soir parfois, après tous les autres, il s'attarde et l'on regarde romantiquement la lune ensemble par la fenêtre. Il prend des mains qu'on ne retire pas. Il les baise. Il pose sa tête sur les genoux de « sa mère, » de « sa sœur, » assis à ses pieds sur une petite chaise; et ces faveurs, qu'elle considère sans doute comme une simple forme de politesse, l'enivrent. Quand il part, on lui jette des fleurs. Parfois, cependant, l'aimée laisse voir quelque distraction; elle pense au grand rival et le jeune amoureux s'en plaint.

Vers le 20 septembre 1822, scène violente. Mme Récamier est revenue de Montmorency à Paris pour rencontrer Chateaubriand; Ampère l'a suivie comme d'habitude. Il se fâche, il veut s'exiler en Amérique. Elle le rappelle. Il cherche à rompre de nouveau une situation intolérable. Il s'enfuit au Havre et épanche sa jalousie en des lettres fiévreuses. Puis, Chateaubriand étant parti, il revient passer tranquillement auprès d'elle le mois d'octobre à Montmorency. Quand il la quitte enfin, le 6 novembre, il lui écrit : « Que vous avez bien exprimé ce que je sentais quand vous avez dit : « Jamais nous ne nous sommes tant aimés »!... Dieu, que je suis enivré de vous! ma main tremble en vous écrivant... Si j'étais près de vous, si j'étais dans cette petite chambre, à vos pieds, à vos côtés, si je tenais votre main dans la mienne, si mon front pressait vos genoux, peut-être vous ferais-je sentir quelque chose de ce que je ne puis écrire, de ce que je ne pourrais dire, de ce que je ne puis comprendre, de ce que je ne puis penser!... »

En mai 1823, crise sentimentale entre Chateaubriand et Mme Récamier. Elle se réfugie à Angervilliers chez son amie, Mme de Catelan. Chateaubriand lui écrit : « Grâce, mille fois grâce! Plaignez-moi, ne m'en voulez-pas!... » Ampère lui écrit : « Vous souffrez, vous souffrez par un autre!... Il y a, entre nous, l'impossible... Encore cet été et puis... *que le néant commence!...* »

Enfin, le 24 octobre, la situation si tendue se brise. Devant les infidélités trop manifestes de Chateaubriand, Mme Récamier décide brusquement son départ pour Rome. Elle y emmène sa nièce, Amélie Cyvoct, dont la santé sert de prétexte; elle entraine naturellement le fidèle Ballanche qui est un meuble de sa mai-

son. Elle propose à Ampère de l'accompagner. Celui-ci accepte, fou de joie. Qu'importent son père désespéré, sa tragédie reçue aux Français ? La sirène l'attire, il part...

Ce voyage en Italie devait durer un peu plus d'un an (du 3 nov. 1823 au 10 déc. 1824). Au retour, le pauvre amoureux comparait cette période de sa vie à un enfer. Sur le moment, l'impression fut une déception croissante, mêlée presque jusqu'au bout d'heures très douces. Quand on lit, non pas la correspondance trop littéraire, mais le journal intime qui commence au mois d'avril, on ne peut s'empêcher de songer, en dépit de quelques différences très essentielles, à un autre voyage fameux en Italie. Dix ans après, en 1833, un enfant de vingt-trois ans partait, lui aussi, au delà des Alpes, avec une femme beaucoup plus âgée que lui, qui prenait également, à son égard, des attitudes maternelles. Au départ, la mère de l'un pleurait comme ici le père de l'autre. Au retour, père ou mère retrouvait un homme déprimé moralement et physiquement, un malade. La façon même de maintenir côte à côte, en bonne amitié, des amoureux auxquels on demande des services mutuels, se reproduit dans les deux cas comme un signe du temps. Mais la comparaison s'arrête là et notre roman actuel n'est qu'une grisaille, une image affadie à la Guérin ou à la Girodet en regard des violentes couleurs sensuelles qui caractérisent l'autre.

Sans insister sur les premières semaines de Rome, donnons-en seulement le cadre ! Mme Récamier s'était installée avec sa nièce et Ballanche, dans un appartement meublé près de la place d'Espagne. Ampère, relégué dans une ruelle voisine, consacrait tous ses après-midi à l'Abbaye-aux-Bois. Le reste du temps, il écrivait des vers, lisait en italien Dante et Pétrarque, composait des tragédies, visitait des musées ou des églises. Fils sceptique d'un père très pieux, il s'efforçait, pour faire plaisir à Mme Récamier, de retrouver une foi sentimentale sans grande profondeur, trop visiblement inspirée par le *Génie du christianisme*. Mme Récamier, souvent maladive et étendue, surtout dans le début du séjour, pensait beaucoup à l'absent. Avec l'amoureux présent, elle gardait, comme on le verra mieux tout à l'heure, la même attitude de menues faveurs sans suite et le tenait jalousement à la chaîne, sans lui permettre même une excursion hors de sa présence.

IX. — LE JOURNAL DE J.-J. AMPÈRE

Voici maintenant quelques extraits du journal. Forcé de choisir brièvement entre tant de pages, nous avons pensé que cette atmosphère si spéciale apparaîtrait mieux en prenant un morceau un peu suivi et nous avons sacrifié le tableau parfois plus piquant de la société parisienne. Malgré les coupures que nous allons pratiquer dans ce fragment lui-même, on trouverai ici assez de ces pages troublées pour sentir ce qui, dans cette période, en fait la note dominante, à la longue un peu monotone : les fluctuations constantes d'un ensorcelé, d'un très jeune ensorcelé travaillant à se ressaisir, croyant sans cesse reprendre sa liberté et sentant, dès la première envolée, la tension du fil qui le tient.

Nous commençons par le récit d'une journée, où, exceptionnellement, Ampère va nous apparaître à la fois humoristique et sentimental. Il s'agit d'une expédition à Tivoli avec la reine Hortense et ses deux fils, les princes Charles et Louis-Napoléon (le futur Napoléon III). A cette époque, une grande partie de la famille Bonaparte s'était établie à Rome et la reine Hortense y était arrivée au début de février. Elle avait rencontré par hasard Mme Récamier dans Saint-Pierre, avait renoué connaissance avec elle et l'avait beaucoup vue dans des rendez-vous romanesques au milieu des ruines romaines, où l'on emmenait les fidèles Ballanche et Ampère.

La reine Hortense semblait désireuse de se réconcilier une seconde fois avec le gouvernement de la Restauration et les deux femmes avaient fini par concevoir l'idée audacieuse de ménager un entretien entre la reine et l'ambassadeur de Louis XVIII en plein bal masqué Torlonia, sous le couvert d'un même costume qui permettait de les confondre. Puis le prince Eugène, frère de la reine Hortense, était mort au début d'avril et Mme Récamier avait été rendre une visite de deuil à la reine. Maintenant celle-ci allait partir sur le lac de Constance et l'on avait organisé cette dernière rencontre à Tivoli. Pour J.-J. Ampère, le jour marquait, d'autre part, une date sentimentale. Il avait résolu de ne plus se résister à lui-même, mais de se livrer. « Advienne que pourra ! Ce sera, écrivait-il la veille, le commencement de mon roman. Ce jour, je vais le passer d'une manière

délicieuse. Je serai avec elle! Je ne vivrai que pour elle! Que tout cela est doux à sentir! J'entre dans un état nouveau ravissant... » Ici commence le journal, dont on excusera les négligences en se rappelant qu'il n'avait pas été écrit pour l'impression.

« ... Lundi 26 avril. — Nous sommes partis par un fort beau temps. J'étais fort en train tout le long du chemin. Je soignais mon bonheur. J'étais décidé à éviter tout sujet de discussion, à éloigner tout ce qui pourrait troubler le plaisir que je me promettais de cette journée.. A Tivoli, ou descend, à travers de petites rues tortueuses, à l'auberge de la Sibylle. C'est une maison sans apparence dans une vilaine rue; on traverse une espèce de cuisine et on arrive dans une cour de derrière. Là on découvre à sa gauche le charmant petit temple de Vesta, à côté de là, et on se trouve en face d'une chute de l'Anio, dans une vallée bordée partout de hautes montagnes. Le coup d'œil inattendu des cascades, le bruit de l'eau, ce temple dans la cour d'une auberge, l'horizon imprévu que l'on découvre tout à coup, tout cela m'a mis, pendant deux minutes, tout à fait hors de moi... Nous avons été salués par le précepteur du prince... Je craignais, en lui faisant des politesses, que ce fût un domestique. Bientôt on vit la reine, les deux princes, la dame d'honneur et le chambellan. La reine est laide, bonne, d'un ton naturel et sans affectation. Le prince Napoléon Bonaparte est, je crois, un assez brave jeune homme d'assez mauvais ton, aux bancs de l'école de droit. Louis, le plus jeune, a l'air d'avoir beaucoup plus de finesse, de sensibilité, d'esprit. Le chambellan a été choisi par la reine pour ne donner d'ombrage, ni par sa figure ni par son esprit... Mlle Piot, la suivante, est une jolie personne d'une voix désagréable; elle a l'air d'une petite perruche qui se rengorge. Lord Kinnaird était avec eux; il n'était pas en train et avait l'air ennuyé, je crois, d'être en bonne compagnie un peu trop longtemps. Comme nous étions 13, on a mis un petit garçon à table pour rompre le charme, et le chambellan s'est mis à le tourmenter. Le pauvre petit, persécuté par l'un pour cacher ses mains, par l'autre pour bien tenir sa cuiller, était d'abord sur le point de pleurer... J'étais près de Mme Récamier. Le temps était frais. Nous partîmes pour faire le tour des cascatelles... Je suis tombé en voulant descendre trop vite pour donner le bras à Mme Récamier. Elle me l'a fait donner à la

reine. Je n'oublierai de ma vie que j'ai vu les cascatelles de Tivoli avec la reine Hortense me faisant des foules (de récits) sur les cours, le naturel, le sentiment, et me racontant sa douleur de la mort du prince Eugène et que moi, dans ce moment, j'étais si distrait par les cascatelles et par l'envie de rejoindre Mme Récamier. Enfin, arrivé au petit pont, j'ai campé Sa Majesté sur un âne et j'ai été rejoindre Mme Récamier.

« Nous sommes montés à la terrasse en passant le torrent sur des planches assez étroites. Ce torrent se précipite avec un bruit et une fureur épouvantables. Mme Récamier marchait à quelques pas devant moi en donnant la main au prince Napoléon. Au milieu de la planche, son manteau a glissé. Heureusement je n'ai pas eu le temps de me tromper. Mais j'ai frémi en songeant à la peur que j'aurais eue, si je m'étais trompé... Nous sommes revenus par la Villa d'Este... Là nous avons dit adieu à notre royale société, avec un souhait de se retrouver au bord du lac de Constance. Mon ami Napoléon Bonaparte m'a serré la main. Nous sommes rentrés à l'auberge. L'âne avait fini par fatiguer beaucoup Mme Récamier et, en montant à la Villa d'Este, le Prince et moi nous la soutenions des deux côtés. C'est ce que nous appelions faire le deuxième et le troisième cheval, et ce que j'aimais beaucoup à faire...

« 29 avril. — Je lis à l'ombre auprès de l'arche de Constantin le VIIe livre de Virgile. Mme Récamier arrive. Je monte en voiture. Elle était triste des nouvelles de Paris. Je me tais; j'entre dans son état d'âme; mais moi-même, j'étais triste. Nous apercevons le Pape, nous le suivons... J'ai reçu sa bénédiction. Nous sommes allés au Capitole... Le soir, je suis resté seul avec elle. Je ne sais où j'en suis. Elle m'a dit un mot de la lettre de Paul (1) et, à cette occasion, j'ai vu quelle était son arrière-pensée. Cela m'a fait de la peine... Je lui suis très attaché, mais j'aurais besoin d'être aimé un peu !...

« 1er mai. — Elle m'a grondé. J'ai été triste. Je l'aime réellement plus qu'on ne croit et ce sentiment porte sur une base trop fausse pour ne pas me rendre malheureux. N'importe, il m'a donné des instants bien doux et m'en donne encore. Je veux m'y livrer; arrive ce qui pourra !... J'espère qu'en se développant il m'arrachera aux autres tentations. C'est

(1) Paul David, neveu de Mme Récamier.

une chose à part, une femme à part, un amour à part... »

Ce même jour, Mme Récamier écrit à son neveu Paul David : « Si je retournais à présent à Paris, je retrouverais les agitations qui m'ont fait partir. Si M. de Chateaubriand était mal pour moi, j'en aurais un vif chagrin; s'il était bien, un trouble que je suis résolue à éviter désormais. Je trouve ici, dans les arts, une distraction et, dans la religion, un appui qui me sauveront de tous les orages... »

« Dimanche 2 mai. — J'ai bien senti aujourd'hui le charme qu'il y aurait à une vie errante, dans laquelle, sans lien, sans projet, on jouirait de tout. Je finirai par là... Je suis sorti en voiture avec Mme Récamier. J'étais assez triste. Je lui ai dit : « Je suis triste parce qu'il y a un certain progrès que je ne puis faire dans votre cœur. Je le vois bien. Si cela changeait, je m'en apercevrais bien vite. Avec cela, le sentiment que j'ai pour vous entre plus avant dans mon âme et m'attache plus que jamais. Tout cela étant ainsi, ce n'en est pas moins là le bonheur de ma vie. » Elle ne m'a rien dit à cela; mais elle m'a parlé avec tendresse et m'a fait du bien... Dans ce moment, je ne suis plus triste. Cependant j'ai perdu ma vie...

« 4 mai. — Ce soir, j'ai eu un moment d'émotion. Seul avec Mme Récamier, en lui serrant les mains, il m'a semblé voir quelque chose dans ses yeux. Je me suis troublé... Elle m'a dit adieu par la fenêtre. Voilà une chose d'autrefois. C'est comme les roses de la fenêtre de l'Abbaye-aux-Bois. Elle m'aime un peu plus. Tout faire pour m'en faire aimer!...

« Mercredi 5. — Après dîner, je suis allé me promener au Pincio au coucher du soleil. J'ai eu un accès épouvantable de tristesse, une fureur de désespoir. Je suis rentré. Mme Récamier jouait. Il était nuit; rayon de lune. Que cela eût été doux! Mais, orage!... Que devenir?...

« 6 mai. — J'ai passé toute la journée à me placer dans le point de vue indépendant... Ce soir, Mme Récamier m'a dit : « Vous ne m'aimiez pas beaucoup aujourd'hui!... »

Bien que, même dans ce journal intime, on ne nous mette pas entièrement au courant, l'ensemble du récit auquel nous avons emprunté ces lignes, montre que nous sommes arrivés ici à une crise. Le pauvre Ampère s'aperçoit cruellement qu'il n'est pas aimé comme il l'espérait. Il se débat alors pour se dégager de son lien platonique, comme d'autres garçons de son

âge emprisonnés dans un amour plus charnel. Il se promet de reprendre son indépendance; il projette déjà la vie d'écrivain voyageur qu'il finira par mener un jour. Il essaye même souvent de se prouver à lui-même qu'il n'est pas sincèrement, profondément amoureux. Et tout cela ne ressemble que de loin au ton uniformément passionné de la correspondance. Mais un sourire suffit pour le reprendre et le rembarquer sur le bateau des illusions à la suite de sa Béatrice qu'il s'efforce de spiritualiser. La dame ne lui ménage pas ce genre d'avances, étant assez attachée à lui pour regretter de sentir sa tendresse plus distraite, croyant lui faire du bien par quelques câlineries qui lui mettent la tête en feu, ayant enfin besoin de ce mouvement affectueux autour d'elle, un peu comme les veuves sans enfants qui adoptent un petit chien. La grande ombre de Chateaubriand se projette toujours de loin sur leur route.

En même temps que cette crise sentimentale, ce jeune homme de vingt-quatre ans en subit une autre, dont le rôle est tel dans cette histoire qu'il est difficile de ne pas l'indiquer. C'est ce qu'on pourrait appeler l'envers de Pétrarque. Il aime, il veut rester fidèle à celle qui ne lui accorde que de vaines caresses, et il souffre, et il se débat, et son examen de conscience journalier contient sans cesse des paroles fiévreuses dans ce genre :

«... M'occuper, me fatiguer, ne point rêver!... Résister!... Ne pas perdre un instant de vue qu'un instant peut me perdre!... Les secours même de la dévotion. Je veux tout employer... Je m'en sentirai toute ma vie. Je ne serai jamais ce que j'aurais été; mais, enfin, je serai quelque chose.

« ...*Prière*... Mon Dieu... si c'est par ma faute que j'ai perdu la lumière, pardonnez-moi : c'est ma misère de ne pouvoir m'apercevoir que c'est ma faute. J'aurai d'autant plus besoin de votre secours! Et cette prière, faite dans la sincérité de mon cœur à travers les nuages de mon intelligence, de tout cœur je prie. Mon Dieu, ne repoussez pas le bon mouvement que j'ai eu si violent qu'il m'a semblé qu'il était entendu. Je vais retomber dans ma nuit; mais, mon Dieu, je n'ai pas refusé la lumière et je l'ai reconnue autant qu'il était en moi...

« 1 heure du matin. — Je viens d'avoir une longue conversation avec Fulgence (Fresnel), où je lui ai dit : « Qui nous répond que nous avons raison de ne pas croire, quand le genre

humain et l'élite de l'esprit humain croient? Peut-être y a-t-il moins d'erreur dans la croyance la plus erronée que dans l'absence de croyance... La corruption des sens se lie d'ordinaire avec la dépravation de l'esprit. C'est un fait extraordinaire, inexplicable, mais certain... Quand l'homme qui croit se tromperait, encore se tromperait-il moins; car il est dans la nature de l'homme, et l'autre ne sait pas plus la vérité... Quoi qu'il en soit, vivre dans ma croyance, vivre dans les idées de ma mère! Habitude religieuse; méditer, prier, jeûner; mettre toute la force de mon esprit à cela!...

« Lundi 10 mai. — ... Fulgence m'a parlé de se tuer. Je l'ai dissuadé... Ce soir, j'ai lu... J'ai tenu la main humide de Mme Récamier. Enfin, dans la nuit, je l'ai tenue embrassée. J'ai dévoré ses mains de baisers. J'ai compris la différence qu'il y aurait entre la jouissance de l'âme et celle des sens. Cela me fait paraître comme un niais... Cependant *bada bada!* (1)... Il fait une lune et une nuit chaude. Je me suis promené une heure au Pincio. Les premières lucioles. Sensation de l'été dans le printemps, particulière à l'Italie. Théâtre : Roméo et Juliette. J'étais triste, amoureux; en rentrant, un sourire... »

Il est difficile, en lisant des passages comme celui-là, de ne pas penser que la dame aux blancheurs d'hermine a joué un jeu bien cruel. N'est-ce pas le cas de rappeler le proverbe : « Donner et retenir ne vaut. »

« Mardi 11 mai. — Je suis allé à la villa Borghèse... La lumière, la verdure, la fraîcheur du matin; le chant des oiseaux; le bruit des lézards qui se glissent; le murmure de l'eau qui tombe; ces gouttes d'eau qui jaillissent... J'ai passé une heure à attendre Mme Récamier en lisant le Dante, dans lequel j'entre tous les jours davantage... J'ai entendu la voiture; le cœur me battait; je suis accouru. Mme Récamier m'a dit qu'elle allait au bout du jardin chercher l'ombre... Nous nous sommes promenés quelque temps dans les allées. Elle m'a parlé de son plan de rester l'hiver prochain et d'aller cet été à Naples. Je n'ai dit mot. Voilà un an que je lui donne. Après cette année, ma vie changera : peut-être je la regretterai souvent. Au moins je veux en jouir dans sa pureté et sa plénitude. D'ici à un an, je veux ne vivre que pour elle, lui sacrifier tous

(1) Attendons!

les plaisirs... Ce temps est un Temps de Dévotion. Tout ce qui me manque en religion, en chasteté, en bonté, je veux l'acquérir par elle... [On voit que Dante vient de passer par là!] Une seule chose me manque et savoir m'en passer! Après un an de sagesse, je pourrai, ou me marier, ou courir le monde, ou ne faire ni l'un ni l'autre, faire un autre ménage; mais cela, y prendre garde...

« Mercredi 12 mai. — Je suis allé avec ces dames à la villa Pamphili... Mlle Amélie m'a donné quelques distractions par son petit visage animé et coloré. Mais elle n'a pas ce qui, dans sa tante, est, pour moi, si pénétrant... J'étais bourru à dîner. J'ai eu un accès de violence. J'ai été outrageant pour Mme Récamier malade. Après le dîner, j'ai eu un accès de désespoir... Lutte entre la tendance religieuse et la tendance contraire. Sans croire (je doute encore), je suis convaincu que les idées religieuses sont ce qu'il y a de plus élevé, de plus noble, de plus nécessaire à la vie; et elles manquent tout à fait à la mienne; et je les ai eues, et, depuis plusieurs années, je ne les ai plus... Les voici qui renaissent parce que j'en ai besoin!... C'est pour moi une raison de m'y attacher; elles seules peuvent me défendre. Il serait insensé de ne pas profiter du moment où j'y suis porté, où j'en ai besoin. C'est là une démonstration et une nécessité à moi particulière qui doit me faire m'y tenir... Que faire? Profiter de cet élan que peut-être Dieu m'envoie pour me récompenser d'un bon effort et qui seul peut le rendre durable. Oh! si j'allais croire, un mouvement nouveau s'offrirait à moi. C'est beaucoup que d'en avoir conçu la possibilité. Accoutumer ma pensée à cela! Avoir toujours un bon livre avec moi. Copier des passages des livres suivants : *le Nouveau Testament, le Dante, l'Allemagne, Corinne, l'Imitation, Bossuet, J.-J. Rousseau, M. de Chateaubriand.* [Ce choix n'est-il pas admirable?] Après ma résolution morale de l'autre jour, voilà une impression religieuse! Où cela me conduira-t-il?

« Jeudi 13. — Toute la nuit, j'ai rêvé à deux choses, mes nouvelles idées religieuses et Mme Récamier... J'éprouve une grande douceur à rentrer dans les pensées que j'ai eues autrefois. Je conçois déjà le livre qu'il y aurait à faire dans ce sens-là. » [Ces écrivains sont terribles!]

« Samedi 15. — Je suis allé à la villa Borghèse... Je lisais le Dante sans grand goût. La matinée était délicieuse et j'étais

ennuyé parce que je sentais que je n'en jouissais pas assez. Enfin, elle est venue.

« Elle était en gris, souriante. Nous avons lu des passages de mon livre. J'avais un peu d'émotion en lui lisant. Nous nous sommes promenés quelque temps. Nous avions l'air contents et amis. Elle est partie et tout cela ne m'a laissé que l'impression d'un moment doux. J'étais tout *rasserenato*... Il me prend une envie extraordinaire de lire *Werther;* je vais le lire à la Villa Médicis... Je me suis promené à la Villa Médicis en étant tourmenté de ce que j'ai de religion et de ce que je n'ai pas d'amour. Il y a trois difficultés majeures : les sens, l'imagination, le cœur... Puisque je n'ai rien à donner aux sens en ce moment, il faut ne leur rien faire désirer. Hier était un jour d'entrain ; aujourd'hui est un jour d'abattement...

« 19 mai. — Ce soir, sur la terrasse, comme par inspiration, après avoir lu le Dante, j'ai eu un mouvement religieux non prévu. J'ai dit à Fulgence des choses que je n'avais point pensées d'avance : la nécessité de nous élever dans la vie, de monter au lieu de tomber. Depuis ce moment, j'ai éprouvé quelque chose de céleste, au lieu de la sécheresse et de l'aridité que je ressentais. Je crois à un mouvement ascendant dans ce monde et j'en prévois un dans l'autre...

« 20 mai. — Ce matin, je me suis levé de bonne heure et je suis allé à la Villa Borghèse attendre Mme Récamier.. J'ai lu cet admirable chant du *Paradis* et des chants du *Purgatoire*... Avec Mme Récamier, j'ai été content, heureux. Nous avons fait le plan de notre vie à venir, passée à Rome avec mon père. Mon Dieu, à peine suis-je revenu à toi, et déjà je sens ta douceur. Que tu es bon ! Oui, tu es bon, tu es la source de tout bien. Le mal accidentel de ce monde est un mystère...

« 21 mai. — ...Albano ne m'a pas fait tout le plaisir que j'en attendais. Je n'ai rien dit. Mme Récamier était émue des souvenirs de son ancien séjour. Moi, je ne l'étais pas assez. Nous avons été dans l'église où elle a joué de l'orgue... Nous sommes partis avec des ânes. J'avais grand peine à faire aller le sien en le tirant ; cela me distrayait un peu des beautés de la nature. Elle était plus émue et plus attendrie que moi, ce qui était pénible...

« Dimanche 23. — Je ne crois pas que j'aie le courage de ne pas céder à mon amour ; mais il faudra que ce soit un amour qui puisse épurer mon âme.

« J'ai commencé aujourd'hui, 24 mai, ma tournée de Rome avec Mme Récamier. Nous sommes sortis avec M. Ballanche. Dans cette première matinée, dans une course de deux heures, nous avons rencontré tous les noms et tous les siècles : l'obélisque des Pharaons, la porte arrangée pour l'entrée de Christine II, la porte par laquelle sortait Bélisaire. Nous avons passé à Sainte-Marie-du-Peuple, pleine de tombeaux du xve et du xvie siècle. On y marche sur les pierres des morts... Nous avons vu, par un hasard étrange, à San Lorenzo in Lucina, un mort entouré de flambeaux et couché sur un lit noir exactement dans la même attitude que ces statues funéraires. Même les traits amaigris et rendus saillants par la mort rappelaient ceux des figures de pierre...

« Mardi 25. — Nous avons été d'abord à la Villa Borghèse. Ces villas italiennes, si abandonnées, si riantes, dont on s'empare, qui semblent parler de bonheur ou de mort ! Ruines ; fontaine vue à travers les arbres, qui réfléchit les arbres... Quel plaisir de lire dans le Tasse *les Jardins d'Armide* dans un lieu qui nous inspire, et qu'il m'était doux aussi de vous lire mes vers et de vous voir pleurer !...

« Ce soir, promenade au Pincio. J'ai vu un grand jeune homme d'une figure superbe qui faisait une pénitence. Il marchait pieds nus, jambes nues. Il avait une robe de capucin, une grosse corde autour du corps, une longue barbe, il était pâle. A côté de lui, un petit Jésuite aux traits noirs récitait des prières. Ce spectacle m'a ému ; il a excité la colère des pensionnaires de l'Académie. Mme Récamier jouait du piano au fond de la chambre. Elle n'avait pas de collerette. Je me suis enivré d'amour.

« Mercredi 26. — Mon affection pour Mme Récamier est bien pâle; cependant, c'est la seule chose de ma vie qui ait de la douceur... J'en suis à la perfection de mon plan de conduite ;... me réfugier beaucoup dans l'imagination ; de la réalité ne faire qu'une occupation ; attendre ainsi... Me livrer à mon affection pour Mme Récamier, assez pour me soustraire à l'oisiveté du cœur qui pourrait me perdre ; pour donner un intérêt à l'Italie, un encouragement à ma pensée... Mais, pour moi, ne pas trop la toucher; pour elle, ne pas lui promettre d'avenir...

« Samedi 29. — J'ai parlé à Fulgence de ma manière de considérer ma vie comme une pièce à conduire, dont j'étais le

maître... J'ai été de là chez Mme Récamier, avec elle à la Villa Borghèse. Elle était triste. J'ai cru qu'elle avait quelque chose contre moi. Au Forum, elle est entrée dans une église; elle semblait accablée de douleur. Je me suis mis à parler de ma tristesse au milieu de mon bonheur. Nous sommes restés seuls dans la voiture à la villa Negroni. Là nous avons parlé du départ pour l'hiver. « Il vous coûterait, m'a-t-elle dit, de vous séparer de moi. — Je l'ai senti au départ : une impossibilité dont je n'avais pas d'idée; quelque chose d'entrelacé... » Elle a été touchée. — Moi : « Et que cela ne donne pas de bonheur!... » — Elle : « Vous avez eu des jours bien heureux! — Des moments! — Qui a plus que des moments?... Ah! je voudrais n'avoir plus rien dans ma vie qui pût me faire du mal... Je voudrais retirer ma vie, la défendre... » Je lui ai reproché ce calcul comme bien insensible pour moi. Elle a fini par me dire : « Oui, si on rêvait cinq ou six mois; et puis après, déchirer! » C'est à cela que je veux m'en tenir : épurer cela, et puis déchirer! Passer peut-être l'hiver; alors à Venise au printemps... (Il y a à craindre que ce déchirement ne se montre trop douloureux pour tous deux.)...

« Ce soir, j'ai vu combien elle est longtemps restée appuyée sur sa fenêtre... Elle m'a parlé bien gracieusement. Que ferais-je, si une occasion se présentait?...

« Dimanche 30 mai. — J'ai été chez Mme Récamier. Elle faisait de la musique. Elle me regardait de temps en temps avec assez de tendresse. Je suis sorti enivré...

« Lundi 31 mai. — Ce soir, promenade au bord du Tibre avec le duc de Laval et M. Artaud. Rentré, j'ai eu une scène violente avec Mme Récamier à propos d'un mot. Il m'a semblé la voir entre la dévotion et le souvenir, et moi n'entrer pour rien dans sa vie. J'ai été blessé. Elle a parlé légèrement et en souriant. Je me suis fâché. Je lui ai dit : « Je vous donne toute ma jeunesse et je ne suis pour rien dans votre cœur. » Par moments, je le crois, et je ne le crois plus ensuite. Je cédai à de l'irritation physique. Elle me l'a fait sentir en me disant : « Ces agitations sont mon passé; je cherche ailleurs un avenir. Vous ne pouvez être pour moi que passager. » Il faut l'envisager ainsi : en goûter, en soigner toute la douceur et ne pas exiger que cela soit durable. De mon côté, je ne m'engage point. C'est un moment dans ma vie. Qu'il soit doux!... En jouir tristement, avec rêverie, avec mélancolie!.. Vivre dans l'exquise douceur de

ce sentiment pur, fragile et profond; être parfait, tendre, aimable, ne jamais me laisser aller à délirer; en jouir comme on jouit de ce qu'on peut perdre; aimer comme on aimerait, si on devait bientôt mourir!... Passer ainsi le temps de renaître!...

« 1er juin. — Le soir, j'ai lu du Ginguené à Mme Récamier... Je suis resté seul un moment avec elle. En m'en allant, j'avais les larmes aux yeux. Jouir avec délices d'un état si doux, que le reste de ma vie ne m'offrira plus; ne pas regretter ce qui en altérerait la pureté...Repousser tout ce qui peut l'agiter, ou ce qui pourrait la flétrir... Il faut que ma vie soit un purgatoire; il le faut... »

Nous sommes souvent tentés de maudire Mme Récamier, qui donnait d'elle juste assez pour exercer sa tyrannie et perdre la vie de cet enfant. Mais pourquoi être plus difficiles que lui, quand, si souvent, « il jouit avec délices de son état? » Ce qui ne l'empêche pas, l'instant d'après, de se désespérer. Continuons à l'écouter penser tout haut devant nous sans beaucoup de suite, dans le tumulte de ses sentiments contradictoires : étranges dialogues souvent de la chair et de l'esprit!

« 2 juin. — Avec Fulgence, j'ai été au fond de notre destinée. Il y a en moi un désordre que rien ne peut réparer. L'équilibre des facultés est rompu. La racine est coupée. Le ressort est brisé. Maintenant, quoi que je fasse, rien ne pourra combler le vide, rien ne pourra ranimer ce qui est flétri... Après mon retour en France, j'aurai ce qu'on appelle une *passion;* elle finira mal comme toujours; puis je partirai et j'irai devant moi, regardant, rêvant, pleurant et chantant. Un amour; puis la terre devant moi!

« Ce que j'écris à Sautelet : « Il sera toujours temps pour un sentiment ordinaire; mais celui-ci m'attache, parce qu'il est le premier, par ce qui lui manque, par ce qu'il m'a fait souffrir, par la pureté et la volupté de certains moments. Laisse-moi m'abstenir de désirs, de tourments, de tristesses! Es-tu si pressé que je n'aie plus rien à rêver?... » « Les plaisirs sont une des premières choses dont on se désabuse. On en conserve l'habitude et les traces. Le bonheur n'est pas là... »

« Jeudi 3. — Puisque j'en suis là avec Mme Récamier, à un sentiment doux, à des habitudes agréables de cœur que je ne veux pas rompre, je ne vois pas pourquoi je ne tenterais pas quelque chose avec Colombe (1). Si je ne réussis pas, eh bien!

(1) Cette Colombe est une voisine italienne.

il n'en sera que cela. Si je réussis avant mon départ pour Naples, tant mieux! Cela n'aura pas duré assez pour me captiver, m'ennuyer ou m'épuiser. Cela va être un épisode en prose à travers mon poème de l'Italie. Faire seulement que le poème ne souffre pas de la *novella*. Au point où j'en suis avec Mme Récamier, cela n'a point de perfidie. Il est convenu que notre amour est séparé. Rien ne m'engage avec elle à la fidélité. Ce matin, je n'en étais que plus tendre pour elle de l'émotion où elle était plongée... J'ai rêvé à Colombe en voiture à côté de Mme Récamier, que je n'en aimais pas moins, peut-être plus tendrement. Voilà deux occupations pour mon imagination.....

« Ce soir, j'ai lu *le Purgatoire* à Mme Récamier... Je ne ferai pas la *novella*... Voilà une femme charmante!... Mais je serais tourmenté par l'idée que je trompe Mme Récamier. J'y renonce! Ce voyage-ci doit être bien unique avec Mme Récamier. Pourquoi m'a-t-elle fait sentir si vivement que je n'étais qu'un accident dans sa vie, auquel elle ne voulait pas laisser prendre d'empire?... Il est vrai que nous nous sommes tous deux très utiles, à défaut d'autre chose. Cela est triste; mais ce qui serait plus triste, ce serait de renoncer à l'avenir.

« Je suis sorti avec Mme Récamier et Mlle Amélie... De là avec M. de Givré. Je l'ai quitté en lui disant : « Dans notre temps, quand le lien avec la société, la croyance, est brisé, il y a trois choses à faire : se raccrocher comme Chateaubriand, c'est ce que je ne veux pas faire; — se contempler et s'exprimer comme lord Byron; — sortir de soi et peindre le monde comme Gœthe; — ou faire les deux comme votre serviteur... » Une seule chose pourrait peut-être me changer, c'est un mariage. Mais craindre de faire par là l'irréparable malheur d'une femme et le mien...

« Je suis sorti triste, rêveur, mélancolique, errant dans Rome sans but comme un voyageur, comme un étranger, comme je serai un jour. En rentrant, j'ai trouvé Mme Récamier. Elle s'était habillée. Elle était charmante. Elle souriait. J'ai été ému sans m'en apercevoir. Elle a été attendrie; alors mes yeux se sont remplis de larmes. J'ai eu une de ces minutes qui suffisent pour me faire aimer Mme Récamier et me préserver de tout le reste...

« 5 juin. — Paradis au jardin du Colisée. Parfum, pluie de fleurs... Dieu, si j'avais!... Vivre avec Dante et Pétrarque!...

« Dimanche 6 juin. — J'ai été prendre Mme Récamier à la messe. Nous nous sommes promenés au jardin du Colisée.

J'étais heureux. Pas un nuage... Le soir, clair de lune. Départ du duc de Laval. Attendrissement un peu voulu. Agitation sur le retour, entre l'incertitude de nous séparer cet hiver et de faire retourner Mme Récamier plus tôt. Ce qui vaudrait le mieux pour moi, ce serait de partir et de laisser Mme Récamier. La séparation serait horriblement cruelle. Mais cela vaudrait mieux peut-être pour moi. J'ai été copier chez Mme Récamier. Délicieux de travailler dans sa chambre. Elle m'a tiré l'oreille... A la Villa Borghèse. Un peu d'aigreur sur la Fornarina. Cela est bête; mais je m'en aperçois, je m'en corrigerai bien vite...

« 8 juin. — C'est une chose bien singulière que la manière dont on se trahit. Depuis que j'ai arrangé mon roman, je n'ai plus d'abandon, de tendresse dans mon cœur. Je suis porté à discuter sèchement. Au fond, l'important est que je gagne trois mois et, pendant ce temps, il importe de me gouverner. Il m'en a trop coûté de me laisser aller! Pendant ces trois mois, conduire ma vie; la mettre là parce qu'elle y est et que je ne veux pas la mettre ailleurs; mais l'y mettre de manière à pouvoir l'en retirer, parce que je ne veux pas l'aimer...

« Ce soir, Mme Récamier jouait. Elle avait des rubans bleus, elle était charmante. Elle m'a dit que j'avais un transport d'écolier. Cela m'a attristé. Elle m'a consolé avec beaucoup de grâce... Nous sommes allés à Saint-Pierre Fontaine blanche dans la clarté de la lune. En entrant dans l'église, lune remplissant la fenêtre. Clarté au fond. Silence. Recueillement. Quelques fidèles à genoux. Coupole funèbre, absence d'un ciel; sans fond; ténèbres suspendues... Monté à la coupole ensemble...

« 10 juin. — Je me sens froid depuis que tout est si bien arrangé. Que faire? Gémir de la pauvreté de mon cœur et de sa stérilité? Attendre que la source coule?... Colombe est entrée dans ma chambre où je prenais ma leçon (d'italien). Ce souvenir me donnait des distractions, me troublait et me faisait couler la sueur du front. Mais cela passera... J'ai été triste et amer avec Mme Récamier; ensuite plus calme. Mais je sens tout ce qui manque à notre rapport. N'importe; m'en contenter!.. Il le faut!

« Je vais seul au coucher du soleil me promener tout au bord du Tibre. Mes pensées se sont tournées vers ma destinée et sont devenues tristes. La lune s'est levée pleine dans le ciel pur. Je me suis tellement attendri sur moi-même en la regardant à travers les arbres que mes bras se sont tendus vers elle et que

mes yeux se sont remplis de larmes... Je ne puis me défendre d'une profonde tristesse en comparant ce que je suis et même ce que je serai avec ce que j'aurais pu être. Sans vie, sans rêves, sans aucune croyance, sans aucun sentiment !... Ce que j'ai de mieux à faire comme dignité, comme bonheur, c'est de me résigner à profiter de cette diversité superficielle qui est en moi pour occuper ma vie, mais de donner tous les jours quelque temps à la solitude et à la contemplation du vide qui est au fond de tout... Briser avant cet hiver, en conservant un bon sentiment pour elle... Être naturel, aimant et garder à part soi la clef de ce monde que j'ai perdu... Il faut que je m'accoutume à la froideur de la vie. Tout ce que je puis espérer, c'est des moments et des rêves... Si je voulais peindre mon type, il faudrait peindre, non l'égarement, mais l'avortement, non la perdition, mais la désertion...

« 11 juin. — J'ai été chez Mme Récamier. Elle était couchée et souffrante. Nous nous sommes mis à parler de M. Delécluze. Elle m'a dit : « Il me croit tourmentée, il ne connaît rien à l'état de mon âme. — C'est vrai, » ai-je dit en repoussant sa main... J'avais tort de m'en prendre à ce mot; mais il a tout de suite réveillé en moi cette idée : « Je ne suis rien dans ce cœur... » Elle a voulu prendre cet air doucement badin : « Vous êtes un enfant. » Je lui ai dit qu'il était affreux de donner sa jeunesse et tout son temps, toutes ses minutes à une affection pour qu'elle fût prise enfin pour un enfantillage. Elle m'a dit : « Je ne dois pas admettre qu'il en soit autrement. » Je lui ai dit : « Non, je sais bien que tout doit finir, excepté mon amitié que je vous porterai jusqu'au tombeau. Mais je suis las. Au moins, si je ne puis être quelque chose pour vous, que je n'aie pas le désespoir de penser que vous ne soupçonnez pas ce qui est toute ma vie!... » Elle m'a rassuré. Elle m'a dit qu'elle croyait à mon attachement, à tel point que, s'il fallait nous quitter, elle aurait besoin de m'en donner la force... Dans ma douleur, hors de moi, je lui ai dit que je resterais en Italie tant qu'elle voudrait. — « Mais non, en France!... Qu'en France, il faudrait que notre relation changeât. » J'ai dit que je tremblais de retourner en France. Cela est l'exacte vérité. Cette conversation a fini bien... »

Quand on lit toutes les pages de ce journal, on a souvent l'impression qu'Ampère devait être insupportable par ses nervosités, ses humeurs, ses sautes de vent constantes. Mais, à voir

le régime de douche écossaise auquel il est soumis pendant des mois, des années, on comprend assez que, physiquement et moralement, il en soit sorti ébranlé, déséquilibré, à la fois affaissé et surexcité, malade pour longtemps, peut-être pour toujours. Cette triste histoire pourrait s'appeler : « Comment on devient un vieux garçon. »

« 12 juin. — Ce soir, après le dîner, je suis allé seul pour voir la lune à Saint-Jean de Latran. En route, j'ai trouvé sur mon chemin une église ouverte. J'ai entendu des chants. Je suis entré. C'était une petite église pleine de lumière et des voix de femmes chantaient derrière l'autel. Il y avait par terre du buis. Tout le monde était à genoux dans un profond recueillement. Je suis sorti et j'ai continué ma route jusqu'à Saint-Jean de Latran... Mes idées étaient tristes. Je ne pouvais m'empêcher de penser à Colombe. Mme Récamier, dans une promenade ici, se comparant à ma mère, a éveillé en moi ce train de sagesse Mais, s'il en est ainsi, pourquoi me priver d'une affection d'une nature si différente?... Je retrouverai des Colombe, jamais de Mme Récamier... Ce qu'il y a de délicieux, c'est que je n'ai point de sens pour elle... Lui laisser peut-être entrevoir qu'à cause de ce qui nous sépare, mon imagination est obligée de se réfugier ailleurs et que cette séparation fait mon tourment... Mon imagination va d'un fantôme à l'autre, parce que le cœur lui manque toujours pour s'attacher à un de ces fantômes...

« Je suis allé au Colisée, que j'ai senti pour la première fois. J'ai vu le reflet de la lune (que je n'apercevais pas) sur le grand mur. Une luciole circulait. Dans le Colisée, tout se taisait. Faible chant des oiseaux, cri lointain des hiboux... J'ai été plus loin et j'ai vu la lune se montrer à une ouverture. A mes pieds, elle blanchissait le gazon. En passant sous le temple de la Paix, il y avait une troupe de chevaux. J'ai regardé la lune à travers un arceau qu'elle remplissait de lumière, et ce coup d'œil a emporté ma pensée dans les Orcades, dans la grotte de Fingal... Les rues étaient illuminées. Dans la rue du Cours, j'ai trouvé la voiture de Mme Récamier. J'y suis monté. J'étais triste d'avoir laissé passer cette occasion de me promener avec elle. J'avais laissé passer ce temps sans m'en apercevoir et j'avais oublié ce que j'avais dit moi-même au cocher. Il me semblait qu'elle disait intérieurement : « Voilà comme il m'aime!... » Mais elle a été aimable pour moi, comme aujourd'hui toute la journée. Elle

m'a parlé de M. Delécluze. Elle lui a parlé aussi pendant que Mme Lina jouait du piano et que M. Ballanche, la princesse, Mlle Amélie et moi, nous étions dans le salon autour de la table... Après tout le monde, seul avec Mme Récamier. Elle était charmante. Elle m'a dit : « Je crois à votre affection; mais il y a des instants pendant lesquels vous m'aimeriez plus si vous aviez de l'espoir que l'abîme fût comblé. » J'ai eu d'assez mauvaises raisons. C'est elle qui avait raison. Oui, cette affection n'a pas d'avenir et cependant elle remplit tout mon présent. C'est là ce qui le rend triste; mais il faut l'accepter ainsi... Voilà le dernier désabusement. Je m'étais persuadé d'être aimé plus que je ne l'étais. Je m'étais persuadé aussi aimer plus que je n'aime... Elle, elle est dans le vrai. Elle croit à mon attachement, non à mon amour. Un autre se tromperait parce qu'il ne me connaîtrait pas et je me trompe par ce qu'ils en disent... M'attacher à cette pensée que ce sera peut-être la seule chose de ma vie qui ressemble à de l'amour...

« Dimanche, 13 juin. — Chez M. Delécluze. Il m'a dit une chose, c'est que Mme Récamier a besoin de moi. Je crois au moins que je lui manque beaucoup et cela est une raison de tâcher de rester l'hiver ensemble ici... Les heureux sont bien heureux d'être heureux!...

« On est singulièrement disposé à s'exagérer toute chose, surtout l'amour qu'on a pour les autres, et les autres pour vous.

« Prendre garde, dans mes rapports avec Mme Récamier, de ne pas lui reprocher et me plaindre de choses qui sont naturelles. Elle ne sait pas pourquoi, mais moi je le sais. Ne pas laisser l'imagination des autres troubler la mienne...

« 15 juin. — Me voilà retombé dans le scepticisme absolu... Je suis venu trop tôt. La vie n'était pas organisée pour *nous*... J'ai dû, ainsi que tous mes amis, tomber dans le désordre et, par là, la stérilité, la mort. Mais rien ne me dit que, s'il y avait eu une société organisée pour nous, nous n'y aurions pas pris. Un jour, il y aura notre religion, notre poésie, notre philosophie, notre amour sans illusion et sans faiblesse. Si je pouvais trouver en moi assez d'esprit pour peindre cela en germe dans la misère du XIXe siècle! Il périt consumé par le développement trop rapide de ce qui n'est pas encore le monde. Son verbe l'étouffe, martyr de l'avenir.

« 1 heure 1/4. — J'ai eu, avec Mme Récamier, un mouve-

ment de nerfs au sujet de reproches qu'elle m'a faits. J'étais bien aise de mettre là-dessus la rage que j'avais dans le cœur... Je suis radicalement perdu!..

« 16 juin. — Tout ce matin, désespoir. Lord Byron... Avec Mme Récamier. Elle m'a raconté sa confession à M. Delécluze. Elle m'est très attachée, mais avait un autre sentiment, un heureux, quand elle m'a connu. Sa plus grande peine serait de me quitter. Elle croit que mon attachement m'est très bon. J'ai souri... Remplacement de M. de Chateaubriand. Conversation diplomatique avec M. Artaud... »

On sait à quelle grosse nouvelle se rapporte cette brève mention. Mme Récamier vient d'apprendre que, le 6 juin, Chateaubriand, ministre des Affaires étrangères, a trouvé, en arrivant au ministère, une lettre de révocation, en punition de n'avoir pas défendu le projet Villèle sur la réduction des rentes. Le journal d'Ampère ne nous dit pas le premier sentiment de son amie, sans doute mélangé : indignation devant cette insolence, qui exaspéra justement le grand écrivain et contribua, six ans plus tard, à la chute de la légitimité; mais peut-être aussi vague satisfaction d'amoureuse à la pensée qu'elle verrait revenir un peu plus vers elle celui que ses grandeurs avaient éloigné et dont les tendances politiques l'avaient souvent froissée...

« 19 juin. — Je viens d'avoir une conversation avec M. Delécluze. Il m'a dit que ma situation était incroyable, que personne ne la croirait, que lui-même ne la croyait pas. Il faut prendre garde : si j'allais en tirer, outre la nécessité de compromettre Mme Récamier, l'air de me déconsidérer... Ne pas la troubler par une crainte, par l'humeur, par le désespoir, comme je l'ai fait aujourd'hui, à Saint-Jean de Latran, où je m'accrochais au mot de M. Delécluze... Ce soir, j'ai été aimable pour elle et elle m'a pardonné.

« Lundi 21 juin. — Je me réveille : malaise. Le sentiment de ma faiblesse m'attriste. Au milieu de toute ma distraction, je ne pourrai faire que je ne sente pas que je suis un être affreusement épuisé... Je paye ma dette. Oh! si je pouvais vivre pleinement et sagement! Le bonheur domestique, qui sait?.. Peut-être la vie se renouvellera en moi. Dieu, si je renaissais!... M. Delécluze m'a fait sentir que l'opinion des autres pouvait intervenir... Ce soir, j'aurais dû mieux entrer dans l'affaire de M. de Chateaubriand...

« 24 juin. — Au retour d'Albano, nous avons attendu Mme Récamier. Quelques mots du ministère. Les amis de M. de Chateaubriand en grande colère, que Givré trouve belle. M. de Chateaubriand s'apercevant qu'il a été touché par l'amour des rentiers. En revoyant Mme Récamier, j'ai retrouvé la vie; toute la journée, j'ai été comme un corps sans âme.

« 25 juin. — Ma vie étant perdue, je n'ai de ressource que le *wandering*... Ne pas traîner cet hiver une chose qui est déjà si atténuée... Mme Récamier est très bonne pour l'attente et pour me servir de contenance et d'occupation pendant une convalescence... Ce soir, je vais trop loin... J'ai peut-être eu tort avec elle. Mais pourquoi connaît-elle si bien mes défauts?...

« 26 juin. — Je crains bien que la froideur ne glace mon cœur. Depuis que ma vie est dans la triste contemplation de la réalité, depuis qu'a cessé l'illusion sur moi et sur elle, il est impossible que nos rapports ne se refroidissent pas; tâcher de ne pas les laisser aigrir... Peut-être y a-t-il du dépit dans mon affaire. Je crains qu'il n'y ait encore plus d'habitude... Dans cette disposition, être délaissé seul avec moi-même pendant toute la journée par Mme Récamier est bien douloureux. Cette manière de me punir me révolte... M'accoutumer à me passer de tout le monde!.. Triste, triste fin!.. » [Ne dirait-on pas les réflexions d'un enfant qui boude en pénitence?]

« 1er juillet. — En rentrant, je vois Colombe si belle, oh! si belle!.. Non, point de Colombe! Je ne suis pas assez irrésistiblement entraîné pour avoir une excuse! La sacrifier à Mme Récamier et à la vertu!...

« 2 juillet. — Mme Récamier, en apprenant ce qu'on dit, a été très agitée, très triste : pour elle un peu, pour sa nièce beaucoup. Pour moi, je suis au désespoir de ce qu'on m'a dit... Mme Récamier m'a dit qu'à cette occasion elle a senti combien elle m'aimait, combien c'était dur de briser ma vie... Elle m'a parlé d'arranger un avenir, de toujours s'intéresser à mon bonheur... Ce soir, par bonheur, la princesse avait bien pris la chose... Ce soir, Mme Récamier a dit de M. de Chateaubriand : « Il n'est pas susceptible d'affection, mais d'habitude... »

« M. de Chateaubriand, kouik!... L'ambassade rangée autour de lui.

« 3 juillet. — Toute la soirée s'est passée à parler du voyage de Naples. Le ferons-nous? Il importe assez peu. J'aimerais

assez à le faire rapidement seul. Si nous le faisons ensemble, cela me sera aussi fort doux... Voilà plusieurs jours que je suis plus heureux que je ne l'avais jamais été. Je le dois beaucoup à ma raison... La sagesse m'aide à revivre...

« 5 juillet. — Aujourd'hui 5 à minuit, je ne sais pas encore si nous partirons ce soir pour Naples à 4 heures. Cette incertitude me contrarie très peu et me divertit beaucoup. Cependant, j'aimerais mieux qu'elle fût terminée... »

On part enfin le 6 juillet, en utilisant pour escorte, dans les passages dangereux, un corps de soldats autrichiens :

« 7 juillet. — Ce matin, à quatre heures et demie, nous sortions de Velletri quand j'ai entendu des cris. J'ai mis la tête à la portière et j'ai vu le sommet de la voiture de la Princesse s'enfoncer comme un vaisseau qui s'abîme. Je suis accouru. Mlle Lina a mis la tête à une espèce de trou qui était dans le fond de la voiture et qui se trouvait alors à la place de l'impériale. Victor a passé par-dessus la voiture et a été ouvrir. Pour moi, j'avais perdu la tête et, les voyant hors de danger, je restais là à regarder. Ni homme ni bête ne se sont fait mal. Enfin, nous sommes partis pour Cisterna, moi sur le siège avec Victor...

« Pour la première fois, je suis frappé du bruit assourdissant des cigales... A moitié assoupi par la chaleur, étendu sur le dos, je lève les yeux au ciel : il est d'un gris brûlant... J'aime Cisterna, j'aime ce petit village perdu au milieu des bois qui s'étendent jusqu'aux montagnes... J'ai lu du *Génie du Christianisme* à Mme Récamier : les chapitres de la peinture, de la musique, etc. Toujours ce même parti pris de ne voir qu'un côté de la chose, faire une déclamation sur les avantages du christianisme en peinture, y faire sonner les noms des peintres chrétiens, foudroyer ceux qui ont dit que les artistes ne pouvaient s'accommoder du christianisme, prendre un sujet chrétien, en faire un tableau et finir par une ou deux périodes bien ronflantes et bien vides, telle est sa manière, ou bien de présenter comme incontestable ce qui est douteux et avec la bonne grâce d'un docteur modeste ce qui est démontré. Telle est sa manière pleine d'exagération, de charlatanisme et de mauvaise foi, des restes d'illusion d'un homme de génie jeté dans une croyance qu'il n'a pas et qu'il croit avoir. J'ai dit tout cela à peu près. Mme Récamier l'a défendu ; mais notre discussion n'a pas été loin. J'avais raison et je ne veux plus m'emporter... Après le

dîner, une discussion sur *Egmont*. N'apprendrai-je pas à céder?...

« Nous sommes partis : la voiture au milieu avec des soldats devant, derrière et sur les côtés. Nous étions en tout sept ou huit voitures avec 60 hommes. L'aspect de notre cortège défilant au son des tambours, au milieu des soldats, avait quelque chose de menaçant et de rassurant à la fois, qui donnait le plaisir du danger sans l'effroi.

« Nous sommes entrés dans l'endroit redoutable, après plusieurs discussions et petites alarmes avec les postillons et les chevaux plus rétifs encore que leurs maîtres, et le cortège s'est mis à défiler paisiblement dans l'ordre qu'il a toujours gardé depuis. Le bois que nous avons traversé a été réellement fait pour y placer une scène de brigands... On ne rencontrait que quelques-uns de ces hommes à cheval, au chapeau pointu, à la grande lance, à la physionomie sinistre, poussant devant eux des troupeaux à demi sauvages de bœufs et de chevaux. Pour compléter l'aspect lugubre du tableau, le soleil s'est couché de la manière la plus menaçante. Le ciel était sillonné de grandes bandes couleur de fumée. Devant nous, nous voyions les montagnes et les plaines solitaires et les vieux forts éclairés par un jour d'orage incertain et faux. Le disque de la lune presque pleine se montrait pâle et terne à travers des nuages de pluie... Nous sommes entrés dans les Marais Pontins. La route est une grande allée de dix lieues, bordée des deux côtés de marécages. Au clair de la lune, ce pays était assez beau. Je la voyais derrière les arbres, ou blanchissant tout à coup quelque flaque d'eau... Je suis monté deux fois dans la voiture de Mme Récamier. J'avais de la peine à me livrer à son charme ; mais elle a été si tendre, si douce : je suis descendu la dernière fois enchanté et je marchais avec transport au clair de la lune derrière la voiture...

« Terracine... Je n'ai vu Mme Récamier que pour dîner. Petite discussion sur les brigands pour *fondi*, qui s'est bientôt arrêtée. Après le dîner, j'ai regardé la mer par la fenêtre de sa chambre : c'est depuis ce moment qu'elle m'a paru belle. Je lui ai donné la main pour remonter sur son lit. Je devais avoir l'air tendre et suppliant ; elle a souri ; j'ai baisé son pied. Je lui ai dit : « Vous avez aujourd'hui votre robe de sœur grise. » Elle m'a dit : « C'est mon jour de pitié. » Mlle Duvidal est entrée. Je suis descendu m'asseoir au bord de la mer.

« Je rentre. Je m'assieds sur le balcon, en face de la lune qui

est à moitié du ciel. A ma gauche sont des montagnes dans des teintes roses. Je vois ces teintes s'effacer insensiblement, mais rapidement. La nuit, par un progrès imperceptible, les efface, et soudain, les contours, qu'elle embellissait, prennent leurs formes noires. Le rose, qui était demeuré comme une bande flottante à l'horizon, se ternit aussi et il est remplacé par le bleu livide de la nuit. Un vert sinistre s'étend sur la mer. Bientôt tout se désanime, se décolore. Cette vue m'attriste. C'est là la vie des autres; mais la mienne est comme ces buissons nés dans le brouillard pour y pourrir sans avoir vu le soleil...

« Ce soir, je suis resté seul un moment au clair de lune avec elle. J'ai été troublé; elle aussi...

« 9 juillet. — Je suis à la place où j'étais hier pour voir coucher le soleil. J'attends son lever. Tout à coup, la ville de Gaète se trouve éclairée d'une lumière diaprée. La lumière gagne peu à peu les montagnes qui l'environnent. Elle bleuit la mer. Des teintes roses viennent sur les montagnes qui étaient grises et noires ; et cependant le soleil ne paraît point encore. Je me demande de quel point de l'horizon il va sortir. Il s'annonce partout... Voilà la lumière qui croît sur les cimes des arbres.

« De petites barques, qui étaient comme des points noirs, deviennent brillantes. La lumière gagne. Elle remplit les tournants de la baie. A mesure qu'elle s'étend, mon cœur abattu se ranime et suit ses progrès. L'air est frais. Une petite brise à peine sensible souffle sans bruit contre mon visage. Les oiseaux chantent. Mon cœur se rouvre à la vie. Que celui qui n'a pas son soleil pour le consoler est borné!... Je vais donc à Naples. J'y serai aujourd'hui! Là, je sentirai la vie se réveiller en moi comme un volcan. Naples!...

« 10 juillet. Naples. — En arrivant sur le balcon de Mme Récamier, j'ai senti Naples pour la première fois : la mer vue pardessus les arbres; le mouvement des voitures élégantes se promenant entre les arbres et nous; en face, l'île de Capri au milieu de la mer, la côte du Pausilippe, le Vésuve et cette immense plaine bleue ; la lune à moitié du ciel suspendue sur la mer tranquille... Ce soir, en sortant de table, la lune argentait les vagues au-dessous d'elle. Nous sommes allés à la Villa Reale. Nous nous sommes assis sur les pierres. Mme Récamier regardait les feux courir sur l'eau. Je pensais au *Purgatoire* de Dante... »

Le purgatoire peut-être. Mais, en somme, le journal de ce

séjour à Rome ne justifie nullement l'expression « un enfer » que J.-J. Ampère employait plus tard pour définir son voyage en Italie. On a souvent plutôt l'impression que les deux partenaires se distraient, l'un à conter, l'autre à écouter des fleurettes et, suivant l'expression employée par Ampère, qu'ils sont d'abord, l'un pour l'autre, une habitude. Par moments, nous les trouvons même un peu tièdes. Mais ensuite les mois de Naples paraissent avoir été singulièrement plus fiévreux, ardents et troublés. Tous deux semblent de corps et d'esprit sous l'influence du sirocco qu'ils sont venus braver dans le midi au moment des fortes chaleurs. Ils perdent le sommeil ; ils s'énervent. Mme Récamier, qui habite en bas de Naples, près de la Villa Reale, est obligée de monter coucher chaque soir sur les hauteurs du Vomero. Ampère se sent si accablé qu'il doit garder le lit trois jours. Les confidences, les réticences de son journal manifestent un singulier état de délabrement physique, qui se traduit par des accès de tristesse, d'humeur, de jalousie, pareils à ceux d'un enfant. Il en veut à tout le monde : surtout aux très aimables hôtes, chez lesquels Mme Récamier a trouvé l'hospitalité, le ménage Lefèvre, qui gêne nécessairement un peu les épanchements quotidiens. Alors, dans la solitude forcée, il revient sans cesse sur les mêmes idées : vie manquée ; usure précoce, etc. ; tout cela pourtant susceptible de fournir matière à des élégies. Ainsi certaine « promenade sur la mer, » où Mme Récamier eut le tort de se montrer trop aimable pour le général napolitain Filangieri, dont elle appréciait, d'après sa nièce, « le caractère élevé, les idées libérales et la conversation empreinte d'une généreuse tristesse... » Il y a cependant des heures de calme, entremêlées d'explosions. Un jour, Mme Récamier, au piano, « lui demande l'air qu'il aime le mieux pour le jouer en souvenir de lui. » A un autre moment, il écrit ces phrases un peu énigmatiques :

« Dimanche, 29 août. — Je suis comme un homme qui a reçu un coup de foudre, qui s'est cru écrasé, qui se relève tout étonné de se retrouver en vie. Dieu veuille que je ne sois pas frappé de paralysie, ou atteint de nouveau par un coup de tonnerre !...

« 31 août. — Voilà où m'a conduit ce dimanche ! Mal disposé, j'ai mal fait. Mon Dieu, ayez pitié de moi !...

« 1er septembre. — Travailler à *recomposer* ma vie.

« 2 septembre. — Je crois être sauvé au bout de cinq jours; c'est bien peu. Quelle vie ! Et la semaine d'avant...

« 17 septembre. — Déjà plusieurs fois j'ai cru, comme cette fois, en être à recouvrer ma vie. Cette fois, il le faut... ou mourir.

« J'ai lu aujourd'hui la seconde partie des *Mémoires* de M. de Chateaubriand. Scènes de confession et de communion bien vraies. Ce sont là tout juste mes souvenirs... Il me semble qu'il s'est détruit, puis recomposé artificiellement. Le même malheur m'attend. Je tâcherai de retrouver mieux...

« 18 septembre. — A seize ans, distrait des femmes par un accident funeste et éloigné de plus par la vie qu'on me faisait mener, mon imagination se porte sur deux choses : la poésie et la philosophie. Puis le doute vient, d'autant plus facile que l'étoffe d'une croyance manquait. Je me monte la tête sur ce doute... Ensuite, Mme Récamier, toujours mêlée à l'idée d'un amour intellectuel, embrassant toute chose. En fait, je ne lui apporte qu'une poursuite de chimères. Je ne m'apercevais pas que je détruisais le moyen de les atteindre. Depuis mon voyage d'Italie, mon imagination, trop distraite par le pays et les nouveaux objets, s'est portée sur la nécessité de cette âme à aimer. Mme Récamier a cessé d'être un sujet d'inspiration... Pour mon départ, il me déchirera certainement et j'en suis encore bien loin. La séparation est incertaine. Mais, quand on en sera là, quand il faudra, un soir, partir pour aller à 600 lieues!... Allemagne si mon père me persécute... Dans ce moment, il me semble que j'ai de la foi... Travailler, dominé par l'idée supérieure d'une régénération morale. L'expiation religieuse, c'est là ma vie actuelle... Je me monte la tête sur mon état à Paris : maison mal en ordre; agitation de mon père; tentations; situation fausse vis à vis de mes amis; tracas de théâtre; au lieu d'une vie douce, libre... Mon retard fera une vraie peine à mon père. Je lui ai promis mon retour. C'est là la considération à laquelle je dois tout sacrifier!... »

En lisant ces belles résolutions, nous nous imaginons que Jean-Jacques va partir tout de suite. Il lui fallut pourtant encore près de deux mois, des lettres instantes de ses amis parisiens qui lui peignaient le triste état de son père et la pression de Mme Récamier elle-même pour le décider à quitter Naples. Quand la résolution fut prise, Juliette, qui l'avait inspirée, s'en fâcha. Le dernier matin, il lui écrit à la hâte : « J'ai passé

une horrible nuit. Eh! bon Dieu, que voulez-vous que je devienne si nous ne nous quittons pas bien?... Voulez-vous me réduire au désespoir? Que vous ai-je fait? Ah! par pitié, que je vous voie ce matin!... »

Enfin, le pauvre pigeon voyageur à l'aile blessée (l'image est de Juliette) s'en va, par le chemin le plus long, par Venise, pour avoir le temps de recevoir des lettres en route. Lui-même écrit des volumes à chaque étape. Citons seulement, pour donner le ton, quelques phrases datées de Terracine, où il évoque le souvenir des heures passées avec elle en gagnant Naples :

« ... J'allais avec vous, je saluais pour la première fois la mer d'Italie. Je la regardais par la fenêtre de votre chambre. Vous rappelez-vous que vous étiez couchée sur votre lit en me la montrant, que je vous donnai la main pour vous lever, que je vous regardai, que vous sourîtes de ce regard, que vous me demandâtes des vers de moi pour les avoir entendus dans ce lieu-ci, que je les dis sans me faire prier, malgré la présence de Mlle Duvidal, pour faire quelque chose qui vous plût? Mon Dieu, mon Dieu, que tout cela était doux!... Je suis seul, je m'en vais!... J'ai lu un chapitre de l'*Imitation*, auquel j'ai attaché votre pensée comme je ferai toujours en priant. Je vous le promets; écrivez-moi la promesse d'en faire autant. Si vous vouliez aussi, à partir d'une époque à laquelle je pusse le savoir, en lire tous les jours un chapitre, ou de tel autre livre que vous voudriez, que vous liriez de suite et moi aussi, en lisant ainsi chacun le même chapitre chaque jour, nous ferions la même prière ensemble... Ce matin, en ouvrant l'*Imitation* au hasard, j'y ai trouvé ce verset : « Ne vous croyez pas entièrement abandonné, lorsque je vous enverrai en son temps quelque tribulation, ou lorsque je vous retrancherai une consolation. Car c'est par là qu'on passe pour aller dans le royaume des cieux... » Ces mots m'ont fait du bien... L'idée de la croix est bien profonde et bien consolante... Je suis prêt à pleurer. Je ne puis plus vous écrire. Adieu, je baise votre bague... J'ai pleuré. Je suis tombé à genoux. Quelque chose me tient à la gorge... Si je devais ne plus vous voir!... Mon Dieu, ayez pitié de moi!... »

Voici encore quelques lignes écrites de Rome le 11 novembre, qui sont également un retour sur le passé : « Quel temps doux et heureux! Comment pouvais-je avoir des moments d'humeur,

d'ennui? Je ne savais pas ce que je gâtais... Il paraît que je ne sais pas jouir; je ne sais que regretter... Il est vrai que quelque chose me faisait souffrir auprès de vous, que ma mobilité et votre charme ne me faisaient pas toujours oublier. Après m'être abandonné sans réflexion, sans projet, avec la naïveté d'un premier sentiment, au mouvement de mon cœur envers vous, j'avais senti tout à coup quelque chose l'arrêter. Plus d'une chose était entre vous et moi; je ne me l'étais pas dit d'abord et je n'en ai jamais pris mon parti... Le temps adoucira cette amertume secrète; mais il en restera longtemps, au fond de mon cœur, une cicatrice douloureuse... Ah! madame, que je vous aime, que je vous aurai aimée!... »

Nous arrêtons là le roman d'Ampère et de Mme Récamier. Le retour d'Italie n'en est pas le dénouement; mais il en termine la période la plus tumultueuse... Plus tard, cet amour a repris à diverses reprises avec une intensité nouvelle et n'a été rompu que par la mort. Il a passé par des vicissitudes imprévues. Ainsi certaine semaine de septembre 1825, où un mariage paraît décidé entre eux pour le jour où elle deviendra veuve. A d'autres moments, J.-J. Ampère songe très sérieusement à épouser son amie d'enfance, Félicie de Jussieu. Ou son père veut le marier avec Clémentine Cuvier, et lui-même est plus près de cette résolution que ne l'ont cru les contemporains... Mais, en définitive, le pauvre Ampère a bien, comme il le répète si souvent, perdu sa vie dans cette aventure de jeunesse avec Mme Récamier et son existence ultérieure se déroule, ainsi qu'il en avait eu le pressentiment. Il voyage; il s'amuse d'érudition; il fuit sa tristesse à tous les coins du monde; il s'efforce de la distraire par les succès mondains et les honneurs académiques. Mais, jusqu'au dernier jour, il garde la nostalgie de la tendresse féminine qui lui a fait défaut au début de sa vie. Il en poursuit le fantôme. Finalement, avec un caractère très différent de celui de son père, avec des satisfactions de vanité moins glorieuses, mais peut-être plus éclatantes, il n'est pas plus heureux. Si gai, si spirituel causeur qu'il apparaisse dans le monde, dès qu'il se retrouve seul, s'il rouvre son journal, c'est pour y écrire douloureusement que sa destinée a été manquée.

L. De Launay.

JOURS DE PRINTEMPS

EN HOLLANDE

I. — NOCTURNE

Pays inconnu, la nuit...

C'est la première fois que je respire cet air humide qui sent la saumure et le goudron. Le clair visage de la Hollande, je l'ignore; c'est le visage ruisselant de ténèbres et d'eau qui m'apparaît. Il me donne le petit choc intérieur qui fixe en moi cette image instantanée, cette image essentielle que l'on ne retrouve plus dès le second jour du voyage. Emportées par le vent du train, les choses nous livrent un secret unique, et ne le redisent jamais plus.

La pâle lune presque ronde mène les nuages en troupeaux. Dessous, l'étendue noire, jusqu'au cercle indéfini de l'horizon, est coupée par de longues lignes argentées, miroitantes. Est-ce la terre ou l'eau que le train parcourt, d'un élan uniforme, au chant régulier des roues, sans un halètement de la machine, sans un gémissement des freins? Tout droit. Pas une montée, pas une déclivité : tout droit. Le chant mécanique varie à peine au passage d'un viaduc, puis reprend son rythme. Tout droit. Vagues ombres, vagues reflets. Les X de fer d'un pont hachent une lagune interminable. Un feu clignotant plonge une épée tordue, rouge, vibrante, au bleu noir d'un fleuve étalé. Le feu et l'épée s'éclipsent, reparaissent, s'éclipsent encore. Bien loin, à travers les X du pont sonore et fuyant, se devine le nimbe fumeux d'une ville.

Un autre bras du fleuve. Un autre pont. Des bâtisses piquées

de lumières sur des rives largement écartées. Un bateau passe, rebroussant avec effort le courant, et son remous le suit, fourchu comme une immense queue de poisson, écailleuse et scintillante. Des tours et des flèches se lèvent vers la lune. Des bêtes lumineuses, — les tramways dont on n'entend pas la rumeur, — se poursuivent, en bas, dans les rues que le pont formidable enjambe.

Étrange vision, cette ville vue d'en haut, avec la perspective renversée de ses maisons. Rotterdam trempe dans une vapeur colorée par l'électricité, mauve et pourpre, et soudain blême et livide. Les pignons symétriques, percés de hautes fenêtres sans volets, irradient une clarté moins vive que le violent éclairage d'en bas. Chaque fenêtre révèle un morceau de la vie intérieure : — famille autour de la table, — femme assise qui lit, — couples tranquilles sous la lampe. Il semble que ces façades, toutes pareilles, aient perdu leur opacité et qu'elles soient faiblement transparentes comme un corps pénétré par des radiations chimiques.

Une enseigne écarlate surgit, sur un édifice invisible. L'œil jaune d'une horloge nous regarde, du haut d'un clocher. Encore des rues, encore des canaux, encore des pignons translucides, pleins de lampes, de meubles, de gens; et puis, la noire étendue silencieuse, coupée de lignes argentées, jusqu'à l'horizon, et dans le ciel, où les moutons gris deviennent blancs, le voyage solitaire de la lune.

Compartiment surchauffé. Deux dames très grosses, aux chevilles d'homme, coiffées de chapeaux horribles, la plus âgée ressemblant au feu président Krüger; un jeune juif à la figure intelligente et maladive; un monsieur, entre deux âges, blond grisonnant, moustachu et barbu comme un bourgeois peint par Franz Hals. Les deux hommes lisent des journaux financiers. Au dîner, dans le wagon-restaurant, on entendait toutes les langues de l'Europe, et les mots « change, livre, dollar, franc et Poincaré » composaient une sorte de leit-motiv, exprimant le souci commun à tant de gens qui ne sont pas tous, cependant, des gens d'affaires.

Mais, en ces jours de mars 1924, la question des changes préoccupe les personnes qui, par caractère ou par état, ignoraient tout, jusqu'ici, des problèmes financiers. Les journaux ont révélé à ces indifférents, qu'il y avait une « guerre écono-

mique, » le « Verdun du franc! » Avec des sentiments divers, — curiosité, cupidité, inquiétude, — chacun regarde vers le Veau d'or de la Bourse comme vers le Sphinx...

Bataille des devises. Des fortunes se font et se défont. Nul ne sait plus ce qu'il possède, ce qu'il a gagné, ce qu'il a perdu. Et les femmes même, saisies par la fièvre financière, se précipitent sur les journaux. Elles n'y cherchent pas la chronique de la mode, mais la chronique de la Bourse.

J'imagine que tous les grands « express européens » offrent le même tableau, avec des personnages analogues.

Dans ce wagon qui vient de Vintimille, — direct sur Amsterdam, — il y a surtout des hivernants qui retournent vers le printemps nordique, après avoir goûté le printemps méditerranéen. Des Français, guère. Si le franc, — qui remonte, — baissait encore, on verrait sans doute beaucoup d'Allemands au pays du florin, comme on en voit aux pays de la peseta et du franc suisse, mais il serait difficile à mes compatriotes d'aller sur place admirer les tulipes dans les jardins hollandais.

II. — HAARLEM

Ville charmante, rouge et verte au mois de mai, rouge et grise par ce glacial matin de mars.

Je l'ai parcourue avec un plaisir dénué de surprise : tant de peintures et de gravures m'avaient montré ses rues proprettes, ses pignons dentelés, sa cathédrale massive au clocher léger! Si la littérature hollandaise, mal servie par une langue sans expansion européenne, n'a pas souvent dépassé l'horizon des polders, des peintres admirables nous ont raconté la Hollande, ses paysages, ses mœurs, ses costumes, dans la langue universelle des formes et des couleurs. Qui comprendrait bien Florence, s'il n'avait jamais lu Dante et Boccace? Et Versailles, s'il ignorait Bossuet, Molière, Racine et Saint-Simon? Mais le miroir de l'âme hollandaise n'est pas le livre imprimé, c'est la toile peinte. D'incomparables artistes nous ont laissé le poème national de leur petite patrie, non dans les bibliothèques, mais dans les musées.

Reconnaître est aussi émouvant que découvrir. Ils me sont familiers depuis longtemps, ces canaux paisibles, d'un vert glauque à l'ombre du quai et dont le tain liquide reflète, par

places, le bleu du ciel et le fin lacis noir des branches. J'aimais déjà ces maisons pointues, assorties et diverses, ces façades couleur de goudron, rayées de blanc par les boiseries des fenêtres. Sous chaque store de toile, entre les rideaux « mystères, » il y a toujours l'amusante note vive d'un bouquet, tulipes, jonquilles, jacinthes.

L'an dernier, en Norvège, j'admirais, aux fenêtres des maisons, les fleurs venues des serres de Hollande. Dans les pays embrumés, sous un soleil plus pâle et plus lent que le nôtre, la fleur est un peu de vie éveillée parmi le grand sommeil hivernal. L'homme, condamné à la monotonie de la neige, perdu parmi les limbes du brouillard, chérit dans une pauvre fleur la certitude visible du printemps si long à venir.

Il n'y a pas encore de tulipes, pas même de crocus, dans les champs de Haarlem, à peine, çà et là, quelques touffes de perce-neige, petites cloches d'un blanc verdâtre, toutes frileuses et fermées. L'heure des jardins n'est pas venue. Il fait très froid. Le vent du Nord a balayé le ciel. Les beaux nuages qui montent sans cesse de la mer voisine se sont dispersés comme des escadres vaincues. Un bleu pâle, aussi pâle que les violettes blanches où persiste une vague nuance d'azur, mêle aux rouges, aux gris, aux bruns des vieux toits, sa délicatesse florale. Le printemps hollandais ne fleurit que dans ce bleu suave de l'air. Cependant, sous la terre noire, par milliers, les oignons précieux dardent leurs petits glaives verts. Je ne verrai pas leur gloire... Je ne verrai pas cette robe végétale, striée de jaune et de carmin, glacée de rose et de violet, qu'avril étendra bientôt sur les flancs amollis de la Hollande.

Mais il y a les fleuristes de Haarlem!

Leurs boutiques si nombreuses, si jolies, sont de véritables salons où mesdames les Tulipes de serre tiennent une élégante assemblée. Murs de cristal, paravents de verdure : les jacinthes doubles, bibelots de porcelaine tendre, rose ou bleu mat; dans les hautes touffes de feuillage, quelques tulipes perroquet, jaunes et rouges, ébouriffées comme sur des perchoirs; une atmosphère tiède, moite, engourdissante ; et là, les magnifiques Dames aux jupes de soie découpées, aussi larges parfois, aussi bouffantes que la crinoline des pivoines, blanc laiteux ou blanc safrané, rose argenté ou rose clair, rouge de sang, rouge de flamme, rouge de radis ouvert, violet de deuil

royal, pourpre sanglante. Les tons les plus riches, purs et crus, dignes de la palette de Van Gogh, habillent ces dames-fleurs qui, malgré ce luxe étalé, ne seront jamais, jamais que de splendides bourgeoises. La rose est une reine et la giroflée brune est une humble religieuse; la violette est une jeune fille sentimentale, et l'œillet une dame de volupté; mais madame la Tulipe est une fille de riches marchands qui étale son luxe et sa fortune. Il lui manque l'âme des fleurs : le parfum; on l'admire comme une très belle personne sans esprit, à qui l'on ne dit rien et qui n'a rien à dire...

CHEZ FRANZ HALS

Je suis allée voir Franz Hals dans la maison où la ville de Haarlem loge le meilleur de lui, son œuvre toute vivante. C'est une maison qui ne lui était pas destinée, en particulier; elle a eu, elle a encore des affectations diverses; mais Franz Hals, depuis qu'il l'habite, la remplit de son tumultueux génie.

Une rue presque déserte, en un quartier calme et vieillot. Les maisons modernes y paraissent anciennes. On y rêve d'hospices et de béguinages, et le silence, — ailleurs troublé par les grelots des bicyclettes innombrables, — ne s'émeut ici qu'à l'essor régulier des carillons. Une porte monumentale, à fronton sculpté, s'ouvre dans un long bâtiment sans étage, au toit de tuiles ondulées, aux croisées blanches. Entrons : la grande cour parée de quatre parterres géométriques, dessinés par les sombres linéaments du buis, a la douceur grave d'une cour de cloître. Au fond, s'élève le vieil hospice du XVIIe siècle, qui accueillait les vieillards pauvres et qui reçut parmi ses pensionnaires, le vieux Franz Hals de quatre-vingts ans. J'imagine que le peintre accepta sans tristesse l'hospitalité municipale. Il avait mené la vie la plus joyeuse et la plus débridée. Bon buveur et mauvais mari, dit la chronique locale, il fut un jour appelé devant les magistrats de Haarlem, pour avoir maltraité son épouse... Il reconnut sa faute, subit la réprimande et le châtiment, et promit de ne plus boire... Ce serment d'ivrogne fut-il exactement tenu? Les Hollandais du XVIIe siècle, malgré l'austérité de leur calvinisme, étaient des mangeurs et des buveurs héroïques. Leurs peintres favoris les représentaient volontiers à table, et Franz Hals, qui a enluminé tant de faces réjouies de

bons convives, se devait de connaitre jusqu'à l'extrême les influences du manger et du boire sur l'organisme d'un honnête bourgeois. Sa débauche n'était peut-être qu'une série d'expériences, une forme de la conscience professionnelle, et sans doute fut-il puni moins pour s'être enivré que pour avoir battu sa femme. Ce petit accident ne se répéta pas au cours d'un autre mariage. Franz Hals ne souffleta pas sa nouvelle épouse. Il se ruina, et elle avec lui. On ne connaît presque rien de son histoire, et l'on peut penser qu'il avait enterré cette seconde femme, lorsqu'il vint mourir à l'hospice de Haarlem.

L'hospice est devenu un musée charmant, comme tous les musées qui n'ont pas été construits spécialement pour recevoir des statues et des tableaux. Si beau, si vaste, si favorable qu'il soit à la peinture, par la perfection de l'éclairage et la disposition savante des cadres, un musée est toujours une nécropole où les marbres grelottent et où les tableaux s'ennuient. J'ai la perversité de préférer ces vieux édifices, palais ou châteaux, couvents ou maisons communales, qui retiennent encore un peu du passé dans leurs salles silencieuses. Le jour n'y tombe pas du plafond; il pénètre simplement par les fenêtres: et, s'il y a des coins obscurs, les toiles antiques, — qui ne sont pas toujours des chefs-d'œuvre! — y prennent la beauté du mystère. Des hommes et des femmes ont vécu leur vie entre ces murs. Leurs ombres y reviennent peut-être, quand le clair de lune jette ses tapis d'argent sur les dalles ou sur les parquets. Alors, les figures peintes sourient doucement aux visiteurs de minuit, tandis que dans le superbe musée moderne il ne « revient » que des spectres de touristes et des fantômes de guides Cook.

C'est un grand plaisir, je vous assure, que de suivre dans les salles du Musée Franz Hals, l'aimable et savant directeur, M. G.-D. Gratama. Il parle à merveille des maîtres qu'il aime, qu'il sert dévotement, italianisants du XVIe siècle, comme Cornelis Cornelisz de Haarlem et Jean van Scorel, ou francs Hollandais qui ne demandèrent à l'Italie que des leçons et non pas une inspiration directe.

Il y a d'intéressantes toiles, dans ce petit musée. L'une des plus curieuses rappelle la fièvre de spéculation qui sévit au début du XVIIe siècle, au pays des tulipes. En ce temps-là, Paris, qui créait la mode, s'était engouée de la belle fleur hol-

landaise. Les amateurs payaient certains oignons beaucoup plus que leur poids d'or, et l'on vit une dizaine de *Semper Augustus* dépasser 32 000 florins. Bientôt, tout le monde spécula. Je ne sais si les tulipes furent vendues au comptant ou « à terme. » Des fortunes surgirent comme les tiges vertes en un jour de pluie tiède, et disparurent comme des corolles hâtives une nuit de gel. Les États, pour briser la spéculation, déclarèrent que tous les marchés relatifs aux tulipes étaient nuls et non avenus ! Les joueurs furent découragés, mais les collectionneurs, désintéressés comme tous les amants sincères, ne se lassèrent pas de cultiver, dans leurs serres et dans leurs jardins, leurs chères tulipes dépréciées. Et c'est pourquoi un peintre satirique nous montre la reine des tulipes, assise dans une de ces « voitures à voiles » qui furent les premiers automobiles des Pays-Bas. La Fortune guide le véhicule, espèce de barque montée sur roues, ornée d'un mât et d'une voile gonflée de vent. Des fous, coiffés de tulipes, sont assis aux pieds de la reine et toute une foule, bourgeois, paysans, belles dames, tendant des sacs d'or, suit l'équipage ridicule, plus folle que les fous, et parfaitement comparable à ces spéculateurs anonymes qui courent aujourd'hui derrière le char de la Livre, et se casseront le cou, demain, dans une ornière.

Il faut aller au musée de Haarlem pour connaître un artiste inégal et bien inférieur à Franz Hals, mais grand artiste pourtant, à sa manière. C'est Jean van Scorel, le peintre de la « Confrérie des chevaliers de la Terre Sainte, » dont l'œuvre révèle la double influence du Midi et du Nord. Des pèlerins, revenus de Palestine en leur cité natale, voulurent, selon l'usage, perpétuer le souvenir de leur grande aventure pieuse et de leur fraternelle amitié. Ils se firent peindre tous ensemble, comme firent, plus tard, les archers ou les gardes civiques, les compagnons de saint Georges ou de saint Adrien. Mais, au lieu de les grouper autour d'une table, l'artiste les a représentés, — et s'est représenté lui-même, — défilant en procession, chacun portant sur l'épaule une branche au vert feuillage, comme à la fête des Rameaux.

— C'est, dit M. Gratama, une idée purement hollandaise. Un artiste florentin aurait donné plus de grâce à ces austères figures; mais il y a un souvenir de l'Italie, un « rayon de romanisme » dans le style du dessin et l'arrangement des costumes.

Et il définit très justement ce tableau « une frise qui pourrait se prolonger à l'infini. » Malgré ses imperfections, l'ouvrage du vieux peintre, élève de Mabuse, et maître du grand Antonio Moro, est l'un des plus significatifs pour l'histoire de la peinture hollandaise, bien supérieur au *Baptême du Christ*, sorti de la même main et qui est une plate imitation de Raphaël.

Et voici Franz Hals.

Voici la foule joviale des bourgeois armés autour de leurs capitaines, dans les fêtes des confréries. La perspective du décor s'approfondit; l'air circule entre les corps, la lumière joue, en larges éclaboussures brillantes, sur le noir profond des velours, le bleu du satin, l'or et l'acier des épées, les blancs ambrés des nappes et des collerettes. Têtes fines ou vulgaires, l'homme de belle allure, riche, éduqué, lettré, vêtu comme un seigneur, et l'homme plus rude, à face de reître ou de paysan dégrossi, se rassemblent dans la confraternité la plus égalitaire, sous le drapeau déployé de saint Georges ou de saint Adrien. Je connaissais ces tableaux par d'exellentes reproductions et je croyais connaître aussi la manière et la couleur de Hals, mais je suis surprise de trouver un Hals si clair, dépouillé de ce voile brun qui, ailleurs, atténue les truculences de sa palette.

— Franz Hals, dit M. Gratama, a été longtemps la victime d'un mauvais vernis, posé comme un masque jaunâtre sur la fraîcheur incomparable de ses tableaux. Un professeur allemand avait inventé ce vernis, tout différent de celui qu'employaient nos vieux maîtres. L'enduit diabolique, posé vers 1870, se ternit en quelques années, prit des teintes brunes, et dénatura ainsi tous les tableaux, si bien que peu d'hommes vivant en 1923, pouvaient dire qu'ils avaient réellement connu les Franz Hals de Haarlem. Maintenant, nous avons retrouvé la formule du bon vernis, et nous avons « régénéré » la plupart des toiles, ce qui est une œuvre de minutie et de patience.

M. Gratama m'emmène dans la salle de « régénération. » Il y a là un tableau célèbre, — les *Archers de Saint Adrien*, — à demi débarbouillé de la mixture allemande. Le porte-drapeau, qui se tient si fièrement au premier plan, a le haut du visage blond d'un Hollandais nourri de lait et de bière, mais le bas est rougeâtre avec une barbe foncée. Une moitié de l'écharpe est encore d'un vert amorti, mais l'autre révèle sa

couleur véritable, ce beau bleu de la soie aux cassures lumineuses. M. Gratama prend un morceau de vernis, une lame jaune, transparente, pareille à un vieux verre fumé, et la promène çà et là sur les parties « régénérées » du tableau. Alors, les blancs dorés deviennent fumeux, les bleus verdissent, les violets tournent au brun et les bruns au noir... La démonstration est complète. Il ne me reste qu'à féliciter le « régénérateur, » qui nous permet de voir ce que les yeux de Franz Hals ont vu, et ce que n'ont pas vu, hélas! les modernes pasticheurs de ce grand peintre.

Pourtant, — je n'ose l'avouer au prêtre de ce temple, — l'étourdissante virtuosité de Hals ne me touche pas. Il y a, dans cet art, toute la vie extérieure, la vie bruyante et mouvante, joyeuse et charnelle. Où est l'âme ? Ces arquebusiers n'ont jamais pensé qu'aux intérêts de leur commerce ; ces gardes civiques n'ont jamais regardé que l'horizon de leurs plates campagnes. L'âme ?... Une seule fois, son reflet ennoblit une peinture de Hals, et c'est une œuvre de son déclin, une œuvre conçue dans ce lieu même : les portraits des régents et des régentes de l'hospice de Haarlem. Là, plus de couleurs chantantes : des vêtements noirs, des fonds noirs, des visages sans beauté, graves et doux. Le vieux peintre de quatre-vingts ans ne pouvait plus être un virtuose. Son cœur a suppléé aux défaillances de sa main, et il a trouvé pour la première fois ce qui manquait à sa jeunesse : l'émotion sentimentale.

L'ORGUE DANS L'ÉGLISE

Autant M. Gratama chérit son musée, autant M. Sauveur, — notre agent consulaire à Haarlem, — chérit sa cathédrale.

Il a voulu me la faire visiter lui-même. C'est une bonne fortune pour les voyageurs que de rencontrer, dans chaque ville lointaine où ils ne peuvent passer qu'un jour, ces fervents de la cité, férus d'archéologie, riches d'anecdotes et qui savent, à force d'amour, faire parler les vieilles pierres.

La *Grootekerk*, — la Grande Église, — autrefois consacrée à saint Bavon, a été bien souvent peinte et gravée. Vroom, Vandermeer, Berck-Heyde, Ruysdael, Samredam, presque tous les paysagistes hollandais ont été séduits par la puissance de cette masse qui s'élève de la ville, rabaissant, par contraste, les tours

de l'enceinte et les clochers rivaux. Telle qu'un navire échoué, elle se profile, dans un dessin de Rembrandt, au-dessus de la basse et longue dentelure que font les édifices et les remparts sur le ciel. De loin, on ne voit qu'elle. De près, elle est une montagne de brique, longue de cent quarante mètres, et qui porte, à quatre-vingts mètres de haut, un clocher presque grêle, de bois gris comme du plomb, surmonté d'une couronne ajourée.

Le vent et le soleil l'enveloppent. Flanquée de petites échoppes de bois, aux croisées vertes, aux rideaux blancs, où logent d'humbles métiers, la Grande Église regarde la Grande Place, forum de la cité, sanctuaire de son histoire. Elle est bien jolie, cette place, avec l'ancien palais des Comtes de Flandre, avec la Vieille Boucherie, pareille à une châsse de pierre et de brique, toute hérissée des pointes de ses pignons, toute dentelée, toute découpée, par la charmante fantaisie de la Renaissance.

En pénétrant, par une porte de côté, dans la Grande Église, je retrouve la sensation du silence clair, que me donnent seulement les églises protestantes. Tout est blanc, sauf la voûte de cèdre. Les gros piliers ronds, qui soutiennent les arcatures gothiques, ont perdu leurs robes colorées et leurs feuillages de pierre. La Réforme a passé là. Les chapiteaux sont réduits à une mince bague ouvragée, et le plâtre a recouvert des peintures décoratives dont subsistent seulement, — par une concession faite aux archéologues! — deux ou trois fragments débarrassés de leur badigeon. Les stalles du chœur, la grille de cuivre, la chaire avec son dais gothique, quelques vitraux, un buffet d'orgue aux anges drapés et volants, consolent le regard que cette nudité et cette blancheur décourageraient un peu... De secrètes discordances nous déconcertent, dans ces cathédrales devenues temples, où les choses, désaffectées de leurs symboles, ne savent plus nous parler l'antique langue familière.

Mais, dans le vaisseau blanc, soudain, le clair silence frémit... Une onde musicale vient du fond de l'église, s'élargit, s'enfle, monte jusqu'aux voûtes, suivie et prolongée par une autre vague. L'orgue de Haarlem est un des plus célèbres du monde. Chaque semaine, un *récital* réunit un auditoire fervent de musique, et sans doute, l'organiste essaie ou répète une des pièces qu'il jouera demain. Il ne sait pas, le musicien caché, avec quelle émotion je l'écoute, emportée par ce vaste courant

qu'il épanche. L'atmosphère glacée de la nef, tout à coup, s'illumine, comme si l'harmonie était une transposition de la couleur, et la suave puissance du chant recrée la poésie sensible qui manquait au vieux sanctuaire.

III. — VOLENDAM SOUS LA PLUIE

Le ciel gris et doux, vapeurs tièdes qui se déchirent parfois sur une laiteuse pâleur, ou sur un peu d'azur brouillé, baigne la campagne divisée en damiers par des canaux qui luisent dans le vert humide de l'herbe nouvelle, jusqu'aux limites du cercle vaporeux. L'air est tout perlé de gouttelettes, glissantes comme au bout de fils nacrés ; l'herbe, le sol, les rares buissons, les voiles des petites barques, les ramures sombres des arbres solitaires, les toits des maisons, les vêtements des hommes, la laine des brebis, sont imprégnés d'eau et de brume.

L'auto file sur la chaussée de brique, dans un éclaboussement perpétuel. Pas de talus, mais des canaux, reflétant des saules orangés par la sève montante. A la moindre embardée, nous quitterions la route pour cet autre chemin, cette voie liquide et parallèle qui la double à droite et à gauche.

Qu'elle serait triste dans un pays méridional, cette matinée en pleurs! Ici, le ruissellement de ses larmes n'enlaidit point la terre où le printemps tardif fermente. Les couleurs des prairies et des maisons se ravivent : vert de pomme verte, bruns chauds, rouges écarlates. La Hollande printanière a, sous la pluie, la fraîcheur d'un bouquet mouillé.

Les maisons paysannes me surprennent toujours par cette grâce naïve et solide qui a deux éléments essentiels : la proportion heureuse des toitures et le choix, souvent exquis, de la couleur. Elles se présentent par le pignon brun ou noir, percé de fenêtres plus larges que hautes, peintes en blanc, en vert, en rouge, en bleu vif, avec de charmants volets en deux couleurs, dont la gaîté fleurit la sombre façade. Les stores, le vase de jonquilles ou de tulipes, se répètent, comme un motif ornemental. Une fenêtre isolée, qu'une poulie surplombe, marque le faîte du pignon, et le grand toit descend, d'un beau mouvement, très ample, débordant la bâtisse, qu'il protège de ses larges pans. Derrière la maison, on devine un petit courtil, des chaumes, des fagots en tas, une basse-cour pleine de

volailles bariolées ; les deux bras dressés d'une charrette. Mettez une grosse fille blonde dans le courtil, une vieille en bonnet blanc derrière la croisée, un chien sur le seuil, un garçon qui scie du bois sous un arbre, — un seul arbre nu et bellement branchu, — c'est un petit tableau de petit-maître, un Van Ostade ou un Jan Steen...

Comme à Haarlem, le souvenir des peintres hollandais s'impose au voyageur le plus dégagé de ce qu'on appelle, dans l'affreux jargon moderne, le « passéisme. » Quand je traverse cette campagne qui s'étend d'Amsterdam au Zuyderzée, aucun poème ne chante dans ma mémoire, mais, partout, je retrouve cette sensation du « déjà vu » qui m'obséda dès le premier jour. Seule la vision nocturne de Rotterdam, rouge et noir dans la pénombre violette et les fulgurations de l'électricité, m'a donné le choc de la surprise ; les rues de Haarlem, les verdissants polders détrempés de pluie, les fermes, les moulins à vent, j'ai connu tout cela dans les musées. Et je ne le regrette pas. La Hollande est une création de l'homme. J'aime que l'homme ait raconté, prolongé, glorifié cette création dans l'œuvre d'art. La vraie nature, libre, sauvage, avec ses formes millénaires que le travail humain modifie lentement, n'apparaît nulle part ici. Le sol d'alluvions qui porte les maisons comme des barques, et les villes comme des flottes rassemblées, ce sol mou, spongieux, prêt à se dissoudre dans l'eau fluviale ou marine, n'existerait pas sans un magnifique effort de volonté. Ce pays n'est pas un morceau de nature ; il est une victoire sur la nature.

Pays de peintres et non de poètes. On n'y est jamais seul avec les grandes forces primitives. Dans la monotone étendue, le rêve se heurte toujours à la présence de l'homme, à la maison, au moulin, au bateau, à la silhouette petite, mais visible sur l'horizon, des villes industrieuses. Toutes les pensées sont ramenées vers le travail et le bien-être.

Nul paysage ne recèle moins de mystère. Il explique les vertus de la race, le courage tranquille, la patience, la force sans élan, le bon sens positif et réalisateur, l'esprit de tolérance qui permet à toutes les religions de vivre en paix, côte à côte. Dans cet air humide, la torche du fanatique brûlerait mal.

Pays de peintres. Les grands moulins sont comme des monuments à Ruysdaël, et les chênes solitaires commémorent

Hobbema. Ce village rouge et brun, cette servante au corsage bleu, parlent de Ver Meer, et, quand la pluie s'arrête, quand, au ciel éclairci, montent des nuages sans contours, vapeurs changeantes et diluées, d'un gris pâle et transparent où le soleil invisible se diffuse, je pense à Van Goyen et à Van de Velde

Pays de peintres. Cela se voit surtout à Volendam; cela se voit presque trop.

Volendam est un village pittoresque. Entendez ce mot dans son sens complet. Comme à Barbizon, comme à Cernay, comme en dix bourgs de Bretagne, « les peintres s'y sont mis. »

Les premiers peintres qui « se mettent » dans un village sont inoffensifs; mais il y a les autres, les effroyables amateurs qui accourent lorsque les vrais artistes ont dit ce qu'ils avaient à dire, lorsque le hameau, la plage, la forêt, la rivière, devenus célèbres, sont déflorés. Alors, les vrais artistes s'en vont. Hélas! les amateurs, — ou les industriels de la peinture, — se succèdent par fournées. Certains s'établissent à demeure. Et les hôtelleries se transforment en salles d'exposition.

Volendam, illustre par ses harengs et par ses canards, accepte sa destinée d'être illustré, — abondamment, — par ses peintres. Les habitants semblent lier partie avec les étrangers qui cherchent ici le « motif. » Maisons, mobiliers, costumes, n'ont pas varié depuis le XVIIe siècle, et cette survivance du passé aurait un charme incomparable... s'il n'y avait pas tant de gens pour l'exploiter.

Volendam aux petites maisons brunes et vertes, aux rues pavées de brique, au joli port peuplé de mâtures fines et de voiles fauves, nous accueille à travers la pluie vaporisée en bruine Peu d'arbres; peu de jardins; point de cultures maraîchères. Derrière les maisons des hommes, sur une ligne parallèle, un peu plus en contre-bas, les petits logements et les petits parcs des canards forment un second village minuscule, où s'ébattent des milliers de volatilles courtes sur pattes, et comme vernies à neuf.

Que de rôtis, que de pâtés et de fricassées en espérance, pour les noces d'un Gargantua qui aimerait le canard! Et sur tous les marchés de la Hollande, quelle invasion de bêtes cancanantes et cahotantes, tendant leurs becs jaunes vers les ménagères casquées d'or. Le canard pour tous! Le canard à bon marché, démocratique et populaire! Je l'entrevois, sur la table

de l'hôtel où nous déjeunerons bientôt... Mais mon compagnon sourit quand j'exprime mon idée sur le rôle du canard de Volendam dans l'économie domestique hollandaise. Et j'apprends que ces animaux sympathiques ne sont pas faits pour être mangés!

— ???

— Ils sont nourris de poisson, exclusivement. Leur chair huileuse est atroce. On les élève pour recueillir leurs œufs, très abondants, qui sont vendus aux pâtissiers.

— Mais les canetons mâles, trop nombreux pour tenir le rôle de pachas dans un harem de canes, et les canes elles-mêmes, lorsqu'avec l'âge, elles cessent de pondre, qu'en fait-on?

M. de V. n'a jamais pensé au destin de ces canards superflus. Je garde une certaine inquiétude sur la qualité des salmis qu'on pourra m'offrir, et que je soupçonne parfumés d'un goût de poisson...

Mais précisément, il n'y a pas le moindre caneton dans l'excellent déjeuner qui nous attend. Le « confort moderne » et la plus exquise propreté rendent l'hôtel très différent de certaines auberges à peintres qu'on trouve chez nous. Cependant, on retrouve les meubles anciens, — ou copiés de l'ancien, — les cartes postales, les « souvenirs » locaux, dentelles, broderies, paniers, poupées en costume, — et sur les murailles, des tableaux, des tableaux, des tableaux!

Le vieux pêcheur à larges culottes, les enfants blonds en sabots, les jeunes filles coiffées de dentelles, les bateaux rentrant au port, les couples de fiancés, la main dans la main, les effets de matin, de soir, d'hiver, d'été, les natures mortes, les intérieurs, « genre Ter Borsch, » les vieillards barbus « genre Rembrandt, » les joyeux ivrognes, « genre Franz Hals, » il y a là de quoi ravir des centaines d'Américains. Je découvre même, dans la quantité, de jolies choses qui résistent au voisinage redoutable des peintures fabriquées en série.

Les servantes, gentilles à regarder, avec leurs jupes énormes, leur corsage de velours, leur châle fleuri, leur bonnet à courtes barbes relevées en croc, prennent, parmi ces tableaux, un faux air de modèles déguisés pour la pose. Et le bonhomme, habillé comme au temps du Taciturne, la taille serrée par une veste courte découpée en créneaux sur les culottes bouffantes, ne me semble pas « naturel. »

Mise en scène ? Cabotinage? Exploitation du touriste naïf et du « bourgeois? »

Pas du tout!

Il n'y a ici de faux que mon impression. Dans ce Volendam paradoxal, la vérité prend je ne sais quel aspect d'artifice.

Si les gens de ce village conservent fidèlement leurs costumes nationaux, ce n'est pas pour le plaisir des peintres, mais pour leur propre plaisir.

Une riche famille volendamoise, me dit-on, a voulu profiter de sa fortune pour faire le tour du monde. Père, mère, garçons et filles sont partis, vêtus de leurs habits traditionnels qu'ils entendent bien conserver dans tous les pays qu'ils visiteront. Ils sont en Égypte, actuellement. Sans doute, ils iront voir Tout-Ank-Amon dans son hypogée, et les bonnets de dentelle à la mode de Zélande, la veste à créneaux, les jupes froncées, les fichus à fleurs étonneront les Doubles pharaoniques qui n'ont pas encore contemplé cette sorte de barbares.

Avant de remonter dans l'automobile, sous la pluie si légère qu'on la sent à peine, nous allons jusqu'à l'église dont la cloche tinte pour les vêpres dominicales.

Volendam est catholique, comme on l'est en pays protestant, avec ferveur, avec assiduité. La grande église de brique, claire et confortable, ne rappelle en rien les pauvres églises de nos villages maritimes. Moins poétique, elle est agréable cependant, par cette netteté des moindres objets, ce beau luisant des bois frottés et vernis, cette limpidité des vitres, qui doivent plaire à sainte Marthe, patronne des bonnes ménagères. Oui, vraiment, Marie-Madeleine paraîtrait déplacée ici, avec ses parfums et sa chevelure répandue, tandis que sainte Marthe y serait comme chez elle, parmi ces femmes et ces jeunes filles dont l'humble vie est toute donnée aux soins de la maison. Pas une tache, pas un accroc sur les vêtements des plus pauvres. Les mains sont propres, le linge est net, les figures placides. Nulle mysticité. Beaucoup de sérieux et de décence. Et, quand toutes ces chrétiennes sont rangées à leur place, et que la voix du prêtre entonne le premier verset d'un psaume, les innombrables coiffes de dentelle, au vent de l'orgue, frémissent doucement, comme un champ de tulipes blanches.

IV. — TROIS IMAGES D'AMSTERDAM

Les antiques maisons patriciennes, accolées, mais de travers sur leurs pilotis, se regardent, séparées par le canal d'étain et de bronze vert. Précis comme une eau-forte, les arbres du quai penchent à peine leur double file, et l'arche d'un pont, continuée en profondeur par son mirage, dessine un ovale parfait.

De ces hauts pignons, sculptés suivant le goût du XVIIe siècle, de ces fenêtres voilées qui révèlent au passant les salons somptueux où des miroirs et des lustres brillent dans le clair-obscur, de ces eaux muettes, de ce ciel laiteux, émane la mélancolie baudelairienne de *l'Invitation au voyage.*

Soleils mouillés, ciels brouillés, vaisseaux dormants, chargés des trésors d'outre-mer, sombres intérieurs aux meubles luisants, éclairés, vers le soir, par un oblique rayon jaune...

Là tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté...

* * *

La Calverstraat, interdite aux voitures, est, le soir, aussi populeuse que le Corso de Rome ou les boulevards de Paris, toutes proportions gardées.

C'est la promenade coutumière des Amsterdamois, la rue la plus vivante, la plus éclairée, où les magasins laissent, bien après la fermeture, leurs vitrines sans volets, sans rideaux de fer, inondées d'électricité.

Il y a là beaucoup de magasins de tabac, comme en Belgique, beaucoup de charcuteries et de confiseries, un nombre invraisemblable de marchands de chaussures, et des expositions de dames et de messieurs en cire, assez mal vêtus d'étoffes coûteuses.

Des familles déambulent, à pas lents, beaucoup d'employés et d'ouvrières; une foule drue, contente, mais calme. Le bruit de voix qui remplit les rues françaises et italiennes, n'est ici qu'une rumeur. Personne ne court; personne ne crie.

Pour faciliter la circulation, — comme disent les règlements de police, — ces gens disciplinés prennent sagement leur droite. Le fleuve humain qui remplit la Calverstraat forme deux courants, en sens inverse, sans mélange, sans reflux, sans arrêt.

Et c'est peut-être l'ordre régulier de ces files processionnantes qui les rend, pour nos yeux français, un peu mornes, — car on ne voit jamais, jamais, devant soi, que des dos, comme dans les cortèges funèbres.

* * *

La place violemment éclairée, avec ses architectures d'un style germanique atténué, mais qui reste lourd, enflamme le ciel nébuleux. Quelques pas, et, le quai traversé, tout change... Nous sommes sur un pont, et devant nous, entre deux rangées de maisons noires, le canal roule des eaux ténébreuses. Un beffroi couronné surmonte des tas obscurs de bâtiments; et la lune théâtrale, émergeant des nuages déchiquetés, fait, de ce coin du vieil Amsterdam, une vignette romantique.

Cela dure... dix secondes! Brusquement, au-dessus des pignons, une apparition éblouissante, une enseigne lumineuse, colossale, aux lettres de feu rouge et vibrant, surgit. Elle proclame les vertus d'un chocolat ou d'un pneumatique, très haut, si haut que la lune offensée se voile, et que les splendides ténèbres du canal perdent leurs beaux noirs profonds et veloutés. Encore dix secondes : la vignette romantique reparaît, et la lune, pareille à une actrice jouant un drame moyenâgeux, penche sous son hennin d'argent, une figure indignée vers la modernité brutale. Dix secondes. Le chocolat ou le pneumatique éteignent les lueurs mourantes et rougissent les ombres du ciel...

V. — DE DESCARTES A REMBRANDT

Je ne suis pas entrée dans la maison de Descartes. Je l'ai vue, en passant, trop vite. Façade étroite, deux étages sous un pignon tronqué, d'où retombent les festons d'une guirlande en pierre grise. Une plaque de marbre commémore la retraite que fit, en ce lieu tranquille, — de 1629 à 1632, — le grand philosophe français. Il aimait la ville d'Amsterdam, parce que seul ou presque seul à n'y point exercer le négoce, et chacun étant très attentif à son profit, on y pouvait demeurer toute sa vie, étudiant et ratiocinant, sans être vu de personne. « Je vais me promener tous les jours au milieu d'un grand peuple, écrivait-il à Balzac, avec autant de liberté et de repos que vous

en auriez dans vos allées. Je n'y considère pas autrement les hommes que j'y vois, que je ferais les arbres qui se rencontrent dans vos forêts ou les animaux qui y paissent. Le bruit même de leurs tracas n'interrompt pas plus mes rêveries que celui de quelque ruisseau. Si je fais quelque réflexion sur leurs actions, j'en reçois le même plaisir que vous auriez de voir les paysans qui cultivent vos campagnes. Car je vois que tout leur travail sert à embellir le lieu de ma demeure, et à faire que je n'y manque d'aucune chose. S'il y a du plaisir à voir croître les fruits dans vos vergers, et à y être dans l'abondance jusqu'aux yeux, pensez-vous qu'il n'y en ait pas bien autant à voir venir ici des vaisseaux qui nous apportent abondamment tout ce que produisent les Indes et tout ce qu'il y a de rare en Europe. Quel autre lieu pourrait-on choisir, dans le reste du monde, où toutes les commodités de la vie soient aussi faciles à trouver que dans celui-ci? Quel autre pays où l'on puisse jouir d'une liberté si entière et où l'on puisse dormir avec moins d'inquiétude, où il y ait toujours des armées sur pied pour nous garder, où les empoisonnements, les trahisons, les calomnies soient moins connues et où il soit demeuré plus de restes de l'innocence des aïeux ? »

La maison où René Descartes mena cette vie si parfaitement conforme aux goûts d'un sage, a gardé son aspect primitif, tandis que les entours se modifiaient. La rue, presque campagnarde autrefois, s'est élargie. Elle est devenue, devant une église, une place plantée d'arbres. Si, par une faveur du ciel, René Descartes revenait en ce monde, il ne reconnaîtrait plus le quartier où des bruits de tramways et d'automobiles effaroucheraient la Muse de la Méthode.

Mais si, par une même faveur, Rembrandt, un soir, ressuscitait?

Je me plais à ce rêve, et je le vois, le magicien du crépuscule, le roi des ombres dorées et des reflets fugitifs, errant, un jour de sabbat, par les ruelles fétides de ce qui est encore le quartier juif, — le ghetto, — d'Amsterdam. Visible pour moi seule, il marche péniblement, drapé dans un manteau de velours fané, coiffé d'un bonnet de fourrure, tel qu'il était, aux derniers temps de sa tragique vieillesse. Les très anciennes maisons, inégales et de guingois, vident, sur le pavé sali d'immondices, une plèbe vermineuse. Des matrones

enceintes, des jeunes filles trop grasses dans leurs tricots de laine aux couleurs crues, des vieilles au masque sibyllin, assises sur les perrons, penchées aux fenêtres, surveillent les jeux des enfants chétifs, qui ont des profils de petits béliers ou de petits boucs intelligents. Des chairs bouffies et des linges sordides, émane une écœurante odeur, — relent de laine mal lavée et de chandelle mal éteinte, — la même ici que dans les juiveries de Hongrie et d'Orient. La Galicie a versé, là, un de ces flots d'émigrants dont elle inonde l'Europe depuis 1918, et qui effraie déjà l'Amérique. Mêlés aux Juifs d'Amsterdam, les nouveaux venus commencent ce travail de conquête qui s'achèvera dans les comptoirs et dans les banques. En moins d'une génération, ils seront Hollandais, comme ils seraient, ailleurs, Anglais ou Français. Ils donneront à la presse, au théâtre, aux arts, à la littérature, cet accent spécial, cette forme sémite, qui, déjà, en France, dénature et détruira peut-être notre génie national. Tel gamin qui nasille le yiddisch, possédera un jour des villas, des automobiles, des galeries de tableaux; telle fille pâle, aux yeux sombres, belle comme la reine Esther macérée dans les parfums, triomphera sur la scène ou dans les salons politiques. C'est la destinée d'Israël : sous nos pieds ou sur nos têtes, notre esclave ou notre souverain, jamais notre égal. Et toutes les possibilités de puissance incluses dans toutes les misères !

Le vieux peintre fantôme regarde ces êtres, ces bâtisses, l'étroite rivière pâle du ciel entre les toits anguleux. Il reconnaît ces figures fiévreuses aux lourdes paupières, et ce regard brûlant des femmes. Les guenilles n'ont pas de mode et ne marquent pas le style d'un temps. Mais où sont les patriciens de ce peuple, les Israélites riches et savants, aux costumes magnifiques, qui fréquentaient chez Rembrandt van Ryn, et qu'il prenait pour modèles? Vieillards au profil de faucon, à la barbe d'argent, majestueux comme des prophètes, rabbins pâlis sur le Zohar, jeunes hommes que la fantaisie de l'artiste parait du turban de Salomon ou de la couronne de l'époux, éternels errants fixés un jour au bord de l'Amstel, dans le plantureux giron de la Hollande?

La nuit tombe. Des lampes s'allument derrière les vitres poussiéreuses, au fond du rez-de-chaussée que le soleil ne visite pas. Quel philosophe médite, quel cabbaliste prépare un gri-

moire dans les chambres pleines de livres et d'instruments mystérieux? S'il entrait dans cette hôtellerie, le peintre n'y retrouverait-il pas les originaux des disciples qu'il a fait asseoir auprès du Christ des pauvres, et ceux qui furent Isaac, Tobie, le jeune David, et le vieux Saül?... Il passe, sans s'arrêter. Comme la rue s'agrandit, comme elle se transforme! Que signifient ces costumes inconnus, d'une laideur ingrate, ces véhicules étranges, ces magasins, ces feux suspendus à un fil? La figure du siècle nouveau perce, sous les hardes du passé. Rembrandt, ébloui par les clartés froides et fixes de l'électricité, marche, les yeux clignotants... Le bruit de la vie, dont il ne reconnaît pas le rythme, effraye le pèlerin surnaturel? Il passe, mais soudain, son cœur, qui n'a rien oublié, tressaille... C'est là!

Tout près du pont du Zwanenburgal, dans la Joden-Breestraat, la maison élève ses trois étages sous un fronton triangulaire. Quatre fenêtres, à chaque étage, une jolie porte, un petit perron. A cette heure tardive, elle est fermée. Les visiteurs sont partis. Le gardien est absent. Cependant, la porte s'entr'ouvre pour le maître de jadis. Dans les salles sans rideaux, sans meubles, éclairées par un vague reflet qui n'est pas de ce monde, — comme si une lumière émanait des mains ressuscitées de Rembrandt, — quelle solitude, quel silence!

C'est ici que le jeune mari de Saskia vint s'établir en 1639, avec sa bien-aimée et son bel enfant, Titus aux boucles châtaines. Qu'elle était charmante, alors, la petite épouse que Rembrandt ne se lassa jamais de peindre, comme pour prolonger, dans l'avenir, sa brève jeunesse et sa floraison sitôt fanée! Sur les épaules délicates, il déroulait des velours chatoyants et des fourrures royales. Il piquait des étoiles de pierreries dans les cheveux relevés, découvrant le petit front bombé qu'un rayon amoureux caresse; il mettait une fleur entre les jolis doigts, une chaîne de rubis autour du col nu, et sur le modèle adoré, fastueusement, il jetait le voile d'or de la lumière et le voile brun de la pénombre. Tantôt, après un repas d'amoureux dont il veut garder le souvenir, il se représente lui-même, tenant Saskia assise sur son genou; tantôt, il la dessine, en quelques traits, assise ou couchée, fatiguée par la maternité prochaine, ou portant, dans ses bras, un nourrisson. Il multiplie cette chère image, comme il fait pour son père, pour sa

mère, pour ses amis, et même pour la servante au grand cœur, cette Hendrickje qui sera la compagne des jours de misère, la dernière amie, l'humble Agar soignant le fils de Sara, Hendrickje, une des plus touchantes figures du dévouement féminin...

Que de souvenirs se lèvent encore! Voici l'atelier où il peignit la *Ronde de nuit;* voici la salle où il entassait ses collections, meubles, curiosités, marbres antiques, estampes, tableaux de Palma et de Giorgione, qui furent vendus aux enchères pour apaiser une meute de créanciers. Maintenant, il n'y a plus que des gravures, — des reproductions de gravures, — sur les murailles et dans les vitrines. Et le fantôme s'attarde devant le petit dessin où sourit une très jeune femme coiffée d'un chapeau fleuri. Trois lignes d'écriture au bas du feuillet : « Portrait de Saskia fait par moi, quatre jours après notre mariage. »

VI. — GRONINGUE.

Je suis arrivée un soir à Groningue, après une demi-journée de voyage, dans un pays bien différent de la Hollande que je connaissais. En quittant les éternels polders, on trouve un charme triste et pénétrant à certaines régions moins fabriquées, sables et bruyères, bois de pins, faibles mouvements du sol s'essayant à devenir collines. J'ai vu, sous un ciel jaune et gris, barré de rayons pluvieux, la jolie petite cité d'Assen, qui semble bâtie dans un parc. Et j'ai enfin connu Groningue, la ville savante et laborieuse du Nord, fière de son antique Université. J'y ai reçu un accueil bienveillant, j'oserai dire amical. Le public des conférences est ici un peu différent de celui d'Amsterdam et de Haarlem. Il est, en grande partie, composé d'étudiants et d'étudiantes qui trouvent, dans les réunions de *l'Alliance française*, un utile complément d'études et un agréable exercice intellectuel. J'aime beaucoup cette jeunesse, attentive et gaie, dont le regard et le sourire créent une atmosphère de sympathie. Je la sens très vite en communion avec moi, et j'oublie, — comme je l'ai toujours oublié devant les publics de Hollande, — que je suis une étrangère.

Aussi, le lendemain, durant la courte demi-journée qui m'est laissée pour visiter Groningue, ai-je tenu à voir l'Université.

Il faisait un temps bien hollandais : soleil doux, nuages moirés dans l'azur tendre. Sur la place du grand marché, — qui, ce jour-là, justifiait pleinement son nom, — il y avait une foule de marchands venus de la campagne environnante. Les éventaires, installés sur des tréteaux, ressemblaient à tous ceux qu'on aperçoit, dans les marchés des villes de province, et je n'y ai rien remarqué de caractéristique, sauf les énormes fromages entassés, comme des meules de moulin, et les cigares en paquets comme des bottes d'asperges. Quelques vendeuses portaient le costume frison, le casque de cuivre doré, couvert de dentelles, sur quoi les femmes mariées posent, hélas! un affreux chapeau noir. Les tramways creusaient un sillon et laissaient un remous dans cette foule paisible. Des chevaux massifs attendaient patiemment l'heure du départ, tandis que de graves paysans palabraient parmi les charrettes.

Les monuments de la belle vieille place, le classique hôtel de ville, au portique néo-grec, les maisons dentelées, les tours et les flèches, avaient un air joyeux dans la douceur printanière; et, tout à coup, du campanile vert et gris de la cathédrale Saint-Martin, le carillon d'onze heures lâcha une volée d'oiseaux d'argent, qui s'éparpillèrent sur la ville.

L'Université de Groningue est une très vieille dame dans une maison très moderne. Elle a trois siècles d'âge, mais son logis ayant brûlé en 1906, elle habite maintenant un véritable palais, construit dans le style de la Renaissance. Nos Universités provinciales ignorent cette richesse et ce confort que j'avais admirés déjà en Scandinavie, — particulièrement à Göteborg. — C'est que les Universités hollandaises ne dépendent pas de l'État. Elles vivent par elles-mêmes, et leur fortune privée leur permet un luxe qui serait irréalisable en France.

Passé la grille en fer forgé du vestibule, on monte un large escalier, décoré dans les tons gris et bleu. On trouve des corridors spacieux, égayés par des faïences et des cuivres; des salles aux belles boiseries de chêne, dont les meubles feraient honte aux éternelles tentures vertes, à l'éternel acajou, chers à nos administrations. La salle des Curateurs est ornée d'une quantité de portraits, représentant les anciens professeurs de Groningue. Une fois par mois, tous les professeurs et administrateurs s'y réunissent, pour prendre contact, et les armoires pratiquées dans la boiserie s'ouvrent solennellement... sur des

bouteilles et des verres. Il y a beaucoup de bonhomie dans cet usage, et si Van der Helst ou Franz Hals vivaient encore, ils aimeraient faire un grand tableau avec cette savante compagnie.

Le lecteur français, M. B..., qui me conduit, me donne ces détails amusants. Il me dit aussi que, sur un millier d'étudiants des deux sexes, les quatre dixièmes se destinent à la médecine, 30 environ étudient la théologie, 140 le droit, 220 les sciences naturelles, et 180 les lettres et la philosophie. On compte, parmi les professeurs, des hommes tels que M. Sneyders de Vogel, successeur de M. Salverda de Grave dans la chaire de philologie romane; M. Jaeger, chimiste, délégué avec le professeur Klein aux fêtes de Pasteur, à Paris, l'éminent psychologue Heymans, et bien d'autres dont les travaux honorent l'Université de Groningue.

Un des plus fameux, le grand astronome Kapteyn, est mort en 1923. Son souvenir est encore vivant dans la maison qu'il habitait, au coin de la place Guyot. En quittant l'Université, j'ai visité cette jolie demeure bâtie en brique et en pierre, dont les fenêtres s'ouvrent sur un canal assez large où passent de lentes et lourdes péniches. Balthazar Claës eût aimé ce logis de l'astronome, l'escalier raide, les paliers étroits, les chambres propices à la méditation silencieuse, que je vous décrirais bien mieux, cher lecteur, si j'étais Balzac. Je vous dirai seulement que le destin de cette maison romanesque a été digne d'elle, car elle est aujourd'hui un « séminaire » d'étudiants et d'étudiantes, et dans les appartements de M. Kapteyn, convertis en bibliothèques, des jeunes gens et des jeunes filles lisent les grands écrivains qui furent, à leur façon, des voyageurs du ciel et des chasseurs d'étoiles.

VII. — ASSEN ET VELP

J'ai quitté Groningue pour Assen, chef-lieu de la province de Drenthe, élégante, paisible, sans industrie et sans commerce, qui a des airs de capitale minuscule pour un minuscule royaume. L'aimable hospitalité de Mme Lindhorst-Homan, femme du gouverneur de la province, grande amie de la France, et qui a, je crois, un peu de sang français, m'a rendu très agréable un séjour que j'aurais aimé prolonger. Mais, dans ces voyages, où des amis inconnus vous reçoivent avec tant de bonne

grâce, la fidélité du souvenir compense seulement la brièveté des rencontres.

J'arrive à Velp, près d'Arnhem, et je retrouve le même accueil, simple et cordial, chez M. Keurenaer, un Hollandais qui parle français comme un Parisien, — j'entends avec ce vocabulaire particulier et cette verve que n'ont pas, chez nous, les gens de province. Le français paraît être la langue usuelle de la maison ; les enfants l'emploient aussi naturellement que leur idiome national. Et, dans cette famille charmante, je constate une fois de plus cette vérité, — qui m'a été affirmée par tous mes hôtes, — que les lettres, les arts, l'esprit de la France continuent d'être aimés, d'être compris, en Hollande, plus et mieux que nous ne le croyons.

Les Hollandais, que j'ai rencontrés, m'ont tous dit : « Pourquoi nous croit-on germanophiles? Il y a des germanophiles chez nous, — il y en a dans tous les pays, même dans ceux qui furent vos alliés; — mais nous ne devons rien à la culture allemande, et nous avons toujours exécré et redouté le militarisme prussien. Nous avons été, pendant des siècles, à l'école du génie latin, à travers l'Italie et la France. Les idées de liberté, de pacifisme, de justice internationale, ces idées entièrement opposées au culte de la force brutale, ont trouvé, chez nous, un asile contre toutes les intolérances. Peut-on supposer qu'en 1914 nous n'avions pas vu le péril qui suivait, pour nous, la victoire possible de l'Allemagne? Triomphante, elle nous eût dévorés... Et maintenant, quand nous lisons, dans les journaux français, que la « campagne contre le franc » a ses origines en Hollande, nous voudrions bien que l'on ne confondît pas les Hollandais avec les Juifs allemands qui possèdent des banques importantes à Amsterdam, et qui spéculent sur le franc après avoir spéculé sur le mark... »

Celui qui me parlait ainsi ajouta :

« Nous n'avons aucun intérêt à voir se déprécier la monnaie française, nous qui sommes durement éprouvés par l'état de notre florin. Déjà, nos produits ne se vendent plus... Nos fromages, qui étaient une part de notre richesse, nous restent pour compte. Il nous faut entretenir des chômeurs, à grands frais. On s'occupe même d'organiser une émigration de travailleurs en France, dans les régions où la main-d'œuvre locale ne suffit plus... Heureusement que le franc remonte ! Il remonte

même si vite que certaines banques ont perdu des dizaines de millions en quelques jours... »

Je reproduis textuellement et sans commentaires ces réflexions que j'ai entendues un peu partout.

VIII. — L'ALLÉE DES HÊTRES

Le village de Velp, — peut-on l'appeler un village ? — est une agglomération de belles maisons de plaisance, aux portes d'Arnhem, dans un pays délicieux. Je l'ai parcouru en automobile, ce pays qui n'a rien de spécifiquement hollandais. C'est ce que dans les contrées basses et plates, on appelle, par contraste, une « petite Suisse. » Entendez que le sol s'y soulève en collines de cent à cent dix mètres. Et, comme le caractère d'un paysage tient à ses proportions plutôt qu'à ses dimensions, les environs d'Arnhem ont une beauté noble et douce, par le dessin des coteaux boisés et l'ampleur des perspectives. Les arbres y sont admirables, non seulement dans les bois, mais dans les jardins particuliers, et sur la fameuse route d'Arnhem dont les hêtres ont une célébrité européenne. Imaginez, sur une longueur de trois kilomètres, deux allées de hêtres centenaires, hauts comme des piliers d'église, musclés sous leur écorce gris de fer comme des corps de héros. En mai, une triple voûte de verdure, — de ce feuillage si frais qu'il paraît mouillé, — filtre l'or aérien du soleil dans une ombre exquise. En automne, la pluie pourprée des feuilles devient un tapis royal. Beaux arbres, je n'ai pu que rêver votre splendeur. Je ne l'ai pas vue. Vos puissants rameaux étaient encore nus et noirs et tout mêlés de brume fondante.

Une des grâces de ce pays, c'est l'architecture des maisons de campagne. Elles sont plus jolies qu'ailleurs et plus variées, et la plus modeste donne le sentiment de l'élégance, sinon de la richesse dans le confort. Les éléments traditionnels du style hollandais, — la brique, le pignon, le grand toit, les boiseries en couleur, — s'y accordent avec une fantaisie toujours mesurée. Chaque maison a bien sa figure personnelle, et toutes ont une parenté qui crée l'harmonie sans la monotonie. La ligne du toit commande toute l'architecture de ces ravissantes demeures. Elle est si bien calculée, elle se prête à de si amusantes combinaisons de lucarnes, elle donne un tel sentiment

de solidité, de calme, d'intimité sous le robuste abri de la charpente, que j'avais honte en me rappelant les horribles villas modernes de notre banlieue parisienne.

IX. — LA HAYE

Sous les arbres des avenues, dans le gazon clairsemé, voici les premières fleurs printanières, les crocus.

Ils font de grandes traînées blanches, mauves, violettes, roses, jaunes, et leurs couleurs, imprévues dans un paysage urbain, me donnent le désir de peindre. Toute la Hollande m'a donné ce désir. Et comme les mots « palette de l'écrivain » me semblent ternes et tristes quand, les yeux fermés, je revois les petites fleurs vives et tendres!

Parler des musées, des monuments, je ne saurais, aujourd'hui. J'ai dû voir, en trop peu de temps, trop de chefs-d'œuvre et que d'autres ont trop bien décrits. Le charme de La Haye, pour moi, c'est autre chose...

C'est ce ciel, dont le bleu se décolore sur le vert des eaux marines, et s'argente d'un brouillard léger; c'est cette lumière vaporeuse qui caresse les nobles façades rouges et grises; c'est le ton délicieux des sables, blonds comme des cheveux enfantins; c'est cette nuance de bonhomie dans la majesté, de dignité dans la simplicité familière; ce sont, enfin, dans la rue, offertes à tous, pour le plaisir de tous, ces fleurs...

C'est la maison qui me reçoit, — Sandy's Hook, — née de la dune, toute blanche et verte, toute pleine de livres, de tableaux et de bouquets, maison de femme artiste, où Mlle Nell Duys a conçu et réalisé ce petit chef-d'œuvre féminin : un logis à la mesure de celle qui l'habite, un logis qui lui va, comme une robe.

Sandy's Hook est accueillant pour les écrivains français. J'ai le plaisir d'y déjeuner avec Georges Duhamel qui vient aussi conférencier en Hollande. Et cela m'amuse de voir l'auteur de *la Vie des Martyrs*, dans la petite salle à manger où il semble que des femmes seulement devraient se réunir, pour des repas qui ne seraient jamais que des dînettes.

X. — ADIEU A LA HOLLANDE

Me revoici donc à mon point de départ, dans cette ville de Rotterdam qui a été, pour moi, la première image de la Hollande, une nuit de brouillard et de lune.

C'est comme une double épreuve de la même photographie: négatif et positif. Tout ce qui composait la masse noire et bleu sombre, — le fleuve et le ciel également obscurs, — tout ce qui s'éclairait violemment par en bas, sous le pont du chemin de fer, les maisons, les édifices, la haute tour à l'œil sanglant, tout m'apparaît dans une harmonie inverse. Le ciel et la Meuse sont d'immenses espaces, argent vaporeux, argent fluide, qui séparent en deux villes la sombre cité.

Sur une rive, c'est Rotterdam, et sur l'autre, très loin, c'est le port de Rotterdam. Je ne l'ai pas visité : je n'ai pu que l'entrevoir. Il ne me reste d'une promenade écourtée par le mauvais temps qu'une vision d'œuvres cyclopéennes : de gigantesques machines dressées dans le crépuscule pluvieux, les bras articulés des grues et les corps compliqués des aspirateurs de grains; des cheminées de paquebots, des coques blanches, rouges, noires, et, sur les mâts, tous les pavillons du monde, détrempés par l'humidité.

Des entrepôts, des docks, un camp d'aviation, des bâtiments de brique enfumée, des cités ouvrières, et puis, un coin presque campagnard, des arbres, des maisons basses, les restes d'un village dévoré par la ville...

C'est tout ce que j'ai pu connaître de Rotterdam, et c'est assez pour désirer de le voir mieux, la prochaine fois...

Car j'espère bien revenir en Hollande. J'y suis arrivée en étrangère, et je pars avec un regret, tant les sympathies de ceux qui m'ont accueillie ont été franches et spontanées. Sur le quai de la gare, ce matin de mon départ, je l'ai dit à M. et à Mme Van Vyngaarden, ces grands amis de la France, qui m'ont reçue si cordialement à leur foyer. Je le répète ici, et je voudrais que beaucoup de nos compatriotes apprissent à mieux comprendre la Hollande, pour être mieux compris d'elle.

MARCELLE TINAYRE.

L'HISTOIRE DES SCIENCES

ET LE RÔLE DE LA FRANCE

Ce n'est pas une entreprise facile que d'écrire l'histoire des sciences mathématiques, physiques et naturelles. On rencontre à ce sujet dans trop de livres beaucoup de légendes, ainsi que des fausses attributions et des silences parfois intentionnels. Le travail scientifique est en grande partie un travail collectif, et l'éclosion des idées en apparence les plus originales n'est souvent que l'aboutissement de longs efforts antérieurs. Aussi les difficultés sont-elles grandes de rendre à chacun la justice qui lui est due, en s'efforçant de rattacher à un nom les découvertes ou les doctrines importantes; même pour des temps récents, il faut parfois une grande sagacité et des recherches pénétrantes pour retrouver les premières traces d'une idée appelée à un grand avenir. On peut envisager l'histoire des sciences à un autre point de vue, en se préoccupant surtout de tracer un tableau fidèle de l'évolution historique de la science, s'intéressant moins aux hommes qu'aux méthodes et aux résultats.

Je ne veux ici que présenter quelques remarques générales sur la genèse des idées scientifiques et sur le rôle des théories, m'attachant surtout aux savants français et à leur œuvre, de manière à montrer le rôle de notre pays dans l'édification de la science moderne.

I

De très bonne heure, l'humanité dut compter des esprits plus attentifs que leurs congénères à l'observation des phénomènes courants : ce furent les premiers savants. Ce sont ces

« savants » qui ont allumé les premiers feux et enseigné à fabriquer les instruments des âges préhistoriques. Un sentiment de curiosité désintéressée se mêlait-il aux buts pratiques qu'ils voulaient atteindre? On peut soutenir que, dans ces temps reculés, l'art a toujours été surajouté à l'utile, comme tendent à le faire croire les dessins et les sculptures des temps paléolithiques, où sont retracés d'un trait si sûr les mouvements des animaux familiers. Mais ce que nous pouvons présumer de la science préhistorique se réduira toujours à peu de chose. L'hypothèse a été émise que nos notions de sens commun remontent aux temps lointains de la préhistoire. Il se peut que, dans l'humanité, de très anciennes façons de penser aient survécu, malgré tous les changements postérieurs survenus dans les conditions des hommes. Dans son livre sur *le Pragmatisme*, William James adopte cette thèse que nos conceptions fondamentales sur les choses sont des découvertes faites par certains de nos ancêtres à des époques extrêmement éloignées, et qui ont réussi à se maintenir à travers tous les siècles postérieurs; ces conceptions forment le stade du sens commun. Ainsi auraient pris naissance les concepts de *chose*, de *temps*, d'*espace*, d'*influences causales*, de *réel*, et bien d'autres suivant lesquels nous continuons à penser.

C'est avec les anciennes civilisations de la Chaldée et de l'Égypte que commence l'histoire de la science. La géométrie y eut un caractère expérimental. On enseignait à Babylone que le côté de l'hexagone régulier est égal au rayon ; c'était là sans doute un fait d'observation. La géométrie cultivée en Égypte n'était pas moins empirique. Les arpenteurs de la vallée du Nil avaient remarqué qu'un triangle dont les côtés sont proportionnels aux nombres *trois*, *quatre* et *cinq* est rectangle, et c'est en utilisant cette propriété qu'ils élevaient des perpendiculaires. La géométrie égyptienne apparaît aux historiens de la science comme un ensemble de règles pratiques, dont l'origine est d'ailleurs parfois difficile à deviner. Cette mathématique préscientifique ne doit pas cependant être méprisée, car les faits mathématiques et astronomiques, dont la connaissance est due aux Égyptiens et aux Chaldéens, ont été le point de départ indispensable pour les spéculations ultérieures.

Si l'on veut trouver une science plus spéculative et des vues générales sur l'univers, il faut les chercher dans les sanctuaires

où s'élaboraient des cosmogonies, qui furent, dans leur temps, de véritables théories. L'action des dieux et des esprits y remplace sans doute les forces naturelles, mais il serait injuste de ne pas reconnaître l'effort de coordination et de sélection dont elles témoignent. Ces cosmogonies qui, une fois invariablement fixées, ont pu être un embarras pour le développement ultérieur de la pensée scientifique, ont constitué à leurs débuts un réel progrès.

On fait généralement honneur aux Grecs d'avoir créé la science rationnelle et désintéressée : c'est le miracle grec dont aimait à parler Ernest Renan. Nous croyons moins aujourd'hui à ces discontinuités. Quand les physiciens d'Ionie spéculaient sur les principes des choses, ils continuaient le travail de simplification et de réduction dont les religions orientales et surtout la religion égyptienne nous donnent des exemples. Nous pouvons nous représenter Thalès de Milet et surtout Anaximandre et Anaximène comme achevant « une laïcisation » commencée bien des siècles auparavant.

Elles marquent une date dans l'histoire de l'esprit humain, ces spéculations, à la fois ambitieuses et naïves, où tout est ramené à quelques substances, et où le mouvement apparaît comme un facteur essentiel; la science grecque à ses débuts eut toutes les audaces. Le point capital à noter est que la science rationnelle, dès ses premiers pas, cherche une explication de tous les phénomènes naturels en partant d'un petit nombre de principes. Si prématurée que fût une telle tentative, un but apparaissait dont la vision devait exercer, indirectement au moins, une grande influence sur le développement de la science positive.

Le merveilleux essor pris chez les Grecs par les sciences mathématiques eut une importance plus grande encore. Au nom de Pythagore se rattache l'explication de toutes choses par les nombres, et une formule célèbre de l'école pythagoricienne, qui était toute une métaphysique, proclamait que « les choses sont nombres. » Les progrès incessants de la géométrie pendant plusieurs siècles en firent le type idéal de la science, où tout est d'une intelligibilité parfaite, ce qui faisait écrire à Platon sur la porte de son école : « Que personne n'entre ici, s'il n'est géomètre. » Il paraissait naturel aux Grecs que l'instrument géométrique fût utilisé pour une connaissance générale de

l'univers, et, sous l'influence d'un esprit épris de clarté et simplifiant tout pour tout comprendre, la science positive tendait à prendre la forme mathématique.

Dans la philosophie et la science hellènes, simplicité, intelligibilité et vérité se montrent indissolublement liées. Il faut y joindre la beauté, le plus bel arrangement des choses étant aussi, d'après les pythagoriciens, le plus vrai. La physique et la cosmologie des Grecs furent œuvre d'artistes et de poètes, en même temps que de savants. Quoiqu'elle soit à bien des égards loin de la science hellène, la science moderne a plus d'un point de contact avec l'esprit grec dans le maniement de ses hypothèses et de ses théories.

Nous n'avons pas parlé de la science expérimentale en Grèce. Si les Grecs ont peu expérimenté, il y eut parmi eux d'excellents observateurs, comme en témoignent assez l'œuvre immense d'Aristote en zoologie et antérieurement les fines observations d'Hippocrate. Il faut noter d'ailleurs que la science positive se désintéressa peu à peu des théories philosophiques. Rien ne nous fait connaitre sur ce sujet les opinions du plus grand géomètre de l'antiquité, Archimède, qui doit compter parmi les fondateurs du calcul infinitésimal. Les profondes études du géomètre de Syracuse sur la mécanique nous le montrent, d'autre part, préoccupé des applications pratiques qu'avait souvent dédaignées dans les siècles précédents un amour ardent pour les spéculations métaphysiques. Avec Érathosthène et Hipparque, les applications de la géométrie à l'astronomie prennent le plus brillant essor. Auparavant, du temps même d'Aristote, Héraclide du Pont avait été probablement le véritable précurseur de Copernic. Il est, en tout cas, certain qu'Aristarque de Samos, cinquante ans après Héraclide, soutenait dans son intégrité le système du grand Polonais, mais sa tentative tomba dans l'oubli pendant de longs siècles.

Cette excursion rapide à travers l'antiquité depuis les plus anciens âges suffit à mettre en évidence les tendances pratiques et théoriques, qui, suivant les époques, se sont développées relativement à l'objet même de la science. Aujourd'hui encore, ces divers points de vue concourent à former l'opinion que nous nous faisons de la science. Comme le dit Montaigne, « c'est un grand ornement que la science, » et il ajoute aussitôt : « c'est un outil de merveilleux service, » c'est-à-dire que le

beau et l'utile s'y rejoignent et sont inséparables. Quant au désir de connaître le vrai, il faut ici faire une distinction que l'antiquité et le moyen âge n'ont pas ignorée, en séparant parfois la physique positive de la métaphysique du monde matériel, comme il arriva aux écoles astronomiques, où l'astronome ne se proposait pas de rechercher l'essence du ciel et des astres, mais se préoccupait seulement de l'ordre des corps célestes, de leurs figures et de leurs distances. Son but était atteint quand ses constructions assignaient à chaque astre errant une marche conforme à celle que relèvent les observations. Il ne s'agissait pas pour lui de donner des apparences une explication conforme à la réalité; il voulait seulement *sauver les phénomènes*, σώζειν τὰ φαινόμενα, suivant une expression qui remonte à Platon. Nous retrouverons ces vues sous des formes à peine différentes, quand nous chercherons à préciser le rôle des théories dans la science actuelle.

II

Jetons maintenant un coup d'œil sur les principales tendances qui se manifestent dans les âges modernes quant au but et à la valeur de la science.

On doit tout d'abord reconnaître que l'importance prise par la science dans la société actuelle provient avant tout des services qu'elle rend à l'humanité. Le plus grand nombre considère, suivant le mot de Bacon, que la science et la puissance humaine se correspondent et vont au même but. On admire surtout dans la science le merveilleux spectacle des applications si variées qui ont tant modifié les conditions d'existence des peuples civilisés : c'est un genre de valeur aisément appréciable. Il y a même un danger dans ces constatations trop faciles, qui risquent de faire perdre de vue les rapports qui existent entre ces brillantes manifestations de l'activité humaine et la science théorique et désintéressée. La source tarirait promptement si un esprit exclusivement utilitaire venait à dominer dans nos sociétés trop préoccupées de jouissances immédiates. Aujourd'hui comme jadis, la dépendance est intime entre la science pure et les applications. Ces influences réciproques ont agi dans l'un et l'autre sens, la pratique conduisant ici à la spéculation, tandis que des vues théoriques ont

été ailleurs l'origine de recherches pratiques. Il suffira de rappeler quelques exemples mémorables pris dans le XIXe siècle. Dans son immortel ouvrage sur *la Puissance motrice du feu*, Sadi Carnot, en se proposant d'expliquer et d'étendre les services que peuvent rendre les machines à feu, a créé la thermodynamique, d'où est née l'énergétique moderne. De même, les travaux de Henri Sainte-Claire Deville sur le platine ont été l'origine de ses recherches sur la dissociation, d'où devait sortir la mécanique chimique. D'autre part, Newton, en écrivant le livre des *Principes de la philosophie naturelle*, ne pensait guère aux navigateurs qui devaient plus tard utiliser quelque *Connaissance des temps*, construite d'après les lois de la gravitation universelle. Pareillement, Ampère et Faraday, en étudiant les actions des courants sur les courants et les phénomènes d'induction, préparaient à leur insu la voie à la construction des puissantes machines électro-magnétiques, dont l'emploi a révolutionné tant d'industries.

Quelle que puisse être, dans chaque cas, l'origine des progrès matériels réalisés par la science, celle-ci apparaît de plus en plus comme une puissance formidable qui ne recule jamais, et dont les conquêtes sont définitives. Il semble que tout lui soit possible, et on doit reconnaître que les admirables découvertes faites depuis trois siècles autorisent des espérances pour ainsi dire illimitées. On les cite souvent comme exemples des progrès de la civilisation. Mais il faut cependant éviter de graves confusions. Parmi les progrès de la civilisation entendue au sens le plus large et le plus humain figurent aussi les progrès de la moralité, et l'on ne doit pas oublier que la science et la moralité sont loin de progresser de pair. Ainsi le sentiment de l'honneur et le respect de la parole donnée n'ont pas de commune mesure avec la connaissance des lois relatives à la compressibilité des gaz et à l'action des aimants sur les courants électriques. Les sciences peuvent contribuer au bien-être de l'humanité ainsi qu'au soulagement de ses misères ; mais elles sont aussi susceptibles de concourir à des buts criminels, comme on n'en a vu que trop d'exemples, il y a quelques années.

Je me hâte d'ajouter que ceux qui croient le moins à une influence profonde de la culture scientifique sur la valeur morale, aiment à penser que, au moins pour les savants qui la font progresser, la science est autre chose qu'un outil de mer-

veilleux service, et que l'habitude de la méditation constante sur la philosophie naturelle incline l'esprit à la sérénité et à la modestie, car l'homme de science plus que tout autre connaît la grandeur de ses ignorances. On a plaisir aussi à constater que certains savants, surajoutant en quelque sorte un élément moral, rêvent d'une alliance entre le vrai et le bien et ne séparent pas la science de ses fins bienfaisantes; tel fut le cas de notre grand Pasteur, chez qui l'on rencontre à un degré si éminent l'enthousiasme scientifique et le haut sentiment des devoirs du savant envers la patrie et envers l'humanité.

Il faut aussi reconnaître que la diffusion des connaissances scientifiques modifie peu à peu la mentalité de ceux qui se piquent le moins de curiosité philosophique. L'idée profonde de loi naturelle s'implante peu à peu dans des esprits qui ne voyaient d'abord dans la science qu'une possibilité d'accroître notre puissance sur les choses. Le nombre augmente de ceux pour lesquels le point de vue utilitaire est dépassé, et qui, à la découverte d'un phénomène ou d'un corps nouveau, ne se demandent pas uniquement à quoi cela pourrait servir. L'astronomie à cet égard est une des sciences les plus captivantes. L'attrait est grand de contempler quelque temps l'Univers du point de vue de Sirius, ou de se transporter plus loin encore par la pensée dans ces mondes lointains qu'on appelle les nébuleuses spirales, et dont la lumière met des centaines de milliers d'années à nous parvenir, voyageant à raison de trois cent mille kilomètres par seconde. Si l'on a pu parfois faire le procès de certaines utilités créées par la science, en lui reprochant d'augmenter nos désirs au détriment de notre bonheur, et dire avec l'Ecclésiaste que celui qui augmente sa science augmente sa douleur, il est au contraire des heures, où on voit se dégager de la connaissance scientifique des idées de beauté et d'harmonie qui élèvent l'homme au-dessus d'intérêts immédiats et concourent en quelque manière au développement de la moralité. On peut enfin espérer que les progrès des sciences, en apprenant à mieux utiliser les énergies naturelles et à en découvrir de nouvelles, contribueront pour une large part à la solution des problèmes sociaux qui sont une des grandes préoccupations de notre temps. De ce point de vue optimiste, la science nous apparaît encore comme bonne en même temps qu'utile : c'est une pensée fortifiante pour ceux qui lui consacrent leur vie.

Un système de concepts, associé à des lois ou faits particuliers et transformé par des déductions convenables, de façon à faire rentrer, moyennant certaines hypothèses, ces lois ou faits dans des cadres plus généraux, constitue une théorie scientifique. Dans les diverses sciences, le développement des théories prend des formes différentes et nous aurons à revenir sur ce point. On peut remarquer, d'une manière générale, qu'on exige d'une théorie qu'elle soit simple. Il y a là une notion aussi féconde que vague ; ce principe de simplicité, malgré son caractère hypothétique, tend à produire en nous un sentiment de certitude. Devant une loi simple, nous croyons moins à la possibilité d'une erreur. Sans doute, comme le disait un jour Fresnel à Laplace, la nature se joue de nos difficultés analytiques, mais les savants ne sont satisfaits que quand ils peuvent rattacher des relations complexes à quelque idée théorique simplement formulée ; quand il en est autrement, les lois sont traitées d'empiriques. Le principe de simplicité intervient notamment, quand, plusieurs théories pouvant rendre compte d'un même groupe de phénomènes, nous rejetons une théorie trop compliquée ; peut-être parce que, étant trop difficile à manier, nous la jugeons peu utile.

Ce qu'on doit entendre par explication scientifique a donné lieu à bien des controverses. Une question voisine concerne l'intelligence d'un phénomène. Devant un fait nouveau, il nous arrive de dire que nous comprenons, ou que nous ne comprenons pas. Que signifie cette assertion ? Beaucoup de savants estiment qu'ils comprennent un phénomène, quand, avec les notions antérieurement acquises, ils auraient pu le prévoir ; l'explication consiste à développer cette possibilité de prévision. On peut d'ailleurs être plus ou moins exigeant quant à la nature des lois ou des théories à invoquer dans une explication. Les exigences varient d'une science à l'autre ; elles ne sont pas les mêmes pour un physicien et pour un biologiste. Alors que les sciences physico-chimiques tendent de plus en plus à prendre une forme mathématique, les sciences biologiques se présentent en général avec un autre caractère. Elles sont à un stade moins avancé, avec des concepts moins élaborés. Aussi ne doit-on pas s'étonner que, dans certaines théories zoologiques, la méthode soit autre que dans les sciences physiques. Elle a souvent un caractère comparatif et historique ; son maniement demande

des habitudes d'esprit quelque peu différentes de celles habituelles aux savants qui sont adonnés aux sciences entrées dans dans une période quantitative.

III

Toute la suite de l'histoire des sciences montre le rôle important joué par la France dans le développement scientifique. Résumons-le rapidement, en indiquant seulement les voies nouvelles dans lesquelles la science s'est successivement engagée.

En ce qui concerne le moyen âge, Duhem a insisté dans des ouvrages très documentés sur l'éclat dont a brillé l'Université de Paris au quatorzième et au quinzième siècle, époque de vie intellectuelle intense, où l'influence des doctrines parisiennes fut considérable sur les enseignements des Universités d'Allemagne, d'Angleterre, d'Italie et d'Espagne. On doit, d'après lui, compter Jean Buridan, recteur de l'Université de Paris dès 1327, parmi les fondateurs de la dynamique moderne. La dynamique n'avait joué jusque-là aucun rôle dans la notoriété de Buridan, et, sans parler de la Tour de Nesle, son nom rappelle seulement l'argument relatif à la liberté d'indifférence, dont d'ailleurs on ne trouve pas trace dans ses écrits. Il ne paraît pas douteux, d'après l'exposé que fait Duhem de la dynamique de Buridan en suivant un manuscrit du fonds latin de la Bibliothèque nationale, que Buridan avait rompu avec la mécanique péripatéticienne, et il semble bien que, avec sa théorie de l'*impetus*, il s'éleva à la loi de l'inertie, osant proclamer inutiles les intelligences motrices des orbes célestes, qui jouaient un rôle si important dans la physique d'Aristote. Parmi les disciples de Buridan, figure au premier rang Nicole Oresme, grand-maître du collège de Navarre en 1356, et plus tard évêque de Lisieux, dont l'influence a été considérable : Oresme fut à la fois un précurseur de Copernic par les vues qu'il émit sur la terre et les planètes, et de Descartes par l'usage qu'il fit des principes essentiels de la géométrie analytique.

A la Renaissance et au début du dix-septième siècle, nous voyons l'algèbre proprement dite arriver à l'autonomie avec son symbolisme et ses notations de plus en plus perfectionnées, constituant une langue d'une admirable clarté, qui, suivant le

mot de Fourier, n'a pas de signes pour exprimer les notions confuses, et procure à la pensée une véritable économie. Les bonnes notations, tout le monde en convient, sont souvent indispensables pour arriver à la solution des problèmes posés; on peut même aller plus loin, et dire qu'elles conduisent parfois à poser de nouveaux problèmes, l'esprit étant soutenu et porté en avant par les symboles qu'il a créés. Au nom de *Viète* est attachée la création de l'algèbre moderne, dont l'honneur lui appartient sans conteste; l'analyse infinitésimale sera en fait le développement de ce symbolisme opératoire.

Dans la première moitié du dix-septième siècle, la France peut revendiquer avec orgueil les noms de Pascal, de Descartes et de Fermat. On connaît la précocité de Pascal s'essayant tout enfant à des recherches géométriques et publiant à seize ans un court *Essay pour les coniques*, où il témoigne de la puissance d'invention d'un grand géomètre. Pascal est avec Fermat le fondateur du Calcul des probabilités; Huygens, Leibniz et d'autres ne feront que développer et appliquer leurs principes, jusqu'à ce que Jacques Bernoulli découvre le célèbre théorème qui porte son nom, et que Poisson a généralisé un siècle plus tard en l'appelant la loi des grands nombres. L'ouvrage de Pascal sur les *Problèmes touchant la roulette* permet de le regarder comme un des fondateurs du Calcul intégral. Le rôle de l'illustre enfant de Clermont ne fut pas moindre en physique qu'en mathématiques pures. C'est à l'expérience et non à des dissertations stériles que Pascal demande des réponses aux questions posées par l'expérience célèbre de Torricelli sur le baromètre. La physique est avant tout pour lui une science expérimentale, et il insiste sur ce que l'expérience et l'observation sont la seule source de nos connaissances. « Que tous les disciples d'Aristote, écrit-il dans la conclusion de ses *Traités sur le vide et sur la pesanteur de l'air*, assemblent tout ce qu'il y a de fort dans les écrits de leur maître et de ses commentateurs pour rendre raison de ces choses par l'horreur du vuide, si ils le peuvent; sinon qu'ils reconnaissent que les expériences sont les véritables maîtres qu'il faut suivre dans la physique. »

Pour Pascal, la physique ne peut être réduite à une mathématique universelle, et la tendance cartésienne lui paraissait trop audacieuse de chercher l'essence de la matière. Ce contraste entre la pensée d'un Pascal et celle d'un Descartes est

singulièrement intéressant. Jamais esprits ne furent plus dissemblables et moins faits pour se comprendre. On peut dire que, dans sa vision de la science, Pascal a montré trop de prudence, et Descartes a fait preuve de trop d'audace. Certes, plus d'un savant sourit aujourd'hui de l'assurance avec laquelle Descartes trouvait des explications pour toutes choses, et cependant cette foi et cette confiance ont été merveilleusement fécondes. Comme l'a dit Claude Bernard, « pour faire la science, il faut croire à la science. » A l'inverse de Pascal s'attachant aux résultats particuliers, Descartes se préoccupait surtout de la *méthode*, et c'est par là qu'il est un des créateurs de la philosophie naturelle. Devancé en partie par Nicole Oresme dans la découverte de la géométrie analytique, il apporte des vues générales sur l'algèbre et ses applications. On a cherché parfois à rabaisser son rôle en mécanique. C'est oublier qu'il a le premier énoncé la loi d'inertie sous une forme précise, et qu'il a vu le premier dans la notion de *travail* le concept fondamental de la mécanique. On sait que Leibniz a rectifié certaines erreurs de Descartes sur les quantités de mouvement, mais il n'en reste pas moins que, en mécanique comme en philosophie, Leibniz est un disciple du philosophe français.

En même temps qu'à Pascal et à Descartes, les mathématiciens et les physiciens doivent apporter à Fermat leur tribut d'admiration. Parmi les savants du XVIIe siècle, la physionomie de Fermat est particulièrement attachante. Le nom du conseiller au Parlement de Toulouse reste à jamais inscrit dans l'histoire du calcul infinitésimal à côté de celui de Pascal. Laplace et Lagrange le regardaient avec raison comme le premier inventeur des nouveaux calculs pour sa méthode *de maximis et minimis*, où il introduit en fait la notion de *dérivée*. Ses merveilleuses divinations sur la théorie des nombres font l'admiration des amis de l'arithmétique, cette reine des mathématiques, comme dira plus tard le mathématicien allemand Gauss. L'optique est aussi redevable à Fermat d'un progrès considérable. Il a trouvé la raison de la réfraction dans un principe général, d'après lequel la nature agit *par les voies les plus courtes et les plus aisées*; c'est donc à lui que l'on doit la première notion du *principe de la moindre action*, qui joue aujourd'hui un si grand rôle dans tant de questions de philosophie naturelle.

Après Descartes, Pascal et Fermat, l'hégémonie scientifique

passe pendant près d'un siècle à l'étranger, avec Huygens et Newton, qui posent définitivement les principes de la dynamique; Newton fait de ceux-ci une admirable application, en écrivant dans son livre des *Principes mathématiques de la philosophie naturelle* le premier chapitre de la mécanique céleste. A cette période d'induction succède une période déductive où la France reprend le premier rang; le développement mathématique y joue un rôle essentiel, et il faut rattacher surtout à cette époque les travaux de d'Alembert et de Lagrange Les applications viennent ensuite, nombreuses. Quelles riches moissons en astronomie théorique rappellent les noms de ces grands géomètres, et ceux de Clairaut et de Laplace! Newton mis à part et hors rang, on peut dire que la mécanique céleste est alors une science presque uniquement française.

Les XVIIe et XVIIIe siècles virent presque toujours les mathématiques et leurs applications cultivées par les mêmes savants. Il devait arriver un moment où des spécialisations s'établiraient. En France, trois noms dominent dans les sciences mathématiques pendant le premier tiers du XIXe siècle : ce sont ceux de Fourier, de Cauchy et de Galois. L'ouvrage de Fourier sur la théorie analytique de la chaleur contient le germe des méthodes employées dans l'étude des équations auxquelles conduisent de nombreuses théories physiques. L'activité de Cauchy, qui fut à la fois un grand théoricien de la physique et de la mécanique et un inventeur de génie en mathématiques pures, a été prodigieuse. En créant la théorie des fonctions de variables complexes, il donna une vie nouvelle à l'analyse mathématique, et, en ce sens, les travaux les plus modernes relèvent de lui. Évariste Galois transforma la théorie des équations algébriques, en montrant qu'à chaque équation correspond un groupe de substitutions, dans lequel se reflètent ses caractères essentiels; d'ailleurs, les notions qu'il introduisit dépassent de beaucoup le domaine de l'algèbre et s'étendent au concept de groupe d'opérations dans son acception la plus étendue.

Pendant la première moitié du dix-neuvième siècle, la physique française brille du plus vif éclat. En physique générale, deux principes dominent la science de l'énergie. Sous leur forme thermodynamique, le premier principe ou principe de l'équivalence de la chaleur et du travail est attribué généra-

lement au médecin allemand Robert Mayer, qui le formula en 1843; le second, concernant la dégradation de l'énergie, est le principe de Carnot. Mais l'histoire du premier de ces principes doit être revisée. Dès 1829, Sadi Carnot, modifiant ses vues sur le calorique, avait nettement indiqué le principe d'équivalence dans des notes trouvées après sa mort survenue en 1832, mais qui ne furent publiées que longtemps après. Il est donc légitime de regarder Sadi Carnot (qui était le fils aîné de Lazare Carnot) comme le créateur de la thermodynamique. En fait, comme l'a dit un bon juge, lord Kelvin, « dans toute l'étendue du domaine des sciences, il n'y a rien de plus grand que l'œuvre de Sadi Carnot. » On ne doit pas oublier non plus que dans l'ouvrage sur les chemins de fer publié en 1839, c'est-à-dire quatre ans avant Mayer, par Marc Séguin, l'inventeur des chaudières tubulaires, on rencontre des vues précises sur l'équivalence de la chaleur et du travail et sur le principe de la conservation de l'énergie.

Le grand nom de Fresnel domine tout ce qui concerne l'optique ondulatoire. Quels merveilleux chapitres de la physique que ceux de l'optique des interférences et de la polarisation, où des physiciens français, comme Malus, Arago, Fresnel, Biot, Fizeau et leurs successeurs ont fait de si remarquables découvertes!

En électricité, les lois de Coulomb sur les actions électriques à l'état statique sont restées classiques, et Ampère a pu être appelé le Newton de l'électrodynamiqne pour ses célèbres études sur l'action des courants sur les courants.

La chimie moderne est née dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Lavoisier occupe dans sa fondation une place à part. Un grand nombre de faits avaient été accumulés antérieurement, et tout récemment la découverte des principaux gaz, hydrogène, oxygène, azote, chlore, venait d'être effectuée. Lavoisier prend tous ces résultats comme point de départ de ses expériences et, en les interprétant convenablement, pose les bases de la chimie moderne. Toute son œuvre offre des exemples mémorables de rigueur dans la critique et de précision dans les mesures, et sa manière d'envisager la combustion en général constitue une véritable révolution scientifique. Il doit aussi être compté parmi les maîtres de la physiologie, pour avoir assimilé la respiration pulmonaire à une combustion.

Gay-Lussac et Dumas contribuent à l'établissement des lois générales de la chimie. La mécanique chimique et la chimie physique trouvent leur origine dans la statique chimique de Berthollet montrant que dans les réactions chimiques il faut tenir compte des conditions physiques, et Dulong établissait ensuite que, dans la décomposition des sels, peut intervenir la masse des réactifs. Puis viennent les travaux de Berthelot sur l'éthérification et de Sainte-Claire Deville sur la dissociation. Depuis lors, les notions ainsi acquises d'équilibre chimique et de transformations réversibles ont été l'objet d'un nombre immense de recherches, tant théoriques qu'expérimentales. Ainsi les barrières s'abaissent chaque jour entre la physique et la chimie. On n'en peut pas citer d'exemple plus mémorable que cet ensemble admirable de recherches sur les substances radio-actives, auxquelles sont attachés les noms de Henri Becquerel et de M. et Mme Curie, recherches qui se rapportent à la fois à la physique et à la chimie, et ont été l'origine des théories les plus profondes développées récemment sur la constitution de la matière.

Dans les sciences naturelles, l'orientation des recherches a été changée depuis Lamarck et Darwin. Sans vouloir rabaisser ce dernier, qui fut un grand naturaliste, on peut trouver que la doctrine du premier est autrement vaste. Depuis eux, la biologie tout entière est dominée par l'idée d'évolution, idée théorique sans doute et dont les modes d'application ont soulevé bien des controverses, mais qui s'est montrée extrêmement féconde. Rappelons encore que Bichat a fondé l'anatomie générale et a été le créateur de la science des tissus. Quant à Claude Bernard, on a pu dire de lui qu'il fut la physiologie elle-même. C'est surtout à lui que la physiologie est redevable de la démonstration de la nature physico-chimique des actes élémentaires de l'organisme, et un de ses beaux titres de gloire est d'avoir créé la physiologie cellulaire, base principale de la physiologie générale. En histoire naturelle, les travaux de Cuvier sur l'anatomie comparée, sur les ossements fossiles et sur la distribution du règne animal d'après son organisation, ont transformé les sciences zoologiques, et le souvenir est resté des débats célèbres entre Cuvier et un autre grand naturaliste du siècle dernier, Étienne Geoffroy Saint-Hilaire, fondateur de l'embryogénie. Il suffira de rappeler ici le nom de Pasteur, dont les travaux sur les

fermentations ont orienté la biologie dans des voies inattendues, et dont l'œuvre a en médecine des prolongements indéfinis. Dans le domaine de la biologie, Claude Bernard et Pasteur brillent au premier rang, et sont l'honneur de la science française.

IV

Nous devons, en terminant, compléter ce que nous avons dit plus haut sur les hypothèses et les théories scientifiques. On a quelquefois opposé, d'une part, les partisans de la doctrine énergétique, formant les équations générales relatives aux transformations d'un système matériel, sans en connaître la constitution autrement que par les variables susceptibles d'être observées, au moyen desquelles on peut le définir, et, d'autre part, les esprits désireux d'explications mécaniques et curieux du détail intime des phénomènes. Les seconds veulent ouvrir la montre qui est devant eux, tandis que les premiers se contentent de suivre le mouvement des aiguilles. Cette opposition est ancienne; qu'il suffise de rappeler la phrase de Pascal : « Il faut dire en gros : cela se fait par figure et mouvement; car cela est vrai; mais de dire quels, et composer la machine, cela est ridicule; car cela est inutile, et incertain, et pénible. » Et le plus résolu des énergétistes, Pierre Duhem, a écrit : « Une théorie physique n'est pas une explication : c'est un système de propositions mathématiques, qui ont pour but de représenter aussi simplement, aussi complètement et aussi exactement que possible, un ensemble de lois expérimentales. » Le point de vue est étroit, mais, depuis un siècle, d'éminents physiciens, en s'y tenant, ont fait progresser la science, comme le montre assez le développement grandiose de la thermodynamique et de ses applications. En revanche, d'autres plus confiants se sont efforcés de démonter la machine. Ils ne craignent pas d'introduire, à côté des variables *visibles* que nous pouvons mesurer et sur lesquelles nous pouvons avoir une action directe, des variables *cachées* échappant à nos mesures. Quelque arbitraire qu'aient présenté souvent de telles constructions, on se priverait d'une arme puissante, en renonçant à ces tentatives d'explications, qui sont un fécond instrument de recherches.

L'antagonisme fut parfois vif entre les deux points de vue. Nous jugeons mieux maintenant de ce qu'il faut demander aux

hypothèses et aux théories, et nous avons moins de goût pour les querelles d'écoles où se plaisaient nos devanciers. On admet en général aujourd'hui que les théories ne se proposent pas de donner une explication causale de la réalité même, mais seulement de traduire celle-ci en images ou en symboles mathématiques. N'était-ce pas d'ailleurs ce que faisaient certaines écoles de l'antiquité, quand elles parlaient de *sauver les phénomènes*? On voit maintenant des ponts s'établir entre des tendances extrêmes radicalement opposées dans leur principe. Nous devons nous en féliciter; car c'est en adoptant des points de vue divers, quelquefois opposés, que les sciences progressent.

Les théories de l'optique pourraient servir d'illustrations aux remarques qui précèdent. Il y a soixante ans, peu de savants doutaient de la réalité du fluide mystérieux qui était *l'éther* d'Huygens et de Fresnel, dont les vibrations produisent la lumière. La théorie de l'émission, à laquelle on rattachait le nom de Newton, était définitivement condamnée, et le système des ondulations triomphait. Lamé écrivait dans ses leçons sur l'élasticité : « L'existence du fluide éthéré est incontestablement démontrée par la propagation de la lumière dans les espaces planétaires, par l'explication si simple et si complète des phénomènes de la réfraction, et les lois de la double réfraction montrent avec non moins de certitude que l'éther existe dans les milieux diaphanes... » Et le grand physicien anglais lord Kelvin proclamait aussi : « L'éther n'est pas une création imaginaire du philosophe, il nous est aussi essentiel que l'air que nous respirons... »

Un nombre immense de faits se sont trouvés expliqués par l'intervention de ce fluide subtil. A la vérité, des difficultés se présentèrent de bonne heure, quand on chercha à se rendre compte de sa nature, en faisant des comparaisons avec les milieux qui nous sont familiers, l'éther devant posséder à la fois les propriétés des fluides et celles des solides élastiques. A la suite des travaux théoriques de Maxwell, suivis des expériences de Hertz, on fut conduit à envisager autrement l'éther; il ne fut plus qu'un champ de forces électrique et magnétique, et cessa d'être une substance; c'est par métaphore que nous parlons d'ondes hertziennes, si une vibration exige une substance qui vibre. Sans parler d'autres avatars par lesquels passa l'éther, perdant même pour certains physiciens le peu d'exis-

tence qui lui restait, on peut juger par cet exemple de l'évolution qu'est susceptible de subir une théorie physique, et on comprend que, si certains tiennent à ce qu'une théorie fournisse des images ou des modèles de la réalité qu'ils puissent en quelque sorte toucher, d'autres jugent que la partie essentielle d'une théorie est le moule analytique dans lequel elle cherche à enfermer les choses. En lisant les travaux de certaines écoles modernes de physique mathématique, on évoque plus d'une fois le souvenir de la science hellène, pour laquelle le réel était en quelque sorte le monde sensible vu à travers les concepts de l'arithmétique et de la géométrie.

J'ai eu surtout en vue dans les remarques précédentes les sciences, comme la physique et la chimie, entrées dans ce que j'appelais plus haut la période mathématique, où le stade qualitatif est dépassé et où certaines prévisions numériques sont devenues possibles. Les sciences biologiques se présentent, en général, avec un autre caractère. Tandis que le nombre des éléments à introduire dans l'étude d'un phénomène physique est pratiquement assez restreint, il serait nécessaire d'introduire un nombre immense de variables, si on voulait en biologie construire des théories du même type que les théories mécanistes de la physico-chimie. Le mécanisme proprement dit s'y présente avec d'énormes difficultés; au contraire, les considérations globales de l'énergétique rendent, notamment en physiologie, les plus grands services. Il faut élargir aussi le sens du mot explication, la prévision étant rarement possible sous forme quantitative, et on doit souvent se borner à rendre compte du sens d'une évolution dont on ne peut préciser les causes. Il est clair, par exemple, que les théories transformistes ont un tout autre caractère que les théories de la physique et de la chimie, le point de vue initial renfermant une indétermination qui rend difficile d'en suivre les conséquences. L'hypothèse de l'évolution n'en est pas moins un admirable instrument de recherche et de travail; elle a d'ailleurs pour elle qu'on ne peut concevoir une autre théorie scientifique qui la remplacerait utilement.

Après les développements qu'on vient de lire, il serait oiseux de nous demander si les progrès de la science nous font mieux connaître le fond des choses; elle restera, je crois, toujours vraie, cette phrase que le grand mathématicien Galois écrivait quelques heures avant sa mort prématurée : « La science est

l'œuvre de l'esprit humain, qui est plutôt destiné à étudier qu'à connaître, à chercher qu'à trouver la vérité. » Mais il faut ajouter que les études et les recherches scientifiques nous conduisent à nous expliquer de mieux en mieux l'univers. A ce travail participent avec une noble émulation les savants de tous les pays. La façon de poser notions et concepts peut différer parfois d'un peuple à un autre, de sorte que la science, en une certaine mesure, a un caractère national. Ainsi les mathématiciens français s'efforcent de maintenir un sage équilibre entre l'étude de théories purement formelles constituant une sorte de *méta-mathématiques* et les applications de l'analyse mathématique à la géométrie, à la mécanique et à la physique. Beaucoup d'entre eux restent fidèles à la pensée de nos grands géomètres physiciens de la première moitié du siècle dernier, d'après laquelle nous avons besoin d'être guidés par des possibilités d'applications plus ou moins lointaines dans l'infinie variété des formes que conçoit notre esprit, de manière à ne pas aller à l'aventure. En physique et en chimie, le savant anglais préfère souvent les modèles mécaniques aux théories abstraites, et il suffit de rappeler à ce sujet les noms illustres de Faraday et de lord Kelvin; on sait d'ailleurs que le goût des représentations figurées et d'une vision concrète des choses est une des caractéristiques de l'esprit anglais se souciant peu de l'unité logique. A l'opposé de la mentalité scientifique anglaise, on pourrait signaler certaines tendances de la science allemande posant *a priori* des notions et des concepts, et en suivant indéfiniment les conséquences sans se préoccuper de leur accord avec le réel, trouvant même du plaisir à s'éloigner du sens commun. La science, dans le pays de Pascal et de Descartes, a toujours gardé une position moyenne entre des tendances extrêmes. Il ne faut pas d'ailleurs regretter certaines différences par lesquelles chaque pays apporte dans l'œuvre commune ses qualités propres; dans leur ensemble, elles ont été fécondes.

Tout en reconnaissant que les théories sont pour le chercheur un guide, sans lequel il n'y a, le plus souvent, qu'empirisme et rencontres fortuites de trouvailles heureuses, nous devons proclamer bien haut que l'art difficile de l'expérimentation tient dans les sciences de la nature la première place. Si l'on admire l'audace des conceptions théoriques développées dans les derniers siècles, on n'est pas moins émerveillé de la

précision des mesures atteintes dans quelques parties de la science. On l'a dit très justement, les révolutions scientifiques ont eu pour point de départ des mesures faites avec la précision que leur époque permettait d'atteindre, et rien n'est plus définitivement fécond en science que le gain d'une décimale. C'est ce que montre l'histoire des sciences depuis les observations astronomiques de Tycho-Brahé, permettant à Kepler d'arriver aux lois du mouvement des planètes, jusqu'aux expériences délicates de l'optique, où l'on mesure des millièmes de millionième de millimètre, qui ont permis d'édifier les théories modernes sur la structure des raies spectrales.

Il convient aussi de ne pas établir une distinction trop profonde entre la science et la technique, où le technicien serait mis à un rang inférieur. De bonnes techniques ont été souvent l'origine d'importantes découvertes. Comme l'a remarqué Claude Bernard, la création d'une bonne technique ou d'un bon instrument peut rendre plus de services à la science que le perfectionnement des hautes spéculations théoriques qui en sont les fondements rationnels.

Il résulte, semble-t-il, de tout ce qui précède que l'ensemble si varié des points de vue qui se présentent dans l'histoire des sciences a une valeur hautement éducative, et il est permis en terminant de souhaiter que, dans notre enseignement secondaire, quelque place soit, vers la fin des études, réservée à cette histoire trop négligée en France. L'histoire des sciences peut devenir un grand ferment de *vocation*; et c'est dans ce sens qu'une telle œuvre doit être écrite : elle contribuera alors à mettre fin à l'espèce d'ostracisme qui frappait cet ordre de connaissance historique. Certes, dans notre pays, on a glorifié la science dans de beaux discours, mais cette haute estime est restée le plus souvent purement verbale, et l'on ne s'est pas assez soucié de donner à notre jeunesse une vue nette et éducative sur l'objet et la valeur de la science. A bien des indices, il semble que les temps commencent à changer. On s'accorde à reconnaître que certaines connaissances scientifiques sont nécessaires à une culture générale qui ne peut être aujourd'hui purement littéraire, et il commence à apparaître que l'histoire des sciences est un des beaux chapitres de l'histoire de l'esprit humain.

ÉMILE PICARD.

LES *SALONS* DE 1924

Puvis de Chavannes, Bonnat, Raffaëlli, Paul Renouard : tels sont, avec MM. Lhermitte et Montenard, les artistes qui occupent le plus de place au *Salon*, cette année. Les quatre premiers sont morts, les deux autres bien vivants, mais parvenus à un âge où une exposition, assez copieuse pour remplir toute une salle, prend aisément les allures d'une rétrospective. Ce sont des salles de musée. Il faut les visiter comme telles, c'est-à-dire avec recueillement, sécurité, goût de s'instruire en étudiant des œuvres déjà situées assez loin dans le passé pour être vues en perspective, encore assez près pour être examinées au microscope, et dont on peut s'éloigner et se rapprocher tour à tour, comme d'un monument, grâce à l'optique changeante du souvenir. Même chose pour un certain nombre d'artistes disparus et pourtant représentés dans ce *Salon* par plusieurs œuvres : Bail, Cormon, Iwill, Courtois, Léon Calvès, Feodor Hoffbauer, Victor Guétin, d'autres peut-être qui contribuent encore à cet aspect rétrospectif.

Sans eux, le *Salon* serait bien vide, si l'on songe que des artistes comme M. René Ménard, M. Maurice Denis, M. Le Sidaner, M. Aman Jean, M. Lucien Simon, M. Albert Besnard, M. Bourdelle et M. Jean Boucher, par exemple, émigrent, cette année, dans des campements situés aux fortifications et dénommés, sans doute pour occuper les discussions des archéologues futurs, le *Salon des Tuileries*. Pourtant, il ne faut pas croire que, hormis les œuvres des artistes morts qui ne devraient pas être au *Salon*, et y sont, et celles des artistes vivants qui devraient y être, et n'y sont pas, il n'y ait rien à voir, dans le hall des Champs-Élysées. Un bulletin de la grande

armée, lisiblement écrit en figures héroïques, comme le grand panneau de M. Georges Leroux, des portraits au pastel comme ceux de M. Marcel Baschet, d'autres portraits comme ceux qui sont signés par M. Maxence, par M. Pierre Laurens et M. Albert Laurens, par M. Hélier Cosson, par M. Grün, par M[me] Beaury-Maurel, par M. Guillonnet, par M[lle] Hurel, par M. Cope, par M. Glazebrook, une vision shakspearienne comme *la Cour d'Assises* de M. Forain, des notations de couleurs comme en fait M. Gillot, des paysages comme ceux de M. Guirand de Scevola, de M. Grosjean, de M. Dauchez, de M. Ulmann, de M. Louis Picard, de M. Vignal, des scènes orientales comme celles de MM. Marius de Buzon, Bascoulès, J.-F. Bouchor, M[lle] Thil, MM. Pozzo, Cauvy, Boiry, A. Humbert, valent une halte et récompensent la peine prise à les découvrir. Toutefois, quand on les aura vus et auguré par là des joies que peuvent nous réserver les artistes en pleine activité de travail, on s'attardera davantage dans les quelques salles de musée ménagées, çà et là, pour notre édification. On les découvre avec plus de surprise, on y séjourne avec plus de fruit, on les quitte avec plus de regret. Quoique incomplètes, elles nous dictent quelques souvenirs et quelques réflexions peut-être utiles à rappeler, en disant adieu aux Maîtres disparus.

LA SALLE DES PUVIS DE CHAVANNES

Il y a déjà cent ans, l'année même où mourut Géricault, naissait Puvis de Chavannes.

Il aurait pu être l'élève du romantique et nous le dépeindre, de vive voix, comme il faisait Delacroix ou Couture, si la carrière du peintre de la *Méduse* s'était prolongée de façon normale. Mais qu'aurait-il gardé de son enseignement? Rien sans doute, puisqu'il n'a rien gardé de Delacroix, ni de Couture, ni d'aucun des maîtres romantiques ou réalistes que Géricault a précédés et un peu enfantés. L'exemple, ici, est saisissant. On a exposé des œuvres de sa jeunesse. Or, son propre portrait, à trente-trois ans, semble l'œuvre d'un romantique, voisin de Champmartin. A l'âge où est mort Géricault, Puvis de Chavannes ne fait pas encore un Puvis de Chavannes. Un portrait d'élégant jeune homme, *M. Jones*, rappelle Chassériau et ne préfigure rien du maître. Celui-ci, pourtant, peu à peu mais

très lentement, se cherche, se forme, se dégage, apparaît, et ce qui apparaît avec lui n'a aucun rapport avec ce qui l'a précédé. Pendant ses trente premières années de travail au moins, de 1844 à 1874, l'Art est orienté vers de tout autres horizons. Les romantiques cherchent des effets violents et subits, des gesticulations passionnées, des clairs-obscurs terrifiants: les réalistes s'attachent à découvrir, dans la nature, ce qui peut heurter le plus le goût de la beauté régulière et sereine. Les décorateurs, comme Baudry, visent le mouvement et l'éclat. La critique crible d'invectives les partisans attardés de la noblesse et de la sérénité antiques. Les artistes effrayés par la critique abandonnent cet idéal. Un seul demeure dans une île fortunée où viennent expirer tous les orages : c'est Puvis.

On a expliqué, jadis, cette fière indépendance par ses origines lyonnaises. Et c'était juste. On est venu démontrer ensuite qu'il n'était pas Lyonnais du tout, mais Bourguignon, né à Lyon simplement parce que son père était de passage, fonctionnaire public. Et c'était exact. Mais l'exactitude, ici, comme il arrive souvent, nuit à la justesse. Et l'instinct de ses premiers admirateurs, comme M. Aynard, ne s'y était pas trompé. Il n'y a rien au monde, en effet, de plus lyonnais, au XIX[e] siècle, que ce goût de la grande page d'histoire, grave, sereine, décorative, ni que cette obstination à l'écrire, sur tous les murs : murs de temple, murs de chapelle, murs d'hôtels de ville et, à défaut d'autres, murs de salle à manger familiale, en dépit des municipes qui résistent, des ministres qui refusent, des révolutions qui interrompent, des crédits qui manquent, des amateurs qui protestent, des critiques parisiens qui clabaudent et qui ridiculisent cet apostolat. Les Lyonnais Chenavard, Janmot, Orsel, Flandrin ont éprouvé tour à tour ces ambitions et ces déboires. Toute sa vie, Chenavard a rêvé de faire, et au Panthéon même, ce que Puvis y a fait. L'œuvre de Puvis est donc l'aboutissement d'un long rêve éclos sous la colline de Fourvière, et quand on regarde les cartons de Chenavard, notamment son *Temps d'Auguste*, il est bien difficile de ne pas penser à la *Vision antique*. Échelonnement dans une même composition de gens ou de groupes occupés à des actions fort diverses et qui ne s'occupent nullement les uns des autres, mais qui concourent tous à donner au spectateur une impression identique; gestes nobles et graves, nonchalants, mais démonstratifs

pourtant ou effectifs, tendant à nous dire quelque chose, et ce quelque chose intéressant ce qu'il y a de plus profond et de plus permanent dans l'humanité : voilà ce qu'on trouve également chez l'un et chez l'autre.

Pareillement, chez Janmot, chez Orsel, chez Flandrin, il y avait un accent de gravité religieuse très marqué, même quand leurs sujets étaient profanes. C'est la marque de l'esprit lyonnais en Art. Déjà, dans l'atelier de David, en pleine Révolution, les jeunes gens venus de Lyon se reconnaissaient à leurs sentiments chrétiens. A la génération suivante, dans l'atelier de M. Ingres, les deux frères Flandrin donnaient le même exemple. Cet esprit de ferveur apostolique, joint à celui de tradition classique, les poussa, d'abord, à « baptiser l'Art grec, » selon le mot d'Orsel, afin de concilier tous leurs idéals et pour sauver de l'enfer leurs héros bien aimés de l'hellénisme. Puis ils ouvrirent les yeux aux charmes singuliers de l'Art chrétien d'avant la Renaissance, d'avant Raphaël. Et le préraphaélisme lyonnais naquit avec Janmot et son effort de peindre l'histoire d'une âme. De l'autre côté du Rhin, un désir à peu près semblable animait les *Nazaréens* de Francfort, de l'autre côté de la Manche, les Préraphaélites de Rossetti. Dans ces diverses confréries, ou petites chapelles de l'Art, si distantes qu'elles fussent les unes des autres, il y avait une communauté d'émotions, de désirs et de renouveau : réaction contre la virtuosité de la Renaissance, contre l'opulence inutile des formes et la redondance des gesticulations, contre le triomphe de la matière et de la chair, élan vers la mission moralisatrice de l'Art. Ainsi, l'on peut dire que toute une École esthétique, à Lyon, était orientée dans le sens où allait Puvis de Chavannes.

Pourtant, à partir de l'*Enfance de sainte Geneviève* et dans toutes les grandes pages qui l'ont suivie, celui-ci a produit une impression que nul autre avant lui n'avait jamais produite. Qu'avait-il donc trouvé? Il avait trouvé ce dont on a besoin avant tout sur des murailles, surtout sur de grandes murailles largement éclairées : la sérénité du décor et de la couleur. Où les a-t-il vus? On les voit dans toutes les plaines de France, là où les rivières sont longuement bordées de coteaux rampants, comme il arrive dans les vallées de l'Ouest, de l'Est, du Nord parfois, dans les pays riches et monotones, sans déclivité rapide, surtout les pays d'alluvion. Rien de plus commun. Il ne s'est pas tourné

vers le Rhône, vers ses aspects encaissés et torrentueux : il s'est tourné vers la Saône. Ce pourrait être aussi bien la Marne, ou la Seine, l'Yonne ou la Moselle, ou quelqu'un des canaux qui tracent leur trait d'union liquide entre les paraphes compliqués des rivières naturelles. Ce sont ces rives unies, plantées d'arbres droits et réguliers, gazonnées d'herbes égales, sans accident de terrain, sans contraste, sans heurt, qui nous imprègnent le mieux de sérénité. Grâce à l'horizontalité des lignes, la Nature a trouvé dans un niveau constant, un équilibre définitif.

De même que ses lignes de paysage respectent l'horizontalité des assises de l'édifice, sa couleur fine, mesurée, presque toute en valeurs et en valeurs assourdies, étale en un mot, ne trouble pas les surfaces. Elle ne fait pas de trous dans le mur, ni de reliefs : elle n'est que l'épiderme de la muraille elle-même, animée d'une vie sous-jacente, discrète et presque immobile. Son ami Bonnat s'est chargé de nous montrer, par une contre-épreuve, à quel point c'est la couleur qui convient à la décoration monumentale. Son *Martyre de saint Denis*, au Panthéon, d'un puissant relief, tout en hachures, semble une eau-forte collée sur le mur et qui cherche à s'en détacher. « Il n'y a que Puvis qui se tient ici, disait Meissonier ; pour tous les autres, il faudrait dorer le monument, » c'est-à-dire encadrer les décorations murales comme des tableaux de chevalet. Certes, il y a des *Stanze*, dans l'Art italien, qui ne sont guère autre chose, mais la peinture s'y présente dans l'éclairage unique et assez chiche d'une fenêtre et non pas dans la lumière fluide et diffuse du Panthéon.

Ayant trouvé la couleur qui convenait à son paysage et le paysage qui convenait à son ordonnance et l'ordonnance qui convenait à ses figures, en un mot, ayant créé l'atmosphère qui leur permettait de vivre, Puvis n'avait pas besoin de figures très originales, ni très fortes, pour que fût très forte et très originale l'impression qu'elles produisaient. Dans certains cas, elle est produite presque avant qu'on les ait vues. Mais, dans cette atmosphère, elles prennent quelque chose d'auguste et de permanent qu'ailleurs elles n'auraient pas. Elles semblent émanées du paysage même, aussi sereines que sa lumière, aussi disciplinées que ses contours, aussi lentes que ses eaux. Quoi qu'elles fassent, elles dépensent très peu de la force qu'accusent

leurs muscles et que l'artiste leur a donnée. Le *Ludus pro patria* est un sport bien nonchalant et les spectateurs en sont bien désintéressés. Le *Travail* n'est pas urgent, l'*Inspiration chrétienne* est une extase et la *Vision antique*, une sieste. *Inter artes et naturam* est le paradis de la paresse, aux délices encore accrues par le souvenir et la vue des outils du travail, comme dans ces *Triomphes* des Primitifs où l'on voit les instruments qui ont servi à torturer les saints martyrs : la roue de sainte Catherine, la tour de sainte Barbe, devenir une parure de plus dans leur toilette. Et, il est vrai que ce sont des champs Élyséens que ces décors de Puvis de Chavannes. La vie coule comme une eau limpide et unie, dont le courant est si faible, — tel celui de la Saône ou de la Seine, par les beaux jours d'été, — qu'on ne sait dans quel sens il se meut.

Voilà qui est bien de l'artiste, qui est nouveau et qui est voulu. Quand on rapproche les études qu'il a dessinées d'après nature de ses conceptions une fois réalisées, on est frappé par la différence du style et du sentiment. Elles pourraient être de deux maîtres différents. Les premières sont généralement correctes, quelquefois vigoureuses, mais tout bon dessinateur les aurait pu faire : les autres sont du Puvis de Chavannes. Ce n'est pas en face de la nature que l'artiste est personnel, c'est après, et dans le travail de l'imagination. Sans doute il y a des analogies. Les raccourcis, qui ne valent rien dans les grandes figures, ne valent déjà pas grand chose dans les études. Dans le cadre 961, par exemple, seul le raccourci du bras est bon, les autres ne sont pas défendables et les dimensions des pieds beaucoup trop réduites et artificielles. On reconnaît aussi parfois, transportées sur la toile, les proportions d'un modèle qui avait le buste démesurément long et les jambes courtes. Mais pour le reste, les dessins diffèrent tout à fait des compositions: ils sont meilleurs et moins personnels, plus vrais et moins évocateurs. Il n'y a aucune raideur dans ces études. On y sent peu cette réticence des gestes, cette sévérité des expressions, cette nudité du trait qui firent saluer, acclamer et honnir l'artiste comme un préraphaélite.

Puvis se défendait comme un beau diable d'être un saint, un prédicant, un apôtre préraphaélite à la manière anglaise, et rien ne le vexait comme d'être rapproché de Watts ou de Burne-Jones. Mieux il eût aimé s'entendre traiter de « Bour-

guignon salé. » Mais bourguignon, son art ne l'est d'aucune sorte, et encore moins « salé, » ni le moins du monde spirituel et badin. Rien de grave, au contraire, d'élevé, de noble, d'austère et, en ce sens, de moral et d'un peu religieux comme les grandes pages décoratives de la Sorbonne, du musée de Lyon, de Rouen, d'Amiens, et ce fut si bien l'impression ressentie par la foule que son grand succès ne date que du jour précis où la jeunesse se passionna pour l'art symbole, substitué à l'art friandise, à l'art divertissement. Bon gré, mal gré, Puvis de Chavannes fut admiré, comme les préraphaélites, pour la partie morale de son œuvre.

Quant à l'homme, assurément, il n'avait point l'air d'un prédicant. Il eût très bien figuré sous la salade et la cuirasse d'un compagnon de Jean sans Peur. C'est peut-être cette hauteur et cette raideur apparentes que Rodin a voulu signifier dans l'admirable buste, dont voici un plâtre et que Puvis n'aima point. Il préféra grandement l'image que nous a donnée de lui Bonnat, où il est représenté debout, en belle redingote noire, les gants serrés dans une main, appuyé de l'autre sur une table auprès d'un inexplicable verre d'eau : — tout l'air d'un président d'un conseil d'administration, qui va parler à ses actionnaires, et sans doute leur donner de bonnes nouvelles, à en croire son air important et satisfait. Voilà justement comme il voulait être, comme il se montre, d'ailleurs, dans son portrait par lui-même, correct, fermé, froid, qui est aux *Uffizi*, et par quoi il se révèle encore à nous, et en dépit de ses ascendances bourguignonnes, suprêmement lyonnais.

On peut enfin admirer ses pages décoratives pour tout autre chose que leurs intentions philosophiques, mais ces intentions y sont bien, et vainement l'artiste, sans doute mortifié par l'obstination des « jeunes » d'alors à louer en lui surtout l'intellectuel, a semblé parfois les renier. Il pouvait d'autant moins les renier qu'elles sont fort appuyées, un peu enfantines, et tout à fait rédigées pour l'école primaire. Cette femme longuement vêtue, debout, qui pose une main sur une tête de mort et lève l'autre pour montrer le ciel, qu'est-ce autre chose que le symbole du spiritualisme très lisiblement écrit? Les deux figures de femmes qui glissent dans l'air, en suivant pour se guider les fils télégraphiques, l'une en deuil, couvrant de sa main son visage en pleurs, l'autre agitant un laurier d'or,

qu'est-ce autre chose que des allégories destinées à faire saisir aux esprits les plus paresseux l'utilité de l'alphabet Morse pour porter les bonnes et les mauvaises nouvelles, et louer le zèle de l'administration des Postes et Télégraphes? Sauf le *Doux pays* et le *Ludus*, toutes les grandes compositions de Puvis sont bourrées de symboles et d'intentions. La foule ne s'est donc nullement trompée en voyant en lui un idéaliste, un didactique et un prêcheur, — non plus que ses biographes ne se sont trompés en le rattachant à la haute lignée des esprits lyonnais.

Ce que l'on peut dire et ce qu'il voulait peut-être dire lui-même, quand il essayait de secouer toutes ces attaches, ces « influences, » ces « analogies, » ces « filiations, » que les historiens d'art se divertissent à tisser autour d'une œuvre et qui ont le don d'exaspérer les artistes, c'est ceci : ni les tendances de l'esprit lyonnais, ni les programmes des petites confréries préraphaélites nées en Europe dès la première moitié du XIXe siècle, quand il avait vingt ans environ, ne lui ont servi de rien pour trouver la simplification du dessin qui a donné leur style à ses figures et la grandeur des paysages qui leur ont donné leur atmosphère. Sa couleur, il ne l'a prise nulle part, sur aucune palette étrangère, encore moins dans un livre. Et c'est par là, et non par un symbolisme banal, qu'il enchante nos imaginations et nous met dans un état favorable à la pensée.

LA SALLE DES BONNAT

On pense aussi, mais à de tout autres choses, quand on entre dans la salle des Bonnat. C'est ici, surtout, qu'on se croit fourvoyé dans un musée, et même un très vieux musée, contenant des vieilles gens peintes par un vieux maître. Ce n'est pas qu'on y sente rien de suranné : ni les têtes, ni les costumes, ni les gestes, ni les décors ne nous semblent démodés : non plus que ceux de Rembrandt ou de Ribéra : ils semblent n'avoir jamais été à la mode. En ce sens, ils ne datent pas, ou bien ils sont contemporains de plusieurs siècles d'effigies fameuses. Mais nous savons qu'ils offrent une des plus prodigieuses réunions de grands hommes du même siècle, qui aient jamais été touchés par la lumière du même réflecteur : hommes d'étude, hommes d'action, hommes d'État, hommes d'esprit et d'imagination, tout ce qu'évoquent les noms de Thiers, de Victor

Hugo, de Renan, de Taine, de Lesseps, d'Alexandre Dumas fils. Et devant ces grands semeurs ou ces rudes laboureurs, dont nous connaissons beaucoup mieux les sillons visibles encore sur le globe ou dans les âmes que les traits déjà bien effacés dans nos mémoires, la curiosité nous tient de confronter l'œuvre et l'ouvrier. Nous sommes si heureux de posséder l'effrayante cire de Louis XIV par Benoist, « peintre et sculpteur en cire du Roi ! » Devons-nous considérer tous ces portraits comme des cires de Benoist ? Peut-être...

On a fait bien des querelles à Bonnat. On lui a reproché la nudité de ses fonds et l'absence de tout décor, de toute ambiance réelle à ses personnages. Mais de quoi s'agit-il ? De la figure d'un homme. C'est donc cette figure qu'il faut montrer tout d'abord et non pas un mobilier ni un paysage, et il est tout aussi arbitraire, aujourd'hui, de ne pas souffrir un portrait sans un paysage qui l'éclaire, qu'il l'était au XVII[e] siècle de ne pas souffrir un paysage sans des figures pour le meubler. On lui a reproché ensuite la couleur conventionnelle de ses fonds, mais le modèle peut bien mettre sa tête sur le fond qui lui plaît, si sa tête y gagne d'être mieux vue, car il joue sa tête après tout, et il est plaisant d'ouïr ce reproche chez les admirateurs des figures de Carrière, plongées dans une atmosphère irrespirable, ou de Rodin, enterrées vivantes dans des blocs de marbre non dégrossi. Pour fort belles et émouvantes qu'elles soient, elles n'en sont pas moins mises dans un milieu aussi artificiel que les fonds de Bonnat.

On lui a reproché, enfin, une couleur plâtreuse et un relief dur, sans modulations subtiles de couleurs changeantes, sans frémissements de l'épiderme, sans finesse de tons. Et il est vrai qu'il n'en a point. Mais le plus souvent on les aurait vainement cherchés sur ses modèles, arrivés tous à un âge où le teint du visage ne révèle plus rien de ses émotions, ni même de ses altérations de santé passagères. Le masque du vieillard est, à mesure qu'il avance en âge, plus significatif par son dessin et moins par sa couleur.

Ce qu'on doit déplorer avec beaucoup plus de justice, c'est que tous ces masques, parfaitement exacts au repos, ne sont jamais animés d'une expression fugitive qui soit tout à fait particulière au modèle et, par là, plus révélatrice. Sauf Taine, peut-être, qui est saisi avec un jeu de physionomie assez expressif, ils sont tous

fermés, ne livrant que ce qu'ils ne peuvent retenir : la devanture de leur physionomie, sans soulever un coin de voile, faire glisser un bout de carreau, entrebâiller la moindre jalousie. C'est ce qui donne à ce congrès, j'allais dire ce conclave, de personnalités pourtant très présentes et vivantes, et pesantes et denses, une espèce de froideur. On s'est aventuré en triste compagnie. Ces hommes, qui sont laids, sont presque autant dénués d'expression que s'ils étaient beaux, je veux dire de la beauté régulière et impeccable de l'Apollon ou de l'Antinoüs. C'est aussi qu'ils sont tous pensifs, réfléchis, et cela est bien un trait de caractère ; mais cette réflexion profonde où ils sont tous enfoncés, — sauf peut-être M. Grévy et Alexandre Dumas fils, — apparaît alors comme un trait générique de cette assemblée, de cette génération. Bonnat semble avoir peu cherché l'expression fugitive et ainsi avoir manqué ce qu'il y a de plus intime dans le trait individuel.

Peut-on, au surplus, être grand artiste sans être coloriste ou sans avoir d'imagination ? Sans doute, puisque M. Ingres le fut. Le défaut ne paraît guère d'habitude, parce que le maître se tient dans une gamme de tons où les valeurs, si elles sont très puissantes, très justes, tiennent lieu de couleurs. C'est si vrai qu'on se surprend parfois à parler de la « couleur » d'une gravure ou d'une eau-forte. Or, les portraits de Bonnat sont des eaux-fortes. Mais si, par malheur, il s'aventure dans le domaine des couleurs primaires, sa *colour-blindness* perce aussitôt. Il y a, ici, dans un portrait de femme, un bout de fauteuil bleu, qui suffit à la déceler. C'est un bleu incompatible, lourd et bouché, un vrai poids mort de la peinture. Pour que Bonnat l'ait conservé sur sa toile après avoir eu le malheur de le tirer de sa palette, il faut littéralement qu'il ne l'ait pas « vu. » A côté, les roses fades dont il a revêtu des petites filles en travesti dénotent aussi une rare absence de sensibilité chez l'œil qui les a supportés. Le rouge de ses cardinaux, à *la Chapelle Sixtine*, sans être aussi déplaisant, ne vaut guère, si l'on songe à ceux des Titien et des Rubens. Son esquisse du *Blue Boy*, de Gainsborough, est une trahison envers Gainsborough. Enfin, ses portraits d'hommes jeunes, qui sont ici, ne valent pas celui de *M. Jones*. Des deux, c'est Puvis qui est le coloriste !

Le vieux maître de Bayonne n'en reste pas moins un grand

peintre et cette salle ne déparerait aucun musée. Mais elle gagne à figurer dans un *Salon*. Elle témoigne d'une assurance de métier, d'une force de volonté, d'un degré de réalisation que la peinture ambiante, plus chantante, plus trépidante et plus nuancée, n'a pas. Il est beau de chercher beaucoup de choses : il suffit d'en avoir trouvé une. En même temps, il est vrai que les limites de ce tempérament et de cette œuvre semblent étroites, si on les compare aux grands maîtres du passé. Mais Bonnat ne se comparait pas. Il admirait pieusement les Anciens : il admirait même, — ce qui est plus rare, — ses confrères et il les admirait précisément pour les vertus qu'il n'avait pas : l'imagination et la couleur. Ainsi s'explique son immense admiration pour Puvis de Chavannes. Il voyait fort bien les défauts de son confrère, mais pour lui, ce n'était rien : bien des artistes dessinaient avec plus de sûreté ou de virtuosité, soit ; à quoi bon, puisque l'œuvre définitive était banale ? Et puis, il ressentait l'enchantement de cette couleur. Quand il reconduisait quelque visiteur, dans sa maison de la rue Bassano, il ne manquait pas de s'arrêter dans l'escalier, de s'accouder sur la rampe, pour lui faire goûter le charme de *Doux pays*. Il y avait, dans la touchante piété du vieux maître pour cet art, en tous points dissemblable du sien, plus qu'une nostalgie du spectacle représenté, de la mer latine, du printemps éternel de ses rivages, des orangers, des tamaris, d'une humanité « indolente et souriante, » comme il le disait lui-même. Il y avait la nostalgie d'une terre promise de l'Art, où il n'entrerait jamais...

LA SALLE DES LHERMITTE

« Maintenant venez voir de belles choses ! » disait gaiement Bonnat en frappant sur l'épaule de son visiteur, lorsqu'il avait fini de lui montrer ses œuvres à lui pour l'entraîner vers celles de sa collection. Suivons son conseil : allons regarder les pastels de M. Léon Lhermitte. En entrant dans la salle 21, qui leur est consacrée, après avoir médité dans celle des Bonnat, nous n'émigrons pas tant qu'on pourrait le croire. Bonnat peignait à travers une eau-forte. M. Lhermitte peint à travers un fusain, et il y a des eaux-fortes originales de M. Lhermitte qu'on dirait proprement des Bonnat. Cela vient-il de sa formation première

à l'école de Lecoq de Boisbaudran? C'est possible. De tous les excellents artistes sortis de cet atelier fameux : Cazin, Legros, Fantin-Latour, Rodin, Roty, les deux Régamey, il est curieux de constater qu'aucun ne s'est voué aux somptuosités de la couleur. Mais ce peut n'être qu'une coïncidence. A tout prendre, la discipline et le goût de dessiner longuement avant de commencer à peindre, que Lecoq de Boisbaudran inspirait à ses élèves, a produit des résultats bien différents, selon que ses élèves s'appelaient Cazin ou Lhermitte. C'est chez ce dernier seul que l'ossature du dessin persiste et perce sous l'épiderme, si nuancée qu'elle soit, de la couleur.

C'était visible dans ses tableaux à l'huile : ce l'est encore bien davantage dans ses *Pastels*, qui remplissent aujourd'hui son exposition. Ils nous apportent sur le paysan français le même témoignage, exactement, que les fusains reproduits, il y a quarante ans, dans un numéro de Noël du *Monde illustré*. Ce fut alors une révélation : c'est resté une date. On y voyait dans sa simplicité, son calme et sa force, se dérouler la vie rustique, ses besognes, ses fêtes, ses repas, telle que des siècles de tradition l'avaient faite chez nous. Il n'était pas allé la chercher dans une province bien lointaine : c'est celle de l'Ile-de-France, des environs de Château-Thierry, qu'il voyait dans son village natal, à Mont-Saint-Père, dans la vallée de la Marne, sur les coteaux et dans les grasses plaines qu'arrose le Surmelin.

C'était l'époque où Millet entrait dans toute sa gloire. On pouvait être tenté de creuser plus loin le sillon tracé par le robuste solitaire de Barbizon. M. Lhermitte ne le fit pas. Il peignit les paysans tels qu'il les voyait et non tels qu'une volonté géniale les avait transfigurés et imposés, un peu à la façon de la phrase de La Bruyère. Ses bergères ne portent pas un casque, comme celles de Millet, mais simplement la « marmotte » dont Millet avait tiré sa coiffe stylisée. Leurs robes ont les plis et les cassures de plis que donnaient alors toutes les étoffes même les plus rudes, et que Millet voyait fort bien à celles de ses modèles, au lieu de ces gaines de bronze où il les renfermait pour plus de simplicité. Leurs sabots sont les sabots que l'artiste leur a vus aux pieds et non qu'il leur a mis après les avoir fabriqués lui-même, comme Millet faisait, afin de leur donner un accent de lourdeur et de rusticité que la réalité ne lui fournissait pas. Aussi, l'impression produite par

les figures de M. Lhermitte, pour être moins forte, a encore sa valeur. Même après Millet, il restait quelque chose à dire sur le paysan : la vérité.

Elle ne fut pas toujours comprise de la critique, parce que la critique a, là-dessus, des routines qu'elle ne veut point qu'on dérange. Elle demande à qui peint le peuple, un grossissement des traits supposés spécifiques, une optique théâtrale qui la dédommage par l'interprétation du sujet qu'elle trouve insignifiant et insipide. Au fond, comme au temps du *Devin du village*, elle n'admet le peuple qu'en travesti; — travesti de Lancret, dans un temps, travesti de Zola, dans un autre. C'est pourquoi Millet a fini par plaire : on n'aimait pas ses sujets, mais on aima l'accent outrancier qu'il y a mis, l'aspect brutal et parfois tragique dont il les a revêtus. M. Lhermitte aussi a de l'accent, ses figures aussi ont un caractère : elles expriment la force, l'endurance, le calme, la réflexion paysannes, mais ce n'est pas cela que la critique veut qu'on lui montre ; c'est la brutalité, la bestialité, l'abattement, la misère. Elle admet encore la méfiance, la sournoiserie, les signes de rapacité ou d'avarice. L'idiotie lui plaît assez et la dégénérescence surtout la ravit. Maintenant, comment tout cela se concilie-t-il avec le spectacle que nous a donné pendant quatre ans, dans les tranchées, ce paysan de France, sous le pseudonyme de *poilu*? Je ne sais trop, mais il est bien évident que ce n'est point d'un tableau de Millet ou de Zola qu'est sorti le *poilu* : c'est d'un tableau de M. Lhermitte.

Il a pourtant ceci de commun avec Millet et ceci de très rare : il peint aussi magistralement le paysage que la figure. En regardant ces églises, ces bords de la Marne, ces moyettes, ces soleils couchants, cette ferme de Ru-Chailly, ces moissons où une figure point à peine, se glisse et disparaît, à demi submergée par la lourde vague des épis, on éprouve que la Nature est le seul thème de cet artiste et on ne lui demande rien de plus. A voir dans les musées son *Vin*, sa *Paye des Moissonneurs*, on ne se doute pas que c'est l'ouvrage d'un paysagiste. Une profonde sympathie pour la vie rurale pouvait seule produire cette double maîtrise. M. Lhermitte est le dernier de la lignée des grands paysagistes du XIXe siècle, les seuls hommes qui aient vraiment apporté dans l'Art une émotion que les autres siècles n'avaient pas connue : les Rousseau, les Dau-

bigny, les Dupré, les Troyon, les Chintreuil, les Corot, les Millet. Pour eux, la Nature n'était pas un « sujet » de tableau, mais le seul milieu où l'on pouvait vivre, respirer et aspirer, par toutes les forces de l'être, l'enchantement de la création : lumière, chaleur, parfums, souffles et vibrations infinies, harmonies sourdes, rumeurs de la Terre nourricière, des eaux fécondantes et des forêts interposées. Leur œuvre n'était que le besoin et l'effet d'une communion plus intime avec le paysage. Rien d'étonnant, si elle nous met nous-mêmes en communication avec lui. Regardez, ici, ce grand pastel de la *Moisson :* sous le troupeau épars des nuages bas et paresseux des ciels d'été, ces moissonneurs, comme des nageurs qui luttent contre le flot, avançant péniblement, s'ouvrant un chemin dans le trésor mouvant et nombreux, profus et lourd des blés mûrs, ce filet de rivière qui luit, çà et là, dans les arbres, par éclipses, ces coteaux sombres, rayés par les ombres portées des nuages ; — dans ce seul cadre, vous trouverez toute la solidité, la bonté de la terre et la délicatesse du ciel de France.

LES SALLES DE J.-F. RAFFAELLI

Il y a une quarantaine d'années, les visiteurs d'une petite exposition de dessins « rehaussés, » ou bien de peintures rabaissées aux tons de la sépia, ouverte dans l'avenue de l'Opéra, feuilletaient une brochure jaune intitulée : *Catalogue illustré des œuvres de Jean-François Raffaelli*, suivi d'une *Étude du Beau Caractériste*, et y lisaient ceci : « Le *caractère* est le beau essentiel à une époque positiviste... » On sautait quelques pages pour venir à la démonstration et l'on voyait l'auteur à la recherche du *Beau* qui pouvait bien subsister dans notre société. Il passait successivement en revue le Luxe, l'Armée, les Rois et les Grands, l'aristocratie, les grands sentiments nationaux et les Dieux ou la Religion, il établissait que rien de tout cela ne subsistait plus, par des raisons qui lui paraissaient fortes et il concluait : « Où est donc le beau de cette société ? Il est dans le caractère individuel de ses hommes, de ses hommes qui ont su conquérir lentement leur raison, au milieu des affolements de la peur, que tous les intéressés lui dictaient, de la peur qu'il est toujours si facile d'inspirer; de ses hommes qui ont su conquérir leur liberté après des centaines

de siècles de misère, de vexations et d'abus misérables où le plus fort a toujours asservi le plus faible. Voilà le beau chez nous ! Il nous faut graver les traits de ces individus ; à tous depuis les plus grands jusqu'aux derniers, parce que tous ont bien mérité de l'humanité. Tous ont combattu, tous ont fait l'effort, tous sont vainqueurs, qu'ils aient combattu par les idées ou par la force, sans comprendre bien, suivant leurs moyens. Admirons-les ! Je ne vois qu'une chose debout : l'Homme grand, droit et dégagé ! Et l'idée admirable que nous nous en pouvons faire déjà. »

On refermait le livret sur cet espoir magnifique. On regardait autour de soi et l'on voyait à peu près ce que nous trouvons encore, après toute une vie de travail écoulée, à la salle F. du rez-de-chaussée, avenue d'Antin, aujourd'hui transposé en des gravures en couleurs : un chiffonnier allumant sa pipe, deux petits ânes dans un terrain vague, un vieux ménage sans enfants, un petit bourgeois qui vient de peindre sa porte en vert, des biffins, des fumistes, et des coins de la « zone » dénués de tout. On était un peu surpris qu'il eût fallu tant de fouilles dans les domaines philosophique et sociologique, pour saisir ces silhouettes : il semblait qu'il eût suffi de s'en aller aux fortifs et de dessiner droit devant soi. Quand on pense au peu que nous ont dit Rubens, Titien, Véronèse, Tintoret ou Rembrandt, sur l'œuvre formidable qu'ils nous ont laissée, on était tenté de croire que la peinture était devenue, depuis eux, un art bien difficile pour que tant de glose dût précéder un si mince objet. Pourtant, on y prenait garde, parce que si mince, en effet, que fût l'apport du peintre au patrimoine universel, il était nouveau et il était personnel.

Dans un temps où il est si difficile de découvrir quelque chose, il avait découvert un monde, peu habité à vrai dire, peu fécond, sans rien qui attirât les passants et qu'on se hâtait plutôt de fuir, si par mégarde on y mettait le pied, où les montagnes ne sont que des talus, les fleuves des rigoles de relavures de vaisselle, ou des ornières charriant de tristes eaux de pluie, les forêts que des tuyaux d'usines crachotant une fumée sans essor dans un ciel sans ouverture, sur un sol sans horizon. C'est le *no man's land* de la paix. On voit parfois s'y glisser peureusement des êtres quasi vivants, dans des défroques sans lignes et sans couleur, défroques eux-mêmes, déchets d'âmes, parmi des

détritus de la grande ville, et qui peu à peu se sont mis à l'unisson de ce paysage sans relief et de ces ustensiles déchus de leur forme primitive et ne servant plus qu'à des usages dérisoires et inattendus : teints brouillés, yeux retirés, lippes rentrées, nez timides, chairs avachies, traits élimés et aplatis comme leurs hardes, par le dur frottement de la vie, indistincts dans l'anonymat de la pauvreté.

Les arbres mêmes, dépouillés de tout, ont perdu, à force de misère, le souvenir de leur essence, pauvres comme Job et qui, pour comble de malheur, n'ont pas son fumier. Tel est le monde découvert par Raffaelli. C'est la *zone*, qui ne survivra guère à son peintre et va bientôt disparaître, exemple à peu près unique d'un pays où l'on ne voit rien, ni de naturel, ni d'artificiel, — les déchets vomis par la ville artificielle étouffant la vie végétale des champs, ce qui n'est plus arrêtant ce qui voudrait être, — et cela, au seuil de la plus brillante des cités, telle que l'apparition de la plus sale cheminée d'usine, aux yeux de l'Étranger y arrivant pour la première fois, vaut les premières blancheurs de la Mecque aux yeux du pèlerin ou de Jérusalem. Et si, d'aventure, dans cette misère et ce dénuement, la moindre promesse d'humanité, une enfant, une petite fille tenant une cage d'oiseau, venait à passer, elle revêtait le même prestige que, sur la morne étendue des neiges, la première fleur des Alpes qui perce, la chose qui vit et acquiert une valeur incomparable dans le désert inanimé.

Voilà où excellait Raffaelli : il caractérisait l'inexistant, donnait une sorte de vie au néant, une âme à l'étendue stérile. Et il avait trouvé, pour rendre cette pauvreté, une matière si pauvre, pour peindre ces gens hésitants, un tel bredouillement de lignes, ces contours incertains et sans galbe, une défroque de couleurs et un laissé pour compte de valeurs à ce point lamentables, qu'on se sentait soi-même tomber en ruines en les regardant. C'était proprement admirable. Car, pour séduire avec des couleurs si réduites et des valeurs si effacées, il fallait une finesse d'œil et une subtilité d'intelligence que peu d'artistes, à notre époque, ont égalée. Et s'il avait voulu, au lieu d'en faire bénéficier ses humbles héros, devenir le mémorialiste des élégances discrètes et nuancées, Raffaelli y aurait acquis la première place, — comme le prouve le portrait de femme en blanc, exposé au premier étage, salle 18. Malheureusement, le succès

de ses découvertes l'entraîna peu à peu au delà du domaine nouveau dont il était roi. Il éprouva l'ambition d'annexer les faubourgs de Paris, même les boulevards : la découverte était déjà, moindre. Si pelés que fussent les arbres, si nus que fussent les murs et si lépreux, ils avaient déjà tenté d'autres palettes. Toutefois, en choisissant des jours bien mornes, des saisons bien dépouillées, des foules bien noires et des maisons bien hideuses, aux cheminées lamentables, il pouvait encore appliquer ses dons de pleureur bégayant et désespéré.

Hélas ! un jour vint où il s'en alla dans de beaux pays. Il alla passer des hivers à Venise, dans le Midi, poussé par une ambition inexplicable, ou peut-être simplement par le souci de soigner des rhumatismes, et avec lui, le rapide « Côte d'Azur » emporta l'extraordinaire palette qu'il avait créée : le jaune des boues de la zone, le noir des fumées de Levallois-Perret, le gris des eaux de la Seine par les jours sombres d'hiver. Il fallut que Menton, son vieux port, son *Garavan*, ses Pénitents, éclatants et savoureux comme de beaux fruits trop mûrs, que la *Giudecca* ou l'*Arsenal* de Venise aux tons de grenade entr'ouverte, que la Méditerranée avec ses saphirs, ses émeraudes et ses lapis-lazulis et ses milliers d'autres joyaux ignorés du lapidaire, que toutes ces opulences et tous ces embrasements, se dissimulassent sous la défroque pitoyable qu'il avait apportée avec lui, et s'habillassent en pauvres pour ressembler à des Raffaelli. Le délicat artiste, dès lors, fit penser à une ménagère économe qui aurait su, par des trésors d'ingéniosité, vivre honorablement avec quelques sous, et, subitement mise en possession d'une fortune, n'en tirerait plus rien, ne saurait plus comment la gérer, la placer, la faire fructifier, s'en divertir. Il s'était enrichi des aumônes de la Nature : il se ruina avec ses milliards.

LES PORTRAITS

On a vu, chez Puvis de Chavannes, que la virtuosité n'est pas absolument nécessaire au grand Art ; on voit encore mieux, dans les autres salles, qu'elle n'est pas suffisante. Il est difficile d'imaginer la pauvreté, le vide et, tout en même temps, la confusion et l'embrouillamini de ce qu'on appelle, en langage d'atelier, les « grandes machines. » Or leurs auteurs ont tous beaucoup de talent. Une seule supporte l'examen et c'est la

plus grande et la plus difficile peut-être à construire et à mener à bien : le *1918* de M. Georges Leroux. C'est une frise de la Victoire représentée par une soixantaine de poilus échelonnés sous un mur où nous lisons le communiqué, le dernier, le plus rassurant, celui après lequel on dit : « il ne sera plus publié de bulletin. » La crise qui aurait pu être mortelle est passée, la patrie hors de danger, et voici ses sauveurs : ceux qui l'ont sauvée par leurs bras, ceux qui l'ont sauvée par leur cerveau, ceux qui ont donné leur cœur, et ceux qui avaient appris à manier les plus puissants engins de défense et de destruction que le génie humain eût inventés, et ceux qui n'avaient que leur poitrine à mettre entre les barbares et la France, et aussi les yeux de l'armée et aussi ses oreilles, et les fouisseurs de terre et les perceurs de nuages, et les magiciens qui posaient devant l'armée en marche une colonne de feu, comme aux temps bibliques, ou qui parlaient dans l'espace une langue secrète destinée à l'avertir, comme en des temps fabuleux... Chacun de ces types si différents du combattant moderne, tous appliqués à une tâche commune, a trouvé en M. Georges Leroux, son témoin véridique et éloquent. Ces poilus de *1918* ne peuvent être confondus, un seul instant, avec leurs ancêtres, les *ruches à miel* d'Austerlitz, les zouaves au « chic exquis » de Malakoff, ou les *gilets de fer* de Reischoffen. Et l'ensemble a fort grande allure. Ce qui prouve que parfois la vigueur du rendu peut arriver à sauver l'artifice de la conception.

C'est ce que démontre aussi le triptyque de M. Devambez, consacré non plus au jour heureux, mais aux jours tristes de la guerre : *la Pensée aux absents*. Cette pensée est figurée par trois femmes en deuil, la mère, l'épouse, la fille, chez qui une même douleur se reflète sous les aspects divers des trois âges de la vie. Sur les deux volets du triptyque, apparaissent les soldats auxquels va la pensée des femmes en deuil : tapis dans des trous d'obus ou dans leurs *cagnas*, parcimonieusement éclairés par une lueur nocturne qui projette derrière eux des ombres sinistres, ils attendent, fatalistes et résolus, l'heure qui doit décider de tout. « Attendre, » — ce qui fut une des plus grandes vertus de cette guerre, et des plus difficiles à pratiquer pour les imaginations promptes et les activités jeunes ; — « attendre, » c'est-à-dire le supplice le plus raffiné de cet Enfer

que fut la tranchée; — « attendre, » le verbe le plus souvent conjugué de ce long et monotone poème héroïque, verbe héroïque lui-même quand il est synonyme de « tenir » — voilà ce que M. Devambez a su faire dire à ses figures et ce qui les rendra poignantes, tant que vivra un témoin de ces tristes jours.

Quand on a donné à ces quelques tentatives l'hommage qu'elles méritent par leur sujet ou par leur facture, il faut, pour prendre quelque intérêt à ces *Salons*, se tourner vers les paysages et surtout vers les portraits. Non que ceux-ci soient également révélateurs et perspicaces. Ils sont de valeur très diverse au contraire et, chose curieuse, c'est à peu près selon les professions ou les fonctions des modèles qu'ils peuvent être classés. Les plus maltraités, cette année, ont été les militaires, les marins et les diplomates. On en citerait difficilement un seul, sauf peut-être le jeune *Officier aviateur*, par M. A. Marchand, où le peintre ait rendu justice aux caractéristiques de son modèle, et joué d'une gamme plaisante de tons. Au moins, en tant qu'il s'agit des peintres français, car le portrait du *comte d'Athlone* par M. Glazebrook et celui du *commandant William La Touche Congreve* par M. John Lander témoignent, une fois de plus, de la dextérité singulière qu'ont les Anglais à surprendre leur modèle dans une attitude neuve, juste, délibérée, qu'on sent momentanée et qu'on aime avoir surprise, grâce à eux.

Les artistes qui se sont fait peindre ont été plus heureux que les militaires : c'est qu'ils ont été aussi plus méfiants et n'ont voulu se risquer qu'à bon escient : c'est ainsi que *M Marcel Baschet* en se laissant peindre par Mme Beaury-Saurel, ou l'architecte *John William Simpson* par M. Cope, et *M. Alexandre Leleu* en donnant à M. Maxence la tâche de le dessiner, ont tous trois sauvé leur mise, je veux dire leur tête, dans ce jeu hasardeux du portrait. Celui notamment de M. Leleu par M. Maxence est une des définitions de visage humain les plus fouillées qu'on ait vues depuis Holbein. Les hommes de Lettres ont eu encore plus de chance que les artistes. En représentant *M. Georges Goyau* en pied, vêtu de l'habit vert de l'Institut, passant devant une tapisserie héroïque, M. Grün a fait un des meilleurs portraits officiels et décoratifs de ce temps-ci : — genre très périlleux où l'on risque fort de rompre l'intimité du visage par les splendeurs du décor ou bien de réduire le

décor à une sorte de brouillard coloré, flottant et inconsistant qui ne vaut pas la peine d'être peint. M. Grün a évité ce double écueil : il a fait un portrait et il a fait une toile décorative, maintenue il est vrai dans une gamme assourdie où les harmonies sont plus faciles. Dans son *Portrait de Mme Yvonne Brothier*, en bleu, au contraire, il n'a pas évité l'anathème de Reynolds. Une fois encore, le bleu choisi comme dominante étalé en large surface a été fatal au coloriste.

Combien mieux avisé M. Guillonnet ! Pour « tirer la ressemblance » de *M. Robert Kemp*, il ne s'est mis en frais d'aucune couleur vive, mais il a tout bonnement cherché dans son modèle quelque trait subtil et précis qui ne fût qu'à lui, ce trait de *dissemblance* qui nous avertit, même quand le modèle nous est inconnu, que le portrait est ressemblant. Et, l'ayant trouvé, il a su le fixer de telle sorte qu'on s'aperçoit à peine que c'est là simplement un dessin rehausssé, où le rôle des couleurs absentes est tenu par les valeurs. C'est que le Portrait est le seul genre où l'on puisse, sans essentiel dommage, faire l'économie des « ornements que la couleur ajoute à la peinture, » selon l'étonnante et mémorable formule de M. Ingres. Et, ici du moins, M. Guillonnet est parvenu à la justifier.

Les avocats ont eu, cette année, la main aussi heureuse que les écrivains. A côté des physionomies de M. Georges Goyau, par M. Grün, de M. Robert Kemp par M. Guillonnet et aussi de M. Louis Gillet par M. Hugues de Beaumont, toutes les trois consciencieusement étudiées et bien rendues, on voit ce qu'on pourrait appeler « les trois âges du Barreau, » représentés par le portrait de *Me Demange*, dû à M. Roger Casse, de *Me Henri-Robert*, dû à M. Marcel Baschet, et de *Me de Moro-Giafferri*, dû à M. Czedekowski. Le dernier est surpris dans l'action, à l'audience, dans tout le feu de la plaidoirie; son confrère et aîné, Me Henri-Robert, est observé, observant lui-même, écoutant quelque contradicteur, les bras croisés, la tête un peu renversée, les lèvres entr'ouvertes, l'œil en éveil; leur aîné à tous deux, Me Demange, a déposé sa robe et fume sa pipe. Il semble, lui aussi, écouter quelque visiteur invisible, et du fond de son fauteuil et de sa retraite, considérer les orages des audiences les plus passionnées avec le calme du nautonier qui en a traversé jadis de bien plus grands. De ces trois portraits, c'est celui de *Me Henri-Robert*, au pastel, par M. Marcel Baschet,

qui nous met le mieux en présence d'un être vivant et fortement individualisé, grâce au tour preste et vif que le grand artiste sait donner à son témoignage. Mais tous les trois ont gagné leur procès devant la critique et sauvé leurs clients. Le portrait d'*Un Escrimeur*, par M. Franzen, celui de *M. l'Abbé Clément*, par M. Pierre Laurens, comme celui, enfin, de *M. G. Le Maistre*, par M. John Lander peuvent en être rapprochés pour leurs belles qualités de facture.

C'est un portrait aussi, sans doute, et même fort ressemblant à coup sûr, que cet ornithologiste, intitulé par Mlle Hurel les *Joies du collectionneur*. Si intense, en effet, qu'on imagine cette joie : se trouver dans un fauteuil, une loupe à la main, entre des oiseaux empaillés, des papillons piqués au mur et des coquillages, l'éclair de la passion satisfaite ne saurait à ce point transfigurer une physionomie et en éclipser les traits individuels que les amis du modèle ne puissent le reconnaître. C'est là, comme la *Dentellière* de Vermeer, une scène de genre où l'application à une besogne déterminée ajoute au lieu d'ôter quelque chose à l'individualité d'un portrait.

On pourrait en dire autant de la *Convalescente* de M. Muenier. Bien qu'elle ait le visage à demi-masqué par la tasse où on lui donne à boire sa potion, l'art du maître est si subtil qu'on peut saisir, au regard frisant par-dessus le bord de la coupe, une expression particulière. On le peut, en toute hypothèse, beaucoup plus aisément que dans la plupart des portraits de femmes exposés cette année. S'il est vrai, comme l'histoire de l'Art nous incline à le penser, que c'est des plus jolies femmes qu'on fait les plus mauvais portraits, voilà les modèles féminins fort rassurés en l'an de grâce 1924. Il faut pourtant faire une exception pour la *Jeune fille au livre*, de M. Hélier-Cosson et le *Portrait de jeune femme*, de M. Longa, et mettre tout à fait à part le *Portrait de Madeleine* par M. Albert Laurens et le *Portrait de Mlle M. G.* par M. Pierre Laurens. Ils sont tous deux posés, dans l'attitude la plus simple du monde, et la plus naturelle, dessinés, peints et modelés avec cette sûreté de métier et ce dédain de l'artifice que peuvent seuls se permettre les très bons ouvriers. MM. Albert et Pierre Laurens n'ont pas besoin de déchaîner des colères pour attirer l'attention, ni de faire des théories pour la retenir. Ils ne « cassent rien, » pour emprunter l'étrange charabia des ateliers, mais il

faut plaindre l'artiste qui, pour faire tourner la tête de son côté, est obligé, comme un enfant qui veut qu'on s'occupe de lui, de « casser » quelque chose. Les Maîtres pour construire, n'ont jamais été obligés de rien casser.

Les *Artistes décorateurs*, dont le *XVe Salon* s'ouvre aux Champs-Élysées, dans le Grand-Palais lui-même, à côté des peintres, semblent l'avoir enfin compris. Ils abandonnent, de plus en plus, le système qui consistait à terrifier le public pour le convaincre qu'on lui avait trouvé un « style nouveau. » Ils s'appliquent à de plus sérieuses et plus fécondes besognes : profiler en de pures lignes et vêtir de belles couleurs les engins récents que la science, l'hygiène, le goût du confort a introduits dans la maison d'aujourd'hui. Mais d'un style nouveau, marquant, de son empreinte toutes les formes du meuble et du monument, pas trace! « Cela vient! cela vient! » disent les novateurs ou les amis des novateurs, aux sceptiques et aux incrédules. Ils le disent depuis trente ans... Que faut-il admirer le plus : cette persistance dans de lamentables échecs, ou cette indéfectible confiance dans le succès? En ce moment, cet espoir quasi mystique et presque touchant, car rien de tangible n'est venu jusqu'ici le sustenter, s'avive de la promesse d'une exposition internationale des Arts décoratifs pour 1925. « L'an prochain, à Paris! » se répètent dans tous les pays du globe, les zélateurs de cette étrange foi dans les destinées du « style moderne! » Attendons donc, pour en juger, l'Exposition internationale des Arts décoratifs, l'an prochain, à Paris!

ROBERT DE LA SIZERANNE.

REVUE LITTÉRAIRE

L'AUTEUR DU « GRAND MEAULNES » (1)

On n'a pas oublié ce roman qui parut l'année d'avant la guerre, *le Grand Meaulnes*, d'Alain-Fournier. L'auteur était un jeune homme inconnu et devint célèbre tout aussitôt; non pas célèbre comme le sont aujourd'hui maints adolescents qu'un rude vacarme de publicité signale : mais le charme de ce qu'il avait écrit avec une attention délicate lui rendit véritablement amis beaucoup de lecteurs. Il fut tué, la première année de la guerre; il n'avait pas tout à fait vingt-huit ans. Depuis lors, on se souvient de lui, très fidèlement, et sans rien savoir de lui, ou presque rien, sinon qu'ayant publié ce *Grand Meaulnes*, il donnait encore plus d'espérance. Mélancolique destinée, analogue à son œuvre, qui est courte et jolie, toute frissonnante de rêve, où le rêve est blessé, où le sourire même a quelque chose de triste, un air d'incrédulité.

Les personnes qui ont aimé *le Grand Meaulnes* en parlent d'une façon tendre et discrète, comme de *Dominique* et de ces livres, même imparfaits, qui intéressent le cœur autant et plus que l'esprit. Ce n'est pas un chef-d'œuvre accompli; c'est un roman tout plein de défauts, quelques-uns bien déconcertants. Mais il a son attrait, une grâce touchante. On y sent la présence d'une âme fervente et inquiète. On y devine plus qu'on n'y trouve. On y aperçoit des commencements, l'effort d'une pensée qui prend son premier vol avec émoi; si elle ne s'élance pas à merveille, on craint pour elle, on l'encourage et l'on voudrait la seconder, la soutenir dans sa tentative et son imprudence. Et enfin ce *Grand Meaulnes* eut tout de suite une chance, un art le plus précieux, l'art de plaire.

(1) Alain-Fournier, *Miracles*, avec une introduction de M. Jacques Rivière (Nouvelle revue française); *Le grand Meaulnes* (Émile-Paul).

Un ami d'Alain-Fournier, M. Jacques Rivière, vient de recueillir, sous le titre de *Miracles*, plusieurs poèmes et des contes, par lesquels avait préludé ce jeune écrivain, petit volume, dont la moitié est, en manière d'introduction, le portrait de l'auteur, l'étude aussi de son caractère, l'histoire de sa vie et l'histoire de sa rêverie interrompue.

Il s'appelait Henri Alban Fournier; il avait choisi son prénom d'Alain. Il était né le 3 octobre 1886 à la Chapelle d'Angillon, petite ville du Cher, à sept ou huit lieues au Nord de Bourges, sur les confins de la Sologne et du Sancerrois; et il eut son enfance au village d'Épineuil-le-Fleuriel, où ses parents tenaient l'école publique, non loin de Saint-Amand. C'est le pays du *Grand Meaulnes*; et ce fut, pour Alain-Fournier, tout le pays qu'il ait connu. Ses déplacements, ses voyages, lui ont fait voir d'autres pays; mais son imagination ni sa mémoire ne lui suscitaient pas ailleurs un lieu où l'existence lui parût ou réelle ou possible : le « pays sans nom, » le « domaine inconnu » qu'il invente, il les place encore dans le rayon de ses promenades enfantines, en deçà de son horizon le premier, comme si tout ce qu'il avait aperçu ensuite n'était que fantasmagorie ou vision brève qui ne l'eût guère diverti. .

Le casanier! En même temps, il a l'esprit tourné vers l'aventure rappelez-vous Meaulnes, qui lui ressemble, qui ne reste longtemps nulle part, qui est toujours en quête et ne sait même pas s'attacher à son bonheur, quand il l'atteint; il se sauve, il n'est jamais là.

Tout enfant, Alain-Fournier se résolut d'être marin, tant le séduisait le projet de voir le vaste monde. Ses parents le mirent au lycée Voltaire, à Paris, et puis au lycée de Brest, où il devait préparer le Borda. Mais soudain son idée change; ce qui le tentait ne le tente plus. Il renonce à être marin : peut-être comprend-il vaguement qu'il y a de plus beaux voyages, plus hasardeux, à faire que sur les flots, parmi les idées, dans le périlleux océan de philosophie et de littérature.

En 1903, à dix-sept ans, il était de retour à Paris, cette fois au lycée Lakanal; il se destinait à être normalien. C'est alors que M. Jacques Rivière devint son camarade. Les souvenirs de ces deux jeunes gens, tels que les a conservés M. Jacques Rivière et tels que les avait notés Alain-Fournier dans les nombreuses lettres qu'il adressait à son ami, indiquent très bien ce qu'était, une dizaine d'années avant la guerre, l'âme de la jeunesse intelligente.

Ils ont nettement la révélation de la littérature, un jour que leur professeur, M. Francisque Vial, avant de les quitter pour les vacances de Noël, leur lit des poèmes de M. Henri de Régnier, *Tel qu'on songe.*

« Nous nous étions déjà penchés sur des textes admirables, dit M. Jacques Rivière; nous y avions senti par instants palpiter quelque chose de tendre et d'exquis; mais la gangue scolaire qui les entourait emprisonnait aussi leur sortilège. Et puis ni Racine, ni Rousseau, ni Chateaubriand, ni même Flaubert ne s'adressaient à nous, jeunes gens de 1903; ils parlaient à l'humanité universelle; ils n'avaient pas cette voix comme à l'avance dirigée vers notre cœur, que tout à coup Henri de Régnier nous fit entendre... Quelque chose d'inconnu était atteint dans nos âmes; une harpe que nous ne soupçonnions pas en nous s'éveillait... » Pendant cette lecture, M. Jacques Rivière regardait Alain-Fournier, qui écoutait avec passion la nouvelle musique de ces poèmes. « Plusieurs fois, nous échangeâmes des regards brillants d'émotion. A la fin de la classe, nous nous précipitâmes l'un vers l'autre; nous étions bouleversés d'un enthousiasme si pareil que notre amitié en fut portée à son comble. » J'aime beaucoup cette petite scène, d'une vérité si évidente.

Voilà comme s'anime tout à coup le sentiment de la littérature, en de jeunes âmes qui étaient à côté d'elle et qui ne s'en apercevaient pas. C'est le hasard d'une rencontre, c'est le moment propice, et le bienfait du poème qu'on attendait sans le savoir. Ni Chateaubriand ou Flaubert, ni Racine ou Jean-Jacques, lus et relus, n'avaient touché la sensibilité de ces enfants qui, pour être émus, demandent des paroles et une voix toutes proches; et, s'il nous fallait avouer l'âge auquel nous avons commencé d'aimer tout de bon Racine et Jean-Jacques, ce n'est pas dès l'adolescence : nous sommes retournés à eux, souvent assez tard. Nous découvrons le temps comme l'espace, en partant de notre époque et de notre jardin. Racine et Rousseau nous deviennent amis, une fois que nous avons pris, dans le passé, quelque habitude. Alors, nous voyons, dans Racine et dans Rousseau, le commencement, la perfection peut-être aussi; mais nous avons été menés à eux par l'un de nous, maître et ami, — *tu duca e tu maestro*, — tel que l'a été Chateaubriand pour Augustin Thierry, M. Henri de Régnier pour ces deux collégiens de Lakanal et pour d'autres.

Un second professeur, après M. Francisque Vial, semble avoir eu de l'influence, et très vive, sur Alain-Fournier, son professeur de philosophie, M. Mélinand, lequel eut à lui exposer la doctrine des philosophes idéalistes : le monde extérieur n'a peut-être pas une autre existence que celle que notre pensée lui prête. La philosophie de Berkeley surprit et enchanta beaucoup de jeunes intelligences, vers la fin du siècle dernier, quand la mode, et l'opportunité sans

doute, furent de réagir, dans la littérature et dans les arts, dans les jeux divers de l'esprit, contre le réalisme : le symbolisme est l'un des signes de cette réaction et les premiers poèmes de M. Henri de Régnier relèvent de l'école appelée symboliste. Alain-Fournier, dit M. Jacques Rivière, l'idéalisme ne lui fut pas « une révélation faite à son intelligence, » mais « la permission donnée à tout son être » de voir le monde comme il le voyait déjà.

Il écrit à son ami, pendant les vacances de cette année 1905, après avoir appris cette grande nouvelle, que le monde est l'ouvrage de nos âmes, il lui écrit au mois d'août : « Je n'aurai derrière moi qu'un peu de rêve très doux et très lointain, bien à moi, que je façonnerai comme je voudrai ; » puis, au mois de décembre : « Je me joue du monde avec la moindre de mes pensées... » A vrai dire, c'est abuser de la philosophie berkeleyenne : que le monde extérieur soit, ou non, réel indépendamment de l'intelligence qui, en le concevant, le forme, il n'est ni plus ni moins à la disposition de notre fantaisie et garde une constance qui ne se modifie pas à notre gré. Mais, s'il n'a plus cette réalité essentielle que nous lui attribuions d'abord, nous croyons volontiers que notre fantaisie le gouverne ; en tout cas, notre fantaisie va se permettre avec lui maintes familiarités.

Relisez *le Grand Meaulnes* : vous y verrez comme l'auteur se joue de la réalité, de ce qui nous paraît la réalité, mais qui pour lui n'est probablement que fantôme, rêve ou image. Quand Meaulnes arrive dans la maison de M. de Galais, nous ne savons pas où nous sommes. Est-ce qu'on nous donne la comédie, ou la féerie ? Est-ce que le château, la nuit, la fête, ne sont pas décors de théâtre, éclairage malin, remuement d'acteurs ou de marionnettes ? Ou bien divagation dans les nuages. Meaulnes non plus ne sait pas où il se trouve : il n'en éprouve, d'ailleurs, ni gêne ou timidité, ni ennui. L'auteur également circule et se plaît au milieu de ces apparences. Le lecteur, si je ne me trompe, est un peu plus déconcerté ; on le rassurera plus tard, tant bien que mal. Lui, Alain-Fournier, s'il ne croit guère à nulle réalité, les apparences lui suffisent et, joliment arrangées, le contentent ; il s'y joue, avec plaisir.

Au mois de juillet 1905, les deux amis se séparent. M. Jacques Rivière quitte le lycée pour la province ; Alain-Fournier va passer deux mois en Angleterre et puis rentrera au lycée. Pendant deux ans, les deux amis ne se verront pas. Les lettres d'Alain-Fournier sont toutes pleines de renseignements sur le tour que prend sa méditation. Ses lectures ; celles, du moins, qui forment son esprit et

lui préparent ses volontés, des écrivains modernes : Henrik Ibsen et Arthur Rimbaud, parmi les morts, Jules Laforgue surtout, puis M. Claudel, M. André Gide, M. Francis Jammes. Cependant, il est au lycée, fait sa besogne de candidat à l'École normale et, s'il ne s'en aperçoit pas, il est pourtant à l'école des écrivains classiques, lesquels lui enseignent l'art d'écrire : *le Grand Meaulnes* est d'un bon écrivain, d'un lettré. Mais il a plus de curiosité pour l'émoi que lui donnent les nouveaux livres, un tel émoi que c'est merveille si les uns ou les autres ne l'induisent pas en erreur. On parcourt ses lettres, et l'on tremble du péril où il se trouve, sur ses vingt ans.

Par exemple, les poèmes de M. Claudel l'ont alarmé. Il écrit à M. Jacques Rivière, le 7 mars 1906 : « Claudel, apprends-moi à penser et à écrire selon moi, à moi qui sens selon moi ! » Peu s'en faut qu'il ne se mette à écrire selon M. Claudel. Et, le 21 mars, il vient de lire *Tête d'or*, de M. Claudel : « Il m'a renforcé dans cette conviction que j'ai toujours eue, que je ne serai pas moi tant que j'aurai dans la tête une phrase de livre ; ou, plus exactement, que tout cela, littérature classique ou moderne, n'a rien à voir avec ce que je suis et que j'ai été. Tout effort pour plier ma pensée à cela est vicieux. Peut-être faudra-t-il longtemps et de rudes efforts pour que profondément, sous les voiles littéraires ou philosophiques que je lui ai mis, je retrouve ma pensée à moi et pour qu'alors, à genoux, je me penche sur elle et je transcrive mot à mot. » Peu s'en faut qu'il ne tombe dans l'erreur principale, où d'autres se sont perdus, s'il compte se passer de toute la littérature antérieure, inventer sa littérature, inventer son âme, comme si elle ne dépendait pas de tout ce qu'il est sur le point de méconnaître.

Ce qui le préserva, ce fut sans doute l'étude, à laquelle il était obligé, des écrivains classiques et qui devaient lui imposer leur habitude excellente et leur bon sens ; ce fut aussi d'être un paysan qui, toutes les fois qu'il retourne à son village, y reprend contact volontiers avec l'authentique réalité : l'idéologie vous égare, et la réalité vous ramène. Il est charmant, à la campagne, chez lui, cause avec les paysans ; l'un d'eux l'enchante : « Il me répondait avec une grossièreté, et une lenteur, et une prudence qui me prenaient le cœur. » Il admire « les injures de celui qui veut qu'on ferme les barrières de ses prés, et qui n'est que haine déchaînée. » Il aime « les paroles du braconnier que nous avons rencontré, poussé le long de la haie par l'orage menaçant et le vent rouge, vers la nuit d'août

tombée. » Il s'écrie : « Je voudrais m'adresser à la campagne comme les Goncourt à Paris : *O Paris, tu possèdes...* Je veux au moins dire que, si j'ai connu moins que les autres ces inquiétudes de jeunesse, ces angoisses sur mon moi, ce désarroi du déracinement, c'est que j'ai toujours été sûr de me retrouver avec ma jeunesse et ma vie, à la barrière, au coin d'un champ où l'on attelle deux chevaux à une herse. » La campagne, au mois de septembre 1906, lui a semblé plus que jamais « compatissante » à lui, « avec ses pardons pour ma fièvre, ses airs de connaître mon mal comme la lavande connaît les plaies, d'être accoutumée à moi comme je suis terrestrement accoutumé à sa compagnie. » Or, il paraît que la dernière phrase est une allusion à un passage des *Muses* de M. Claudel ; tant pis ! mais la campagne est le contrepoison.

Il y a une différence bien visible, dans ces lettres d'Alain-Fournier, entre celles qu'il écrit à la campagne, en pleine réalité manifeste, et celles qu'il écrit de retour à Paris, au lycée, en pleine idéologie, en pleine incertitude. Lui-même, s'en étant avisé un jour, se demande si peut-être l' « ignorance qui accepte » n'est pas « plus près de la vérité que n'importe quoi. » Il faudrait alors se laisser aller à l'ignorance ; en d'autres termes, céder au simple et sûr conseil de la campagne... Qu'est-ce que cela veut dire ? Alain-Fournier, que l'idéalisme tente et que la réalité rassure, hésite et ne sait encore s'il préfère l'une ou l'autre.

Il choisira finalement, — ce finalement, avant d'avoir achevé sa vingt-huitième année ! — de préférer l'une et l'autre, sans consentir aucun sacrifice. Son *Grand Meaulnes* est à la fois réel et irréel. Les paysages du *Grand Meaulnes* sont bien jolis de vérité. Voici comme naît le printemps, à la campagne : « Tant de troubles divers, durant ces jours passés, nous avaient empêchés de prendre garde que mars était venu. Mais, le troisième jour, en descendant le matin dans la cour, je compris que c'était le printemps. Une brise délicieuse comme une eau tiédie coulait par-dessus le mur; une pluie silencieuse avait mouillé la nuit les feuilles des pivoines; la terre remuée du jardin avait un goût puissant et j'entendais, dans l'arbre voisin de la fenêtre, un oiseau qui essayait d'apprendre la musique... » Voici très exactement les bords du Cher, l'été par un beau temps : « Que les bords du Cher étaient beaux ! Sur la rive où l'on s'arrêta, le coteau venait finir en pente douce et la terre se divisait en petits prés verts, en saulaies séparées par des clôtures, comme autant de jardins minuscules. De l'autre côté de

la rivière, les bords étaient formés de collines grises, abruptes, rocheuses; et sur les plus lointaines on découvrait, parmi les sapins, de petits châteaux romantiques avec une tourelle. Au loin, par instants, on entendait aboyer la meute du château de Préveranges... Qu'il faisait beau, mon Dieu! » Poésie et réalité; mais la poésie n'est point ajoutée à la réalité : elle ne s'en distingue pas, ou bien elle est une qualité adhérente à cette réalité. L'on en voit Alain-Fournier si content qu'il le dit. Et l'on sent qu'il n'a eu d'autre souci que de peindre ce qu'il voyait, sans modifier aucun détail du paysage, sans paraître y intervenir. C'était ainsi. D'autres passages du livre, je l'ai dit, n'offrent au lecteur qu'une fantasmagorie; et, si l'auteur emprunte à quelque réalité les éléments de sa description, le lecteur n'en est pas averti : l'auteur a l'air d'inventer une réalité de mensonge. De telle sorte que le roman se détache de la terre, par instants, et demeure comme suspendu entre le sol et le ciel.

Les personnages du *Grand Meaulnes* sont réels, en quelque manière. Ce sont de jeunes paysans, quelques-uns des rustres, les autres de malins rêveurs. Et ceux-ci ont une imagination qui les emporte loin de la vie habituelle. Ils ont aussi une extraordinaire facilité à supprimer ce qui retarderait leur allure. Leur esprit d'aventure les mène à cette fantasmagorie que je disais, qui ne les déroute pas, où ils sont vite à leur aise comme des gens, précisément, qui n'ont jamais cru la réalité si réelle, plus réelle que leurs imaginations.

Au mois d'avril 1907, après avoir aimé un peu de temps *Germinie Lacerteux*, Alain-Fournier s'est décidément aperçu de l'erreur qu'il y a dans la doctrine du roman réaliste. Qu'est-ce que le réalisme, en fin de compte? se demande-t-il. Et il médite là-dessus quelques jours. Il arrive à cette conclusion : « C'est encore une formule à travers laquelle on examine le monde... » Il a raison. Le réalisme n'est pas ce qu'il faudrait qu'il fût, la prise directe de la réalité, mais une formule. Entre l'auteur et la réalité, se glisse la formule : la réalité ne sera vue qu'à travers la formule. Quelle formule? « Un peu de science et le plus possible de *vérités* médiocres et courantes... Le principe du réalisme, c'est ceci : se faire l'âme de tout le monde, pour voir ce que voit tout le monde: car ce que voit tout le monde est la seule réalité... » Bref, Alain-Fournier ne croit pas à une réalité (comme on disait) objective, à une réalité qui ait son existence indépendante de qui l'observe : ou l'invente? Alors, si la réalité n'est que vision, et s'il est probable que la vision de la réalité varie d'un observateur à l'autre, le seul moyen de lui donner, pour ainsi dire,

quelque substance, est de choisir, entre les diverses visions de la réalité, celle sur laquelle s'entendent, ou bien ont l'air de s'entendre, le plus grand nombre de personnes. La réalité serait ce que donne le consentement général; le réalisme serait une espèce de plébiscite. Mais dans *plébiscite*, remarquez-le, il y a *plèbe*. Alain-Fournier va-t-il se ranger dans cette foule? « Je me demande, écrit-il, comment nous avons pu tous nous laisser prendre à une théorie aussi grossière. » Ce jeune penseur et ce jeune artiste répugne à une opinion que lui imposerait la foule; et, si la réalité n'est qu'une opinion, il préfère son opinion, qu'il a choisie.

Voilà comme l'idéalisme le conduit à une sorte d'individualisme ou d'égoïsme : j'appelle ainsi, vaille que vaille, une confiance qu'il accorde à lui-même, sans orgueil, et qu'il refuse d'accorder à ce suffrage universel, le réalisme. Et le voilà donc, sans orgueil, entiché de lui-même. C'est qu'il a senti, par l'idéalisme, toutes choses lui échapper. Que reste-t-il, en somme, de ce monde qui semblait solide? Rien; des idées! répond Alain-Fournier. Quelles idées? A chacun, les siennes. Toutes choses deviennent les idées que s'en fait un observateur sincère. Que plusieurs observateurs sincères soient du même avis, ce n'est pas la preuve que cet avis corresponde à une vérité indépendante d'eux. Enfin, ce qu'il y avait d'apparente réalité dans les objets passe dans l'esprit de qui les contemple. Et le monde semblait solide : ce qui semble solide à présent n'est que l'esprit, n'est que le moi.

Et l'idéaliste a, de ce fait, la permission d'élaborer à son gré son idée du monde : la réalité sera son ouvrage. Toute fantaisie est légitime, est beaucoup mieux, la création du monde.

Alain-Fournier, conséquemment, résolut de ne pas traiter l'apparente réalité comme matière qu'on manie, démonte et analyse. Mais il ne prendra, des choses, que « la fleur. » Un jour qu'il regardait la Beata Beatrix de Rossetti, cette vue lui suggéra les bords du Cher, leurs déserts de saules et de vase : « Comment dire cela? C'est vertigineusement particulier. Cette odeur sauvage et unique et brutalement réelle, et le regard idéal de Beatrix, c'était, c'est encore tout un pour moi... » Si le paysage des bords du Cher n'a point de réalité plus réelle que dans le souvenir ou l'imagination d'un poète, et si le visage de la Beata Beatrix, par des coïncidences ou par quelque hasard, suggère au poète l'idée exquise de ce paysage, quelle image plus parfaite en chercherait-il? Caprice! Mais, si le monde n'est que rêverie?...

La formule réaliste ne valait rien; Alain-Fournier, à vingt ans, a trouvé celle-ci pour son usage et sa préférence : « Arriver à reconstruire ce monde particulier de mon cœur, qui ne sera compréhensible que quand il sera complet, où toutes les réalités, à cause du cœur où elles sont passées, seront pures comme des idées. » Alain-Fournier ne croit plus à l'univers : il croit à lui-même, à son cœur.

Un poète préluderait ainsi. Alain-Fournier, à vingt ans, compose plusieurs poèmes, que publie M. Jacques Rivière dans ce volume posthume des *Miracles*. Ces poèmes sont quelquefois à l'imitation de Jules Laforgue ou de M. Francis Jammes; on y reconnait par moments Alain-Fournier tout seul, mais qui n'a point encore sa meilleure désinvolture. Les poèmes d'Alain-Fournier prennent, malgré lui peut-être, le tour d'une anecdote ou d'un conte. Il sera bientôt romancier; devant l'être, il l'est déjà.

En 1905 (il a dix-neuf ans), voici comme il entrevoit ses projets : « Je voudrais procéder de Laforgue, mais en écrivant un roman. C'est contradictoire? Ça ne le serait plus, si on ne faisait, de la vie avec ses personnages, que des rêves qui se rencontrent... » Et n'est-ce pas ce qu'il fera, dans *le Grand Meaulnes*?... « J'emploie ce mot, rêve, parce qu'il est commode... J'entends par rêve : vision du passé, espoirs, une rêverie d'autrefois revenue, qui rencontre une vision qui s'en va, un souvenir d'après-midi qui rencontre la blancheur d'une ombrelle et la fraicheur d'une autre pensée... » Alain-Fournier distingue, dans un personnage, une partie de rêve, qui le caractérise; le reste n'est que « mécanique, sociale ou animale, » et n'est pas « intéressant. » Voilà ce qu'Alain-Fournier voudrait qu'on vît dans ses romans, qu'il écrira bientôt. « Mon idéal serait d'arriver à ce que ce trésor merveilleusement riche de vies accumulées qu'est ma simple vie, si jeune soit-elle, se produise au grand jour sous cette forme de rêves qui se promènent. » Les formules sont de l'été 1905 et annoncent déjà *le Grand Meaulnes*.

Ces formules sont imparfaites ; et la pensée n'y paraît pas tout à fait débrouillée encore... Je les emprunte aux lettres que l'auteur prochain du *Grand Maulnes* écrivait, ou griffonnait, pour son ami M. Rivière; il lui soumettait son idée avant de l'avoir élaborée, comme il l'apercevait d'abord et comme elle le séduisait : deux amis s'entendent à demi-mot. Puis ces idées-là sont, de nature, compliquées; on ne leur donne toute leur clarté, leur netteté, que plus tard et en les appauvrissant. Le jeune Alain-Fournier de vingt ans, qui a récemment appris que la pensée enfante le monde et qui assiste,

nouveau spectateur, au débat du rêve et de la réalité, ne souhaite pas d'appauvrir cette grande merveille. Il en sera mieux et plus certainement le maître, quand il écrira *le Grand Meaulnes*. Il n'a pas fini de savoir comme la pensée joue avec la réalité.

Il lut un jour, dans Benjamin Constant, cette petite phrase : « Je ne suis peut-être pas tout à fait un être réel. » De la part de Benjamin Constant, cette petite phrase est bien drôle ; et profonde ? sans doute ! mais drôle. Alain-Fournier, ce jour-là, n'était pas à épiloguer sur Benjamin Constant, mais sur lui-même, comme il faut qu'un adolescent, lisant, se cherche et fasse l'essai de soi au contact d'autrui. Cette petite phrase le ravit d'aise : il l'adopta ; il la prit pour lui et la trouva le miroir de son âme. Il avait admis que l'univers ne fût pas réel et, dans cet évanouissement de toutes choses, il se plaisait à ne laisser survivre que son moi. Il se plut à ceci, que son moi, réalité dernière et condition du peu de réalité subsistante, ne fût pas réel non plus. N'est-ce qu'un jeu d'esprit ? Mais, si l'esprit joue, voyez comme il joue : il n'est rien ici-bas de plus beau.

Ces jeunes gens des premières années du siècle, charmants lettrés et que toute métaphysique amuse, ne sont pas simples. Il est joli de voir naître parmi eux des romanciers, et l'un deux, l'auteur du *Grand Meaulnes*, qui, pour écrire son roman, n'a point renoncé les trouvailles de sa dialectique et de son idéologie. *Le Grand Maulnes* est bien le roman d'un jeune homme qui n'est pas sûr que le monde existe et qui doute aussi d'être tout à fait réel. Ajoutez la sensibilité d'Alain-Fournier, le don qu'il a de ce qu'il appelle le cœur : voilà ce qui transforme sa pensée en un roman.

M. Jacques Rivière, qui raconte la courte vie d'Alain-Fournier, ne cite guère d'autres épisodes que ceux d'une méditation perpétuelle, épisodes philosophiques et les divers moments d'un système du monde en train de se former. Ces jeunes gens étaient de grands rêveurs... Alain-Fournier ne fut pas reçu à l'École normale et dut faire deux ans de service militaire, à Laval comme élève officier, puis dans le Gers et les Pyrénées, les six derniers mois à Mirande comme sous-lieutenant. Et puis ? A la veille de la guerre, Alain-Fournier tenait le courrier littéraire dans un journal. Et puis, c'est tout, jusqu'à la guerre et jusqu'à mourir.

C'est tout, sauf un épisode que voici, selon M. Jacques Rivière : « Le fait est simplement qu'il rencontra un jour, dans Paris, au Cours-la-Reine, une jeune fille merveilleusement belle qu'il suivit, dont il obtint par mille ruses le nom et l'adresse, qu'il retrouva et,

bien qu'elle eût l'air extrêmement réservé, qu'il aborda. Le miracle est qu'il obtint d'elle quelques mots de réponse qui purent lui donner à croire qu'il n'était pas dédaigné. Et il sentit que l'étrange apparition devait faire un effort sur elle-même pour briser l'entretien et lui dire : *Quittons-nous! Nous avons fait une folie.* Des années passèrent sur cette rencontre sans effacer l'impression que Fournier en avait reçue ; au contraire, elle alla en s'approfondissant. La jeune fille avait quitté Paris. Fournier eut beaucoup de peine à retrouver sa trace ; et quand y parvint, longtemps plus tard, ce fut pour apprendre, avec un immense désespoir, qu'elle était mariée. » Alain-Fournier fit à son ami la confidence de cet amour ; et l'on sent que M. Jacques Rivière aurait voulu, pour la noter, des mots presque silencieux... Qui était cette jeune fille ? Elle est, pour nous, Mlle de Galais, du *Grand Meaulnes.* Augustin Meaulnes la rencontre dans le « pays sans nom, » dans le « domaine inconnu. » Il ose lui dire qu'elle est belle ; et elle accepte qu'il le lui ait dit. Elle lui dit à son tour, un peu plus tard : « Nous sommes deux enfants, nous avons fait une folie. Adieu, ne me suivez pas. » Et Meaulnes la laisse partir. Tout le rêve de Meaulnes, après cela, n'est que de retrouver Mlle de Galais. On lui a fait croire qu'elle était mariée... Le reste de l'histoire, Alain-Fournier l'invente. Ce n'est plus son histoire à lui que le roman du *Grand Meaulnes* raconte ; ou bien c'est l'histoire qu'il se fût rêvée, une histoire de bonheur triste.

Le roman parut à l'automne 1913. A l'automne de l'année suivante, l'auteur était mort.

Alain-Fournier, qui ne se croyait pas tout à fait réel, semble avoir deviné que son peu de réalité ici-bas ne durerait pas longtemps. A vingt-trois ans, le 2 juin 1909, il écrivait à son ami M. Jacques Rivière : « Je suis las et hanté par la crainte de voir finir ma jeunesse. Je suis devant le monde comme quelqu'un qui va s'en aller. » Un an plus tard, il disait pareillement de son grand Meaulnes, qu'il inventait à sa ressemblance : « Il est dans le monde comme quelqu'un qui va s'en aller. » Et, retournant à lui-même : « Se retrouver jeté dans la vie sans savoir comment s'y placer ; avoir chaque soir le sentiment plus net que cela va être tout de suite fini ; ne pouvoir plus rien faire, ni même commencer, parce que cela ne vaut pas la peine, parce qu'on n'aura pas le temps ; après le premier cycle de la vie révolu, s'imaginer qu'elle est finie et ne plus savoir comment vivre... de tout cela, je ne suis pas complètement guéri. » Au moment d'Agadir : « Je sais que la guerre est inévitable et que je n'en

reviendrai pas! » La guerre fut évitée. Alain-Fournier put écrire et publier *le Grand Meaulnes*. Il semble que le succès de son roman dut égayer sa dernière année et lui donner un peu d'entrain. Il commença un autre roman, qui s'appellerait *Colombe Blanchet* et qui portait en épigraphe ce verset de *l'Imitation* : « Je cherche un cœur pur et j'en fais le lieu de mon repos. » Il avait encore l'idée d'un troisième roman, *la Maison dans la forêt*, qui aurait eu, comme aussi *Colombe*, de l'analogie avec le *Grand Meaulnes* et qui, autour de subtiles rêveries, aurait multiplié d'autres aventures, touchantes et improbables.

Puis la guerre éclate. Les derniers jours, Alain-Fournier n'y croyait pas : « une paresse du dernier moment le prit devant sa destinée, » dit M. Jacques Rivière. Courte paresse : la guerre éclate; il faut partir! Le sous-lieutenant Alain-Fournier rejoignit son 288ᵉ régiment d'infanterie à Mirande. M. Jacques Rivière appartenait à la même division. Les deux amis ne se revirent pas. Ils durent voyager vers le Nord à quelque intervalle, suivre le même chemin, passer par les mêmes villages. M. Jacques Rivière raconte ce voyage, le sien, comme celui de son ami et, à tout incident, se demande : a-t-il vu cela? il a dû le voir... Dans cette quantité de souvenirs, petits et grands, méticuleusement examinés, M. Jacques Rivière cherche son ami; ces pages sont très émouvantes et belles. « Mais puis-je plus longtemps retracer par la mienne l'entrée de Fournier dans la guerre? Y eut-il ressemblance entre la façon dont nous vécûmes chacun, si près l'un de l'autre pourtant, ces instants? Je ne le saurai jamais. » Le 22 septembre, Alain-Fournier commandait une compagnie et, dans les bois qui couvrent les Hauts de Meuse entre Vaux-les-Palameix et Saint-Rémy, fut envoyé en reconnaissance. Il venait de franchir la tranchée de Calonne et tomba dans une embuscade. Il eut sa compagnie décimée. Lui, on ne le revit pas. On crut, l'on tâcha d'espérer qu'il avait été blessé, emmené en captivité. On sut enfin qu'il avait été tué : on n'a pu retrouver son corps, ni le lieu de sa sépulture. M. Jacques Rivière, après la guerre, l'a vainement cherché.

Il a disparu. Il est perdu ici-bas. Il ne se croyait pas tout à fait réel; et, ici-bas, il ne l'est plus. Il reste de lui son roman et, dans ce roman qui n'est pas tout à fait réel non plus, cette image de lui, son rêve suspendu entre la fantaisie et la réalité incertaine.

André Beaunier.

RÉCEPTION

DE M. HENRI BREMOND

A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Si, durant que le public s'installe sous la coupole de l'Académie, d'où tombe une lumière lourde et pâle, on demandait à quelque témoin ignorant, de deviner la qualité de l'Immortel qu'on y va recevoir, il pourrait être souvent fort embarrassé de répondre. C'est que l'Académie ne change pas trop de public. Elle a ses fidèles qui sont toujours les mêmes et qui tiennent à leur privilège. Il y a deux cents places dans l'hémicycle, bancs et tabourets que leurs titulaires occupent avec plus d'assiduité peut-être que les académiciens n'en montrent toujours pour leur fauteuil. Mais à ce groupe de fidèles, à ce fonds d'abonnés, pourrait-on écrire, viennent se joindre des spectateurs épisodiques : l'anecdote en marge de l'histoire. Ceux-là forment la couleur spéciale à chacune de ces séances. On y a vu des héros, des diplomates, des politiques. On y a vu des comédiennes en renom. Le jeudi 22 mai 1924, on y vit un bon nombre d'ecclésiastiques. Au centre on pouvait remarquer, côte à côte, trois hommes, deux abbés et un civil, qui, avec des visages différents, laissaient paraître cet air appareillé qu'on nomme l'air de famille. Trois frères assurément. On en eut la certitude lorsque ces trois visages se tendirent avec émoi vers celui qui bientôt allait parler : le quatrième fils de la famille, l'abbé Henri Bremond.

Comme deux heures sonnaient, les huissiers qui enchevêtraient les derniers arrivants, dérangèrent quelques personnes et leur dirent : « Place au cardinal ! » formule qui n'était pas surannée en un tel lieu. Ces personnes se levèrent, se retournèrent et virent apparaître

par la petite porte, à droite du bureau, Son Éminence le cardinal Dubois. On applaudit. L'Archevêque de Paris salua, traversa les rangs de jaquettes cérémonieuses, de sombres vestons, de robes assagies et vint disposer sa pourpre sur une petite banquette verte, à la lisière des premiers fauteuils académiques. Puis le récipiendaire entra à son tour, encadré de ses deux parrains, M. Paul Bourget et Mgr Baudrillart et il s'arrêta devant la mince planchette noire sur laquelle le verre d'eau traditionnel était posé.

L'abbé Bremond était vêtu de l'habit à la romaine avec une petite cape sur les épaules, retenue, autour du cou, par un ruban de soie dont le nœud reluisait sur la soutane sans éclat. Des lunettes d'or ternissaient un peu le clair regard. Le front haut, intelligent, aéré, s'était coloré avec l'émoi de l'entrée solennelle, rythmée par les tambours. Puis, le silence établi, l'abbé Henri Bremond commença son discours.

Il le commença d'une voix bien appuyée, bien nette qui prononçait soigneusement tous les mots et jusqu'à toutes les syllabes. Peut-être quelques-uns des assistants qui, à présent, dirigeaient leur regard sur l'orateur, espérant un discours et un débit passionnés, des paroles bondissantes, des aperçus audacieux lancés avec emportement, peut-être quelques-uns de ces curieux ressentirent-ils alors une petite déception. Que savaient-ils de l'abbé Bremond, qu'avaient-ils appris, en gros, de ce savant et saint homme? Qu'il mêlait aux études approfondies du sentiment religieux une tendresse sans secret pour les mystiques, une fougue qui ressemblait fort à du romantisme. Ces dispositions autorisaient beaucoup d'espoirs pour les amateurs des belles périodes et des péroraisons ardentes. Or cette voix qui s'élevait n'avait rien de brûlant. Elle était d'une sagesse appliquée. On eut bientôt conscience que cette application et cette sagesse formaient aussi les qualités volontaires de ce discours que l'abbé Bremond consacrait à l'éloge de son prédécesseur.

Ses premières paroles furent pour rappeler qu'il lui manquait un affectueux soutien durant cette cérémonie : « Celui qui était venu me prendre dans ma solitude pour me présenter à vos suffrages, me couvrant, en quelque sorte, de sa gloire, Maurice Barrès, n'est plus là!... » Nous l'avions senti, les uns et les autres, alors qu'au début de la séance, les fauteuils se remplissaient un à un. Après chaque visage familier qui passait la porte, nous nous attendions à voir paraître la physionomie altière et comme un peu étonnée de Barrès. Il n'entra pas. Il ne vint pas s'asseoir, maigre dans son habit vert,

auprès de son ami Bremond. Mais son souvenir était là, premier parrain de l'orateur. Et un autre parrain se dressait non loin, point une ombre, mais une statue de pierre, Fénelon, Fénelon dans sa niche, douce figure tournée vers son défenseur...

La vie de Mgr Duchesne, M. l'abbé Henri Bremond ne la retraça point. Ç'aurait pu être une belle histoire : de Saint-Servan à l'École française de Rome. Mais comme s'il eût redouté le reproche facile à formuler contre un panégyrique trop vivant, où les traits anecdotiques de l'homme auraient pu masquer la vigueur patiente de l'ouvrage, l'abbé Bremond entreprit tout de suite l'éloge de l'œuvre et définit sa portée.

Cette tâche, M. l'abbé Bremond en poursuivit l'analyse avec une minutie dépouillée de toute passion. M. Henry Bordeaux, un peu plus tard, en une de ces pointes dont se rehausse un bon discours de directeur, allait affirmer à l'abbé Bremond que dans ses études, à qui que ce soit qu'elles fussent appliquées, c'était lui, Bremond, c'était toujours lui qu'il rencontrait. Sauf dans ce discours assurément où il était pourtant facile de jumeler de passagères disgrâces; nulle allusion pourtant, rien autre que Mgr Duchesne : un Mgr Duchesne, archéologue et historien soumis; et même point le Mgr Duchesne homme d'esprit. Car M. l'abbé Henri Bremond a pris soin de réduire à sa proportion une légende de causticité et d'humour, qui aurait pu parfois laisser croire à l'irrespect. Cette malice, cette joyeuseté, ce n'était, tout comme chez Mgr Mathieu, que d'innocents divertissements. « J'y retrouve, nous confia-t-il, chez l'un et chez l'autre un esprit de même famille : les bonnes plaisanteries ecclésiastiques, panachées d'allusions scripturaires ou de souvenirs d'école, ces homélies à rebours, si l'on peut dire, qui détendent très innocemment, à portes fermées, le sérieux habituel de très nobles vies... »

Passage applaudi. Il y en eut d'autres, jusqu'au *Testamentum pacis* qui terminait ce beau discours, d'une construction harmonieuse, d'un sentiment achevé pour une œuvre solide et durable. Ce panégyrique d'une seule nuance, mais où passait de temps en temps une courte flamme (car, de quelque cendre qu'on recouvre son feu, il est des instants où il jaillit encore), dura beaucoup plus d'une heure. Aussi, lorsque M. l'abbé Henri Bremond se fut assis dans son fauteuil, M. Henry Bordeaux prit aussitôt la parole, du haut du bureau où il était encadré de M. Joseph Bédier chancelier, et de M. René Doumic, secrétaire perpétuel. Il se mit à lire, vite mais clairement, une prose à qui ce rythme donnait un air enlevé qu'elle avait aussi bien

au réel. Mais cette légèreté de ton ne masqua, en aucun moment, la solidité de l'étude que M. Henry Bordeaux consacrait à son nouveau confrère. On sentait bien à l'entendre, dans sa variété d'arguments et d'observations, que l'auteur de *Saint François de Sales* avait étudié, jusqu'à en devenir le familier, les écrits de l'auteur du *Newman* et de l'*Histoire du sentiment religieux*. Ses origines, sa vie également. « Vous savez que j'ai la passion de la Maison, » assura doucement M. Henry Bordeaux. Et il prit l'abbé Bremond dès son enfance, dans cette maison « loyale et rigide » de la Place des Prêcheurs à Aix, où des notaires se succédaient de père en fils, mais où, un jour, les jésuites pêchèrent d'un coup trois des leurs. Il le suivit en Angleterre durant les années d'apprentissage, qui furent « comme une sorte de longue nuit agitée d'éclairs. » Il le montra ensuite défendant Fénelon et, dans cette défense, malmenant Bossuet, — ce Bossuet dont on voyait la fière et haute stature, dans sa loge de pierre, au-dessus de la tête présidentielle de M. Millerand. Cependant qu'avec aisance M. Henry Bordeaux passait au crible cette œuvre sensible, son auteur se penchait parfois vers M. Paul Bourget ou vers Mgr Baudrillart et semblait leur demander, à l'un et à l'autre, d'un air d'ironique surprise : « Vraiment ai-je écrit tout cela?... » M. Henry Bordeaux poursuivait son étude, évoquant brillamment cette riche galerie de créatures mystiques que l'abbé Bremond a si bien captées, les montrant dans leurs élans, tôt ou tard ordonnés, affirmant enfin au récipiendaire que, s'il a préféré l'élan, il a su se soumettre à l'ordre : le baume sur quelques égratignures. Et l'accueil final, plein d'urbanité : « Venez, monsieur, nous aider à comprendre ces âmes et à maintenir en nous le sens de la vie intérieure... »

On applaudit longuement cette péroraison. Puis la foule des assistants s'égailla. Eh quoi? les tribunes et l'hémicyle de l'Académie peuvent-ils réunir tant de monde, — et si varié? Mais ce n'est pas encore là, le sortilège. C'est que tout ce monde, deux heures durant, se soit passionné pour l'apologétique et pour des discussions de théologie. La vie spirituelle demeure bien intense et il suffit que quelqu'un de ces sourciers dont M. Henry Bordeaux parlait à l'aurore de son beau discours, touche de sa baguette ces courants souterrains pour que les eaux vives jaillissent et que nous nous groupions autour. Nous nous croyons frivoles. Et nous avons encore, en ces temps d'olympiades, le cœur plein de passions métaphysiques.

GÉRARD BAUER.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

En quittant la Présidence du Conseil, après vingt-huit mois d'éclatants services rendus au pays, M. Raymond Poincaré veut bien nous faire savoir qu'il n'oublie pas sa promesse de revenir parmi nous. Il nous demande toutefois un peu de temps avant de se remettre au travail régulier de la chronique. L'intérim continuera d'être assuré par M. René Pinon, qui s'en acquitte au gré de tous, jusqu'au jour où M. Poincaré estimera le moment venu de reprendre à la Revue *sa collaboration de quinzaine.*

Dès qu'a été connu le résultat des élections, M. Poincaré, président du Conseil, a annoncé que, le 1er juin, jour de la réunion de la nouvelle Chambre, il remettrait au Président de la République la démission du Cabinet. La retraite momentanée de l'éminent homme d'État qui incarnait, devant l'opinion européenne, les revendications de la France victorieuse et frustrée, est un grand événement mondial. L'avenir seul permettra d'en mesurer les conséquences : ce qui frappe les yeux, au premier jour, c'est l'œuvre interrompue, au moment même où elle allait aboutir aux solutions de paix, d'honneur et de réparations poursuivies à travers tant d'obstacles ; c'est, pour la France, ses destins de nouveau livrés aux hasards, aux entreprises ennemies ou jalouses ; c'est un capital incomparable de prestige et de force gaspillé ou compromis. Le départ de M. Poincaré laisse un grand vide dans la politique européenne : amis et adversaires, à l'étranger, respectaient son autorité morale, et tel qui se réjouit aujourd'hui de sa retraite, envie pour son pays un chef de gouvernement d'une telle envergure. Pour oser prétendre que M. Poincaré n'ait pas eu toujours l'intention ferme, le fervent désir d'aboutir à la paix dans la justice, il a fallu les passions intempérantes d'une période électorale. La paix ! Tous les partis d'oppo-

sition en ont joué, l'ont affichée sur les murs, comme s'ils en possédaient l'infaillible recette. Mais quelle paix? Pendant la guerre, nous avons connu ceux qui voulaient « la paix sans victoire, » ceux qui cherchaient « la paix blanche, » la paix à tout prix. Ces paix de faiblesse sont les pires génératrices de guerres. Nous voulons tous la paix; mais est-ce l'énergie vigilante ou la capitulation quotidienne qui nous l'apportera?

La démission de M. Poincaré est la conséquence des élections, en vertu de la tradition parlementaire. Cependant sa politique extérieure n'a pas cessé d'être approuvée par la majorité des Français : un plébiscite sur l'occupation de la Ruhr, par exemple, aurait certainement ratifié les actes du Président du Conseil. Mais la politique intérieure pèse plus lourd, dans la balance électorale, que la politique extérieure. Essayons de caractériser les élections du 11 mai. En Angleterre, on sait, à un siège près, le nombre des députés de chaque parti; en France, il n'y a pas, à vrai dire, de partis organisés; sauf peut-être ceux d'extrême gauche, socialistes et communistes, et encore leurs frontières sont-elles indécises; une masse flottante se rallie généralement au succès; aussi faut-il attendre quelques scrutins pour se faire une idée exacte des groupes dans la nouvelle Chambre. On peut accepter pour à peu près exacts les chiffres suivants : communistes 25, socialistes 108, républicains socialistes (comprenant des hommes de nuances diverses, difficiles à classer, tels que M. Aristide Briand) 26, radicaux et radicaux-socialistes, élus sur les listes du Cartel de gauche, 125 : au total, pour le bloc des gauches, environ 260, sans compter les communistes. Pour le bloc national, environ 243 sièges répartis en 135 républicains de gauche et « radicaux-nationaux, » 108 républicains, plus quelque douze conservateurs à tendances royalistes. Enfin, entre ces deux blocs, 36 radicaux élus sur des listes radicales combattues par les socialistes. De ce magma, produit informe d'une loi électorale absurde, peuvent se dégager, comme dans l'ancienne Chambre, plusieurs majorités dissemblables ou soutenant des ministères très différents. Il faut répéter que ce mode de suffrage, faussé par les amendements des radicaux, est le plus déplorable qu'on puisse rêver. Le bloc national perd le pouvoir pour n'avoir pas modifié la loi électorale en établissant la représentation proportionnelle pure. Les primes à la majorité absolue et à la plus forte moyenne faussent les résultats de 1924, comme elles ont faussé en sens opposé ceux de 1919. M. Georges Lachapelle, dont les travaux sur les divers modes de suffrage font

autorité, a calculé que le bloc des gauches a réalisé, par le jeu des primes, un bénéfice net de 42 sièges, soit, dans la nouvelle Chambre, une différence de 84 voix, si on avait appliqué la R. P. intégrale. Le mode de suffrage agit donc comme un trompe-l'œil : il y a un mouvement à gauche, en réaction contre le mouvement à droite de 1919; il n'y a pas une irrésistible poussée vers l'extrême gauche comme les résultats peuvent au premier abord le laisser croire.

Pourtant, ne nous trompons pas sur le sens des élections. Ce qui les caractérise, c'est d'abord la forte proportion des votants : signe certain d'une émotion profonde de l'opinion publique. Ensuite c'est l'apparition d'une masse de 600 000 électeurs communistes. Sans doute, l'augmentation des impôts, le double décime que les partis d'opposition ont représenté comme une formidable machine à pressurer l'électeur, la vie chère, ont produit leur effet; mais nous sommes en présence d'un malaise plus général qui, psychologiquement, apparait comme une conséquence de la longue guerre et du déséquilibre social qu'elle a créé. Les anciens combattants, les mutilés de la guerre, sont devenus, dans le pays, ou les meilleurs éléments ou les pires. A certains de ces hommes qui ont longuement et cruellement souffert, dont le moral parfois s'est aigri, on a fait croire que la politique française ne cherchait pas la paix, qu'elle préparait, en excitant la haine allemande, le retour des horreurs d'un grand conflit. Toutes les rancœurs de quatre années de guerre, comme aussi toutes les grandeurs, ressortent.

L'annonce de mesures supprimant certaines catégories de fonctionnaires, éliminant l'échelon de la sous-préfecture, a produit aussi de fâcheuses conséquences. Il s'est formé, avec la complicité des parlements radicaux, une féodalité de fonctionnaires qui s'imaginent que le pays doit travailler pour les entretenir; leurs exigences s'accroissent à mesure que le rendement de leur travail diminue. Se croyant menacés, beaucoup d'entre eux ont levé l'étendard de l'insurrection contre le Gouvernement. C'est par eux, si elle n'y prend garde, que la République radicale périra. Parmi ces salariés de l'État en révolte contre l'État, les plus animés sont cette minorité remuante d'instituteurs communistes qui, eux, ne se contentent pas d'invoquer leurs intérêts et leurs droits, mais qui se croient les prophètes d'une palingénésie sociale et politique; dénués de tout esprit critique, on les entend prêcher le culte nouveau; ils s'imaginent régénérer l'humanité parce qu'ils nient la patrie et restaurer la paix parce qu'ils blasphèment la victoire. Parmi les

jeunes électeurs des quatre dernières classes, cette propagande a fait des ravages inquiétants.

Enfin, il est certain que le pays, dans sa masse, est très attaché à tout ce que représente pour lui la République, et que l'éloge exagéré et, en tout cas, mal appliqué à la France, du fascisme italien, n'a pas laissé d'alarmer certains électeurs qui approuvaient d'ailleurs la politique de M. Poincaré, et les a portés à voter plutôt pour des républicains avancés que pour d'autres dont ils suspectaient la sincérité républicaine. Il faudrait, pour chercher toutes les causes du revirement politique du 11 mai, étudier ces ressorts cachés qui, surtout dans les campagnes, aboutissent au geste qui dépose dans l'urne un bulletin plutôt qu'un autre : on trouverait l'envie à l'égard du nouveau riche et, d'autre part, l'appétit de luxe jamais satisfait de l'enrichi. Les Allemands, qui ont perdu la bataille de la Ruhr, et la bataille du franc, ont obtenu cependant, par cette dernière offensive, le résultat qu'ils cherchaient, puisqu'ils ont obligé le gouvernement de M. Poincaré, pour arrêter la chute de notre monnaie, à des mesures nécessaires, mais qui ont déchaîné ou renforcé le mécontentement des masses dont le bulletin de vote secret est l'arme favorite.

Voici les nouveaux élus qui s'acheminent vers le Palais Bourbon; les « nouveaux » sont très nombreux, quelques-uns bien étonnés de s'y voir. Une tâche formidable les y attend, qu'ils commencent à mesurer. La démission de M. Poincaré ouvre la succession à la présidence du Conseil. M. Herriot, maire et député de Lyon, a fait, dans la précédente Chambre et durant la bataille électorale, figure de chef du bloc des gauches : c'est donc à lui que le Président de la République confiera cette lourde responsabilité à laquelle il n'a pas le droit de se dérober. Son compétiteur éventuel, M. Painlevé, deviendra président de la Chambre. Mais comment sera composé le ministère? Les socialistes accepteront-ils d'y figurer? M. Herriot ne manquera pas de le leur offrir; son attitude comme président du Conseil sera toujours, en quelque mesure, déterminée par la situation politique à Lyon où la liste Herriot ne l'a emporté à la majorité absolue que par l'appoint des socialistes. Un ministère de cartel radical-socialiste et socialiste paraît donc probable. Quelques-uns des chefs du parti socialiste (S.F.I.O.) se rendent compte que leur participation au pouvoir est dans la logique de la situation : on cite M. Paul Boncour, M. Moutet, M. Varenne; mais c'est le congrès du parti, qui doit se réunir le 1er juin, — le jour même de la rentrée des Chambres, —

qui décidera, et l'on se demande si la majorité de ceux qui ne se sentent pas « ministrables » ne se fera pas un malin plaisir, sous couleur d'orthodoxie révolutionnaire, d'interdire aux collègues plus favorisés toute participation au pouvoir. M. Renaudel, M. Blum, préconisent une « politique de soutien » sans participation, telle que Jaurès la pratiqua avec tant d'habileté et de succès pour son parti au temps du ministère Combes. Tant que cette question préalable ne sera pas résolue, il est impossible de dire comment M. Herriot constituera son ministère, ni même s'il réussira à le constituer.

Qu'ils soient dedans ou dehors, les socialistes tiendront dans leurs mains le sort du ministère et la direction de sa politique. M. Herriot devra subir les conséquences de l'alliance électorale qu'il a recherchée et conclue et dont la formule a triomphé. Il a fait, à Lyon, une campagne démagogique et pacifiste que ses alliés sauront lui rappeler. Acculé au pouvoir par son succès même, il voit sans doute les nombreuses fautes entre lesquelles il lui faut maintenant choisir et dont il cherchera à ne réaliser que les moins dangereuses, jusqu'au jour où, mis au pied du mur par ses alliés, lassé de leurs sottises, froissé de leurs exigences, il rompra avec eux, donnera sa démission ou cherchera une autre majorité. La première faute que la majorité paraît d'accord pour commettre, c'est l'amnistie générale, totale, s'étendant à tous les crimes contre la patrie. M. Malvy, élu dans le Lot, et l'ex-officier mécanicien Marty, élu en Seine-et-Oise, l'exigent. La présence, dans la nouvelle Chambre, de ces deux députés est, à elle seule, un symbole. Le « défaitisme, » avec eux, entre au Parlement pour y dicter la loi et y exercer ses vengeances. Nombreux sont les radicaux qui déploreront en secret les erreurs qu'ils se croiront obligés, par cet esprit de solidarité dont profitent toujours les éléments les plus avancés et ceux-là seulement, de commettre. Mais ils sont poussés par les socialistes, qui se vantent d'avoir, seuls, démoli la bastille du bloc national. Et les socialistes à leur tour sont poussés par les communistes, dont les volontés seront d'autant plus écoutées qu'ils disposent d'un puissant levier électoral et parlementaire, la surenchère, et d'une force aveugle, qu'ils se croient maîtres de déchaîner, l'émeute. Déjà, le 25 mai, ils ont fait un essai de mobilisation, en portant au Père-Lachaise, au mur des fédérés, l'ancien drapeau rouge de la Commune de Paris qu'après la cérémonie, ils envoient en hommage à Moscou. C'est une expérience qui ne sera pas sans lendemain. La Chambre « réactionnaire » qui s'en va et les ministères « de trahison répu-

blicaine » qu'elle a soutenus sont, depuis longtemps, les seuls qui n'aient eu, durant les quatre années de la législature, à déplorer aucune mort d'homme par suite de grève ou d'émeute. Puisse la Chambre pacifique qui arrive au pouvoir en dire autant! Les communistes ne participeront aux travaux de la Chambre que pour imposer leur programme ou faire une propagande plus efficace du haut de la tribune. Leurs revendications sont nombreuses ; on y lit au premier rang : l'évacuation de la Ruhr, l'annulation du traité de Versailles, le rejet du rapport des experts, le rejet du double décime, l'indépendance des colonies, etc. Certes, tout cela ne sera pas réalisé, mais le programme communiste pousse en avant le programme socialiste, qui pèse sur le programme radical. M. Herriot disait, le 21, à un rédacteur du *Petit Journal* : « J'ai horreur des manœuvres et je ne me laisserai pas manœuvrer. » Acceptons-en l'augure!

En attendant, le marché des changes, si sensible aux moindres sautes de vent, s'est alarmé du triomphe du bloc des gauches : maintiendra-t-il les mesures fiscales prises parce qu'elles étaient indispensables? Voudra-t-il faire voter un impôt sur le capital? L'équilibre du budget n'est-il pas menacé? Le danger était si réel que, le 21 mai, MM. Herriot et Painlevé ont eu, en présence de M. Millerand, un long entretien avec MM. Poincaré et François-Marsal. Que ces hommes d'opinions différentes aient, sous l'aiguillon de la nécessité, examiné en commun les mesures à prendre pour prévenir une nouvelle chute du franc, qu'à la suite de cet entretien, M. Herriot ait déclaré qu'un équilibre rigoureux du budget devait être le premier souci de tout nouveau Gouvernement, c'en fut assez pour déchaîner les colères des extrémistes de gauche.

Que la situation intérieure soit dominée par la situation extérieure, c'est ce que des hommes tels que M. Herriot ne peuvent méconnaître. Mais, malgré leur bonne volonté, pourront-ils résister aux entraînements de la politique de parti? Il existe, — nous le rappelions ici le 15 février à propos d'un article de M. Hilaire Belloc, le publiciste anglais bien connu, — « une conspiration internationale, » qui travaille à rabaisser l'influence française pour restaurer la grandeur allemande et faire rentrer en Europe la Russie communiste. Les complots parlementaires contre M. Poincaré, qui se sont prolongés par la campagne électorale, ne sont, comme l'offensive contre le franc, que des épisodes d'une même bataille. La mauvaise foi des uns, la bonne foi abusée des autres accusaient M. Poincaré et sa

politique d'être un obstacle à la solution des difficultés européennes et à l'établissement d'une paix solide. Les uns et les autres sont maintenant au pied du mur, mais leur tâche est beaucoup plus malaisée que celle de M. Poincaré, qui bénéficiait de deux années d'expérience et d'une politique dont les résultats, patiemment préparés, arrivaient à maturité. Le Président du Conseil de demain aura, lui, à se désolidariser d'alliances compromettantes ou à en subir les conséquences pour le malheur du pays. Il faudra bien, un jour ou l'autre, que le nouveau Gouvernement s'affranchisse du défaitisme, et c'est pourquoi sa tâche est particulièrement difficile, si bien intentionnés que puissent être ceux qui vont prendre le pouvoir. Une expérience prompte leur montrera qu'il faut choisir : ou une France forte et unie soutenant un Gouvernement d'hommes pratiques, généreuse et idéaliste sans se laisser fourvoyer par les idéologies chimériques ; ou la division des partis, l'émiettement des forces nationales, l'utopie triomphante avec, pour sanction, les échecs diplomatiques et la chute du franc.

Le rapport des experts, les négociations franco-anglaises, — dont l'échange de lettres entre M. MacDonald et M. Poincaré a fixé l'état d'avancement, — les négociations de MM. Theunis et Hymans, tracent au nouveau Gouvernement, quel qu'il soit, une ligne de conduite dont il ne saurait s'écarter. Le président du Conseil de demain n'aura rien de plus pressé que de s'entendre le plus vite possible avec M. MacDonald. Ce qu'il faut craindre, c'est précisément qu'il ne soit trop pressé. Ce que nous redoutons, c'est moins qu'il n'utilise pas le rapport des experts comme une base d'accord et d'action interalliée, que de le voir utilisé sans nuances, sans précautions, sans réserves. On savait à Londres qu'il faudrait faire des concessions à M. Poincaré, dont l'échec a réjoui ceux des journaux anglais qui ont toujours été ses adversaires, mais on espère qu'il n'y en aura pas à faire à son successeur. Ainsi, en mettant les choses au mieux, nous aurons les mêmes résultats en les payant plus cher. L'Europe est pleine d'ennemis ou d'amis intéressés de la France, qui s'apprêtent à tirer quelque avantage de sa nouvelle politique. On va tâter la résistance et les dispositions du nouveau Gouvernement; de ses premiers actes dépendra son avenir et celui de la France. L'Allemagne va chercher à prendre sa mesure ; si elle le trouve cuirassé d'énergie et casqué de volonté patriotique, elle baissera pavillon, et ce sera la paix assurée, les réparations payées ; s'il entre dans la voie des concessions, il viendra un moment où, sur la pente fatale, il lui

faudra s'arrêter, et ce sera la guerre, sans alliés, avec un pays déçu et mécontent et un crédit ébranlé.

M. Herriot a déjà senti le péril; en face de la situation paradoxale d'une Allemagne qui donne la majorité aux partis de droite quand certains partis en France réhabilitent le défaitisme, il a jugé nécessaire, s'adressant à un rédacteur du *Vorwærts*, de faire entendre un avertissement : « La solution de la question des réparations doit être atteinte sur la base du rapport des experts. Les républicains allemands peuvent avoir la certitude que je suis l'homme avec lequel la discussion, là-dessus, sera le plus facile. De la partie adverse, je réclame une seule chose: la confiance. Je serai sans parti pris l'interlocuteur du parti républicain allemand, mais j'écarte l'intervention des socialistes comme celle des nationalistes francs ou masqués... Je ne connais ni Ludendorff, ni aucun de ces messieurs de la grande industrie pour lesquels je n'ai d'ailleurs aucune sympathie. Ce que je veux, c'est donner la paix au peuple... Je tendrai de toutes mes forces à obtenir la réconciliation future des nations du continent européen. » Quel Français n'a fait un pareil rêve ? C'est précisément parce qu'il n'a pas été possible d'avoir confiance en l'Allemagne et de s'appuyer sur l'Angleterre que la France a occupé la Ruhr. Puisse M. Herriot être plus heureux !

Tandis que la nouvelle majorité organise difficilement la succession de M. Poincaré, MM. Theunis et Hymans, poursuivant leurs démarches, ont rencontré à Milan, le 18, M. Mussolini. L'entretien, sur trois points, a donné des résultats intéressants : nécessité de prévoir un accord interallié visant le cas de manquement volontaire de l'Allemagne; — dès que les échanges de vues entre les Gouvernements alliés seront assez avancés, il sera désirable de réunir une conférence interalliée; — la question des dettes interalliées reste connexe avec le règlement intégral définitif du problème des réparations. Ce troisième point parait n'avoir été que médiocrement goûté par la presse britannique. A la veille d'une conférence interalliée, la France n'a jamais eu plus besoin d'avoir un Gouvernement; l'abstention relative de sa diplomatie en un pareil moment est déjà, par elle- même, un échec.

Même en présence d'événements si graves, il est juste de souligner l'importance de la visite qu'est venu faire en France le ras Taffari, héritier du trône d'Éthiopie et régent de l'Empire pour la « reine des rois, » Sa Majesté Zaouditou. Le Gouvernement et la population parisienne ont réservé un chaleureux accueil au prince

intelligent et avisé qui, après plusieurs années de troubles civils, est devenu le continuateur de la politique de son oncle, le fameux Empereur Menelik II. L'Éthiopie est, en Afrique, le seul État indigène chrétien pleinement indépendant. Cette indépendance, qu'il a su défendre sur les champs de bataille, a été consacrée et garantie, le 28 septembre 1923, par l'admission de l'Éthiopie dans la Société des nations. Le débat, devant l'Assemblée de Genève, fut assez vif; les délégués anglais, italien, suisse, demandaient un ajournement, alléguant que le Gouvernement éthiopien n'est pas assez fort pour se faire obéir dans toute l'étendue de ses frontières et pour y assurer la suppression de l'esclavage et de la traite. La délégation française fit justice de ces accusations intéressées. C'est de cette intervention, conforme aux traditions d'amitié entre la France et l'Éthiopie, que le régent est venu remercier le Gouvernement de la République. L'Éthiopie, qui abrite son indépendance historique dans un puissant bastion de hautes montagnes, n'a pas d'accès territorial à la mer; mais la France qui possède, au fond du golfe d'Aden, l'excellente rade de Djibouti, l'a reliée par un chemin de fer de 785 kilomètres à la capitale de l'Éthiopie, Addis-Abeba : magnifique entreprise, achevée en 1917, dont la prospérité est liée à celle de l'Éthiopie dont elle est le principal débouché commercial et, pour ainsi dire, l'unique voie respiratoire. Le bon aménagement du port de Djibouti importe donc autant à la France qu'à l'Éthiopie. Le Président de la République, au dîner de l'Élysée en l'honneur du ras Taffari, a montré l'étroite solidarité de l'avenir éthiopien et de la prospérité de notre colonie de la côte des Somalis ; il a appelé de ses vœux « une collaboration économique active entre les deux pays. » L'Éthiopie entre, avec de brillantes promesses d'avenir, dans la grande famille des nations libres et civilisées; elle y entre sous les auspices et avec l'amitié de la France : c'est l'heureuse signification de la visite du ras Taffari.

René Pinon.

LE DROIT DE RÉPONSE
ET
LA COUR DE CASSATION

On se souvient que, dans le procès intenté à la *Revue* par MM. Silvain et Jaubert, pour refus d'insertion de leur prose, nous avons été une première fois condamnés par le Tribunal civil. Puis est intervenu cet arrêt de la Cour d'appel, qui fut accueilli par toute la presse comme une délivrance et salué comme l'annonce d'une jurisprudence nouvelle (1).

L'arrêt que vient de rendre la Cour de cassation marque au contraire une régression. A l'audience du 22 mai 1924, en entendant si souvent invoquer la loi de 1822, la Chambre des Pairs et feu M. de Peyronnet, on avait l'impression d'un monde qui aurait dormi cent ans, tandis que tout changeait autour de lui.

En principe, les critiques littéraires, qui ne se sont pas inclinés devant les fantaisies du droit de réponse, doivent s'attendre à être jugés *au criminel*. La loi d'amnistie, votée au lendemain de la guerre, nous a valu d'avoir affaire à la juridiction civile. Ainsi, pour la première fois, la Chambre civile de la Cour de cassation se trouvait appelée à se prononcer sur la question. Elle a pris le parti du moindre effort et suivi docilement la voie tracée par une autre Chambre. En déclarant, que « le droit de réponse est absolu et qu'il peut être exercé même au cas où la réponse a été provoquée, en dehors de toute attaque personnelle, par la critique d'une œuvre littéraire que ses auteurs ont intérêt à défendre, » elle n'a fait que répéter, dans les mêmes termes, les précédents arrêts de la Chambre criminelle.

Si cet arrêt, de rédaction un peu sommaire, n'apporte pas sur la matière controversée grande lumière, par bonheur les conclusions

(1) Voyez la *Revue* du 15 décembre 1922.

de M. l'avocat général Matter ont été du plus vif intérêt. Nous serions excusables de maudire ce juge qui a jugé contre nous. Mais il y a la manière. Celle de M. Matter, spirituelle et joliment ironique, était, par sa qualité même, un hommage à la littérature, peu goûtée, semble-t-il, en cet endroit. Avec celui-là on peut causer.

Or, en termes discrets, mais aussi clairs qu'on pouvait le souhaiter, M. l'avocat général a donné à entendre ce qu'il pense du droit de réponse tel qu'il en a requis l'application. Ah! s'il lui eût été possible de suivre son sentiment personnel et d'être lui-même de son avis! Écoutez-le rappeler la tentative faite par M. Cruppi pour introduire dans la loi une disposition, « en quelque sorte modelée sur l'affaire actuelle » et ainsi formulée : « Le droit de réponse ne peut s'exercer contre les articles de critique littéraire ou scientifique, alors que l'intention d'offenser la personne nommée ou désignée ne résulte pas des termes de l'article. » « Est-il permis, s'est alors demandé M. l'avocat général, de donner une opinion toute personnelle? Je trouve cette proposition *juste, normale et équitable.* » Et avant de conclure à la cassation de l'arrêt de la Cour d'appel, — cet arrêt dont on a dit qu'il était « un monument de bon français et de bon sens français, » — il a tenu à déclarer formellement que devant les termes de cet arrêt, comme en raison des « conclusions si fortes » de l'avocat général Dreyfus, il aurait opiné dans le même sens « s'il y avait place ici à des opinions et à des convenances personnelles. » Mais il estime qu'en présence du texte de la loi, « il ne reste aux magistrats, dont je suis, qu'une règle et qu'un devoir : le respect de la loi. » Et voilà, d'après M. Matter, l'antinomie créée par le droit de réponse : le « citoyen » ou, comme on disait autrefois, « l'honnête homme, » juge d'une façon, le magistrat juge d'une autre façon.

La « réponse » jaillit d'elle-même.

Lui aussi, M. le substitut Caous, qui, au Tribunal civil, a conclu en notre faveur, est un magistrat. Lui aussi, M. l'avocat général Dreyfus, qui a présenté à la Cour d'appel de « si fortes conclusions » dans notre sens, est un magistrat; comme aussi les conseillers de la Cour d'appel et M. le premier président André. Substitut, avocat général, conseillers à la Cour et président de Chambre, eux aussi, sont des magistrats.

C'est donc qu'un magistrat, sans manquer à son devoir professionnel, peut, en présence du droit de réponse, adopter l'une ou l'autre attitude : celle des magistrats dont nous venons de

rappeler les noms, ou celle de leurs collègues de la Cour de cassation. Tel est le fait : dans l'état actuel de la législation et de la jurisprudence, deux conceptions du droit de réponse sont en présence et partagent la magistrature.

L'une qui, maintenant le caractère intangible du droit de réponse, lui reconnaît les mêmes limites qu'à tous les droits, laisse aux tribunaux le soin d'en prévenir les abus, et, pour tout dire, le range dans le droit commun.

L'autre qui fait de ce droit un droit d'exception, un *superdroit*, lui sacrifie toutes les règles de la justice et abaisse devant lui tous les principes du droit. Non seulement le droit de réponse ainsi compris s'applique en matière artistique et littéraire, comme en toute autre matière; non seulement il s'applique dans le cas d'un article erroné ou injurieux, offensant pour la personne ou nuisible à l'œuvre; il s'applique encore dans le cas d'un article « inspiré d'un pur souci d'art, exclusif de toute personnalité. » L'article peut avoir été provoqué, demandé, sollicité; il peut être élogieux, il peut être dithyrambique : droit de réponse. Que « le particulier ait tort ou raison, » qu'il ait ou n'ait pas intérêt à répondre : droit de réponse toujours et quand même. En ce cas, et en ce cas seulement, l'individu est seul juge; la faculté lui est octroyée d'être, au rebours de tous les usages, juge et partie dans sa propre cause : défense est faite à la justice d'intervenir et aux tribunaux de prononcer. Et nous assistons à ce spectacle, inouï dans une société organisée : l'individu invité à se faire lui-même justice!

C'est entre ces deux conceptions, également juridiques, dont la première s'accorde avec le bon sens et l'autre jette le défi au bon sens, qu'auront à choisir une nouvelle Cour d'appel, et, peut-être, la Cour de cassation elle-même.

RENÉ DOUMIC.

Le Directeur-Gérant : RENÉ DOUMIC.

assa-
uris-
sence

onse,
ribu-
dans

droit,
tous
ainsi
ne en
d'un
isible
d'un
avoir
t être
rt ou
ponse
lividu
tous
faite
nous
lividu

ont la
sens,
Cour